HIPPOLYTE D'ESPINCHAL

Souvenirs Militaires

1792-1814

PUBLIÉS PAR

Frédéric MASSON et François BOYER

TOME II





PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

Librairie Paul Ollendorff

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1901

Souvenirs Militaires

1792-1814



IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

Trois exemplaires sur papier du Japon.

Treize exemplaires sur papier de Hollande.

NUMÉROTÉS

HIPPOLYTE D'ESPINCHAL

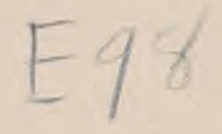
Souvenirs Militaires

1792-1814

PUBLIÉS PAR

FRÉDÉRIC MASSON ET FRANÇOIS BOYER

TOME II







PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

Librairie Paul Ollendorff

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1901

SOUVENIRS MILITAIRES

DU COMTE HIPPOLYTE D'ESPINCHAL

XV

A L'ARMÉE DU MIDI
COMBATS CONTRE LES GUÉRILLAS

A mon père.

Séville, 21 avril.

« Arrivé depuis trois jours à Séville, mon père, je ne perds pas un instant à vous écrire, avec d'autant plus de raison que le chef d'escadron Brun de Villeret, aide de camp du duc de Dalmatie, partant cette nuit même pour le quartier impérial et devant en même temps voir sa famille dans la Lozère, veut bien se charger, non seulement de ma lettre, mais encore d'un assez volumineux paquet contenant le récit du trajet depuis Madrid jusqu'ici, c'est-à-dire la relation d'un voyage de deux mois de marche, semé de quelques incidents inévitables dans un pays qui nous est si hostile. Le commandant m'a promis de passer une journée avec vous; il pourra donc vous confirmer que je me porte on ne peut mieux et que je suis tout à fait acclimaté à la température africaine dont je commence à

prendre la teinte. Il vous apprendra, ou mieux encore je vous dirai, que je lui dois l'accueil bienveillant de son patron, dont la première faveur a été de m'admettre à sa table particulière, et qui, après m'avoir témoigné sa satisfaction sur la marche de mon convoi, m'a donné le commandement de 300 cavaliers, du 2e Hussards et du 21e Chasseurs, jusqu'à ce que de nouveaux ordres me fassent rejoindre le régiment en Estramadure; cette mission me flatte d'autant plus qu'elle a pour motif de couvrir le quartier général contre les nombreuses bandes de guérillas qui courent le pays et viennent jusqu'aux portes de la ville avec l'assistance des habitants. Je vais donc avoir affaire à eux d'une manière moins désagréable que celle dont je viens, Dieu merci, de me débarrasser, et je tâcherai d'y mériter la confiance dont M. le maréchal vient de m'honorer.

« Je ne pourrai pas encore vous donner de très grands détails sur cette ville, si célèbre surtout aux yeux des Espagnols, dont le proverbe dit : *Qui n'a pas vu Séville n'a pas vu de merveille.* Cependant, depuis les trois jours que je suis ici, je tiens à vous prouver que je n'ai pas perdu mon temps dans son exploration en vous faisant part de mes premières impressions. Cette vieille cité mauresque, qualifiée par l'orgueil des Espagnols la ville sans pareille, est sans contredit fort belle; mais, bien loin de mériter une si somptueuse dénomination, son illustration ancienne, la conservation de quelques beaux monuments et son heureuse situation sur la rive gauche du Guadalquivir, ainsi que son peu de distance de l'Océan, en sont les principaux ornements.

« On est attristé, en parcourant cette grande cité, de n'y voir rien que des rues très étroites, tortueuses et mal pavées; les étages des maisons se rapprochent tellement

en avançant l'un sur l'autre, qu'au moyen d'une planche de six à sept pieds on peut facilement établir un pont de communication; aussi la circulation de l'air y manquant et la propreté n'étant pas un des premiers besoins des habitants, il en résulte une insalubrité dangereuse à laquelle la présence des Français est venue porter un commencement de remède en faisant abattre plusieurs vastes couvents pour en faire des places. La cathédrale, d'une régularité parfaite, est surtout remarquable par sa tour, dont la hauteur est de 350 pieds; elle est composée de trois tours superposées l'une sur l'autre, et la pente en est si douce qu'on peut monter à cheval, dit-on, jusqu'à la première galerie. Du côté de la porte de Xérès est un magnifique bâtiment qu'on nomme l'Alcazar, aujourd'hui la résidence royale, dont les jardins surpassent en beauté tout ce que l'imagination peut se créer; aussi cet endroit est-il cité avec raison comme le plus délicieux de l'Espagne. Mais ce qui atteste les immenses travaux de ce grand peuple, c'est un aqueduc de six lieues de longueur conduisant l'eau dans la ville et dont la conservation est aussi solide que s'il était construit de nos jours. Les maisons de Séville sont presque toutes construites à la mauresque; elles ont dans l'intérieur une cour pavée avec de grandes dalles en pierre plate, au milieu de laquelle est un bassin d'eau jaillissant en gerbes, ce qui rafraîchit continuellement l'air; ce bassin est ombragé par des citronniers ou des cyprès; on voit aussi adossées aux murs, des treilles de raisins et d'orangers qui portent pendant toute l'année des feuilles, des fleurs ou des fruits; et c'est au travers de cette cour que les appartements communiquent entre eux.

« Les femmes andalouses ont une réputation de beauté justement méritée; elles sont petites, le teint un peu brun, les yeux d'une grande expression et humides de désir et

d'amour, le pied d'une petitesse remarquable, la taille souple et déliée, enveloppée d'une mantille qu'elles ont le soin d'écarter souvent pour se laisser admirer. Comme dans toutes les villes d'Espagne, les couvents sont ici en très grande quantité; mais au lieu de moines et de capucins, ce sont nos soldats qui habitent ces demeures de la vertu, souvent de l'hypocrisie, quelquefois de l'intempérance.

« Le corps d'armée du maréchal Soult, dont le quartier général et les administrations occupent Séville, est subdivisé dans l'Estramadure et l'Andalousie, afin de tenir en échec les armées anglo-espagnoles et portugaises, jointes aux nombreuses guérillas qui occupent les montagnes et auxquelles on oppose des corps de partisans dont le courage et l'activité paralysent l'audace et la férocité de ces bandes de brigands.

« Tel est en ce moment l'état des choses dans la péninsule, soumis aux événements qui doivent surgir de la nouvelle guerre avec la Russie; mais le fâcheux, c'est que nos ennemis augmentent tous les jours leurs forces, tandis que les nôtres diminuent par les maladies, les combats, les assassinats et les nombreux détachements que l'Empereur fait venir près de lui. Certes, je n'aurais pas quitté le 5e Hussards si j'eusse prévu cette nouvelle lutte; mais enfin, puisque je l'ai voulu, il faut m'en tirer le mieux possible, et c'est à quoi je vais travailler avec ardeur.

« Adieu, mon père; mon cœur et mes pensées sont toujours près de vous. »

Le duc de Dalmatie, prévenu qu'une bande de guérillas rôdait dans les environs de la ville, m'ordonna d'aller m'établir au village de Dos-Armanas, deux lieues en avant de la ville, dans le dépôt de la brigade de cavalerie légère com-

posé de 300 hommes du 21e Chasseurs et du 2e Hussards, dont 200 montés.

Il me fut prescrit de pousser des reconnaissances et d'exercer surtout la plus grande surveillance, afin d'éviter d'être surpris par un ennemi d'autant plus entreprenant qu'il était servi par les populations.

Cet endroit qu'on m'avait dit être clos et palissadé se trouvait tout à fait ouvert et avoisiné par un bois d'oliviers qui en favorisait l'approche, ce qui me détermina à réunir aussitôt la junte (conseil municipal), en lui déclarant qu'elle serait responsable de tous les événements qui pourraient survenir; que, pour plus de sûreté, deux membres resteraient continuellement avec le poste de service et qu'au premier coup de fusil, ils seraient tués.

Cette énergique détermination que M. le maréchal m'avait engagé à prendre devint notre sécurité pendant les cinq jours que nous passâmes en cet endroit, où je fus relevé par un bataillon du 45e de ligne pour me porter sept lieues en avant, au bourg de Arahal.

Le général Bonnemain, qui vint m'inspecter la veille de mon départ, me donna ses instructions sur le nouveau poste que j'allais occuper et m'assura que dans peu de jours, les 100 hommes à pied seraient montés. Nous couchâmes le 5 mai à la ville d'Utrera, occupée par le 12e Dragons, dont le colonel s'empressa de bien faire établir ma troupe et m'offrit obligeamment l'hospitalité pour la nuit.

Arahal, où j'arrivai le lendemain, était une petite ville bien habitée, dominant une vaste plaine au fond de laquelle commençait une chaîne de montagnes conduisant à la sierra de la Ronda, vers Cadix : ce pays était occupé par un corps d'armée espagnol et plusieurs bandes de guérillas venant souvent faire des excursions dans la plaine; le poste que j'occupais était donc fort important; longtemps

gardé par un bataillon d'infanterie, il avait été abandonné par suite de différents mouvements de troupes, mais le maréchal, voulant arrêter les courses des brigands, avait préféré y envoyer un fort détachement de cavalerie, plus propre à surprendre l'ennemi par des courses rapides ou à même de se replier plus facilement en cas d'attaque trop sérieuse. Mon premier soin, pour bien assurer notre position, fut de faire réparer quelques fortifications et des palissades qui m'ôtèrent toute inquiétude de surprise; l'empressement avec lequel l'alcade vint au-devant de tout ce qui pouvait être nécessaire à la troupe et l'accueil des habitants parmi lesquels se trouvaient plusieurs riches particuliers, eurent lieu de me surprendre; je craignais quelque embûche cachée et, tout en ayant l'air d'ajouter foi à des démonstrations si bienveillantes, je me promis de me tenir sur mes gardes. Cependant je ne tardai point à me convaincre de la franchise de ces procédés et, pendant un mois que nous restâmes au milieu de cette population nombreuse, entourés de bandes considérables, isolés et dans une position assez critique, nous n'eûmes jamais qu'à nous louer des habitants, qui tinrent compte de la bonne conduite et de la discipline de la troupe ainsi que de l'opposition ferme et vigoureuse que je mis à une spoliation qu'on voulait exercer sur eux peu de jours après notre arrivée.

J'avais, dans la matinée du 12, envoyé quelques détachements courir le pays, lorsque, sur les midi, se présenta un chef de bataillon du 96e de ligne avec sa troupe; surpris d'abord en voyant l'endroit occupé par des Français, il déclara à l'alcade être envoyé par le général Conroux pour exiger une certaine quantité d'orge, de froment, de vin et de têtes de bestiaux, ou 2 000 douros en argent pour l'équivalent de cette fourniture ; mais, appuyé de l'ordre impé-

ratif dont j'étais muni et sur la menace d'informer sur-le-champ M. le maréchal d'un fait qui ne me paraissait pas très légal, puisqu'on ne présentait aucun ordre par écrit, le chef de bataillon se retira, en assurant toutefois qu'il reviendrait avant peu, non seulement pour l'exécution de sa mission, mais aussi pour avoir une entrevue particulière avec moi : je l'assurai qu'il me trouverait toujours à sa disposition, mais que, quant à son mandat, je lui conseillais de l'avoir de la main même du duc de Dalmatie pour vouloir qu'on y fît droit.

Le lendemain, le général Bonnemain étant venu passer l'inspection de mon quartier, je crus devoir l'informer de ce qui s'était passé, surtout des menaces faites à ce pauvre alcade, qui eût donné de l'argent si je ne m'y étais formellement opposé. Le général approuva ma conduite ; une enquête s'ensuivit d'où il résulta que le chef de bataillon avait bien eu la mission de parcourir le pays, mais non de lever des contributions extraordinaires, à plus forte raison dans un endroit occupé par des troupes françaises, et, de toutes ses menaces, il ne fut rien.

Cette conduite, si peu digne d'un officier supérieur, et qui malheureusement ne se renouvelait que trop souvent, n'était pas une des moindres causes de la haine des Espagnols contre nous. L'abus de la force leur était odieux, il blessait leur caractère fier et orgueilleux et exaltait chez eux ce désir de vengeance dont ils ne laissaient jamais échapper l'occasion ; ils se résignaient cependant au châtiment le plus cruel lorsqu'il puisait son principe dans la justice et n'étaient jamais insensibles aux sentiments généreux.

Si Napoléon avait mieux connu ce peuple, il est évident qu'il eût asservi l'Europe.

Le 19 mai, arriva la remonte qui m'avait été annoncée ;

j'avais donc 300 chevaux, des hommes aguerris avec lesquels je pouvais agir en toute confiance. Ce même jour, je reçus l'ordre de me diriger le lendemain soir sur le village de Bacna, distant de cinq lieues et dans les montagnes, afin de disperser un rassemblement assez considérable posté sur la route de Santa-Maria à Séville, que devait parcourir le duc de Dalmatie.

Cette mission demandait le plus grand secret dans son exécution, des espions étant toujours à l'affût pour instruire l'ennemi de tout ce qui se faisait dans les quartiers occupés par notre troupes.

Dans la soirée du 20, toutes mes dispositions prises, je laissai Arahal sous la garde de 100 hommes et nous nous mîmes en marche avec 60 chasseurs du 21e et 140 hussards du 2e, prescrivant le plus absolu silence et défense de fumer. Deux guides placés à l'avant-garde, auxquels on avait donné le choix d'une mort certaine s'ils nous égaraient ou de quelques douros s'ils nous conduisaient à Bacna, marchaient entre deux hussards qui ne les perdaient pas de vue. Vers les trois heures du matin, nous venions de quitter la plaine pour entrer dans un chemin montagneux, étroit et bordé de haies épaisses, lorsque nous entendîmes le son d'un cornet à bouquin, répété bientôt après dans l'éloignement par d'autres; ce signal ne laissant aucun doute sur la découverte de notre approche éclairée par un magnifique clair de lune, et les guides ayant assuré que nous n'étions qu'à un quart d'heure du village, j'ordonnai de précipiter la marche afin de sortir promptement du défilé dans lequel nous étions engagés.

Le jour, qui commençait à paraître pur et serein, nous permit de distinguer quelques hommes armés parcourant les hauteurs et qui, en se retirant, nous envoyaient quelques

coups de fusil. Alors, 40 hussards formant l'avant-garde se lancèrent au galop et se trouvèrent, en peu d'instants, en face de 400 ou 500 fantassins postés sur le plateau que protégeaient d'un côté le village et de l'autre un petit bois. La disposition de cette troupe formée en masse, sans aucun ordre régulier, me faisant supposer qu'un corps plus nombreux pouvait se trouver en arrière, deux détachements tournèrent la position de droite et de gauche, tandis que nous restions en bataille à une assez grande distance, attendant le résultat de ce mouvement; cette attitude, que l'ennemi prenait pour de la crainte, lui inspirant de la confiance, il ne tarda point à nous envoyer plusieurs décharges accompagnées des cris les plus insultants de menace et de défi, en élevant une perche empaillée revêtue d'un uniforme français et d'un shako d'infanterie : cette situation qui dura près d'un demi-quart d'heure, nous coûta un hussard tué et quatre chasseurs blessés; enfin m'apercevant que les cris cessaient et voyant une espèce de désordre dans cette masse informe, je jugeai les deux détachements arrivés et qu'il était temps d'agir; notre charge s'exécuta avec une telle rapidité et un ensemble si parfait que les trois détachements enfoncèrent en même temps cette infanterie, à qui l'effroi ôtait la faculté de se défendre et qu'on sabra affreusement dans sa fuite; 30 de ces misérables restèrent morts sur le plateau et 85 prisonniers plus ou moins grièvement blessés suppliaient de ne pas les achever, se croyant destinés à une mort certaine.

Plus de 200 fusils de fabrique anglaise, ramassés de tous côtés, furent brisés et jetés dans des puits du village près duquel nous nous établîmes et que j'eus beaucoup de peine à garantir du pillage, les habitants s'étant joints aux brigands.

A peine venions-nous de terminer cette opération que nous vîmes déboucher 400 hommes du 9e d'infanterie légère qui devaient agir avec nous et qu'un malentendu avait égarés. Vers les neuf heures du matin, une troupe à cheval, reconnue par les postes avancés, se trouvant être le maréchal Soult arrivant de Santa-Maria sous l'escorte de 50 dragons, je fus au-devant, lui rendre compte de l'événement qui venait d'avoir lieu; il voulut bien m'en témoigner sa satisfaction et, apprenant le retard de l'infanterie, exprima d'une manière sévère son mécontentement, bien que ce pauvre capitaine ne fût réellement pas coupable. Une halte d'une heure fut employée au repos des troupes et au déjeuner du maréchal, qui y invita tous les officiers. Nous l'escortâmes ensuite jusqu'au bourg d'Alcala et rentrâmes à Arahal.

Un grave inconvénient dans la guerre d'Espagne était celui de ne pouvoir envoyer, dans les postes éloignés et isolés, des ordonnances qui eussent couru le risque d'être enlevées et massacrées; pour remédier à ces entraves qui se renouvelaient souvent, on avait été obligé d'adopter le système des exprès dont on s'assurait la fidélité par les rétributions qu'ils recevaient et en retenant comme otages leurs femmes et leurs enfants et même leurs maisons; ces hommes, vêtus en paysans, portaient ordinairement leurs missives dans des bâtons percés; l'appât du gain et l'assurance d'une terrible vengeance étaient un véhicule couronné de succès, puisqu'en revenant, l'exprès devait, par le même moyen, présenter un reçu parfaitement en règle. Un de ces exprès m'arriva dans la matinée du 1er juin m'apportant une lettre du général Bonnemain qui m'apprenait que le général Conroux attaqué subitement à Bornos avait besoin de secours; il m'ordonnait de partir en toute hâte avec 200 chevaux me dirigeant sur Moron et Montellano.

Nous nous mîmes en marche une heure après, par une chaleur excessive, marchant à travers un pays sablonneux entièrement privé d'arbres, de ruisseaux et d'habitations.

Arrivés à Moron, les chevaux exténués de fatigue prirent un repos d'une heure, et nous continuâmes notre marche sur Montellano, où un nouvel exprès me remit l'ordre de me diriger sur Coronil et d'en chasser l'ennemi. La nuit nous surprit au milieu des montagnes, dans des chemins à peu près impraticables, craignant à tout instant d'être attaqués sans pouvoir opposer une grande résistance dans un pays si défavorable à la cavalerie ; heureusement, l'ennemi avait abandonné Coronil lorsque nous y arrivâmes à la pointe du jour. Une troisième missive, qui vint m'y trouver sur les six heures du matin, m'informait que le général espagnol Balesteros, repoussé dans sa première attaque, menaçait de revenir avec des forces supérieures et qu'il était urgent d'arriver le plus tôt possible.

A midi, nous étions aux portes de Bornos, où je trouvai le général Bonnemain au bivouac avec le 5e Chasseurs et le 12e Dragons ; tout était terminé depuis deux heures, l'ennemi, dans une complète déroute, se retirant dans les montagnes ; nous regrettâmes de ne nous être pas trouvés à ce brillant combat dont je recueillis tous les faits.

Le 1er juin n'avait été que le prélude d'une attaque plus sérieuse que comptaient faire les Espagnols le lendemain ; ils s'étaient retirés deux lieues en arrière, feignant de renoncer au combat, mais pour attendre l'arrivée de nouveaux renforts qu'ils jugeaient nécessaires.

Le 2 juin, à deux heures du matin, le général Balesteros, fort de 9 000 hommes, avait passé la rivière de Guadelete ; sous la protection d'un brouillard épais, il avait gravi une montagne escarpée et était parvenu, sans être aperçu, jus-

qu'à la position des Français, vis-à-vis desquels il avait établi ses lignes à portée de mousquet.

Le 9e léger et le 96e de ligne sortirent aussitôt de leur retranchement et marchèrent à l'ennemi avec beaucoup de sang-froid et de résolution. Sentant combien il était important de vaincre, ils abordèrent à la baïonnette les Espagnols qui jusqu'alors avaient attaqué avec courage, mais qui ne purent résister à ce terrible choc et, malgré leur grande supériorité, furent culbutés et poursuivis de mamelon en mamelon jusqu'à la rivière, où ils essayèrent vainement de tenir; les voltigeurs ne leur laissant aucun répit les poussèrent si vigoureusement que grand nombre se noyèrent et le reste se sauva dans le plus grand désordre. Dans le même moment, la cavalerie espagnole forte de 500 chevaux fut chargée par 100 hommes du 5e Chasseurs, seule cavalerie que le général Conroux avait avec lui. Cette journée si brillante ne laissa pas que de nous enlever des braves, ayant été obligés de faire des efforts incroyables pour résister à des masses aussi fortes. Les Français pouvaient être tout au plus 1 800 combattants. Au moment de l'attaque, 800 étaient descendus en ville pour aller aux vivres et ne purent participer au combat.

Il y eut, du côté des Français, 160 hommes tués et plus de 400 blessés, presque tous dangereusement, un aide de camp du général tué, trois chefs de bataillon du 96e blessés, ainsi qu'un du 9e léger, le capitaine du 5e Chasseurs tué et un officier grièvement blessé, ainsi que 25 officiers d'infanterie.

Du côté des Espagnols on comptait 500 morts sur le terrain, 1 500 blessés et 1 000 prisonniers, 6 pièces de canon et 2 drapeaux enlevés, le reste de cette armée ne s'étant rallié qu'au loin derrière la rivière. Le lendemain, le général Balesteros se rapprocha de Bornos avec des forces

considérables, montrant l'intention de prendre sa revanche; mais, apparemment, prévenu des renforts arrivés au général Conroux, il nous priva en se retirant du plaisir de lui donner une seconde leçon.

Je fus, dans la journée, avec plusieurs officiers, visiter le champ de bataille : on y voyait des caissons brisés, des canons abandonnés avec leur attelage, des mulets tués; le silence et le calme avaient succédé à l'activité du combat et aux cris de la victoire. Cette affreuse solitude était troublée par des milliers de vautours énormes se précipitant dans ce champ de mort; placés sur une hauteur et vus de loin à l'horizon ils paraissaient aussi grands que des hommes; ces oiseaux n'abandonnaient leur pâture humaine pour s'envoler successivement à notre approche que lorsque nous n'étions qu'à quelques pas d'eux; alors les battements funèbres de leurs ailes énormes retentissaient de loin en loin sur nos têtes comme un sinistre présage pour des êtres superstitieux. Tandis que nous étions occupés à contempler tristement ce lugubre tableau, arriva un détachement d'infanterie muni de pelles et de pioches pour donner la sépulture aux victimes de ce glorieux combat. Dès ce moment, les vautours, poussant des croassements de fureur en voltigeant au-dessus de nos têtes, semblaient nous menacer, en voyant disparaître la proie qu'allait leur enlever la terre.

Plusieurs fortes reconnaissances, envoyées dans différentes directions, apprirent que l'ennemi profitant du répit qu'on lui avait laissé s'était retiré précipitamment dans les montagnes où il fut jugé inutile de le poursuivre.

Je reçus dans la journée l'ordre de retourner à Arahal avec l'injonction d'explorer le pays afin de joindre une guérilla à cheval qui avait été signalée. La chaleur était affreuse et nous traversions une plaine sablonneuse assez

étendue avant d'atteindre le but qui m'avait été indiqué, lorsque les éclaireurs signalèrent dans le lointain, près d'un petit bois, une certaine quantité de monde agitant des lambeaux de toile attachés au bout d'une perche : attirés par ces démonstrations sans cependant y avoir une confiance bien robuste, nous fûmes bientôt rassurés en nous trouvant près de quatre vieillards encore forts et vigoureux dans une exaltation de fureur difficile à décrire, tandis que cinq femmes, dont la plus jeune pouvait avoir quarante et quelques années, se roulaient par terre en poussant des cris lamentables ; à côté, gisaient trois enfants presque nus. Nous apprîmes que ces malheureux appartenaient à une troupe de bohémiens rencontrée il n'y avait pas une demi-heure par plusieurs cavaliers qui non seulement les avaient, dévalisés complètement, mais qui avaient emmené, sur une charrette six garçons et quatre jeunes filles; ils s'étaient dirigés sur un point que les Bohémiens nous indiquèrent; nous prîmes aussitôt le trot et ce ne fut qu'après deux heures de marche que nous aperçûmes une troupe composée d'hommes à cheval et à pied, entourant une grande charrette à quatre roues couverte en toile; ils cherchaient à atteindre un mamelon sur lequel on voyait un groupe assez considérable de maisons; 20 hussards, lancés à fond de train, arrivèrent au moment où cette bande, gravissant une côte rapide, se voyant découverte, fit une décharge d'une vingtaine de coups de fusil auxquels se joignirent des menaces et les insultes les plus grossières en voyant les hussards s'arrêter ainsi que j'en avais donné l'ordre. Dès que j'eus rejoint les hussards, je fis cerner le bas du village d'El Viso par plusieurs petits détachements, en leur enjoignant d'y pénétrer par toutes les issues qu'ils rencontreraient et de sabrer tout ce qui ferait résistance; 14 brigands furent tués, plus

de 40 restèrent dans le village grièvement blessés, tandis que le reste de cette troupe, qu'on nous dit être de 400 fantassins et 20 cavaliers, se sauvait dans différentes directions en nous laissant cinq chevaux, la voiture des bohémiens, les jeunes filles et les garçons dont un se trouvait assez grièvement blessé d'une balle dans le corps. Une heure après cette petite échauffourée, nous vîmes arriver les vieux gitanos qui se jetèrent à mes pieds en exprimant toute leur reconnaissance, au milieu des larmes de joie et des cris de bonheur de cette fraction de tribu dans laquelle trois des jeunes filles étaient d'une beauté remarquable. Enfin, après deux heures de repos, au moment où nous allions partir du village, le chef des bohémiens vint me supplier de lui accorder la permission de nous suivre jusqu'à Arahal, bien convaincu que, s'il en était autrement, lui et les siens seraient assassinés par les habitants et les blessés que je laissais à El Viso.

En arrivant à Arahal à minuit, excédé de fatigue, je trouvai un exprès porteur d'une lettre du général Gazan, qui me prescrivait de me rendre à Séville le surlendemain avec tout mon monde et de me munir de quatre voitures d'orge, m'annonçant en même temps pour me remplacer l'arrivée d'un bataillon du 45e de ligne. Ces dispositions étaient déjà connues en ville lorsque j'en fis part à l'alcade qui me dit en avoir reçu l'avis de la junte de Séville et m'assura que les grains demandés seraient livrés. Il m'offrit en outre, au nom des habitants, un charmant cheval andalou, en témoignage des bons procédés que je n'avais jamais cessé d'avoir pour eux, en me priant, comme dernière faveur, de ne quitter la ville qu'après l'arrivée du bataillon qui devait me remplacer ayant la crainte d'être envahi par la bande d'El Pastor qui rôdait dans les environs et avait menacé plusieurs

fois la ville de la punir de ses sympathies pour les Français; je m'empressai d'autant mieux d'obtempérer à ce désir qu'il était naturel de penser que le bataillon du 45e arriverait avant mon départ, fixé pour le 13 juin : cependant, cette troupe n'arrivant pas, les habitants étaient dans une anxiété d'autant plus affreuse qu'ils savaient qu'au village de Bacna se trouvait un rassemblement de 1 200 fantassins et 80 chevaux. Je devais partir à six heures du matin : mon ordre portait de me trouver aux portes de Séville à trois heures après midi, et j'avais sept fortes lieues à faire; cependant, dans l'espoir de voir arriver d'un moment à l'autre le bataillon, je consentis à rester jusqu'à onze heures. Enfin sur les neuf heures un exprès m'apporta dans un bâton creux une lettre du colonel Varé, m'annonçant que le bataillon de son régiment arrivait par la route de Santa-Maria avec un détachement de 100 dragons et une pièce de canon, dans l'intention de pousser l'ennemi sur Arabal, et m'engageant à prendre position en avant de la ville afin de le recevoir convenablement. A peine avions-nous marché un quart d'heure et pris poste à l'abri d'un petit bois d'oliviers, que nous vîmes, dans la plaine, se dirigeant sur nous, une tourbe d'hommes armés marchant sans ordre et précédés par une vingtaine de cavaliers. Vingt-cinq tirailleurs, soutenus par un peloton de 30 hussards, furent aussitôt lancés; cette démonstration, inattendue par les Espagnols qui nous croyaient partis, les arrêta tout court; mais ce fut bien autre chose lorsqu'un boulet vint les visiter et qu'ils aperçurent, dans la plaine, une troupe marchant sur eux au pas accéléré. Alors, ce fut une panique générale; la déroute devin complète et les champs se couvrirent de fuyards que l'on sabra impitoyablement sans faire de prisonniers; une heure après cet incident, nous nous dirigeâmes sur Séville,

où nous arrivâmes à neuf heures du soir et fûmes placés en bivouac à la porte d'Alcala. Je me rendis aussitôt près du général Gazan pour lui rendre compte du motif de notre retard ; il m'accueillit avec cette bienveillance qui lui était si habituelle et m'annonça que j'étais désigné avec ma troupe pour faire partie d'une division qui allait en Estramadure où nous trouverions le 2e Hussards et le 21e Chasseurs.

XVI

AU 2e HUSSARDS. CAMPAGNE DE 1812 EN ESTRAMADURE

Les démonstrations hostiles des Anglais en Estramadure paraissant d'une nature assez grave, le duc de Dalmatie prit aussitôt la détermination d'augmenter le corps d'armée du comte d'Erlon, commandant cette province et, à cet effet, réunit en dehors des murs de Séville un corps qu'il passa en revue, se composant de la division d'infanterie du général Barrois, forte de 12000 hommes, d'un parc d'artillerie nombreux et de 3000 chevaux sous les ordres du général de division Pierre Soult, frère du maréchal; ce corps, dont je formais l'avant-garde avec les 300 chevaux des 21e Chasseurs et 2e Hussards, commença son mouvement le 16 juin à minuit.

En tête marchaient le 10e Chasseurs, le 7e Lanciers polonais et le 5e Dragons, formant la brigade du général de Sparre; venaient ensuite le parc d'artillerie et les mulets de transport; puis la division d'infanterie, suivie des 14e et 27e Dragons et 5e Chasseurs, commandés par le général de brigade Avy. Nous marchâmes plusieurs heures sans nous arrêter, traversant un pays montagneux et des villages abandonnés en partie détruits. Le 17, nous prîmes position en avant d'un hameau, l'infanterie en arrière sur les hauteurs. Fort

heureusement, j'avais mes voitures d'orge de Arahal, autrement les chevaux eussent été privés de nourriture.

Le lendemain, nous continuâmes notre marche à travers de vastes champs de blés nouvellement coupés qui devinrent la proie de la cavalerie ; le jour suivant, le sous-lieutenant Leix, qui commandait mes éclaireurs, se trouva tout à coup en présence d'un détachement de 25 dragons anglais : le voir, le charger et lui enlever trois hommes fut l'affaire de quelques minutes.

Les prisonniers, envoyés au général Soult, lui apprirent que l'armée anglaise se dirigeait sur Albuera. Nous continuâmes notre marche jusqu'à Monasterio, où nous prîmes position pour la nuit.

Le 20, le 10e Chasseurs fut envoyé sur la gauche pour éclairer, pendant notre marche, un corps espagnol commandé par le général de la Peña.

Relevé à l'avant et placé à la gauche de la colonne, je reçus l'ordre de ne laisser aucun traînard et surtout d'empêcher la dévastation des endroits que nous traversions.

Peu d'instants avant de quitter la petite ville de Llerena un aide de camp du général Soult vint me porter l'ordre d'arrêter le corrégidor et un certain marquis dont on venait de saisir la correspondance sur un cavalier, dans laquelle on donnait les détails les plus précis sur notre corps d'armée. Ces deux personnages, dans le plus grand effroi sur le sort qu'ils croyaient leur être réservé, eurent l'infamie de me proposer 200 onces (10 800 francs) pour les laisser s'évader ; indigné d'une aussi flétrissante proposition que je devais aux égards avec lesquels je les avais traités, je les fis garrotter chacun sur un mulet et conduire le soir près du général ; le lendemain, on les mit en liberté, et le marquis m'écrivit une lettre d'excuses pleine des sentiments les plus nobles.

Ce même jour nous trouvâmes le comte d'Erlon, général en chef de l'armée d'Estramadure, dont le quartier général était établi à Villafranca.

Il m'ordonna, le lendemain matin, de le suivre avec ma troupe afin de pousser une reconnaissance sur les Anglais, et le soir je vins établir mon bivouac en avant de la ville d'Usagro.

Le 21, je me séparai, à la pointe du jour, des chasseurs du 21ᵉ, qui allèrent rejoindre leur corps, et, sur les midi, j'atteignis la ville d'Almendralejo, où se trouvait le 2ᵉ Hussards. La réception flatteuse et remplie de bienveillance du colonel Vinot et de mes nouveaux camarades me dédommagea amplement du chagrin que j'avais éprouvé d'être éloigné d'eux si longtemps, et, dès le premier jour, je m'aperçus qu'il me serait facile d'obtenir l'affection de ma nouvelle famille militaire. Le 2ᵉ Hussards, connu à l'armée sous la dénomination de Chamboran, jouissait de la réputation la plus brillante acquise au prix du sang d'un grand nombre de ses braves. Il était peu de combats où sa présence n'eût été marquée par des actions d'éclat; aussi, depuis qu'il était en Espagne, ses rangs diminuaient-ils sensiblement, malgré les continuels renforts qu'on lui envoyait de France. Lorsque j'arrivai au régiment, on évaluait à plus de 2000 le nombre d'hommes que la conscription lui avait fourni en trois ans, et les 160 hussards que je lui menais, joints aux 300 qu'il avait reçus peu de mois avant, portaient sa force à 800; mais, le plus fâcheux, c'était le manque d'officiers : la dernière campagne lui en avait enlevé 18, tués, blessés, dans les hôpitaux ou admis à la retraite, qu'on ne s'empressait guère de remplacer, ce qui rendait le service des officiers très fatigant. Reconnu par mon ancienneté au commandement du 2ᵉ escadron, il manquait un capitaine et 3 sous-lieutenants; au reste cette position

était à peu près la même dans les autres régiments de cavalerie légère, dont le service était extrêmement actif.

Le duc de Dalmatie, voulant remédier à ce grave inconvénient, en avait informé l'Empereur, et, sur sa réponse, il fit paraître un ordre du jour le surlendemain même de mon arrivée, dans lequel il était dit que les officiers auxquels il destinait de l'avancement remplaceraient provisoirement ceux des grades supérieurs aux leurs lorsqu'il en manquerait. Ce fut ainsi que les cadres se complétèrent et que je fus appelé à remplir les fonctions de chef d'escadron, bien que le capitaine de la compagnie d'élite fût plus ancien que moi. Ce brave et digne officier, nommé Poitiers, dont je parlerai plus tard en lui rendant tous les éloges qu'il méritait, avait le malheureux travers d'aimer passionnément la boisson et s'y livrait avec une telle intempérance qu'il était peu de jours sans qu'il fût ivre, ce qui devait naturellement nuire à son avancement, ce dont au reste il se souciait fort peu.

Nous arrivons à une époque remarquable par nos succès et nos revers intermittents qui devaient se terminer par notre complète expulsion de l'Espagne, après toutefois avoir livré de sanglants combats dont nous sortions le plus souvent vainqueurs ; mais la cause la plus réelle de ce résultat fut sans contredit la guerre de Russie. Napoléon comprit que là était le point important qui devait fixer irrévocablement les destinées de l'Empire et, par conséquent, la sienne ; aussi tous ses efforts tendirent à ce but, le reste n'étant qu'un accessoire dans le grand drame qui allait se jouer. L'Espagne fut donc à peu près délaissée, et les armées françaises, qui avaient à lutter contre toute la population de la péninsule réunie aux forces de l'Angleterre et du Portugal, voyaient tous les jours leurs rangs s'éclaircir par les combats, les maladies et plus encore

par les cadres d'officiers et sous-officiers appelés à la Grande Armée, qu'on ne s'empressait pas de remplacer. Qu'on joigné à cela que l'autorité du souverain de ce royaume incertain se trouvait souvent compromise par l'indépendance que les lieutenants de Napoléon voulaient exercer dans leurs commandements. Il n'y avait donc ni ensemble, ni unité dans les mouvements et une défection devenait imminente ; cependant le maréchal Soult, dont les pouvoirs étaient immenses et dont l'armée était nombreuse et bien disciplinée, eût fini, à l'aide de ses grandes qualités et de la confiance qu'il inspirait à ses troupes, par paralyser tous les efforts de nos ennemis, sans les fautes successives qui se commirent, ainsi qu'on le verra plus tard, et surtout si l'Empereur ne l'eût point appelé près de lui au moment où sa présence était si nécessaire en Espagne.

Le duc de Dalmatie, en envoyant un renfort considérable au comte d'Erlon, espérait le mettre à même de conserver l'Estramadure ; mais Wellington, poussé par la nécessité de faire vivre ses troupes, profita de sa grande supériorité numérique et ne tarda guère à nous contraindre d'abandonner ce beau pays.

Le comte d'Erlon fit cependant, avec 20 000 hommes seulement qu'il avait sous ses ordres, tout ce qu'on devait attendre de son expérience, de ses talents militaires et de sa bravoure, et s'il fut obligé de se retirer devant une armée de 60 000 hommes, les combats qu'il livra et la résistance qu'il opposa prouvèrent que nous étions loin d'être vaincus.

Dans la journée du 24, le colonel reçut l'avis qu'une partie des forces espagnoles et portugaises avait pris position en avant d'Albuera et qu'un corps considérable d'observation se trouvait placé non loin de nous, à Azeuchal, ce qui nécessita la plus grande surveillance et l'ordre de bi-

vouaquer les nuits en dehors de nos quartiers, afin d'éviter toute surprise.

Le lendemain, envoyé en reconnaissance sur la ville de Mérida, je reçus aussi la mission d'explorer le pays afin d'enlever des grains et des bestiaux pour la subsistance de l'avant-garde ; nous marchâmes d'abord dans la direction de la Guadiana et nous nous rafraîchîmes, après quatre heures de parcours, au village de San-Servan. Peu avant d'arriver à Merida, un poste de 50 dragons anglais n'eut que le temps de fuir pour éviter de tomber entre les mains d'une partie de ma troupe, qui l'avait tourné tandis que nous échangions quelques coups de carabine ; nous jetant ensuite dans les montagnes de Torquemillo, nous rentrâmes au bivouac à onze heures du soir, éclairés par une lune admirable de splendeur, avec un convoi de 10 voitures de grains et 60 bêtes à cornes.

Le lendemain, le général de division Pierre Soult, commandant la cavalerie de l'armée, vint passer la revue de la brigade d'avant-garde, composée du 21ᵉ Chasseurs et du 2ᵉ Hussards, dont, faute d'un général, il remit le commandement, par ordre du maréchal, au baron Vinot, notre colonel, officier d'un grand mérite, fort aimé du régiment, auquel il inspirait une entière confiance par sa bravoure et son talent. Le même soir, le capitaine Leclerc, du 21ᵉ Chasseurs, partit avec 100 chevaux pour courir le pays ; il rentra le lendemain après avoir fait plus de 10 lieues dans les montagnes, ramenant avec lui un convoi considérable de grains, de vin et de bestiaux et 15 prisonniers espagnols surpris dans un cortijo ; il donna l'avis que les Anglais venaient de faire un mouvement.

Le 1ᵉʳ juillet, le général Soult mit sa division en mouvement à deux heures du matin, la brigade du colonel Vinot au centre, celle du général de Sparre à notre droite et la

brigade Lallemand à gauche, afin de chasser l'ennemi de Santa-Maria. Placé à l'avant-garde de la brigade avec 120 chevaux, je reçus l'ordre d'aborder l'ennemi aussitôt que je le rencontrerais, ce qui eut lieu à cinq heures du matin non loin du petit village de Cortès. Trois escadrons portugais se trouvaient postés à 200 pas en avant d'un ruisseau, soutenus par un bataillon des mêmes troupes et deux pièces de campagne placées en arrière sur une hauteur. Dès la première décharge des deux pièces, un hussard fut tué, trois démontés et le lieutenant Girerlanger grièvement blessé. Je fis aussitôt prévenir le colonel Vinot, un quart de lieue en arrière de nous, que j'attaquais; en effet, nous passâmes le ruisseau et abordâmes résolument les Portugais qui tournèrent bride, en se jetant sur l'infanterie dont nous n'essuyâmes qu'une décharge, le désordre s'étant mis dans ses rangs. Une des pièces fut prise par deux hussards, l'autre parvint à s'échapper. La cavalerie portugaise s'étant ralliée, une nouvelle charge eut lieu, mais, dans notre poursuite en désordre nous nous trouvâmes en face de trois escadrons marchant sur nous dans le meilleur ordre; sentant aussitôt le danger de notre position, je fis sonner le ralliement, qui fut exécuté avec une promptitude incroyable : aussitôt formés en bataille, j'allais ordonner la retraite par échelons, lorsque j'aperçus à ma gauche, arrivant au trot, deux escadrons du 21e Chasseurs sous les ordres du commandant Ameil; alors, nous marchâmes de nouveau au-devant de l'ennemi qui, se voyant sur le point d'être tourné, fut culbuté et sabré pendant près de dix minutes; mais, à l'aspect d'un renfort considérable qui arrivait, nous nous repliâmes en si bon ordre que l'ennemi osa d'autant moins nous attaquer qu'il voyait arriver en arrière de nous une masse de cavalerie imposante.

Il était cependant temps que nous en approchassions, car un régiment de dragons anglais, débouchant sur notre droite, arrivait pour couper notre retraite, mais il s'arrêta lorsqu'il nous vit à une demi-portée de pistolet de notre brigade et qu'il fut salué par deux coups de canon.

Le général Soult et le colonel Vinot, tout en me complimentant sur l'issue de cet engagement qui m'avait coûté trois hussards et sept blessés, me réprimandèrent de m'être si imprudemment engagé; à la vérité, je m'en serais peut-être fort mal tiré sans la présence des chasseurs du 21e. Dans la soirée nous rentrâmes dans nos quartiers, le véritable but du général étant de connaître les différentes positions de l'ennemi.

Le général Lallemand, dans son mouvement de gauche, s'était trouvé en présence de l'infanterie anglaise placée en avant d'Albuera, et le général de Sparre avait tiraillé une partie de la journée avec un corps de cavalerie; mais cette même nuit, le général Lallemand revint sur ses pas, surprit un bivouac anglais auquel il enleva deux chevaux au prix d'un officier et six dragons qui furent tués.

Le 3, une vive canonnade s'étant fait entendre dans la direction d'Azeuchal, la division monta aussitôt à cheval, se formant en colonnes par escadrons, et fut bientôt en présence de l'ennemi manœuvrant sur nos flancs afin de nous contraindre à abandonner la plaine; la journée se passa en quelques tiraillements d'avant-garde, le général d'Erlon voulant donner le temps à son artillerie et aux équipages de gagner les montagnes. Le 4, nous fûmes vivement attaqués sur les midi par l'armée anglaise; le premier mouvement du colonel Vinot fut de nous conduire à la charge contre l'avant-garde; mais, à l'aspect des forces imposantes qui se déployaient devant nous et de l'artillerie nombreuse prenant position, il ordonna la retraite par échelons, que

nous effectuâmes avec lenteur, calme et un ordre admirable, malgré les décharges réitérées de l'artillerie légère des Anglais qui ne nous fit aucun mal, grâce aux mouvements de terrain dont nous profitions; il est vrai de dire que l'ennemi, certain de l'obligation où nous étions d'évacuer la plaine, sentait l'inutilité d'engager un combat dans lequel il n'avait qu'à perdre; aussi se contentait-il de suivre nos mouvements avec ses masses; cependant, la matinée du 5, nos tirailleurs eurent quelques engagements, et sur les midi, au moment où nous effectuions notre mouvement rétrograde, salués par plusieurs décharges d'artillerie, nous eûmes quatre hussards tués et cinq démontés. Le capitaine Canouville, un de mes camarades d'enfance, que j'avais été si heureux de retrouver au régiment, fut très grièvement blessé. Le reste de la journée se passa tranquillement et nous prîmes nos bivouacs, une lieue en arrière de Valencia de las Torres.

Le lendemain, le capitaine Cretet, commandant la grand'garde d'avant-poste, engagea un combat en voulant enlever des fourrageurs anglais qui s'étaient avancés assez près de son poste.

Envoyé avec deux escadrons pour le soutenir et le sortir de la mauvaise position dans laquelle il était, nous nous trouvâmes bientôt en présence des hussards hanovriens soutenus par un régiment de dragons; cette masse prit le trot pour nous charger au moment où nous faisions un mouvement rétrograde. Je fis faire au pas un demi-tour à droite par escadrons, rectifiant l'alignement de ma troupe aussi tranquillement que sur un terrain de manœuvre; l'ennemi, incertain en voyant arriver derrière moi une masse de cavalerie, ralentit son allure; profitant alors de ce moment d'hésitation, je fis aussitôt sonner la charge; les hussards, qui jusqu'à ce moment avaient conservé un

silence ferme et imposant, s'ébranlèrent aux cris de : Vive l'Empereur! et abordèrent l'ennemi avec une impulsion irrésistible. Il fut aussitôt culbuté et poursuivi quelques instants sans que les dragons bougeassent en se voyant débordés par le 21e Chasseurs; ralliant ma troupe, nous nous retirâmes tranquillement derrière un défilé où se trouvait la brigade du général Lallemand en bataille. Cette échauffourée, dont l'imprudence du capitaine Cretet avait été cause, nous coûta deux hussards tués, sept blessés; parmi ceux-ci se trouvaient l'adjudant-major Leclerc, qui reçut un large coup de sabre sur le front, et le sous lieutenant Denis, légèrement atteint au bras; ces deux officiers, ainsi que les hussards, se battirent avec un courage vraiment remarquable. Nous passâmes le reste de la journée au bivouac près la petite ville d'Usagro, et le lendemain, avant le jour, nous suivîmes le mouvement de l'infanterie, qui s'engagea dans les montagnes de la Serena en prenant différentes directions.

La division Le Barrois ainsi que la brigade Sparre et la nôtre, momentanément attachées à celle du général Darricau, marchant sur Zalamea, nous y arrivâmes à neuf heures du soir après avoir traversé un pays affreux, rocailleux et presque impraticable à la cavalerie. Nous restâmes trois jours dans ce lieu de désolation, privés de ressources, nos chevaux n'ayant que le peu d'orge que les hussards portaient avec eux, sans trouver chez le général commandant l'infanterie le moindre désir de pourvoir même à notre subsistance. Heureusement, le colonel obtint de quitter ce chef si peu soucieux des besoins de la troupe, et la brigade fut s'établir au village de Monterubio, où se trouvait le général Soult avec le 5e Dragons.

Le 15, nous vînmes prendre quartier au village, où nous trouvâmes en abondance de l'orge et de la paille; nous y

apprîmes que l'évacuation de l'Andalousie paraissait décidée et que les Anglais avaient pris position entre Medellin et Don Benito, où le maréchal Marmont avec son corps d'armée semblait vouloir les attaquer.

Ce même jour, le sous-lieutenant Darcy, avec 25 hussards, mit en déroute une bande de 300 fantassins espagnols et s'empara d'un troupeau considérable de bœufs et de moutons; dans ce même moment, le capitaine Poitiers, de la compagnie d'élite, envoyé avec sa troupe en reconnaissance sur Don Benito, surprit l'ennemi et, sans lui donner de relâche, le poursuivant le sabre dans les reins près de trois lieues, tua 11 hussards anglais, fit 23 prisonniers dont un officier et vint s'établir en ville, où le régiment le trouva.

Le capitaine Poitiers, né à Nancy, était bien certainement un des plus intrépides et audacieux officiers de l'armée; sa compagnie d'élite avait pour lui un dévouement sans bornes, ne balançant jamais à se précipiter où ce chef ardent voulait la conduire; il était officier de la Légion d'honneur, baron de l'Empire, avec un majorat de 4 000 francs, mais là devait se borner sa carrière militaire; il le savait et le disait lui-même : la malheureuse passion de boire était passée chez lui à l'état de nature; il en partageait tous les avantages avec les hussards de sa compagnie, ce qui avait définitivement arrêté son avancement sans qu'il en eût pris le moindre souci; il avait cependant de l'esprit, beaucoup d'instruction, de l'originalité et était fort intéressant à entendre causer lorsque sa tête était libre.

C'était du reste un des plus hardis sabreurs de l'armée, bon camarade, d'une grande douceur et d'une grande modestie sur les nombreux faits d'armes qui lui avaient mérité de si brillantes récompenses. Il fut fait officier de la Légion d'honneur à la bataille d'Ocaña pour avoir enlevé

un drapeau au milieu d'un carré et, au brillant combat de Somo-Sierra, où les chevau-légers polonais de la Garde impériale, joints au 2e Hussards, enlevèrent 16 pièces de canon en batterie et culbutèrent l'armée ennemie, ce fut le capitaine Poitiers qui arriva le premier avec sa compagnie, prit 9 pièces et fit mettre bas les armes à trois bataillons espagnols. Lorsque l'Empereur passa la revue du régiment, le lendemain, il lui donna huit croix et le capitaine Poitiers fut créé baron de l'Empire avec un majorat de 4 000 francs.

Un jour, ce brave officier commandant avec sa compagnie l'avant-garde du général Lasalle se trouva tout à coup en présence de quatre escadrons espagnols; sentant l'imprudence qu'il y avait à s'engager dans un combat si disproportionné, il se contenta de rester en bataille à demi-portée de pistolet jusqu'à l'arrivée de la cavalerie, sans s'occuper des cris, des injures et des coups de carabine de l'ennemi; le chef espagnol, enhardi par un calme qu'il attribuait à la crainte, s'avança en faisant caracoler son cheval et espadonnant dans tous les sens avec son sabre pour montrer qu'il savait le manier avec adresse. Poitiers le considéra d'abord assez froidement, mais enfin, fatigué de tant de jactance, il s'élance rapidement sur cet officier, le rejoint, croise le sabre avec lui et le renverse mort aux pieds de son cheval, percé d'un coup de pointe; ce combat anima tellement les hussards qu'à l'instant ils fondirent sur les Espagnols, qui tournèrent bride en fuyant dans le plus grand désordre.

A la bataille d'Albuera, détaché avec sa compagnie pour tenir tête à deux escadrons anglais, le capitaine Poitiers fonce dessus, tue trois dragons, met cette troupe en déroute et revient avec un coup de sabre qui lui fend la mâchoire. Mais, une chose remarquable, c'est que, dès l'ins-

tant que cet officier allait au feu, les fumées du vin disparaissaient instantanément et il commandait avec autant d'aplomb que d'énergie. Je pourrais citer encore nombre de faits de cet excellent camarade à qui je devais ce souvenir de reconnaissance, car, dans une occasion, ainsi qu'on le verra, il exposa sa vie pour sauver la mienne. Lorsque je reçus du maréchal Soult l'ordre de remplir les fonctions de chef d'escadron, bien que ce fût à son détriment, il m'en fit compliment avec sa loyauté et sa franchise habituelles.

Ce fut donc par suite du hardi coup de main du capitaine Poitiers, ainsi que je l'ai dit plus haut, que nous entrâmes dans la jolie petite ville de Don Benito, où nous restâmes trois jours pendant lesquels nous ne cessâmes d'inquiéter les avant-postes anglais établis à Almendralejo, lorsqu'un ordre du général Soult nous fit retourner au détestable endroit de Quintana, où nous dûmes rester huit jours, n'ayant d'autres loisirs que les ragots de l'armée, des réflexions sur la guerre, le souvenir du passé, l'espérance de l'avenir, attendant avec insouciance le moment de recommencer le combat, sans admettre la possibilité d'en devenir la première victime. Cette vie, tout à la fois vive et agitée, avait ses charmes et ses ennuis lorsqu'on était en présence de l'ennemi, car on voyait presque à toutes les heures du jour des détachements partir, d'autres rentrer, apportant des nouvelles et le récit des faits dont on avait été témoin : lorsqu'on se quittait, on ne savait pas si l'on se reverrait jamais. Ce fut ainsi que nous fîmes nos adieux au brave capitaine Braun partant avec 60 hussards pour une mission délicate et périlleuse et dont nous ne connûmes les détails et les résultats que plus tard.

L'habitude des dangers faisait regarder la mort comme une des circonstances les plus ordinaires de la vie; on

plaignait ses camarades blessés, mais, dès qu'ils avaient cessé de vivre, on ne manifestait plus qu'un regret passager et une indifférence froide. Un soldat reconnaissait-il un de ses camarades parmi les morts étendus sur la terre : « Il n'a plus besoin de rien, disait-il. Il ne fera plus crier la poule. Il ne s'enivrera plus », ou quelque autre propos de ce genre qui montrait dans ceux qui le tenaient un stoïque dédain de l'existence ; c'était la seule oraison funèbre de ceux de nos compagnons d'armes qui succombaient dans ces combats ; mais il ne faut pas croire pour cela que les sentiments généreux fussent éteints, car il n'était aucun qui n'exposât sa vie avec un véritable abandon en voyant n'importe qui en danger ; aussi, combien d'officiers ont exposé leur vie pour sauver un soldat et avec quelle intrépidité ces derniers se jetaient-ils au milieu des plus grands périls pour sauver leurs chefs !

Les hussards, assez généralement de la Lorraine et des bords du Rhin, sont de bons cavaliers et de bons soldats, d'une bravoure froide mais énergique, très dévoués à leurs chefs et tendrement attachés à leurs chevaux.

Avec la confiance et l'affection des hussards, on pouvait tout entreprendre, bien certain de n'être jamais abandonné ; mais, après le service et l'heure du combat, le hussard, absorbé dans les soins qu'il donne à son cheval et dans son amour pour la pipe et la bouteille, laisse couler le temps avec indifférence sans s'occuper ni du présent, ni de l'avenir. Pour les hussards, le jour du combat est un moment de fête, de délassement, non par forfanterie ni l'amour de la gloire, mais par ce sentiment guerrier inné chez eux et sans l'arrière-pensée qu'on leur prétend du pillage : l'espoir du butin n'est jamais le but où ils tendent, mais ils en profitent, lorsque c'est sur l'ennemi, comme un droit qui leur est acquis.

Ce fut pendant notre séjour dans ce mauvais village de Quintana que le général Soult me fit remettre par le colonel Vinot la lettre ministérielle ci-jointe, dont la copie est textuelle à l'original :

« Paris, 14 juillet 1812.

MINISTÈRE DE LA GUERRE

—

2e DIVISION

—

Bureau des troupes à cheval.

« Je vous préviens, monsieur, que vous avez à remplir provisoirement les fonctions de chef d'escadron au 2e Hussards, en attendant que S. M. l'Empereur et Roi ait prononcé sur la proposition qui lui est soumise de vous nommer à l'emploi de ce grade.

« J'ai l'honneur de vous saluer.

Le Ministre de la guerre,
DUC DE FELTRE.

A M. d'Espinchal (Hippolyte), capitaine au 2e Hussards.

La division de cavalerie légère, réunie dans la nuit du 26 juillet, se porta dès la pointe du jour dans la direction de Don Benito, où elle fit sa jonction avec la brigade d'infanterie du général Saint-Paul, composée des 100e de ligne et 21e léger en position près du village de Montcarbie, d'où plusieurs détachements furent envoyés sur La Zarza et les bords de la Guadiana pour prendre connaissance des mouvements de l'ennemi. Le lendemain, sur midi, notre avant-garde, sous les ordres du commandant Bastoul, se trouva en présence de 4 000 fantassins espagnols, et d'une cinquantaine de cavaliers qui se mirent aussitôt en retraite ; le capitaine Poitiers, lancé avec sa compagnie, attaqua avec une telle vigueur l'arrière-garde

de ce corps qu'il en tua plusieurs, fit 32 prisonniers et traversa deux fois la ligne entière de l'ennemi sans lui laisser le temps de se rallier.

Sur le soir de ce même jour, le colonel Vinot me détacha avec 150 chevaux de sa brigade dans l'intention de surprendre l'ennemi à Merida, tandis que le général Soult s'établissait à Don Benito avec le 5e Dragons et le 4e Lanciers polonais; je dus me diriger d'abord sur la Zarza, ensuite sur Merida, tandis que le colonel Vinot, avec le reste de sa brigade, devait arriver par une autre direction.

Cette expédition était assez délicate, ayant six lieues à parcourir sans appui et au milieu d'un pays occupé par les Anglais, les Portugais et de nombreuses guérillas espagnoles. Il fallait donc marcher avec prudence. Nous arrivâmes sur les sept heures du matin à un demi-quart de lieue de Merida, sans avoir rien aperçu ni avoir aucune indication sur la présence d'une troupe; je me déterminai à entrer avec quatre hussards, suivi à peu de distance par un peloton, tandis que le reste de la troupe restait en dehors en s'éclairant par des petits postes. En arrivant sur la place principale, plusieurs habitants à qui je m'adressai m'affirmèrent qu'un officier et 15 cavaliers en étaient partis depuis une demi-heure après avoir fait une courte apparition, et qu'à leur allure ils devaient être loin.

Peu confiant dans ce rapport et voulant m'assurer par moi-même, je continuai de traverser la ville, me dirigeant sur le pont de la Guadiana, mais à peine l'avais-je dépassé de quelque cent toises que huit hussards portugais, cachés derrière un bâtiment, se précipitèrent sur nous. Ils furent surpris eux-mêmes par l'arrivée du peloton qui me suivait; le lieutenant Schœnen en tua un d'un coup de pistolet et trois autres tombèrent entre nos mains, dont un blessé de plusieurs coups de sabre.

En rentrant en ville, je trouvai le lieutenant Covarovias qui venait de s'emparer d'un convoi considérable de vin, d'eau-de-vie et de cuirs destiné aux Anglais; une heure après, arriva le colonel Vinot avec le reste de sa brigade, dont une partie prit position en avant de la ville et l'autre en arrière.

Le convoi conduit sur la place, une distribution en règle fut faite; mais les hussards, profitant de l'absence des officiers dispersés pour aller manger, pillèrent le vin, l'eau-de-vie, et se mirent bientôt dans un état d'ivresse d'autant plus inquiétant que nous pouvions être attaqués d'un moment à l'autre. Le colonel, instruit de ces excès, arriva aussitôt, fit jeter tout ce qui restait dans les peaux de bouc, et les officiers accourant malheureusement trop tard, ce fut avec toutes les peines imaginables que l'on parvint à rétablir ce désordre.

Ce fâcheux événement vint troubler notre heureuse expédition dont la hardiesse était d'autant plus grande que nous nous trouvions plusieurs lieues en arrière des Anglais, qui, fort heureusement pour nous, étaient occupés ce même jour à faire un grand mouvement.

La ville de Merida, dans laquelle nous restâmes depuis le matin jusqu'à cinq heures du soir, est assez considérable, bien bâtie, et renferme de beaux restes d'antiquité; elle fut construite sous le règne d'Auguste, vingt ans avant Jésus-Christ, et s'est toujours maintenue dans un grand état de prospérité; elle a pour armoiries le revers d'une médaille frappée du temps d'Auguste afin de consacrer son existence comme colonie romaine. Les habitants nous donnèrent comme nouvelles positives que le maréchal Marmont venait d'être complètement battu par le duc de Wellington et que cet échec avait entraîné la levée du siège de Cadix, l'évacuation de l'Andalousie par

le duc de Dalmatie et l'occupation de Madrid par les Anglais.

Cette nouvelle paraissait si invraisemblable que nous refusâmes d'y croire, mais malheureusement elle n'était que trop vraie, ainsi qu'on le verra bientôt.

Nous quittâmes Merida non sans quelque inquiétude, une partie des hussards pouvant à peine se tenir sur leurs chevaux. Cependant la nuit vint à notre secours et nous atteignîmes nos quartiers de Valverde peu avant le jour sans malencontre.

Le 18 août, le général Soult reçut l'ordre du comte d'Erlon d'aller s'établir le lendemain à Almendralejo; sur les trois heures du matin, furent réunis le 5e Dragons, le 2e Hussards et le 4e Lanciers, formant un total de 1 950 chevaux. Il me fit l'honneur de me désigner pour en commander l'avant-garde avec 120 hussards. Arrivés au village de la Zarza, nous y fîmes une halte d'une demi-heure pendant laquelle ma troupe fut renforcée de 60 dragons et 50 lanciers, ayant pour instruction de me diriger sur Almendra, lejo et d'éclairer les flancs de la division.

Le général avait reçu l'avis positif qu'il y avait, dans la ville, 6 000 hommes d'infanterie anglaise, 10 pièces de canon et trois régiments de cavalerie; il en avait informé le comte d'Erlon, mais celui-ci répondit par un ordre formel de marcher sur la ville, évacuée, disait-il, par les Anglais, mais où, peut-être, on trouverait quelque bande espagnole. La circonstance dans laquelle nous nous trouvions était d'autant plus critique que nous n'avions ni infanterie, ni artillerie et qu'il fallait en outre marcher à travers un pays coupé de collines et de bois où un bataillon embusqué pouvait nous faire le plus grand mal; aussi le général pesant toutes ces considérations, me prévint qu'il ne suivrait mon mouvement qu'à une distance assez éloignée, me

faisant toutefois soutenir par le colonel Vinot, préférant la perte d'un détachement à la destruction de sa division. Il me recommanda cependant de marcher avec la plus grande circonspection, mais d'exécuter ponctuellement ses ordres et d'aller en avant.

Une heure après avoir quitté la Zarza, mes éclaireurs rencontrèrent quelques cavaliers en observation sur lesquels ils coururent et qui se retirèrent. Dans ce même moment, suivant une route bordée à gauche par une montagne sur laquelle un peloton pouvait tout au plus marcher de front, nous nous trouvâmes, à un coude assez brusque, tout à coup en présence d'un détachement de hussards anglais. Nous voir, mettre le sabre en main et fondre les uns sur les autres fut aussi rapide que la pensée; la mêlée, sur un chemin si peu large, fut épouvantable pendant deux ou trois minutes, mais, outre le courage de nos hommes, la supériorité du nombre eut bientôt terminé la lutte. L'ennemi tourna bride en désordre, laissant deux morts sur le terrain, cinq prisonniers dont un officier d'état-major blessé de deux coups de sabre sur la tête, et qui montait un cheval superbe dont je m'emparai. Cet officier, auquel je fis donner, autant que la situation le permettait, tous les soins possibles, me prévint que le mouvement de nos troupes était connu par le général anglais et qu'il nous attendait dans une forte position. Je le fis conduire, ainsi que ses compagnons d'infortune, près du général, qui me fit dire de continuer le mouvement.

Une demi-heure après cet événement, nous passâmes, sans le moindre obstacle, un défilé assez étroit au delà duquel nous découvrîmes, à un quart de lieue, l'ennemi formé en ligne de bataille, en avant et sur les hauteurs de la ville d'Almendralejo. Les tirailleurs commencèrent aussitôt un feu assez vif qui tua mon cheval de plusieurs balles

au moment où j'allais engager une charge sur un escadron de hussards portugais. Cet incident fut bientôt réparé par la vigueur du brave capitaine Sulkowsky, des lanciers polonais, qui culbuta les Portugais et vint se former en bataille en avant du défilé, afin de donner le temps au colonel Vinot d'arriver avec sa troupe.

J'eusse infailliblement été pris sans le dévouement de quelques hussards et notamment de mon ordonnance, qui m'entourèrent; celui-ci mettant pied à terre voulait absolument me faire monter son cheval; je ne l'acceptai qu'à la condition qu'il resterait dessus et me prendrait en croupe pour me conduire en arrière où, un autre cheval m'ayant été amené, je me remis aussitôt à la tête de ma troupe, malgré une assez forte contusion que je m'étais faite à la tête lorsque mon cheval s'abattit.

Cependant les boulets qui pleuvaient autour de nous venaient de tuer deux hommes et cinq chevaux, lorsque le 2e Hussards, débouchant du défilé et se formant aussitôt en bataille, marcha au-devant d'un régiment de hussards hanovriens, tandis que j'exécutais le même mouvement sur les Portugais.

Les trompettes sonnèrent la charge; nous nous précipitâmes les uns sur les autres; la mêlée fut bientôt complète et nous nous sabrâmes avec acharnement.

Mais le colonel Vinot, froidement intrépide, prudent, excellent manœuvrier et qui connaissait si bien les devoirs d'un officier de cavalerie, n'engageait jamais une charge sans conserver une réserve qui servait de point de ralliement à la troupe.

Le 21e Chasseurs (qui venait de rejoindre la division depuis une heure), placé à 200 pas en arrière, reçut l'ordre de marcher, tandis que les hussards, au signal des trompettes, venaient se reformer sous la protection de ce corps.

Trois charges furent ainsi fournies, et nous allions en faire une quatrième, lorsque le général Soult, s'apercevant que l'infanterie anglaise s'ébranlait pour nous manœuvrer, ordonna la retraite par le défilé en me laissant pour soutenir ce mouvement, ainsi que 300 dragons, pied à terre.

Toutes ces manœuvres s'exécutèrent avec un ensemble parfait, sans que nous fussions autrement inquiétés que par quelques boulets et quelques coups de carabine, l'ennemi ne pouvant supposer que nous fussions privés d'infanterie.

Nous fîmes tranquillement notre mouvement rétrograde jusqu'au village de la Zarza, où la division prit position une lieue en arrière, tandis que j'établissais les postes avancés et le bivouac en avant. Cet engagement, dont le résultat n'avait été que trop prévu par le général Soult, nous coûta sept hommes tués ainsi que cinq chevaux, 17 blessés parmi lesquels un officier de lanciers et un du 2e Hussards.

Nous emmenâmes avec nous sept hussards hanovriens et cinq Portugais montés, tous assez grièvement blessés.

Sur les sept heures du soir, un parlementaire se présenta à nos postes avancés pour demander l'échange de l'officier anglais pris le matin; le général Trisken, dont il était aide de camp, proposait un colonel d'infanterie enlevé quelques jours avant dans une reconnaissance. J'en fis part au général en le priant, s'il acquiesçait à cette demande, de vouloir réclamer deux hussards de mon escadron pris lorsque mon cheval fut tué.

A minuit, nous eûmes une alerte produite par la présence de 32 hussards portugais désertant avec leurs chevaux; ils nous apprirent que nous avions blessé plus de 100 hommes et tué une quinzaine; ils nous dirent aussi que notre retraite s'était faite avec d'autant plus d'opportunité que

six bataillons manœuvraient pour nous couper et que ce n'était qu'à cette circonstance que nous avions évité la charge de deux régiments, l'intention du général anglais étant de nous occuper pendant que son infanterie était en marche.

Le 20, dès la pointe du jour, la division reprit sa direction pour retourner dans ses quartiers; je me préparais à suivre ce mouvement, lorsque j'aperçus un peloton de hussards hanovriens à peu de distance de nos postes avancés. Accourant aussitôt pour empêcher un engagement inutile, quelques coups de carabine s'échangèrent et, par une fatalité particulière, mon cheval, le seul qui eût été touché, tomba raide mort d'une balle dans l'œil, m'estimant encore fort heureux dans mon infortune de ne pas monter le cheval de prise, qui était d'un grand prix, l'officier ayant dit que, s'il était échangé, il en donnerait trente onces (2 400 fr.).

Quant à la reconnaissance des hussards hanovriens, son but n'étant que de connaître le mouvement de la division, nous l'exécutâmes avec la plus grande tranquillité.

Les fatales nouvelles qui nous avaient été données quelques jours avant se confirmèrent; j'en appris tous les détails du général lui-même, chez qui je fus déjeuner en arrivant à Don Benito; il venait de recevoir des dépêches lui annonçant l'occupation de Madrid par les Anglais, le roi se retirant sur Burgos et le duc de Dalmatie contraint d'abandonner l'Andalousie.

Ce désastre provenait, disait-on, des mauvaises dispositions du duc de Raguse qui n'avait point obtempéré aux ordres du roi Joseph, lequel lui avait fait dire d'éviter tout engagement avec Wellington jusqu'à ce qu'il l'eût rejoint avec 24 000 hommes qu'il lui menait de Madrid; mais le maréchal Marmont, voulant avoir la gloire de

vaincre seul, avait livré bataille aux Arapiles, non loin de Salamanque. Complètement battu, blessé par un boulet, il avait eu 5 000 tués ou blessés, près de 2 000 prisonniers, et avait perdu 11 pièces de canon.

Sa blessure qui, fort heureusement, le força d'abandonner le champ de bataille, sauva l'armée d'une entière destruction par le sang-froid et les bonnes dispositions du général de division Clausel, qui rallia les troupes, rétablit le combat et fit une retraite savante qui paralysa, un moment, les fautes du maréchal; mais le résultat n'en fut pas moins funeste à nos armes, et cette faute grave devait avoir les conséquences les plus fâcheuses.

Je fus rendre visite à mon prisonnier, dont les blessures n'offraient aucun danger; ce jeune homme, d'une figure et d'une tournure agréables, parlait le français et m'exprima toute sa reconnaissance lorsqu'il apprit que j'avais obtenu du général la permission de lui rendre son sabre et de le loger avec moi pendant qu'il resterait au milieu de nous. Il me donna sa parole d'honneur de ne point tenter de s'évader et d'attendre la décision de l'échange qui avait été proposé. Peu de jours après, le cartel ayant été accepté, j'eus la satisfaction de voir revenir les deux hussards prisonniers. Quant au cheval de prise qui était d'une remarquable beauté, ce fut vainement que l'officier m'en offrit un prix très élevé; il me dit que c'était un des meilleurs coureurs de l'armée, ce qui lui avait fait donner le nom de Blitz (l'éclair); j'y tenais d'autant plus que, venant d'en perdre deux si subitement, il me devenait indispensable, bien que le général m'eût autorisé à en choisir un parmi ceux des hussards hanovriens prisonniers. Nous nous séparâmes dans les meilleurs termes, après quatre jours de résidence ensemble, que j'employai de mon mieux à lui adoucir les ennuis de sa courte captivité.

Deux jours après, de nouveaux détails sur la bataille du 25 juillet vinrent confirmer ce malheureux désastre qui avait été bien plus grand qu'on ne l'avait dit d'abord puisqu'il était constant que ce terrible échec avait coûté 57 pièces de canon, quatre aigles et 16 000 hommes tués, blessés ou pris.

Ainsi qu'on devait le penser, la bataille des Arapiles eût les plus funestes conséquences : les Anglais entrèrent dans Madrid que le roi, forcé de quitter, avait laissé dans une confusion épouvantable, livré au pillage des brigands et des troupes qui l'entouraient.

Joseph fut prendre position à Ocaña avec 7 000 hommes de sa garde et plus de 15 000 émigrés, femmes, enfants et employés des administrations. Le mécontentement des troupes était à son comble ; les soldats criaient hautement après le roi, lui attribuant fort injustement la cause de ce désastre dont il était lui-même la première victime. Mais ce qu'il y avait de douloureux, c'était de faire perdre au maréchal Soult le fruit de trois années de combat et les millions employés vainement jusqu'à ce jour au siège de Cadix qu'il fallut abandonner au moment où tout portait à croire qu'il allait se terminer.

L'Armée du Midi, en quittant Séville et l'Andalousie, était forte de 40 000 hommes et d'un matériel considérable que le maréchal Soult comptait joindre à l'Armée d'Estramadure et aux troupes du roi Joseph avec lesquelles il voulait chasser les Anglais de Madrid et les refouler sur le Portugal ; cette détermination prise, il ordonna les mesures nécessaires pour l'exécution de ce plan.

La division de cavalerie légère du général Soult, en vertu des ordres du duc de Dalmatie, quitta ses quartiers pour suivre les mouvements de l'infanterie, se repliant

sur la Hoya, Quintana et Zalamea où nous arrivâmes le 26 août, à huit heures du soir; nous y fûmes rejoints par le capitaine Braun et ses 60 hussards qui venaient de faire une excursion sous les ordres du chef d'escadron Boëtieux.

Le lendemain nous fûmes à Castuera, et, le jour suivant, à Monterubio où je fus détaché avec un escadron sur la ville de Benalcazar, afin de protéger l'évacuation de la forteresse occupée par le 100e de ligne et le 21e léger.

La route que nous suivîmes pour arriver au bourg d'Hinojosa fut d'autant plus fatigante qu'elle était à travers les montagnes à peu près inaccessibles, obligés de suivre la marche lente de l'infanterie et occupés à faire joindre les traînards qui eussent été infailliblement massacrés par les brigands qui nous suivaient de près.

La journée qui suivit celle d'Hinojosa fut bien certainement une des plus périlleuses de ma vie et la mort s'y présenta sous plusieurs formes, toutes moins rassurantes les unes que les autres.

Marchant avec mon escadron à l'arrière-garde de l'infanterie, à une distance peu éloignée, nous nous trouvâmes tout à coup séparés par une avalanche de rochers que faisaient rouler, dans le chemin tortueux et encaissé que nous suivions, les paysans et les guérillas placés sur le haut des montagnes.

Cette situation devenait d'autant plus critique que les blocs de rochers étaient énormes et il était, avec nos chevaux, impossible d'avancer et de les déranger; retourner sur nos pas, c'était inévitablement tomber entre les mains des populations soulevées derrière nous et des guérillas qui nous entouraient; par conséquent, la mort avec toutes ses tortures; cette cruelle perplexité dura un temps dont je ne pouvais apprécier la durée, mais qui me semblait bien long; heureusement, les coups de fusil qu'on commen-

çait à nous tirer accompagnés des cris féroces qui nous faisaient entrevoir le sort qui nous était réservé, donnèrent l'éveil à l'infanterie qui s'arrêta, et un chef de bataillon du 100e, revenant sur ses pas avec sa troupe, employa une partie de son monde à entasser les pierres qui obstruaient la route, de manière à pratiquer un sentier pour le passage d'un cheval, tandis que le reste de la troupe arrêtait par un feu bien nourri les masses qui arrivaient sur nous.

Cette opération se fit avec le plus grand sang-froid, les hussards avaient à parcourir plus de 500 pas un à un, tenant leurs chevaux par la bride, tandis que les officiers de mon escadron et moi restions les derniers pour fermer la marche, ainsi que c'était notre devoir. Enfin, après une anxiété de deux heures et par un bonheur inouï, nous sortîmes tous sains et saufs de cet endroit de perdition et arrivâmes, à onze heures du soir, près la ville d'Espiel exténués de fatigue. Nous y trouvâmes une division d'infanterie et le régiment pour qui notre présence fut d'autant plus agréable qu'il nous croyaient tous perdus; aussi, je ne saurais dépeindre la joie et le bonheur de nos camarades et des hussards : c'étaient des serrements de mains, des embrassements sans fin qui témoignaient l'affection que nous avions les uns pour les autres et combien sont sincères les sentiments d'attachement qui prennent leur source au milieu des dangers et en présence d'une continuelle perspective de la mort.

Le lendemain de cette journée, le colonel, voulant me dédommager de la cruelle corvée de la veille, me fit partir pour Cordoue avec mon escadron, avant que l'infanterie se mît en marche, afin d'établir le bivouac du régiment et pourvoir à nos subsistances.

Nous trouvâmes la ville encombrée de troupes dont l'évacuation commença dans la journée et les jours

suivants sous la protection de la cavalerie du général Soult.

Le 4 septembre, dès la pointe du jour, le 21e léger prit position un quart de lieue en arrière de Cordoue, tandis que le 2e Hussards, en bataille sur la grande place, en assurait la tranquillité et protégeait la sortie des traînards, des isolés, des employés et des particuliers attachés au sort des Français. Sur les quatre heures du soir nous abandonnâmes cette belle cité, objet de nos regrets, emportant ceux des habitants habitués au séjour constant d'un quartier général, des administrations, de plusieurs manufactures et usines qui avaient d'autant plus enrichi la ville qu'elle n'avait jamais cessé d'être sous la constante sollicitude de ses gouverneurs.

Deux escadrons anglais, placés non loin de la ville à 500 pas de nos postes avancés, attendaient notre sortie pour y rentrer ; nous l'évacuâmes sans qu'aucun coup de carabine eût été tiré, et nous fûmes prendre nos bivouacs, avec le 21e léger, au bourg d'Alcoléa sur la rive gauche du Guadalquivir. Le lendemain et jours suivants, l'armée continua son mouvement sur El Carpio, Aldeao del Rio, Andujar et Mengibar d'où le 2e Hussards, toujours à l'arrière-garde, fut s'établir à Obispa avec 200 dragons et un bataillon du 51e, afin d'observer un corps de 5 000 à 6 000 Espagnols postés à Baylen et couvrir Jaen où se trouvaient le quartier général du comte d'Erlon, les administrations de l'armée, un hôpital et un parc d'artillerie. Obispa, dominant une vaste plaine, par ses anciennes fortifications, une forteresse assez bien conservée et plusieurs autres monuments des Maures, prouvait de quelle importance avait été cette place qui, à cette époque, contenait plus de 20 000 âmes, tandis qu'aujourd'hui on en comptait à peine mille.

Jaen, que nous vînmes occuper le 11, au matin, après le départ du quartier général, était, du temps des Maures, la capitale du royaume de ce nom. Adossée à une montagne, protégée par une ancienne forteresse restaurée par les Français, cette ville fut le dernier refuge de la brillante et valeureuse nation qui tint encore plus de trente ans cette position et empêcha, pendant ce temps, l'entière conquête du royaume de Grenade.

Deux jours après notre arrivée à Jaen, parut un ordre du jour du maréchal Soult, faisant connaître à l'armée que les mouvements rétrogrades allaient cesser très incessamment pour reprendre l'offensive aussitôt la jonction faite avec le maréchal Suchet. Ce même ordre du jour donnait connaissance d'une nouvelle organisation de la cavalerie dont le commandement en chef fut donné au général Soult ayant sous ses ordres quatre brigades.

La 1re, commandée par le colonel Vinot, se composait des 10e, 21e Chasseurs et 2e Hussards; la 2e, sous les ordres du général Bonnemain, était formée des 5e, 27e Chasseurs et du 7e Lanciers polonais. Les autres brigades, entièrement composées de dragons, étaient sous les ordres du général de division Digeon et des généraux de brigade Allemand et Sparre, destinées à opérer sur l'aile gauche.

Les divisions d'infanterie restaient les mêmes, deux sous les ordres du comte d'Erlon occupant la droite, celle de gauche commandée par le général Conroux, et le centre par le maréchal Soult, commandant en chef.

La journée du 16 fut employée à l'évacuation de Jaen par l'infanterie, les administrations et l'artillerie, se dirigeant sur Mancha-Réal, tandis que le 2e Hussards, prenant position en dehors de la ville, eut, le 17, le triste spectacle de la destruction de la citadelle qui avait coûté plusieurs millions pour la mettre en état de défense. Le lendemain,

nous suivîmes la marche de l'infanterie nous dirigeant sur Jodar Pozoalcon et la ville de Casorla où un acte terrible de vengeance fut exercé sur les habitants qui, l'avant-veille, avaient massacré une compagnie entière d'infanterie. Rien de plus horrible que le spectacle qui s'offrit à nos yeux lorsque nous arrivâmes sur cet effroyable lieu de désastre. A chaque pas, des corps mutilés des Français assassinés, des lambeaux de vêtements ensanglantés semés çà et là, des traces récentes laissées dans la poussière indiquaient la lutte que quelques-uns de ces infortunés avaient soutenue et les longs tourments qu'ils avaient soufferts avant d'expirer. Les plaques en cuivre de leurs schakos pouvaient seules faire connaître qu'ils étaient des soldats français et à quel régiment ils appartenaient.

Les habitants, en voyant arriver la colonne française, sachant le sort qui les attendait, s'étaient empressés de fuir dans les montagnes, abandonnant leurs maisons et le mobilier qu'ils n'eurent pas le temps d'emporter; en peu d'instants, les flammes détruisirent tout de fond en comble et nous ne trouvâmes, sur ce lieu de désolation, qu'un monceau de décombres et de cendres pour recouvrir les victimes de tant de barbarie.

En arrivant, le 25, à Huescar, nous y rencontrâmes le duc de Dalmatie ayant abandonné l'avant-veille la ville de Grenade aux troupes du général espagnol Balesteros.

Le maréchal avait avec lui une partie de l'armée alors réunie dans une plaine assez resserrée où se trouvait aussi une quantité immense d'équipages d'employés des différentes administrations, des voitures d'émigrés espagnols, ce qui formait un total de près de 15 000 bouches inutiles qu'il eût été pourtant inhumain d'abandonner à la férocité des populations et des guérillas.

La présence du duc de Dalmatie produisit un effet spon-

tané; avec la confiance, revinrent l'énergie et cette gaieté insouciante si naturelle aux troupes françaises.

On ne vit plus dans la retraite que nous venions de faire qu'un de ces événements auxquels on doit s'attendre à la guerre, mais bientôt réparé avec un chef aussi savant et aussi intelligent que le nôtre.

Le maréchal Soult, comme tous les hommes de grand mérite et de talents, a eu ses détracteurs, des envieux et des jaloux qui n'auraient pu jamais arriver à la hauteur de sa botte, et l'on ne pourra jamais lui refuser d'avoir été l'un des hommes les plus remarquables de l'Empire comme militaire et administrateur.

L'Empereur, que l'on disait n'avoir pas une sympathie bien robuste pour lui, appréciait cependant ses talents à leur juste valeur et était très tranquille sur le sort des troupes placées sous son commandement.

Le nom seul du maréchal Soult représente tout ce qu'on devait attendre de cette grande illustration.

Comme militaire, je lui dois mon admiration, et, comme homme, toute ma reconnaissance pour les preuves d'intérêt dont il daignait m'honorer; aussi, ai-je la confiance de penser que j'ai été bien placé dans son estime, à en juger par les missions délicates dont il m'a chargé plusieurs fois dans le cours de cette campagne et le choix qu'il a daigné faire de moi en m'admettant au nombre de ses aides de camp, lors de son retour en Espagne après la bataille de Lutzen; récompense d'autant plus flatteuse que je ne la devais qu'à son bon souvenir, et tellement inattendue qu'un concours de circonstances imprévues m'a fait perdre, ainsi qu'on le verra, tous les avantages qui devaient résulter d'un semblable bonheur.

Le duc de Dalmatie, bien qu'il fût sévère, brusque et parfois assez peu avenant, avait des qualités essentielles

qui lui méritèrent l'estime, la confiance et le dévouement des troupes placées sous ses ordres. Soigneux du bien-être du soldat, pour lequel il avait une véritable affection et dont il savait ménager le sang, juste, équitable, détestant les intrigants, mais appréciateur du vrai mérite, il n'oublia jamais un officier assez heureux pour avoir fixé son attention et il ne manquait pas de l'employer dans les occasions où il jugeait utile de le faire.

Nous rencontrâmes, dans notre marche du 26, l'infanterie du comte d'Erlon formant le blocus de la forteresse de Caravaca, dont le commandant espagnol, en refusant de se rendre, avait appuyé sa réponse d'un drapeau rouge et de plusieurs coups de canon. Mais ce poste, étant de peu d'importance, fut laissé sous la surveillance de quelques bataillons, afin d'empêcher les sorties qui eussent pu troubler la marche des équipages à travers les montagnes.

Dans la soirée, nous descendîmes dans la plaine pour prendre position sur les bords de la Mundo et, le jour suivant, nous prîmes enfin la tête de l'armée afin de nous diriger sur la route royale de Valence à Madrid, afin de chasser les Anglais de cette capitale et de les renvoyer vers le Portugal.

Le duc de Dalmatie, sentant la nécessité d'assurer la marche hostile qu'il allait opérer sur la capitale, fit partir 200 chevaux jetés sur notre droite, afin d'établir des communications avec l'Armée de Catalogne sous les ordres du maréchal duc d'Albufera, tandis que nous allions dans la direction d'Alvacete pour faire notre jonction avec le corps où se trouvait le roi Joseph. Nous arrivâmes, après être restés quinze heures à cheval, aux portes d'Hellin, espérant prendre un peu de repos et trouver des vivres et des fourrages. Mais la mort y faisait d'affreux ravages; la fièvre jaune avait atteint les deux tiers des habitants, tandis

que le reste cherchait un refuge dans les montagnes, abandonnant cette malheureuse cité, où, malgré les postes nombreux entourant nos bivouacs, les hussards et les chasseurs pénétrèrent et se livrèrent à toutes sortes d'excès, enfonçant les portes des maisons pour y piller et apportant au camp du vin, des provisions, des meubles et des hardes qui pouvaient nous donner la mort. Aussi, lorsque le jour parut, le général s'empressa d'abandonner ce lieu de désolation, d'où, plus heureux que prudents, nous n'eûmes aucun désastre à déplorer. Nous suivîmes une vaste plaine bordée par les montagnes qui séparent les provinces de la Manche et de la Murcie. Au moment où nous entrions dans le bourg de Tobara, un escadron de dragons de l'armée du roi, qui en sortait, assurait notre jonction.

XVII

EN PARTISAN.
FIN DE LA CAMPAGNE DE 1812

Le 1er octobre, appelé près de M. le maréchal, je reçus de lui l'injonction de prendre le commandement de 150 chevaux de la brigade et quatre compagnies du 13e d'infanterie légère à l'effet d'éclairer la marche de l'armée et tâcher de joindre les bandes de guerillas rôdant autour de nous. Je devais aussi enlever le plus de bestiaux possible pour pourvoir à la subsistance de la troupe. Flatté de cette mission, je me promis de faire de mon mieux pour répondre à la confiance dont je venais d'être honoré. Je fus, sur-le-champ, m'établir deux lieues en avant de l'armée, dans une superbe venta, tandis que les troupes prenaient un repos de deux jours. Un détachement, qui partit dans la journée, revint le soir avec 20 bœufs et trois voitures de vin qui furent dirigés aussitôt sur la division. Le lendemain, le comte d'Erlon et son état-major vinrent à mon quartier et me firent l'honneur d'accepter un déjeuner de hussard, très copieux sur tous les points, et qu'on eut la complaisance de trouver bon, grâce au talent d'un de mes ordonnances faisant habituellement mon ordinaire fort proprement et avec dexté-

rité; ce brave garçon, qui avait été marmiton chez un restaurateur de Strasbourg, passait au régiment pour un cuisinier de premier ordre; aussi avais-je soin de lui épargner les coups de sabre et de carabine, ne lui laissant connaître du feu que celui de sa cuisine et en faisant le fidèle compagnon de mon cosaque et de mes équipages.

L'armée devant commencer son mouvement le 3, je me mis en marche avant le jour, me dirigeant sur Alvacete, d'où nous devions faire déguerpir l'ennemi. La route que nous suivîmes était fort belle, sauf l'inconvénient d'être contraints de passer sous le feu de la forteresse de Chinchilla, occupée par une garnison espagnole; il nous fut donc impossible d'esquiver l'arrivée de plusieurs boulets dont un emporta la tête d'un soldat du 13e léger et un autre vint frapper à la jambe mon cheval que forcément j'abandonnai sur la route.

Lorsque, dans mon enfance, je lisais les aventures de Gil Blas de Santillane, j'étais loin d'imaginer qu'un jour la ville de Chinchilla me rendrait les honneurs militaires auxquels cependant je m'empressai de me dérober, les trouvant un peu trop dangereux.

Je fis aussitôt donner avis au général de cet incident en le prévenant de la difficulté qu'il aurait à éviter un salut qu'on payait si cher. La ville d'Alvacete où nous arrivâmes une heure après cet événement, se trouvait abandonnée depuis la veille, non seulement par l'ennemi, mais aussi par la plus grande partie des habitants; nous la traversâmes pour établir notre bivouac une lieue en avant, et, le soir, la division de cavalerie légère vint s'y établir, tandis que l'infanterie devait former le blocus de Chinchilla et l'attaquer. Ce dangereux passage coûta à la division deux hommes, cinq chevaux et un caisson brisé.

La ville d'Alvacete, assez grande, bien bâtie, est située

au milieu d'une plaine superbe que traverse la route royale de Madrid; elle fait un très grand commerce de grains et de bestiaux par sa proximité avec des montagnes fourragères. Les guerillas avaient contraint un grand nombre d'habitants d'en sortir; leurs maisons étaient ouvertes afin qu'on ne les enfonçât point; ce qui avait d'abord fait croire qu'on avait pillé la ville. Mais, le lendemain, on trouva une immense quantité de blé, d'orge et de vin, cachés dans des fosses profondes, qui furent saisis par les employés de l'administration pour en faire des distributions régulières.

Pendant toute la nuit, l'artillerie française fit un feu très vif sur le fort sans aucun succès, sa position avantageuse en rendant l'attaque difficile. Situé sur un mont assez élevé, ayant de larges et profonds fossés, la résistance en était facile. Le commandant espagnol paraissait un homme de courage et d'énergie peu disposé à se rendre. Notre infanterie s'était emparée de la ville placée en bas du fort, mais elle y était fort incommodée par le feu de l'ennemi.

Nos batteries ne cessèrent de tirer pendant les journées du 3 au 9 et, enfin, le maréchal décida qu'on donnerait l'assaut, cette position étant importante pour les communications avec Madrid qu'il était résolu de reprendre.

Les dispositions d'attaque furent aussitôt prises et, pendant ce temps, les troupes gardèrent leur position, tandis que des partis devaient courir le pays.

La guerre d'Espagne n'avait aucun rapport avec celles que l'on faisait habituellement; nous avions à combattre, outre les alliés et les armées de ce pays, toutes les populations et des partis nombreux, commandés par des chefs redoutables tels que Mina, l'Impecinado, el Cura, el Medico, Don Joseph, el Torréas et tant d'autres, qui se distin-

guaient surtout par leur féroce barbarie et les crimes dont ils se souillaient.

Ces troupes, sans discipline, sans aveu, ne comptant point dans les rangs de l'armée, bien que protégées par les Anglais qui leur fournissaient les armes, vivaient aux dépens de leurs compatriotes qu'ils pillaient indistinctement au nom du salut de la patrie, mais que ceux-ci, par un sentiment de haine plus fort que celui de l'intérêt, aidaient de leurs bras, de leurs conseils et de renseignements sur nos moindres démarches.

Ces guérillas (ou brigands, ainsi que nous les nommions), retirés dans les montagnes ou dans les bois, épiaient de là tous nos mouvements, s'embusquaient auprès des routes pour attendre nos ordonnances, ou bien pour assaillir à l'improviste ceux de nos détachements auxquels ils se croyaient supérieurs en force; malheur alors aux victimes qui tombaient entre leurs mains! C'était la mort avec les tortures les plus horribles. Ainsi l'infortuné général Raynaud et son aide de camp eurent à subir l'effroyable supplice du pal, puis furent grillés au feu du bivouac au milieu de la joie satanique de ces cannibales.

Le maréchal Soult, dans le but de détruire ou au moins de paralyser le mal que faisaient ces bandes, créa des colonnes mobiles, sous le nom de *partisans*, à l'effet de les poursuivre et combattre à outrance et en même temps faire rentrer les contributions et frapper des réquisitions de bestiaux et de grains pour la subsistance des troupes.

Ces détachements étaient commandés par un officier supérieur et parfois composés d'infanterie et cavalerie suivant la nature du pays et l'urgence de la mission. Plusieurs de ces partisans se sont très distingués dans ce genre de guerre tels que les commandants Ameil, Boëtieux, Henri de Peyre, Bourbon-Busset qui fut pris par un parti

anglais, Berthot et Morland qui périrent misérablement : le premier fut écorché vif, le second pendu par les pieds.

Je sentis donc toute l'importance et le danger d'une semblable mission ; mais, confiant dans la bravoure et le dévouement de la troupe que j'avais sous mes ordres, je me soumis sans la moindre inquiétude aux chances de ma position.

Pour faire la guerre de partisan avec succès, il faut commander à des hommes de courage et d'audace ayant confiance dans le chef qui les dirige ; une grande activité, la surveillance la plus minutieuse et une prompte décision sont des points d'autant plus essentiels que, dans cet état, on est presque toujours livré à soi-même et souvent fort éloigné d'aucun appui, et quelquefois même sur les derrières de l'ennemi. Cette vie active, aventureuse est remplie d'émotion et de charme ; il n'est pas un instant qui n'offre un événement, une surprise, un danger ; continuellement sur le qui-vive, les mauvais temps, les nuits sont les meilleurs auxiliaires des partisans. Les courses doivent être rapides, afin de surprendre et d'attaquer à l'improviste ; savoir fuir à propos est une chose importante ; les prisonniers devenant fort incommodes, il faut en faire le moins possible ; les tuer serait une cruauté à laquelle je n'ai jamais pu me résoudre, bien que je fusse certain du sort qui m'était réservé si je tombais entre les mains des Espagnols.

Il est aussi une attention particulière que doit avoir un chef de partisans, c'est de maintenir l'ordre et la discipline la plus sévère dans sa troupe, réprimer tout excès, empêcher le pillage, la faire bien vivre et lui donner quelques gratifications lorsque l'occasion s'en présente.

Pour éviter les surprises de nuit qui sont les plus dangereuses par le trouble et la confusion qui en résultent, il faut, tous les soirs, et à la nuit tombante, établir son bivouac

dans un endroit éloigné de toute habitation, ne point faire de feu, recommander le silence et avoir la moitié de son monde toujours prêt à agir spontanément.

Lorsque le jour paraît, on peut alors rentrer dans les lieux habités, en établissant toutefois les postes de rigueur. Au reste, tous ces détails, auxquels on pourrait en ajouter bien d'autres, doivent être soumis aux circonstances du moment, mais, en principe, un chef de partisans doit être actif, vigilant, brave et prudent.

Des alertes données presque toutes les nuits à nos postes avancés et la nécessité de se pourvoir de vivres se faisant sentir, déterminèrent le général Soult à m'envoyer en excursion dans les montagnes pendant le siège de Chinchilla.

Je me mis donc en marche, le 10 octobre, me dirigeant sur la ville d'el Pozuelo en suivant un pays coupé de bois, de montagnes où je m'attendais à chaque instant à rencontrer l'ennemi. Nous fîmes ainsi cinq lieues, ramassant bon nombre d'habitants que j'engageai à retourner dans leurs foyers, moyen le plus certain pour qu'ils n'éprouvassent aucun dommage.

Mais ils répondaient avoir l'ordre de fuir, et les menaces des guérillas, en cas de désobéissance, étaient un motif de crainte plus puissant que la présence des Français; ces malheureux emportaient avec eux leurs effets, leurs meubles et leur argent que parfois les brigands leur prenaient sans que cet exemple pût déterminer ces malheureux à suivre nos conseils.

Notre bivouac établi un quart de lieue en dehors d'el Pozuelo, je fis venir l'alcade et la junte de la ville pour signifier qu'on ait à envoyer à Alvacete 50 bêtes à cornes, 300 moutons et 40 000 réaux d'imposition arriérée, déclarant que, si, à mon retour, on ne me présentait pas un

reçu en règle, je serais obligé d'employer les moyens de rigueur. Des subsistances furent données à la troupe et je pris, en outre, deux guides pour le lendemain avec promesse de les bien payer ou de les faire fusiller s'ils nous égaraient, moyen le plus certain pour notre sûreté. Je quittai el Pozuelo avant le jour, après avoir formé trois détachements ayant pour instructions de se trouver le soir sur un point déterminé, restant de ma personne avec la colonne de gauche dans l'intention de pénétrer dans le fort de la sierra d'Alcaraz, avec l'espoir d'y rencontrer l'ennemi et d'y trouver des bestiaux.

Ces montagnes, d'un difficile accès, servaient aux brigands de repaires d'où ils s'élançaient dans la plaine pour faire contribuer les habitants et inquiéter nos postes; il était donc urgent de les surprendre et les détruire.

Sur les cinq heures du matin, les éclaireurs signalèrent un convoi marchant dans la direction de la ville d'Alcaraz sous la protection d'un détachement de 40 cavaliers. Faisant aussitôt filer l'infanterie par un détour que protégeaient les bois, nous marchâmes au-devant des dragons espagnols qui d'abord nous attendirent avec assez de résolution, mais les décharges des voltigeurs leur inspirèrent une telle terreur qu'ils tournèrent bride en abandonnant le convoi et quatre hommes blessés, dont un officier qui expira quelques instants après.

Ce convoi se composait de 19 bœufs et 11 voitures, sur lesquelles se trouvaient des femmes, des enfants, des meubles et du grain qu'accompagnaient à pied des paysans.

Dans une carriole couverte se trouvait un homme à moustaches ayant près de lui une paire de pistolets d'arçon et un sabre français avec un long poignard. Contraint de descendre de voiture, la férocité de son regard fit bientôt place à l'effroi lorsqu'il entendit un paysan le désigner

comme le commissaire chargé de lever des contributions, qui avait contraint les habitants de fuir leurs foyers. En effet, sa voiture contenait une douzaine de sacs de douros et trente onces d'or. Pendant que je faisais la reconnaissance de ces sommes, une violente dispute s'engagea entre le dénonciateur et le commissaire; elle se termina par un cri plaintif poussé par ce dernier, percé d'un coup de couteau dans le cœur; j'appris à l'instant qu'il venait d'abuser de la fille de celui qui venait de le tuer et qu'à l'appui des dragons qui lui servaient d'escorte, il avait commis des exactions épouvantables dans le pays. Sa mort était une vengeance dont nous profitâmes. Le convoi placé sous la responsabilité d'un sous-officier, deux hussards et seize hommes, fut dirigé aussitôt sur Alvacete. Peu après, continuant notre marche à travers les montagnes, nous trouvâmes un cortijo, rempli d'une centaine de femmes sur lesquelles notre aspect inattendu, dans ce lieu sauvage et désert, produisit une terreur difficile à décrire. Une grande partie de ces malheureuses réfugiées étaient jeunes, jolies, fort bien vêtues, appartenant pour la plupart à des familles bourgeoises du pays dont les parents avaient été joindre les guérillas. Craignant quelques excès de la part de la troupe, je m'éloignai promptement de cet endroit, redoutant pour ces infortunées la rencontre de leurs compatriotes.

Nous nous dirigeâmes sur le village de Peñas Rubbio, lieu du rendez-vous que j'avais indiqué aux deux autres détachements pour y passer la nuit. Le lieutenant Ducis s'y trouvait déjà avec un troupeau de bœufs et de vaches qu'il avait enlevé dans un pâturage. Une heure après, arriva la troisième colonne; elle avait poursuivi une cinquantaine de fantassins qui parvinrent à s'échapper à la faveur des bois et des sentiers dont la connaissance leur avait servi de protection.

Pendant la nuit, des cris affreux poussés dans la direction du village nous donnèrent une fausse alerte; deux voltigeurs s'étaient introduits dans une maison d'où ils avaient enlevé une jeune fille que la mère suivait avec les gémissements du désespoir. Bientôt arrêtés et conduits devant moi, je fis lier ces deux misérables pour qu'ils fussent livrés et jugés par qui de droit.

A la pointe du jour, les deux soldats partirent avec le détachement qui devait escorter les bœufs à Alvacete et nous nous mîmes en marche pour Balazote où nous arrivâmes après cinq heures de route. Notre présence causa une espèce de rumeur dans cette petite ville; les portes des maisons se fermèrent subitement; quelques hommes seulement, circulant autour de nous, nous comptaient et nous défiaient de leurs regards farouches et menaçants. La troupe en bataille sur la place, je me fis conduire chez l'alcade et, lui présentant les ordres dont j'étais porteur, je lui signifiai qu'il eût à me compter 20 000 réaux d'imposition (5 000 fr.) et à faire fournir des rafraîchissements pour la troupe, ne voulant faire qu'une halte de deux heures, lui affirmant que l'ordre et la tranquillité ne seraient point troublés. L'alcade s'empressa de rassurer les habitants sur notre présence et de satisfaire aux demandes qui lui avaient été faites, me priant d'accepter, ainsi que les officiers, un déjeuner qu'il offrait, disait-il, de bon cœur.

Jusque-là, tout s'était parfaitement passé et nous étions sur le point de partir lorsque le sous-officier placé avec deux hommes dans le clocher, pour examiner ce qui se passait dans les environs, me fit donner l'avis qu'un assez grand nombre d'habitants en étaient sortis par plusieurs issues se dirigeant vers un petit bois où il avait distingué quelques cavaliers. Ne doutant point un instant qu'un parti, prévenu de notre présence en ville, n'eût l'intention

de nous y surprendre ou de nous attaquer en route, je fis aussitôt partir l'infanterie dans une direction opposée à celle que nous devions suivre, comme devant remplir une mission prescrivant au commandant ce qu'il avait à faire et le motif de ce mouvement, et, lorsque je la crus en position d'agir, nous partîmes, sans éclaireurs, ni avant-garde, tous les hommes prévenus de ce qu'ils avaient à faire et marchant avec un semblant de tranquille indifférence.

Sur le point de passer le bois, plusieurs coups de fusil partirent derrière nous, accompagnés de cris et d'injures, et 150 cavaliers, dont une partie armés de lances, se présentèrent devant nous en témoignant l'intention de nous charger; mais, aussitôt en ligne de bataille, nous fonçâmes sur eux et le désordre se mettant dans leurs rangs, ils tournèrent bride, tombant en fuyant au milieu de plusieurs détachements épars de notre infanterie qui les tirait comme à la cible. Sept hommes furent tués, onze tombèrent entre nos mains assez grièvement blessés, et le reste s'empressa de gagner les montagnes. Nous revînmes en ville, où nous restâmes jusqu'à quatre heures du soir, mais, en y entrant, il n'y avait ni alcade, ni junte, une partie de la population s'était enfuie avec les bestiaux, abandonnant les maisons que j'eus beaucoup de peine à sauver du pillage, celle de l'alcade seule fut entièrement dévastée pour ne m'avoir pas prévenu d'un fait qu'il ne pouvait ignorer et que, vraisemblablement, il avait provoqué.

En arrivant le soir à el Pozuelo, l'alcade, déjà instruit de ce que s'était passé, me remit en tremblant le reçu pour les contributions dont la ville avait été frappée. Il me donna aussi une lettre du général qui me prescrivait de rentrer à Alvacete. J'en fus d'autant plus contrarié que je comptais aller chercher l'ennemi le lendemain à Alcaraz, avec l'espoir de le surprendre. Le lendemain, 25 chevaux et deux

compagnies d'infanterie partirent avant le jour, servant d'escorte aux prisonniers et chargés en même temps d'enlever un parc de moutons que je savais placé dans un pâturage non loin de la route. Nous quittâmes el Pozuelo quelques heures après pour retourner à Alvacete et trouvâmes, au moment où nous y arrivions, le lieutenant Verron du 2e Hussards, que j'avais envoyé dans une direction d'où il revenait avec plus de 50 moutons d'une espèce superbe.

Le général Soult, en me témoignant sa satisfaction sur le résultat de mon excursion, m'autorisa à choisir deux mulets et un cheval dans les prises que j'avais faites.

Le 14, le duc de Dalmatie, maître de Chinchilla et de Peña-Perros, rendus par capitulation, tint un conseil de guerre sur les opérations militaires à suivre pour contraindre les Anglais d'évacuer Madrid. Le lendemain, en passant la revue de la cavalerie, il daigna me complimenter sur mon expédition en ajoutant qu'il allait m'employer d'une manière spéciale.

Dans la matinée du 15, les troupes du comte d'Erlon rassemblées en avant d'Alvacete prirent la direction de Madrid où l'ennemi, disait-on, paraissait vouloir nous attendre pour livrer bataille.

Le soir, nous arrivâmes à la ville de Gineta, entièrement abandonnée par les habitants qui fuyaient à notre approche.

Le lendemain, le comte d'Erlon, prenant le commandement du centre où se trouvait la cavalerie du général Soult, renforcée de six pièces de canon, marcha en tête de l'armée.

Cinquante chevaux furent ajoutés à ma troupe, pour former l'avant-garde et marcher en éclaireurs. Le soir, les bivouacs s'établirent en avant de la Roda. Le lendemain

dans la matinée, nous atteignîmes l'arrière-garde d'un corps d'armée espagnol se repliant dans la direction de Madrid; mes tirailleurs seuls furent engagés, j'eus le chagrin de perdre trois hussards et deux chasseurs du 21e qui, s'étant trop avancés, furent cernés et impitoyablement massacrés.

Le soir, l'armée prit possession en avant de Minaya, d'où plusieurs détachements, envoyés en reconnaissance, rapportèrent que l'ennemi se retirait sur la capitale. L'armée continua son mouvement sur San-Clemente où elle passa la journée du 19, tandis que M. le maréchal, me dirigeant sur Belmonte, m'ordonna de m'en emparer et de pousser une reconnaissance aussi loin que possible afin de bien m'assurer des mouvements de l'ennemi.

Plusieurs postes de cavalerie anglaise, échelonnés sur la route, avec lesquels nous fûmes obligés de tirailler une partie de la journée, ne me permirent d'entrer qu'à sept heures du soir, à Belmonte, évacué depuis trois heures par un corps de 18 000 Anglais.

Le lendemain matin, en rentrant de reconnaissance, je rendis compte à M. le maréchal que 6 000 Anglais avaient pris position à cinq lieues de Belmonte, tandis que les troupes se dirigaient sur Aranjuez.

Je mandai à M. le maréchal que, conformément à ses ordres, j'avais signifié aux autorités de la ville de préparer les subsistances de l'armée, ce qui était d'autant plus facile à exécuter que les Anglais, faute de moyens de transport, avaient abandonné des magasins considérables.

Dans la soirée arriva l'ordonnateur en chef Lenoble, venant frapper différentes réquisitions et organiser le service de ses administrations. Il m'apprit que le comte d'Erlon se dirigeait sur Cuença, faisant concorder ses mouvements avec ceux de la cavalerie Soult, établie trois

lieues à gauche, près le village de Los Pedroneras. Une nouvelle reconnaissance, faite le 21, trouva l'ennemi dans la même position que la veille, défendue par quelques faibles retranchements, derrière lesquels se trouvaient en batterie six pièces de canon.

Belmonte, que mon séjour m'a permis d'explorer, est une ville assez considérable, bien bâtie et populeuse; elle domine une vaste plaine et est appuyée à des collines couvertes d'oliviers et de nombreux vignobles, que commande un ancien château fort. Plusieurs appartements, bien que dévastés, montraient des traces de la magnificence de cet endroit et de la richesse de son propriétaire, dont le dernier était un comte de Miranda, qui avait abandonné son beau manoir pour combattre les Français.

A huit heures du soir, le chef de bataillon Hugues, qui vint faire le quartier du duc de Dalmatie, m'annonça son arrivée pour le lendemain, avec la division Darricau; il m'apprit aussi la nouvelle du désastre de la division Conroux ravagée par la peste, ce qui avait nécessité la prudente précaution de la faire marcher deux journées en arrière de l'armée.

Le maréchal, arrivé dans la matinée du 22, me fit l'honneur de m'engager à déjeuner, et, aussitôt après, me dirigea sur la Osa de la Vega, avec l'ordre d'aller le lendemain à Hontanaya, où je devais joindre la cavalerie; nous passâmes là à une demi-portée de pistolet de l'ennemi.

Le lendemain, dès la pointe du jour, les quatre compagnies du 13e léger, sous mes ordres, appuyées de la cavalerie, attaquèrent les avant-postes avancés en face de nous, qui se replièrent en tiraillant et dans le meilleur ordre, jusqu'en avant du bourg d'Hontanaya dans lequel nous n'entrâmes qu'à midi, lorsque l'ennemi voulut bien en sortir. Il avait dedans deux bataillons, 300 chevaux, deux

pièces de canon qui nous saluèrent de deux décharges, en quittant cet endroit, ce qui nous coûta trois fantassins et deux chevaux.

Le soir, nous vînmes prendre nos bivouacs un quart de lieue en avant de la division du général Soult, qui avait pris position près Villamayor.

Le 24, marchant en tête de la division, nous suivîmes d'assez près le mouvement rétrograde des Anglais, dans lequel le lieutenant Ducis, chargeant vigoureusement à la tête des tirailleurs, fit prisonniers cinq hussards anglais, qui nous apprirent que l'armée se concentrait sur le Tage.

Le soir, la division prit position à Ocaña, la brigade d'infanterie Saint-Paul à Fuentès, et mes postes une demi-lieue en avant. Ce fut à cet endroit que j'eus la satisfaction de rencontrer le colonel Brun de Villeret, aide de camp du duc de Dalmatie, à qui je devais les bontés dont celui-ci daignait m'honorer; ce brave et digne officier, de retour de la mission dont il avait été chargé près de l'Empereur, au moment où j'arrivais à Séville, repartait encore ce même soir pour le quartier impérial, ayant à parcourir quelques centaines de lieues. Il me combla de joie en m'assurant que M. le Maréchal était satisfait de ma conduite.

Une reconnaissance faite à la pointe du jour, le 25, par le lieutenant Verron, m'ayant appris que l'ennemi était en avant du village de Tarancon, j'en fis prévenir le général qui m'ordonna de l'attaquer vivement.

Trois escadrons espagnols, qui firent mine de tenir, furent aussitôt enfoncés et poursuivis jusque près de Velineon, en leur tuant sept hommes et faisant dix-neuf prisonniers; l'infanterie légère, qui suivait notre mouvement au pas de course, ne contribua pas peu à ce succès. Le soir, nous établîmes nos bivouacs en avant de Santa Cruz.

Le 26, l'armée prit la direction d'Ocaña, avec l'espoir de livrer bataille ; la cavalerie, qui, l'avant-veille, occupait cet endroit, en était sortie pour laisser aux Anglais la faculté d'y rentrer et les contraindre à combattre ; mais la crainte d'un second triomphe sur le même terrain où le duc de Dalmatie en avait obtenu un si brillant, au commencement de cette guerre, engagea le duc de Wellington à continuer son mouvement rétrograde, laissant le général Hill avec un corps d'observation sur le Tage. Le soir, en revenant de reconnaissance, je rendis compte au général que les Anglais, concentrés derrière la Jarama, s'étaient retranchés à Puente Largo, position très forte, défendue par deux batteries.

Le 27, l'armée garda sa position pendant qu'on rétablissait les ponts d'Aranjuez et de Fuente Dueñas.

Je passai la nuit avec ma troupe, près du village de Torriquet, sur les bords du Tage, en face de la ville de Colmenar occupée par les Anglais. Le lendemain, relevé de cette position par deux escadrons du 21ᵉ Chasseurs, sous les ordres du capitaine Leclerc, je revins me placer en avant de la division. Dans la journée du 29, se fit la jonction de tous les différents corps d'armée : le comte d'Erlon avec son infanterie passa le Tage, sur notre extrême droite, attendant pour agir les mouvements qui devaient avoir lieu le lendemain, sur le centre et la gauche. A midi, le roi Joseph, après avoir passé en revue le corps d'armée du maréchal Soult, vint s'établir à Ocaña, où les troupes françaises réunies sur ce point formaient un total de 74 000 hommes, dont 8 000 de cavalerie, brûlant du désir de combattre.

Le 30, le 45ᵉ de ligne et le 22ᵉ léger, formant la brigade Le Pêcheux, passèrent un bras du Tage sur un pont de bateaux, tandis que la cavalerie légère, dont je formais

l'avant-garde, se dirigeant sur Aranjuez, devait passer le fleuve sur un autre pont de bateaux, en arrière duquel les Anglais étaient fortement retranchés.

Les quatre compagnies du 13e léger, sous mes ordres, attaquèrent avec la plus grande résolution un poste nombreux placé au milieu de fortes barricades, et le délogèrent; mais l'ennemi, revenant en force et avec fureur, reprit sa position, d'où il fut chassé de nouveau grâce à l'appui d'une batterie de six pièces; alors, le général, pensant que les Anglais allaient se mettre en retraite, m'envoya son aide de camp, le capitaine Létang, avec l'ordre de me porter en avant et de charger vivement l'arrière-garde; mais, reçu à demi-portée par une batterie masquée, trois décharges à mitraille mirent bas à l'instant un officier, sept hussards et neuf chevaux; dans ce même moment, le maréchal Soult, arrivant avec douze pièces, foudroya tellement cette position, que les Anglais s'empressèrent de l'évacuer, sans quoi nous y fussions tous restés; cependant l'ennemi, avec un admirable courage, se reforma en bataille, un demi-quart de lieue en arrière, prêt à recevoir ma charge; mais, s'apercevant qu'il était manœuvré sur ses flancs, et que cette attaque n'avait d'autre but que de l'occuper, pendant qu'on tournerait sa position, il se mit en retraite, non sans combattre, car nous nous mêlâmes deux fois avec lui et il nous laissa grand nombre de morts et de blessés, frappés par nos sabres et le feu de notre artillerie. La nuit mit fin au combat dans lequel nous eûmes près de 100 hommes tués ou blessés; trois officiers restèrent sur le champ de bataille et deux furent grièvement blessés dont un amputé quelques instants après. J'en fus quitte pour un éclat de mitraille qui déchira mon kolback.

Nous nous établîmes sur la rive du fleuve, où nous

bivouaquâmes par un temps froid et humide, sans vivres ni fourrages, après être restés plus de douze heures à cheval.

Le 31, plusieurs reconnaissances, envoyées dès la pointe du jour, annoncèrent que le général Hill avait abandonné toutes ses positions et qu'il effectuait sa retraite. Le duc de Dalmatie prit aussitôt ses dispositions pour se mettre à la poursuite de l'ennemi, à la tête de la cavalerie légère, de la brigade d'infanterie Le Pêcheux, et de l'artillerie de la division.

Les braves compagnies du 13e léger, qui étaient avec moi depuis près de deux mois, me furent retirées, et un nouveau détachement de 150 chevaux, pris dans le 21e Chasseurs et le 2e Hussards, me fut donné pour marcher à l'avant-garde avec l'ordre de serrer l'ennemi de près; je ne sais si cela m'attira des jaloux, mais il est certain que cette nouvelle faveur me causa une véritable satisfaction, surtout à la manière bienveillante dont M. le maréchal me donna ses instructions et aux compliments qu'il voulut bien me faire sur le combat de la veille.

Nous suivîmes la route de Madrid, à travers une plaine immense, ramassant quantité de traînards, l'armée anglaise se retirant avec précipitation, dans la crainte d'être tournée par le comte d'Erlon. Le soir, nous établîmes nos bivouacs en avant de Valdemoro, sans avoir pu rejoindre l'arrière-garde ennemie, mais ayant ramassé plus de 1 200 prisonniers, dont grand nombre ivres et sans armes. Ce même jour, le général de Sparre, à la tête de 1 500 dragons, poussa une reconnaissance sous Tolède, tandis que le roi Joseph venait, avec sa garde, coucher à Aranjuez.

Le 1er novembre, continuant notre mouvement sur Madrid dès la pointe du jour, nous nous arrêtâmes à deux lieues de la capitale, afin d'attendre les divisions d'infan-

terie, le maréchal espérant livrer bataille aux Anglais; mais le duc de Wellington, prévenu des succès que Masséna venait d'obtenir en Portugal, et craignant d'être coupé par cette armée, qui était en marche pour faire sa jonction avec nous, s'empressa d'abandonner Madrid, pour regagner les lignes de Ciudad-Rodrigo.

Le maréchal Soult, en apprenant cet événement, changea aussitôt ses dispositions et prit toutes les mesures pour harceler les Anglais dans leur marche.

La cavalerie légère vint s'établir, pour la nuit, à Leganes, le quartier général à Guetafe, tandis que le roi, qui devait entrer le lendemain à Madrid, vint, avec sa garde, coucher à Valdemoro.

Le 2, nous ramassâmes encore un assez grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvèrent plusieurs officiers qui confirmèrent les succès de l'armée de Portugal et la crainte qu'avait le duc de Wellington d'être troublé dans sa retraite. Le lendemain, arrivée à la hauteur du village de Abulagas, la première brigade de cavalerie légère prit la direction de la résidence royale de l'Escurial, et la seconde, dont je formais l'avant-garde, suivit la grande route de Madrid en France.

Vers le soir, nous atteignîmes deux bataillons anglais, servant d'escorte à une nombreuse colonne d'équipages: cette troupe mit bas les armes sans tirer un coup de fusil, et le convoi entier, dans lequel se trouvaient plusieurs voitures de maître, tombé entre nos mains, devint bientôt la proie des hussards et des chasseurs; ce fut avec toutes les peines imaginables que je parvins à faire cesser les horreurs d'un pillage inévitable, augmentées par les inconvénients de la nuit et la nécessité de nous arrêter.

Mon bivouac, établi sur un plateau, au pied de la montagne que nous devions gravir le lendemain, dominait la

plaine où se trouvait, à un quart de lieue en arrière de nous, le village de Guadarrama, occupé par le maréchal Soult, et la cavalerie faisant main basse sur tout ce qui s'échappait de la capitale. Nous avions l'air d'une halte de Bédouins : près de 2000 prisonniers, entassés sur ce point, pensaient d'autant moins à s'échapper, qu'ils étaient accablés de fatigue et d'inanition, et qu'ils fussent retombés le lendemain entre nos mains. Des voitures de toute espèce, au nombre de près de cent, parquées sans ordre au milieu des feux du bivouac, offraient un coup d'œil pénible par la confusion, les cris et le désespoir des malheureux qu'on dévalisait, joints aux brutalités d'hommes ivres, gorgés par le vin qu'ils avaient trouvé sur les voitures.

Deux jeunes femmes d'officiers, dont on avait entièrement pillé la voiture, vinrent chercher un refuge près de moi, pour éviter les poursuites des hussards; d'autres, tombées entre leurs mains, subissaient les outrages les plus révoltants; enfin, voulant faire cesser ces affreuses saturnales et pressentant les excès et les désastres de la nuit, je fis donner une fausse alerte, et envoyai la troupe un demi-quart de lieue en avant, avec ordre de rester la bride dans le bras, et, faisant filer les prisonniers sur le village de Guadarrama, je gardai près de moi un détachement de 25 hommes pour maintenir la tranquillité.

Le 4, une reconnaissance que je fis partir à la pointe du jour, sous les ordres du lieutenant Guyot, rencontra sur le sommet du Guadarrama, un détachement de hussards hanovriens qu'il chargea, mit en fuite, et fit cinq prisonniers.

A sept heures, l'armée se mit en marche pour passer la montagne, tandis que le roi sortait ce même jour de Madrid, avec sa garde, pour suivre le mouvement. L'avant-garde, ayant précipité sa marche, rencontra, un quart

d'heure avant d'arriver à la venta de San-Raphaël, 100 hussards en bataille sur la route, qui soutinrent bravement notre charge, mais, forcés de céder, nous les poursuivîmes plus d'une heure, jusqu'à une venta où je fus contraint de m'arrêter à l'aspect de plusieurs escadrons échelonnés sur la route; cependant, l'arrivée de la division détermina leur retraite qu'ils firent avec le plus grand sang-froid et dans le meilleur ordre. Deux fois j'entamai la charge et deux fois je fus ramené, avec quelques hommes blessés. Le soir, l'infanterie prit position à Espinar, la cavalerie à Villacastin et la garde à Guadarrama.

Nous trouvâmes, le 5 au matin, l'ennemi dans une assez forte position, défendue par deux bataillons, trois pièces de canon et cinq escadrons de dragons; je reçus l'ordre de faire un mouvement à gauche, le commandant Bastoul à droite, avec 300 chevaux, tandis que la masse de notre cavalerie arrivait par le centre : ce mouvement s'exécuta sous les yeux du maréchal, comme sur un champ de manœuvre; Bastoul fut reçu par deux décharges à mitraille qui ne l'arrêtèrent pas; la mêlée fut un instant assez vive, mais les dragons anglais, refoulés sur l'infanterie, y portèrent le désordre, dont nous profitâmes en chassant l'ennemi vigoureusement devant nous, et il laissa entre nos mains une pièce de canon, qu'un jeune brigadier du 2e Hussards enleva après avoir sabré les canonniers, cinq dragons et 130 fantassins; nous prîmes en outre plusieurs voitures d'équipages et un nombre considérable de bestiaux, qui se dirigeaient sur Salamanque. Dans cet engagement, le commandant Bastoul perdit deux hussards et sept chevaux tués par la mitraille, et j'eus un homme blessé de huit coups de sabre.

Vers les cinq heures du soir, le duc de Dalmatie voulant reconnaître par lui-même la direction que prenait l'en-

nemi, vint à mes postes avancés et me donna l'ordre de fouiller un bois, qui s'étendait sur la droite. Nous rencontrâmes un convoi qui cherchait à s'échapper et que nous parvînmes à saisir, malgré la résistance d'une cinquantaine d'hommes qui furent contraints de mettre bas les armes.

La retraite des Anglais se faisait tous les jours avec plus de précipitation; il était facile de voir que l'arrivée de l'armée de Portugal plaçait le duc de Wellington dans une position critique, surtout s'il était contraint d'accepter la bataille que le duc de Dalmatie voulait lui livrer, bien que nos forces fussent moins considérables que les siennes.

Le général anglais savait que l'armée brûlait du désir de venger l'échec des Arapiles, tandis que ses troupes, harcelées depuis deux mois par Masséna, Suchet et le duc de Dalmatie, avaient éprouvé des pertes considérables; aussi activait-il sa retraite, abandonnant ses magasins, laissant derrière lui de nombreux équipages, quantité de traînards et plusieurs détachements qui tombaient entre nos mains.

C'est ainsi que, dans la journée du 7, mes éclaireurs enlevèrent plusieurs voitures de farine, de rhum et de biscuit, dont l'escorte ne tentait même pas de les défendre. Nous les conduisîmes à Cista, petit village occupé par le général Soult qui me fit partir le lendemain, avant le jour, dans la direction du bourg de Villa-Peña, où nous restâmes en présence de deux bataillons anglais et trois escadrons qui abandonnèrent cette position à midi, au moment où un assez fort détachement du 13e Chasseurs et du 1er Hussards, appartenant à l'armée de Portugal, communiquait avec moi, ce dont je fis donner avis aussitôt au général, en l'informant aussi que le maréchal Masséna, gravement indisposé, venait de quitter son armée en la laissant sous le commandement du général de division Souham.

Le 9, l'armée se dirigea vers la ville d'Alba défendue par deux divisions anglaises, tandis que le reste des troupes occupait une forte position en arrière de la Tormès, rivière peu large, mais profonde.

Le maréchal Soult, s'apercevant que Wellington avait l'intention d'appuyer sa retraite sur Salamanque, d'où il voulait faire évacuer les immenses magasins qui s'y trouvaient, dirigea aussitôt deux divisions sur ce point et, foudroyant la ville d'Alba avec 12 pièces de canon et 4 obusiers, fit marcher 12 compagnies de voltigeurs sur les retranchements qui la défendaient, tandis que l'infanterie, formée en colonne d'attaque, couronnait les hauteurs et que la cavalerie manœuvrait dans la plaine pour soutenir les mouvements de l'artillerie.

Les Anglais ripostèrent vivement au feu de nos batteries; mais, sur les deux heures, contraints d'abandonner les retranchements, ils se défendirent vaillamment dans la ville, où nos braves voltigeurs entrèrent trois fois sans pouvoir s'y maintenir.

La nuit, qui mit fin au combat, laissa l'infanterie dans ses positions, tandis que la cavalerie, bordant la Tormès, se liait avec l'armée de Portugal. Le lendemain, l'attaque recommença sur les cinq heures du matin, mais l'arrivée du roi Joseph fit cesser le combat et nous passâmes cette journée, ainsi que celles du 11 et du lendemain, dans nos positions, pendant que le comte d'Erlon manœuvrait l'ennemi par la droite et qu'on reconnaissait les gués de la Tormès.

Cette tranquillité, dont les troupes ne pouvaient apprécier le motif, était d'autant plus pénible que nous étions dans les boues, privés de fourrages, sans pouvoir nous en procurer, et obligés de supporter les cris et les injures des Portugais qui, de l'autre côté de la rivière, se moquaient de nos misères.

Enfin, sur les neuf heures du soir, le 12, il y eut un grand mouvement dans l'armée du Portugal, qui vint prendre notre place, tandis que nous nous portions à gauche en face d'un gué reconnu favorable où la cavalerie légère et une brigade de dragons vinrent s'établir, à onze heures du soir, dans le plus grand silence, en arrière d'un mamelon. Mon détachement fut augmenté de 50 chevaux, et M. le maréchal, qui vint à mes postes, m'ordonna de franchir la rivière avant le jour et de pousser de l'avant, étant soutenu par la brigade Vinot.

Nous effectuâmes le passage sans obstacle et en peu d'instants, les chevaux n'ayant pas d'eau jusqu'au ventre ; un poste de deux cents Portugais, surpris, fut presque en entier sabré en souvenir des insultes qu'ils nous avaient prodiguées ; je continuai notre mouvement, appuyé ainsi qu'on m'en avait prévenu, pendant que le reste de la division passait à un autre gué. Nous laissâmes la ville à droite, en arrière de nous. Dans ce même moment, des troupes de l'armée du Portugal enlevaient Alba ; mais, malheureusement, un fort qui tenait à la ville se défendit plusieurs heures et les Anglais firent sauter le pont, ce qui leur donna le temps de faire filer leur artillerie qui, sans cette circonstance, serait en partie tombée entre nos mains.

Dans l'après-midi, nos forces se montaient à 50 000 combattants, sur le terrain même où, quelques mois avant, le maréchal Marmont avait essuyé son désastre. L'idée d'effacer cette mémorable défaite par un succès éclatant, l'aspect de ce funeste champ de bataille, couvert encore de débris et des ossements de nos frères d'armes, la vue de l'armée anglo-portugaise cherchant un refuge derrière les Arapiles sur lesquels elle avait élevé les trophées de sa victoire, tout contribuait à augmenter l'énergie du

soldat et nourrissait l'impatient désir que nous avions d'en venir aux mains, ayant la crainte de voir échapper l'ennemi que nous avions devant nous.

Le roi, sur un mamelon, avec le duc de Dalmatie et plusieurs généraux, tint un conseil de guerre où se prenaient les dispositions pour livrer bataille. Sur les quatre heures, la cavalerie légère, soutenue par une division de dragons, marcha sur le mamelon des Arapiles, où nous fûmes reçus par une décharge de douze pièces, qui enleva plusieurs hommes et bon nombre de chevaux; dans ce même moment, deux divisions du comte d'Erlon culbutaient la première ligne de l'infanterie anglaise, et les deux armées en présence étaient sur le point de se livrer un combat terrible, lorsqu'une brume épaisse, qui régnait depuis le matin, et qui dérobait le mouvement des Anglais, se convertit tout à coup en un orage affreux : la pluie, tombant par torrents, ne fit bientôt plus du champ de bataille qu'un vaste et profond bourbier. Les moindres ravins devinrent des précipices dangereux; l'obscurité, toujours croissante, ne tarda pas à augmenter l'horreur de la scène et nous mit dans l'impossibilité d'agir. Les armes de l'infanterie n'étaient plus en état; la cavalerie ne pouvait, non seulement manœuvrer, mais encore s'avancer, sur un terrain glaiseux, détrempé et fangeux.

Le duc de Wellington, encore maître des deux routes de Ciudad Rodrigo, eut donc la facilité de nous échapper et d'effectuer sa retraite, abandonnant Salamanque et une quantité prodigieuse d'équipages.

Nous couchâmes sur le champ de bataille, inondés par les eaux et dans la boue jusqu'aux genoux; la cavalerie sur la lisière d'un bois. Lorsque nos chevaux de main et nos mulets vinrent nous rejoindre, un gros portemanteau renfermant un uniforme complet, plusieurs effets pré-

cieux et mon journal militaire, étaient perdus, et j'en faisais déjà, bien à regret, le sacrifice, n'admettant pas la possibilité qu'il pût se retrouver au milieu d'une bagarre semblable, lorsque, sur les onze heures du soir, un chasseur du 21e me le rapporta. Son premier mouvement avait été de l'éventrer pour en extraire ce qui pouvait lui convenir; mais, à l'aspect de la pelisse et des croix étrangères, ce brave garçon, dont le régiment était de brigade avec le 2e Hussards, et qui s'était trouvé sous mes ordres, reconnaissant que cette valise m'appartenait, s'empressa de me la rapporter, et j'eus même toutes les peines imaginables à lui faire accepter une once d'or, en reconnaissance et comme témoignage de sa conduite honorable.

La pluie, qui ne discontinuait pas de tomber, n'empêcha pas l'armée de se mettre en marche dès la pointe du jour, le maréchal pensant que cet abominable temps avait de plus graves inconvénients pour l'ennemi que pour nous.

L'infanterie du comte d'Erlon, malgré la difficulté de marcher au milieu des boues, gagna pourtant Salamanque, qu'elle trouva encombrée par une quantité d'équipages, dont une partie tomba entre ses mains. Enfin, le soir, accablés de fatigue et d'inanition, nous passâmes la nuit près du village de San Pedro, n'ayant d'autre ressource qu'un bon feu pour nous sécher.

Le 15, la cavalerie se remit en marche, traversant une forêt assez étendue, dans laquelle mes éclaireurs enlevèrent 400 fantassins, plusieurs fourgons, des bestiaux, et trois pièces d'artillerie dont les chevaux ne pouvaient plus marcher et que nous abandonnâmes.

Sur les quatre heures après midi, nous découvrîmes, de dessus un plateau au pied duquel se trouvait la petite ville de Mantilla, l'arrière-garde anglaise en position dans

une plaine assez étendue, ayant deux pièces d'artillerie sur ses flancs, sa droite appuyée à un bois et sa gauche protégée par la rivière de la Vamusa, qu'il fallait traverser pour aller à l'ennemi. Après avoir descendu une côte rapide et tortueuse, le général Soult, sur le rapport que je lui en fis faire, m'ordonna de continuer ma marche, de passer la rivière et d'attaquer l'ennemi, me faisant soutenir par les brigades du colonel Vinot et du général Avy. Aussitôt le passage de la rivière effectué, les lanciers polonais, appuyant mes tirailleurs, marchèrent à l'ennemi; mais, reçus par deux décharges à mitraille, le feu bien nourri par deux bataillons et la charge de trois régiments de dragons anglais, nous fûmes ramenés en désordre sur les lignes du colonel Vinot qui, à la tête du 2e Hussards et du 5e Chasseurs, rétablissait le combat, lorsque deux régiments de hussards hanovriens débouchèrent de derrière le bois. Alors les chasseurs d'Arenberg et le 21e s'engagèrent; le combat devint plus vif, la mêlée dura quelques instants et se termina par la disparition subite de la cavalerie anglaise qui, en se retirant, nous laissa sous le feu meurtrier de l'infanterie et de l'artillerie que nous ne parvînmes à éviter qu'en nous repliant promptement, afin de donner le temps à notre infanterie d'arriver. Cet engagement, dans lequel les Anglais déployèrent autant d'habileté que de courage, nous coûta assez cher : les lanciers y perdirent un officier, quatre hommes, et une quinzaine de blessés; le 2e Hussards eut cinq tués et douze blessés, parmi lesquels les lieutenants Bry, Darcy et Scheffer. Le colonel Vinot eut son kolback partagé en deux, d'un coup de sabre, et son cheval tué par un éclat de mitraille.

Un moment entre les mains de trois dragons anglais, je fus tiré de cette fâcheuse position par un maréchal des logis et quelques hussards.

Aussitôt que notre infanterie parut et que notre artillerie légère fut en batterie, les Anglais se retirèrent dans le meilleur ordre, après nous avoir salués de quelques boulets qui ne firent aucun mal. Le soir, le duc de Dalmatie vint s'établir à Mantilla, l'infanterie et les dragons en arrière d'un bois, la cavalerie légère en avant, mes postes avancés couvrant le bivouac.

Dans la nuit, nous enlevâmes trois vedettes, qui nous dirent que les dragons anglais n'avaient eu dans le combat que trois hommes tués et une quinzaine de blessés.

Une chose assez particulière, c'est que, depuis trois jours, l'armée ne vivait que de glands de chênes verts qu'on trouvait en abondance dans les bois et chez les habitants; les généraux et les officiers étaient réduits au même régime, qui, du reste, n'est pas mauvais, les glands de ce pays étant très supérieurs à ceux de France et renfermant une farine semblable à celle de la châtaigne, dont le goût est fort agréable, cuit sous la cendre.

Les pluies continuelles, tout en mettant un grand obstacle au mouvement de nos troupes, n'empêchèrent pourtant pas le duc de Dalmatie de serrer de près l'ennemi; il voulait, en le harcelant dans sa retraite et lui faisant le plus de mal possible, tâcher de compenser ses regrets d'avoir été contraint par les éléments de le laisser échapper aux Arapiles.

Plusieurs détachements de cavalerie envoyés dès le matin du 16 ne tardèrent point à ramasser dans les boues plusieurs pièces d'artillerie, des équipages et grand nombre de fantassins harassés de fatigue, mettant bas les armes sans la moindre résistance; ce fut ainsi qu'un poste de 500 hommes, laissé en position à une lieue de l'endroit où nous nous étions battus la veille, se rendit sans tirer

un coup de fusil, tant la démoralisation s'était mise parmi l'infanterie anglaise.

Envoyé sur la droite avec ma troupe pour fouiller un bois, à peine y étions-nous entrés qu'un éclaireur vint m'avertir qu'il venait de découvrir une forte colonne d'infanterie se dirigeant sur nous. Me portant aussitôt en avant avec quelques hommes, je reconnus en effet une masse d'infanterie, marchant avec toute la précipitation que pouvaient permettre le terrain et le mauvais temps, et cherchant à gagner les bords de la Huebra, où se trouvait l'armée anglaise.

Je fis aussitôt donner avis de cet incident au général Soult, lui faisant dire que, sans pouvoir préciser la force de cette troupe, je supposais que ce devait être la division qui avait abandonné Salamanque, à en juger par les nombreux équipages dont elle était suivie; qu'au reste j'allais, sous la protection de l'épaisseur du bois, m'attacher à ses pas pour tâcher d'enlever quelques hommes afin d'avoir des renseignements plus certains.

Peu d'instants après, un officier à cheval, enveloppé dans son manteau, suivi d'un ordonnance, se porta en avant de la colonne pour reconnaître la route. Il fut aussitôt abordé par un brigadier de chasseurs et deux hussards, qui lui enjoignirent de les suivre instantanément, sous le risque d'être tué en cas de la moindre résistance. Cette menace, accompagnée de gestes non équivoques, était trop énergique pour ne pas déterminer les deux prisonniers à obéir à la nécessité, bien qu'ils ne fussent pas à plus de 150 pas de leur troupe qui arrivait. Mais cet enlèvement se fit avec une telle rapidité que les Anglais continuèrent à marcher, sans se douter que nous étions si près d'eux et que nous avions leur chef entre nos mains. Amené près de moi, je reconnus aussitôt, à son

chapeau garni de plumes blanches, un officier de marque; et, tout en lui témoignant les égards dus à son rang et à son infortune, je le priai de vouloir bien me dire qui il était.

« Je suis, me dit-il, le général Arthur Paget, le second chef de l'armée anglaise. Vous commandez, monsieur l'officier, des hommes bien braves et bien audacieux, et je deviens en ce moment victime de mon imprudente sécurité; au reste, il paraît que je suis sous l'influence de l'étoile du maréchal Soult; j'ai perdu une main à Logroño, lorsqu'il poursuivait pour la première fois l'armée anglaise; aujourd'hui, je suis son prisonnier, ignorant ce que le ciel me réserve dans une troisième occasion. »

Après cette réflexion, le général craignant d'être dépouillé, tira de dessus sa poitrine une chaîne d'or à laquelle pendait un médaillon renfermant un portrait de femme, et sortit de sa poche un étui contenant des pièces d'or, en me priant de les lui garder. Je le rassurai en lui affirmant sur l'honneur qu'il serait respecté. Puis, lui faisant remettre son manteau, que lui avait enlevé un hussard et le mettant sous la sauvegarde du brigadier, je le fis conduire près du général Soult. Quant au fort joli cheval que montait son ordonnance, je m'en emparai en donnant quelques *duros* à mes hussards.

Pendant que cet événement se passait, la division anglaise suivait sa marche avec rapidité; elle atteignit le pont de la Huebra, qu'elle passa; mais, se voyant sur le point d'être attaquée par plusieurs bataillons français qui arrivaient au pas de course, elle le fit sauter, laissant derrière elle huit pièces de canon et tous ses équipages avec leur escorte; alors s'engagea sur les deux rives un combat d'artillerie, d'autant plus funeste à l'ennemi qu'il était dominé et obligé de présenter ses flancs à nos batteries.

Quant à moi, continuant avec mon détachement l'exploration du bois, 600 hommes d'escorte et bon nombre de traînards tombèrent entre nos mains, ainsi que tous les équipages de la division, parmi lesquels se trouvait une calèche dont les hussards venaient de s'emparer. En arrivant près de cette voiture, je vis deux jeunes femmes, jolies, fort élégantes, à pied dans la boue, témoignant par leur effroi la crainte du sort qu'elles redoutaient. A mon approche, les hussards s'éloignèrent; l'une d'elles s'écria en français : « Ah! monsieur l'officier, que nous sommes heureuses de votre arrivée; soyez notre protecteur; ma voiture, tout ce qui est dedans, vous appartient; nous sommes vos prisonnières, mais ayez pitié de notre malheureuse position. Je suis la femme d'un colonel, et mon amie celle d'un commissaire des guerres. » Je m'empressai de les rassurer, et, les faisant remonter en voiture, je les mis sous la responsabilité d'un brigadier et de deux hussards, avec ordre de se rendre à nos chevaux de main et de nous rejoindre le soir au bivouac.

Pendant ce même temps, les hussards et les chasseurs, faisant main basse sur les fourgons et les voitures, y prenaient un immense butin; un de mes ordonnances m'apporta quantité d'argenterie, qu'il avait entassée dans un sac; c'était une confusion épouvantable que j'eusse vainement tenté d'empêcher; cependant, voulant me porter en avant, j'abandonnai ce lieu de désolation, laissant aux voltigeurs qui arrivaient le soin de terminer ce que nous avions si bien commencé. Dans la soirée, le temps étant malheureusement trop affreux pour tenter un passage, l'infanterie prit position sur les hauteurs, en établissant plusieurs batteries; la cavalerie mit son bivouac dans une plaine, non loin de la ville de Sanmuños, enlevée dans la journée par le capitaine Braun, du 2e Hussards. Ce brave officier, à la

tête de 100 hussards et 100 lanciers polonais, avait soutenu un combat terrible, au milieu de la mitraille et de la fusillade de l'infanterie anglaise. Un officier avec cinq de ses hommes et sept hussards avaient été tués, ainsi que 29 blessés. Cependant le capitaine Braun, blessé lui-même assez légèrement, son cheval tué sous lui, avait pris trois pièces de canon, fait mettre bas les armes à 800 hommes et était resté maître de la ville, que les voltigeurs occupèrent aussitôt et qu'ils pillèrent pendant plus de deux heures, les habitants s'étant joints aux Anglais pendant le combat.

Cette journée, qui eût été très avantageuse à nos armes sans la continuité du mauvais temps qui vint mettre obstacle aux savantes dispositions du duc de Dalmatie, ne laissa pas que d'être funeste à l'ennemi qui perdit beaucoup de monde par le feu de notre artillerie; plus de 2 000 prisonniers tombèrent entre nos mains, ainsi que 12 pièces de canon, une immense quantité d'équipages et d'approvisionnements abandonnés, faute de moyens de transport.

Ce fut à mon bivouac, établi dans un petit hameau, un quart de lieue en avant de la division, qu'arrivèrent mes deux jolies prisonnières, tout à fait remises de leurs craintes par les égards qu'on avait eus pour elles, et j'ajoutai à leur tranquillité en leur annonçant que j'avais eu la promesse du général qu'elles seraient renvoyées, aussitôt qu il y aurait possibilité de le faire sans danger. En attendant cet instant qui ne pouvait tarder, je les priai d'accepter le refuge hospitalier de mon bivouac, comme l'asile le plus sûr qu'on pût leur offrir dans un semblable moment, ce qu'elles acceptèrent avec reconnaissance. La femme du colonel Detwort était une charmante créole de la Jamaïque, mariée depuis deux ans, remplie de grâce, de gentillesse, d'une extrême vivacité et d'une gaieté d'autant

plus expansive que toute inquiétude était bannie de son esprit; aussi disait-elle, avec la plus piquante ingénuité, qu'elle ne pouvait pas concevoir comment un mari ajoutait aux chances de la guerre celle de perdre sa femme; le sien surtout qui était, ajouta-t-elle, fort jaloux. Sa compagne, jeune Hanovrienne, était plus froide et paraissait mieux apprécier tout ce que sa position avait de pénible : elle parlait allemand, langue qui nous était familière, nos hussards étant presque tous Alsaciens. Une troisième personne, assise sur le siège de la voiture, lors de l'événement, à laquelle je n'avais fait aucune attention, complétait le trio de nos prisonnières : jeune, grande, forte et robuste, ses volumineux appas semblaient avoir produit une assez vive impression sur mon ordonnance qui était rempli d'attentions pour la vierge écossaise, malgré l'imperturbable sang-froid avec lequel il était reçu.

Mme Detwort me fit la confidence que sa calèche renfermait une somme d'argent assez considérable, quelques bijoux et deux tableaux d'un grand prix; qu'elle avait provision de thé, de rhum, de vin de Bordeaux et autres comestibles et que sa femme de chambre était cuisinière. par conséquent à notre disposition. Ces derniers objets convenaient trop bien à la position dans laquelle nous nous trouvions, pour ne pas profiter de l'offre qui nous était faite, et je chargeai le lieutenant Ducis qui était avec moi de pourvoir à la partie substantielle de notre ménage, que nous établîmes dans une maison du hameau, abri d'autant plus nécessaire, que la pluie ne discontinuait pas de tomber. Ce fut l'article sommeil qui offrit le plus de difficultés, le confortable du lieu étant des plus modestes : une seule chambre formait le plain-pied de notre gîte, entièrement dégarni de meubles, dans lequel une épaisse couche de paille, recouverte de nos manteaux,

servit de repos aux membres délicats de nos jeunes compagnes, qui s'étendirent dessus tout habillées, heureuses de n'avoir pas le firmament pour ciel de lit. Quant à la suivante, la calèche devint son refuge, sous la surveillance de mon ordonnance, car je n'avais pas une confiance absolue dans la discrétion des hussards bivouaquant autour de nous.

Le lendemain, appelé près de M. le maréchal pour lui donner tous les détails sur l'enlèvement du général Paget, il me dit qu'on venait de le diriger sur Salamanque pour être ensuite envoyé en France; qu'il s'était loué des égards que j'avais eus pour lui; il m'annonça que le brigadier du 10e Chasseurs serait fait maréchal des logis, et proposé pour la croix. Puis, changeant de conversation : « De quelle force est votre détachement? me demanda-t-il. — Cent trente-trois hommes, Monseigneur, répondis-je, depuis l'affaire de Mantilla, où j'ai eu 5 tués et 14 blessés. — Ce n'est point assez pour la mission que vous aurez à remplir, reprit-il, et je vais en écrire à mon frère »; il me fit un signe bienveillant de la main, et je me retirai. En retournant à mon bivouac, j'y trouvai le colonel Vinot faisant l'inspection des postes avancés; il me fit compliment sur l'enlèvement du général anglais, fut très empressé près de nos belles prisonnières en leur promettant une prompte liberté, et m'apprit que deux lanciers de mon détachement avaient enlevé, dans les équipages, trois magnifiques chevaux appartenant au général anglais et achetés par leur colonel au prix de 100 francs.

La grande crue des eaux mettant un obstacle insurmontable au passage de la rivière, l'armée fut dans l'obligation de garder ses positions une partie de la journée du 17, pendant qu'on les laissait écouler avant d'établir des ponts sur la Huelva. Cependant des ordres furent donnés

pour envoyer à Salamanque les fourgons, charrettes, voitures de maître, et les nombreux équipages de prise qui entravaient la marche des troupes; ce fut donc avec un véritable regret que je me vis contraint d'abandonner, à quatre heures du soir, mes gracieuses captives. Elles me chargèrent de lettres, que je m'engageai de faire parvenir par la première occasion à leurs maris; quelques larmes de reconnaissance furent l'expression la plus vraie de ces aimables femmes, et ainsi se termina ce court et agréable épisode de ma vie militaire, et je conservai seulement une mèche de cheveux en souvenir de cette heureuse conquête...

Nous passâmes la Huelva dans la soirée, ramassant quelques traînards et des équipages abandonnés, sans pouvoir joindre l'ennemi, qui avait profité de notre repos forcé, pour activer sa retraite. Le duc de Dalmatie, considérant alors la campagne comme à peu près terminée, dirigea l'armée entre le Tage et le Duero, gardant avec lui la division de cavalerie légère, une brigade d'infanterie légère et quelques pièces d'artillerie, pour suivre le mouvement de l'armée anglaise, tandis que le roi Joseph, avec sa garde, prenait la direction de Madrid.

Le quartier général du maréchal vint avec l'infanterie s'établir à Tamames, couvert par la division de cavalerie, en avant du village de Cabrias. Dans la soirée, 100 lanciers polonais et 100 hussards du régiment vinrent se mettre sous mes ordres, en remplacement de mon détachement et, dès la pointe du jour, nous nous mîmes en marche à la suite de l'ennemi, avec, pour instruction, d'éviter tout engagement et de nous assurer de la manière la plus positive s'il rentrait dans son camp retranché; je devais, après cette reconnaissance, m'établir au village de Rinconada, en avant de Linarès où devait coucher M. le maréchal,

avec la cavalerie et l'artillerie légères. Cette mission, qui n'offrait aucune espèce de danger, n'en fut pas moins une des plus fatigantes de la campagne, car je dus suivre, pendant près de huit heures de marche, une route défoncée par les pluies, sur laquelle on rencontrait des caissons abandonnés, des bagages et des voitures chargées d'effets. Enfin, sur les deux heures après midi, nous arrivâmes au village de Santi Espiritus, une lieue et demie en avant de Ciudad Rodrigo, et j'acquis la certitude que le duc de Wellington y était avec son quartier général et toutes ses troupes entièrement rentrées dans le camp retranché. Cependant, voulant le constater d'une manière plus positive, je me portai, avec deux hussards, à demi-portée de pistolet d'un poste avancé, d'où nous reçûmes quelques coups de fusil inoffensifs, et nous nous retirâmes en nous dirigeant sur le point qui m'avait été indiqué. Nous arrivâmes à Rinconada, sur les onze heures du soir, n'ayant pendant dix heures pris qu'une heure de repos; nous trouvâmes heureusement, en arrivant au village, deux compagnies d'infanterie légère, qui avaient reçu l'ordre d'y conduire une voiture d'orge et un bœuf, sans quoi nous fussions tous, hommes et chevaux, tombés morts d'inanition et de fatigue. Cependant, j'envoyai sur-le-champ mon rapport au général Soult, et cherchai dans le sommeil un repos qui m'était nécessaire.

Le duc de Dalmatie avait obtenu une partie de son but, en forçant le duc de Wellington à rentrer dans ses lignes de Ciudad Rodrigo, après lui avoir fait éprouver de grandes pertes : plus de 4 000 hommes tués, 6 000 prisonniers, une immense quantité de bagages, de grains et de bestiaux enlevés, ainsi que 15 pièces de canon, tel fut le résultat des savantes manœuvres de notre digne chef, qui rendit au roi sa capitale, reprit les deux Castilles et la

Manche, où l'armée pouvait prendre de bons quartiers d'hiver; il ne lui manqua, pour couronner cette campagne, que le gain d'une bataille dont le succès n'eût pas été douteux si les pluies ne fussent venues mettre un obstacle insurmontable à l'ardent désir de l'armée.

XVIII

QUARTIERS D'HIVER

Un ordre du jour du maréchal Soult annonça aux troupes qu'elles allaient prendre des quartiers, afin de réparer les fatigues de la campagne active que nous venions de faire. A cet effet, nous nous mîmes en marche, en nous dirigeant sur Tolède, ayant à traverser des montagnes et un pays dans lequel nous comptions trouver d'autant moins de ressources, que notre infanterie venait de le traverser. Cependant, ce premier jour, par un heureux hasard, le village d'Escorial de la Sierra, dans lequel je m'établis en formant l'arrière-garde de la division, nous fournit une assez grande abondance de glands et de l'orge que les hussards découvrirent, profondément enfouie dans la terre.

Sur les quatre heures du soir, un parlementaire anglais, escorté de 25 hussards, se présenta à mes postes avancés, porteur d'une lettre pour le duc de Dalmatie, que lui adressait le duc de Wellington avec un rouleau de 100 onces d'or et un mulet chargé de deux cantines, pour le lieutenant général Paget.

Je fis partir le tout, sur-le-champ, pour le quartier général et, en attendant la réponse, j'accueillis de mon

mieux le parlementaire, jeune officier de dix-huit ans, d'une tournure charmante, de la plus grande élégance, et parlant parfaitement le français. Il se nommait Fitz Clarence, fils naturel du duc de Clarence, frère du Prince régent; il était facile de voir, à la superbe tenue des hussards anglais, à la beauté de leurs chevaux et à la manière dont ils étaient équipés, que l'amour-propre national avait présidé à cet échantillon. En peu d'instants, il y eut un pêle-mêle général parmi nos hommes, les bouteilles de rhum et d'eau-de-vie se vidèrent et l'accord le plus parfait régna entre eux.

Profitant de cette circonstance pour remplir la mission de mes deux jolies prisonnières, je réclamai de l'obligeance du jeune aide de camp du général en chef de vouloir bien faire remettre à leurs maris les lettres dont elles m'avaient chargé, renfermant le récit d'une partie de leur aventure. Il me dit les connaître, et m'en parla avec d'autant plus d'intérêt que le duc de Wellington demandait leur mise en liberté. Je le rassurai sur leur sort, en le priant de dire aux deux époux que ces dames, entourées de soins et d'égards, n'avaient éprouvé aucun désastre de propriété, qu'on avait adouci, autant que les circonstances le permettaient, tous les ennuis et les chagrins de leur captivité et qu'elles étaient en ce moment à Salamanque. Après deux heures d'attente, la réponse de M. le maréchal étant arrivée, l'aide de camp dut se retirer. Vainement il me demanda l'autorisation de passer la nuit dans un petit village occupé par les postes avancés; en lui témoignant tous mes regrets d'un refus imposé par mon devoir, je lui signifiai que sa mission étant remplie, je l'attaquerais s'il y restait plus d'un quart d'heure. Nous nous quittâmes, malgré cela, dans les meilleurs termes; quant aux hussards, ils se séparèrent en s'embrassant,

avec une expansion de tendresse provoquée par les libations spiritueuses qu'ils venaient de partager. Une heure après, un détachement fut au village ; les Anglais n'avaient fait que le traverser.

Le 20, continuant notre mouvement à travers les bois et les montagnes, nous occupâmes Los Santos, Monleon et Fuente-Roble, où nous fûmes quittés par le 27e Chasseurs et les lanciers polonais se rendant à Ségovie sous les ordres du général de division Theil.

Le lendemain, nous prîmes un repos de huit jours et bien que mon détachement eût été réduit de moitié par le départ des lanciers polonais, nous parvînmes à enlever, dans les montagnes, 40 bœufs, 300 moutons et 15 voitures d'orge.

La division de cavalerie du général Soult devant prendre ses quartiers dans la Manche, nous nous remîmes en marche le 29, passant par Puenta de Congost, Salobra et San Juan de la Nava, d'où plusieurs détachements furent envoyés à la poursuite d'un Espagnol au service du roi Joseph, qui venait d'abandonner cet endroit pour aller joindre les nombreuses guérillas qui occupaient le pays qui nous était destiné pour l'hiver. Ces bandes considérables, dont nous n'avions plus entendu parler dans cette dernière campagne, n'attendaient, pour inquiéter nos troupes, que l'instant où elles seraient réparties dans les cantonnements. Nous avions donc l'assurance d'être continuellement en alerte, obligés de faire un nouveau genre de guerre, plus désagréable et non moins désastreux que celle que nous venions de faire aux Anglais.

L'approche de nos troupes, tout en refoulant ces brigands dans les montagnes, ne put parvenir à les empêcher d'égorger les malheureux soldats isolés qui restaient en arrière par fatigue, paresse ou inconduite : plusieurs

furent impitoyablement massacrés, et nous dûmes attendre le moment de tirer vengeance de ces actes d'atrocité, qui se renouvelaient tous les jours.

Le 3 décembre, peu après avoir traversé l'Alberche sur un pont très ancien et hardi, un escadron du régiment fut dirigé sur un bois au milieu duquel se trouvait le beau couvent d'Issando, devenu, par l'abandon des moines, le repaire du chef de bande el Médico, dont la troupe, composée de cavalerie et d'infanterie, était la terreur même du pays. L'approche des hussards, signalée par des émissaires toujours à l'affût de nos mouvements, permit à ces brigands de trouver leur salut dans la fuite. Cependant, en fouillant le monastère, cinq hommes que l'on trouva cachés dans les caves furent aussitôt fusillés, malgré l'offre qu'ils firent de découvrir une cache où el Médico avait une partie de ses trésors. Un de ces scélérats déclara, avant de mourir, avoir poignardé de sa main 15 soldats. Quant au trésor, ce fut vainement que les hussards bouleversèrent les caves, les dortoirs et les greniers ; cependant ils trouvèrent quantité d'armes de toute espèce qu'ils brisèrent, et une provision de vin dont ils ne se firent pas faute.

Le lendemain, nous entrâmes dans la plaine, pour prendre un repos de quatre jours, en attendant l'arrivée du 21e d'infanterie légère et notre artillerie, obligée de faire un détour pour nous rejoindre.

Le 8, nous vînmes coucher à Torrijos, marchant dans la direction de Tolède, évacué depuis deux jours par un corps espagnol de 15 000 hommes, qui trouva prudent de céder la place au duc de Dalmatie. Le lendemain, à une lieue de la ville de Mora, mon peloton d'avant-garde surprit un poste espagnol et fit prisonniers un officier et cinq dragons du régiment de Calatrava, qui nous apprirent qu'une masse assez considérable d'infanterie et 1 500 chevaux se

trouvaient devant nous, sous les ordres du général Frayre, mais qu'ils avaient évacué la ville. L'après-midi, le général Soult vint s'y établir avec sa division, en me faisant prendre position une demi-lieue en avant avec 150 chevaux et trois compagnies du 21e d'infanterie légère. Lorsque l'on m'amena les prisonniers, je fus frappé de la tournure noble et distinguée de l'officier, de ses manières parfaites, et de son maintien qui avait quelque chose de calme et de triste à la fois. Il avait l'air d'oublier qu'un coup de sabre lui partageait le front; un mouchoir lui enveloppait la tête, à travers lequel on voyait suinter de larges gouttes de sang. La figure charmante, quoiqu'un peu pâle, de ce jeune officier attirait tous les regards.

Un souvenir vague me fit penser que sa physionomie ne m'était point inconnue; je croyais l'avoir vu dans un des logements que j'avais occupés en venant à l'armée. M'approchant de lui avec tout l'intérêt que m'inspirait sa position, je me préparais à lui adresser la parole, lorsque, me fixant quelques instants, il me dit avec une espèce de réserve : « Vous êtes, si je ne me trompe, M. d'Espinchal, mais probablement vous ne me reconnaissez pas ? Nous nous sommes vus, jadis, une seule fois, et d'une manière si rapide qu'il est tout naturel que vous ne me remettiez pas; peut-être mon nom ne s'est point effacé de votre mémoire; je suis Alfred de M... — Quoi, m'écriai-je, c'est vous, et parmi nos ennemis! » A peine avais-je laissé échapper ces paroles que, sentant tout ce qu'elles pouvaient avoir de compromettant, j'ajoutai : « Je vous croyais, Monsieur, au nombre des seigneurs espagnols attachés au service du roi Joseph »; et, m'éloignant avec lui du groupe qui nous entourait : « Expliquez-moi, lui dis-je, comment il se fait que, Français, vous combattiez

contre nous, depuis l'amnistie accordée aux émigrés et l'empressement avec lequel l'Empereur les admet dans l'armée? — La raison en est bien simple, monsieur, et en peu de mots vous allez le concevoir.

« Mon père, officier dans la maison du Roi avant la Révolution, vint rejoindre les Princes à Coblentz. Un an après, étant fort inquiet sur le sort de ma mère et le mien, il revint en France et ce ne fut qu'à force de recherches, et au milieu des plus grands dangers qu'il parvint à nous trouver, cachés chez un de ses anciens domestiques qui, au péril de sa vie, avait donné asile à ma mère, en nous faisant subsister sur les économies qu'il avait amassées. Mon père connut alors tout ce que sa position avait de déplorable : ses biens avaient été vendus, et l'échafaud l'attendait s'il était découvert. Il ne balança point à abandonner de nouveau une patrie qui le repoussait, et détermina facilement ma mère à le suivre. Tous les préparatifs terminés, au moment de partir, son fidèle serviteur lui déclara d'une manière ferme et énergique qu'il voulait s'attacher à notre sort; rien ne put ébranler cette noble détermination, qu'il accompagna d'une somme de 1 000 écus en or, qu'il remit à mon père en lui disant que, plus tard, ils régleraient leurs comptes ensemble.

« Nous partîmes pour l'Espagne, où nous parvînmes après avoir couru les plus grands dangers; enfin, après avoir atteint cette terre hospitalière, nous arrivâmes à Madrid. Accueilli de la manière la plus flatteuse par le roi, mon père y reçut le grade de brigadier-général; et, sous le nom de d'Alvarez, prit le commandement de la place de Girone, qui lui fut confié. (Voir : *Victoires et Conquêtes*, vol. XIX, page 341.) L'on sait le courage et la fidélité qu'il montra, en défendant cette place, qui ne succomba qu'après un siège meurtrier, qui dura six mois.

Mon père, envoyé au fort de Figuière, couvert de blessures, y mourut de chagrin peu de jours après.

« Pendant ce temps-là, ma mère habitait Cadix, jouissant de la considération publique et de la douce consolation de m'avoir près d'elle, étant alors officier dans les dragons de Calatrava et mon escadron faisant partie de la garnison. Un jour, elle reçut des nouvelles de France qui lui apprenaient qu'une forêt considérable, appartenant à mon père, n'avait point été vendue, mais était jointe aux biens de l'État; que plusieurs émigrés, dans des circonstances semblables, étaient parvenus à être remis en possession de leurs biens et qu'il serait peut-être possible d'obtenir ce même résultat au moyen des puissantes protections que nous pouvions avoir près de l'Empereur. Ma mère se détermina donc à m'envoyer en France, obtint pour moi un congé, et me fit partir pour Paris; mais, en nous séparant, elle me fit faire le serment de ne jamais porter les armes contre l'Espagne qui était devenue notre seconde patrie.

« Arrivé à Paris, je vis bientôt poindre l'espérance de réussir dans mes démarches; jeune, aimant le plaisir, je fus facilement admis dans le monde, et vous devez vous rappeler la fête chez Mme Récamier, où mon imprudente vivacité faillit me causer une affaire désagréable que votre généreuse intervention me fit éviter. Peu de jours après, une lettre de Cadix m'apprit que ma mère était dangereusement malade; ne consultant que ma tendresse pour elle, craignant de la perdre, et espérant lui rendre la santé par ma présence, j'abandonnai mes affaires, parvins non sans difficultés en Angleterre, d'où je fus transporté à Cadix. Deux mois après, la meilleure et la plus tendre des mères expira dans mes bras, me laissant isolé sur cette terre d'exil, où je ne formais d'autre vœu que de la joindre bientôt.

« A cette même époque, les événements survenus dans la guerre d'Espagne changèrent la face des affaires : le siège de Cadix abandonné, les troupes qui en formaient la garnison furent envoyées pour renforcer les armées espagnoles, et, comme capitaine dans l'escadron dont je faisais partie, je vins rejoindre mon régiment, sous les ordres du général Frayre. Là, je ne vis pas sans horreur et dégoût les affreux compagnons d'armes qui entouraient nos troupes, ce ramassis de bandits sans frein, sans discipline, déshonorant par des crimes atroces la plus sainte des causes et n'inspirant que le mépris de l'armée; je gémissais, tout en faisant mon devoir, en voyant cette monstrueuse alliance, et j'appelais de tous mes vœux l'instant de pouvoir honorablement rentrer dans ma patrie.

« Le sort vient de fixer ma destinée : bientôt reconnu pour Français, je ne puis me dissimuler la fin qui m'est réservée, et je me résigne à mourir sous la décharge d'un peloton français; cependant, je pourrais vous convaincre des démarches que j'ai faites pour quitter le service espagnol : deux fois ma démission a été refusée; j'ai écrit au comte Lynch, maire de Bordeaux, ancien ami de mon père, au général Grouchy, son camarade d'enfance, pour obtenir leur protection et la possibilité de faire la guerre aux Anglais, sur mer ou aux îles; je n'ai point encore reçu de réponse, mais je suis convaincu des démarches qu'ils doivent avoir faites à cet égard. — Rassurez-vous, dis-je à Alfred, je suis honoré des bontés particulières du général Soult, je vais lui parler, et j'ai lieu d'espérer que tout cela tournera mieux que vous ne le pensez. En attendant, je vais vous faire soigner par le chirurgien du régiment; ma bourse est à votre disposition, mon bivouac votre gîte, prenez confiance. » Et, lui remettant une centaine de

francs pour ses premiers besoins, je le quittai et m'en fus trouver le général.

« Qu'y a-t-il donc de si intéressant, pour que vous quittiez les avant-postes? Vous seriez bien attrapé, me dit-il, en souriant, si on les attaquait. — Vous savez, mon général, lui répondis-je, que nous avons fait cinq dragons et un officier prisonniers; c'est pour ce dernier que je viens réclamer votre protection. — Eh bien! reprit-il, on va les envoyer en France; vous savez bien que nous ne faisons fusiller que les brigands pris les armes à la main. — Je le sais, mon général, mais je n'ignore pas non plus qu'un émigré français éprouverait le même sort, et c'est ce que je voudrais éviter à mon prisonnier. » Alors, lui retraçant la vie de ce jeune homme sous les couleurs les plus propres à émouvoir son âme généreuse, appuyant surtout sur les lettres qu'il avait écrites au général Grouchy et au comte Lynch, j'intercédai son appui. « Diable! mais cela devient fort romanesque, dit-il; il faut absolument que j'en fasse le rapport à mon frère, et je ne sais pas trop comment cela tournera; n'importe, vous êtes un adroit compère, en me rendant confident d'un fait aussi grave. Cependant, je vais en écrire au maréchal, et s'il se fâche trop, nous ferons évader votre protégé. Recommandez-lui bien le plus profond silence sur tout ce qui le concerne; qu'il espère dans le désir que j'ai de vous être agréable et l'intention où je suis de ne pas laisser périr misérablement un compatriote égaré. Retournez à vos avant-postes, et gardez-nous bien. »

Le caractère noble et franc de ce digne général ne pouvait point ajouter aux sentiments de reconnaissance et d'affection dont j'étais pénétré pour lui. Je me retirai heureux et satisfait de pouvoir détruire les sinistres pensées qui s'étaient emparées de cet intéressant jeune homme

Le soir même, conduit au quartier général de la division, en attendant la réponse du duc de Dalmatie, il engagea sa parole de ne faire aucune tentative d'évasion, et fut libre de ses actions.

Nous continuâmes notre marche sur Madridejos et Villarrubbia d'où le général fit partir le commandant Boëtieux, avec 200 chevaux, pour éclairer notre gauche, point sur lequel une partie de l'armée espagnole opérait sa retraite.

Le 13, la division coucha à Daymiel, ville assez considérable, devant servir pendant l'hiver de quartier général, pour la division du général Soult. Le soir, après avoir poussé une reconnaissance sur la route de Mançanarès, je vins établir mon bivouac un quart de lieue en avant de la ville, ramenant huit cavaliers espagnols égarés, qui tombèrent entre nos mains et nous apprirent que nous avions quelques milliers d'hommes de troupes réglées devant nous, sans compter de nombreuses bandes de guérillas.

Nous partîmes deux heures avant le jour, par une obscurité profonde, froide et humide, espérant surprendre l'ennemi dans la ville de Mançanarès; mais, prévenu d'avance, il s'était empressé de l'abandonner, en la laissant au colonel Vinot, qui s'y établit pour l'hiver, ayant sous ses ordres le 2e Hussards, le 21e Chasseurs et un bataillon du 45e de ligne. Dans l'après-midi, le général Soult retourna à Daymiel, avec la brigade d'infanterie Le Pêcheux, deux batteries d'artillerie légère, un escadron du 5e Chasseurs, et les administrations de la division; le reste des troupes fut réparti dans des cantonnements.

Le colonel Vinot qui commandait notre brigade, un des meilleurs officiers d'avant-garde de l'armée, connaissait trop bien l'activité et l'audace des guérillas qui nous

entouraient, pour se laisser surprendre; mais il voulait en outre leur inspirer de la crainte et les repousser loin de nos quartiers. Il prescrivit d'abord que le service fût fait comme aux avant-postes, qu'on monterait à cheval avant le jour, pour prendre position d'un côté ou d'autre, jusqu'à sept heures du matin, et que, rentrés dans nos quartiers, une partie de la troupe aurait toujours ses chevaux sellés.

Le 17, envoyé en reconnaissance sur Valdepeñas, avec l'ordre d'y pénétrer, peu s'en fallut que les 120 hussards que j'avais sous mes ordres n'y restassent tous, ainsi que moi. Un peloton de 25 chevaux, commandé par le lieutenant Menégrand, marchant 500 pas en avant de la colonne, rencontra une trentaine de dragons, qu'il chargea avec une telle impétuosité que les deux détachements entrèrent pêle-mêle dans la rue principale de la ville; mais, arrivé sur la place, deux bataillons espagnols le reçurent par une décharge à bout portant. Cette terrible fusillade me faisant pressentir la position critique de nos camarades, nous nous portâmes rapidement à leur secours; mais là, je m'aperçus que nous avions affaire à trop forte partie pour espérer de vaincre. Déjà, plusieurs hussards avaient été frappés et, pendant que le feu continuait, un détachement d'infanterie, appuyé d'une centaine de dragons, cherchait à couper notre retraite. Le bruit de cette fusillade, les hurlements affreux des Espagnols, qui criaient : *Muerte á los Franceses*, les habitants nous lançant de leurs fenêtres des pots, des bancs et des tables, produisaient une scène difficile à décrire.

J'ordonnai la retraite, avec injonction de se rallier 200 pas en dehors de la ville ; et, me plaçant à la tête d'un peloton d'arrière-garde, nous nous fîmes jour en chargeant résolument la troupe qui voulait nous barrer le pas-

sage. Atteint d'une balle à la cuisse et d'un coup de sabre sur le bras gauche, les hussards se groupèrent autour de moi, me croyant dangereusement blessé par la quantité de sang que je perdais. Enfin, sortis de cette désagréable position, nous nous retirâmes en bon ordre, au trot pendant une demi-lieue afin d'éviter le feu de l'infanterie; puis faisant tout à coup volte face, vis-à-vis d'un escadron qui nous suivait de fort près, gardant seulement quatre hussards près de moi, j'ordonnai la charge qui se fit avec une véritable furie. En peu d'instants, sept dragons tombèrent sous le sabre des hussards, plusieurs autres furent blessés et cette troupe, se sauvant en désordre, nous laissa tranquillement suivre notre route, emmenant cinq prisonniers.

Arrivés au petit village de Los Niños, où nous nous reposâmes une heure, un maréchal des logis, trois brigadiers et huit hussards, manquèrent à l'appel. Parmi nous se trouvaient onze blessés, plus ou moins grièvement, dont le lieutenant, qui avait un coup de baïonnette dans la jambe et deux coups de sabre sur la tête. Ma blessure à la cuisse, dont j'avais arrêté le sang en me la bandant fortement avec mon mouchoir, n'offrait aucun danger, la balle ayant traversé les chairs; celle du bras, bien que large et profonde, était peu de chose.

Au moment de nous remettre en marche, un brigadier et un hussard qui avaient trouvé moyen de s'évader de la ville parvinrent à nous rejoindre à travers les champs, ignorant le sort de leurs malheureux camarades.

Notre présence, en arrivant à Mançanarès, tira le colonel d'une grande inquiétude; les habitants, déjà prévenus de notre combat, ayant fait courir le bruit que nous étions tous pris ou tués. Pour ma part, disait-on, j'avais été accroché par les pieds à un arbre. Au moment où nous

arrivions, un détachement allait partir pour connaître la vérité sur ces bruits sinistres.

Le lendemain de cette échauffourée, le colonel partit avant le jour, avec la brigade, espérant suspendre l'ennemi, mais trouva Valdepeñas évacué pendant la nuit.

Il s'empara de la junte, qu'il menaça de faire pendre si, dans deux heures, on ne lui fournissait pas 100 000 réaux, 100 bœufs, 300 moutons, et 20 voitures d'orge, en punition de ce que les habitants avaient pris part au combat de la veille; et, continuant sa marche, il ramassa quantité de déserteurs, parmi lesquels se trouvaient plusieurs prisonniers français qu'on avait contraints d'entrer dans des régiments de ligne avec menace de les fusiller s'ils ne se battaient pas bien.

Ils nous apprirent que sept hussards avaient été tués, et que les trois autres, blessés grièvement, devaient être restés en ville. En effet, en revenant, on les trouva cachés chez une pauvre femme qui en avait pris soin et à qui le colonel donna 500 francs. Huit jours après ces différents événements, le général Soult arrivant de Daymiel, avec le 5e et le 10e Chasseurs, pour se joindre à la brigade du colonel Vinot à l'effet de pousser une forte reconnaissance, me fit l'honneur de me visiter. Il me trouva encore faible, par la quantité de sang que j'avais perdue, mais avec l'espoir de reprendre bientôt mon service. Il m'annonça que notre jeune prisonnier Alfred avait inspiré beaucoup d'intérêt à son frère, qu'il était parti pour la France avec un convoi, et que, selon toute apparence, il serait employé dans l'état-major de la Grande-Armée, ayant formellement déclaré qu'il aimerait mieux subir les conséquences de sa position que de porter les armes contre l'Espagne. Cette digne et honorable conduite et son refus énergique, loin de lui nuire dans l'esprit du duc de Dalmatie, l'avaient

déterminé, au contraire, à lui accorder sa protection. Cette nouvelle me combla de joie, ayant la ferme conviction qu'il m'informerait de sa position, aussitôt son sort décidé.

Le général, laissant la ville sous la garde du 45e de ligne, se mit en marche le 26, avec 500 chevaux, se dirigeant sur Tomelloso, où se trouvait un corps espagnol, tandis que le colonel Vinot, avec le 2e Hussards et le 21e Chasseurs, marchait sur Valdepeñas, où il arriva dans la journée, envoyant de cet endroit le capitaine Gérard, avec, un escadron, deux lieues plus loin, à Pozzo-la-Serrena pour y lever des contributions. Le lendemain, le capitaine Poitiers, commandant l'avant-garde du colonel Vinot, entra subitement dans la ville de Santa-Cruz, où se trouvaient quatre escadrons de dragons espagnols. Surpris à l'improviste, ils se sauvèrent dans le plus grand désordre, abandonnant bon nombre de chevaux, des équipages, des armes et 22 dragons qui tombèrent entre ses mains.

Dans ce même moment, les lieutenants Lavigne et Parau, envoyés sur la gauche avec leurs pelotons, rencontrèrent 200 dragons et lanciers, qu'ils culbutèrent et poursuivirent le sabre dans les reins plus d'un quart d'heure, après avoir tué un officier, çinq hommes et fait 17 prisonniers. Cette charge, faite avec la plus grande intrépidité, fit beaucoup d'honneur à ces deux jeunes officiers, arrivés nouvellement de l'École militaire de Fontainebleau.

Le soir, le colonel Vinot rentra à Mançanarès, avec ses prisonniers, un nombreux convoi de bestiaux, de grains et de vins.

Le général Soult, non moins heureux dans son expédition, revint dans la journée du 28, avec les quatre compagnies du 21e Chasseurs, ayant dirigé le 5e et le 20e Chasseurs sur Membrilla, d'où ils devaient regagner leur cantonnement.

Il avait, dans la journée du 27, surpris à Tomelloso un bataillon formant l'arrière-garde du général Frayre, au moment où il sortait de cette ville. Cette troupe qui devait aussi servir d'escorte aux équipages de ce corps et à un nombreux convoi, confiant dans la distance de dix lieues qui la séparait des Français, célébrait son départ par d'amples libations exigées des habitants lorsque l'apparition subite des chasseurs vint troubler leur joie. Hommes, équipages et convoi, tout fut enlevé dans un tour de main, sans tirer un coup de fusil, moins quelques fuyards qui purent porter au général espagnol la nouvelle de cet événement. Le 29, le général Soult retourna à son quartier général.

Trois jours après, les sérénades du jour de l'an furent un moment troublées par quelques coups de carabine tirés aux postes avancés. Une bande de brigands, espérant n'être pas aperçus des vedettes, s'étaient cachés dans un bois non éloigné de la ville; mais, découverts par une patrouille, ils prirent aussitôt la fuite, laissant en arrière trois des leurs, qui furent aussitôt fusillés sur place.

Le soir, le colonel Vinot donna un fort joli bal où se trouva réuni un assez grand nombre de femmes élégantes et gracieuses, oubliant, avec les officiers de la garnison, les haines politiques, pour se livrer à un plaisir plus doux, dont elles savaient apprécier tout le prix.

Enfin, après avoir gardé la chambre dix-huit jours, me trouvant en état de reprendre mon service, je demandai au colonel de faire partie d'une expédition qu'il projetait pour le 6, des renseignements lui ayant fait connaître qu'une guérilla assez considérable s'était établie à Tomelloso, sous la protection des troupes de ligne, revenues dans ces parages depuis l'expédition du général Soult. Nous nous mîmes en marche avant le jour, dans l'espoir

de la surprendre; mais, prévenus par des émissaires, envoyés par des traverses, nous trouvâmes l'endroit évacué depuis une heure. Cependant, le colonel, dans l'intention de ne pas faire une démarche inutile, continua son excursion avec sa brigade et m'envoya, avec 100 chevaux, sur Villa-Robledo, afin de communiquer avec les cantonnements de l'infanterie du général Darricau.

Harcelés journellement par les brigands, nous rencontrâmes, après avoir marché quelques heures, une bande de 60 cavaliers faisant partie de la troupe de Scaleco, chef renommé par son audace et sa férocité. Le lieutenant Covarovias, qui marchait en avant, avec le peloton d'avant-garde, craignant de voir échapper cette proie, se précipita dessus sans me donner le temps de le rejoindre et, la poursuivant avec acharnement, tua de sa main un officier et deux hommes, en prit 11 qui furent aussitôt fusillés, cette même troupe ayant, quelques jours avant, massacré un détachement d'infanterie surpris dans un village. Le soir, nous établîmes notre bivouac près d'une vaste posada, à trois quarts de lieue en arrière de la ville, où, nous entrâmes le lendemain, fort surpris d'apprendre que, la veille, 500 dragons espagnols étaient partis précipitamment, en apprenant par les fuyards de Scaleco qu'un corps de cavalerie considérable les suivait de près.

Ne voulant pas détruire cette opinion dans l'esprit des habitants de Villa-Robledo, je déclarai à la junte que, formant l'avant-garde de 2 000 chevaux, le seul moyen d'éviter leur présence était de payer sur-le-champ les contributions que j'étais chargé de reçevoir. En effet, peu d'heures après, nous nous remîmes en marche pour Socuellamos, lieu de rendez-vous que m'avait indiqué le colonel Vinot, où nous le rejoignîmes à sept heures du soir, avec un convoi d'argent, de bestiaux et de grains, ayant

fait, pendant ces deux jours, près de 15 lieues au milieu de l'ennemi.

Dans la journée du 11, nos éclaireurs enlevèrent un convoi de cinquante mules, dont deux portaient une somme considérable en or et en argent de France; les autres étaient chargées de marchandises anglaises, venant de l'Andalousie, se dirigeant sur Madrid. Cette prise importante vint coucher avec nous en avant de la Solana, d'où nous nous dirigeâmes sur Mançanarès, après une absence de six jours, amplement fournis de subsistances et d'argent avec lequel nous avions lieu d'espérer qu'on payerait la troupe, dont la solde était arriérée de dix-huit mois.

Le duc de Dalmatie informé que, contrairement aux règlements militaires, l'infanterie possédait une grande quantité de chevaux pris dans la dernière campagne, ce qui nuisait au bien du service et pouvait servir à remonter la cavalerie qui avait le plus grand besoin de réparer ses pertes, rendit un ordre du jour par lequel il était prescrit à tous les officiers d'infanterie du corps d'armée d'envoyer, dans un temps déterminé, au quartier général de la division de cavalerie légère, leurs chevaux dont le prix estimatif serait payé sur-le-champ ; passé cette époque, ils devaient être saisis et confisqués. Cette mesure, généralement approuvée, avait le double avantage de détruire l'abus grave et dangereux de voir les officiers de tout grade faire leur service à cheval et consommer une grande quantité de fourrage qu'ils ne se procuraient que par des voies illicites et au détriment de la cavalerie.

Chargé, avec un commissaire des guerres, de la réception et de la classification des chevaux, il me fut ordonné de venir me fixer, pendant cette opération, au quartier général de la division, où le général Soult eut l'extrême

bonté de m'offrir sa table, pendant mon séjour à Daymiel. Le lendemain de mon arrivée, le général reçut un rapport qui, tout brillant qu'il fût, ne laissa pas que de l'affecter par son résultat; un escadron du 5e Chasseurs et cinquante voltigeurs du 12e léger, envoyés pour courir ce pays, avaient rencontré, en avant de Ciudad-Réal, un parti espagnol de 600 chevaux. Le chef d'escadron Falguière, malgré son infériorité, ne balança point à l'attaquer; l'ennemi l'attendit de pied ferme et soutint courageusement trois charges consécutives pendant lesquelles la mêlée fut affreuse. Enfin, la persévérance des chasseurs et le courage des voltigeurs, attaquant à la baïonnette, finirent par triompher et mettre l'ennemi en fuite. Mais ce brillant succès avait coûté la vie au brave commandant Falguière, tué dans la seconde charge, après avoir étendu à ses pieds le colonel espagnol. Six chasseurs aussi avaient succombé et seize blessés étaient transportés sur des charrettes avec l'infortuné commandant. Quant à l'infanterie, un seul homme avait été blessé. Les Espagnols avaient eu, de leur côté, en tués, un colonel, deux officiers, et 15 hommes, puis 26 prisonniers montés, ce qui était loin de compenser la perte du brave Falguière, qui emporta les regrets de ses frères d'armes.

Peu de jours après, un assez grand nombre de chevaux étant arrivé, je commençai mon opération, de concert avec le commissaire des guerres, ayant soin de porter l'estimation à un prix assez élevé, afin d'adoucir le chagrin des officiers, dont plusieurs avaient des chevaux de prix, qui furent destinés à remplacer ceux d'officiers tués dans la dernière campagne. Cent chevaux furent dirigés sur les quartiers de la deuxième brigade, et 115 à Mançanarès, pour la première, qui reçut en même temps la décision du duc de Dalmatie, relativement à la prise du convoi

faite par le régiment. Le produit de la vente des 50 mules et des marchandises anglaises devait être distribué au détachement qui l'avait enlevé, et tout ce qui était or et argent versé dans les caisses du payeur de la division.

Ce fut à cette même époque que nous apprîmes les désastres de Russie, la ridicule conspiration du général Malet à Paris, et la demande d'hommes que l'Empereur voulait retirer d'Espagne pour renforcer sa garde et son armée, ce qui devait nous contraindre à resserrer nos lignes d'opérations et à abandonner peut-être le beau pays que nous occupions. Ma mission se continua tout le mois de janvier (1813) et une partie de février, avec un succès tout à fait inattendu : plus de 800 chevaux furent distribués à la division, ce qui la remit dans le meilleur état.

Le 15 février, j'accompagnai le général à Tolède, où il allait faire ses adieux à son frère que l'Empereur appelait près de lui. Ce départ produisit dans l'armée une sensation des plus pénibles. Le duc de Dalmatie, ainsi que je l'ai déjà dit, inspirait aux troupes la plus grande confiance par sa bravoure, son talent, son énergie et son infatigable activité. Sévère, mais juste, il protégeait le mérite qu'il appuyait de tout son crédit; ennemi déclaré des intrigants, il avait pour eux le plus profond mépris, et poursuivait avec acharnement les spoliateurs.

Son administration en Andalousie fut admirable, et lorsque les circonstances l'obligèrent d'abandonner ce magnifique pays, il emporta l'estime générale de la population. L'on doit donc concevoir la funeste influence que devait avoir l'absence d'un che aussi estimable. Lorsque j'eus l'honneur de lui présenter mes salutations et de lui exprimer mes regrets de le voir nous quitter, il daigna m'assurer qu'il avait été satisfait de ma conduite dans la dernière campagne et qu'avant peu j'en aurais la preuve;

en effet, ainsi qu'on le verra, il me demanda à l'Empereur pour aide de camp, en retournant en Espagne. Cette commission vint me trouver en Italie, où le Prince Eugène s'opposa à mon départ, en m'assurant un ample dédommagement à ce sacrifice, appuyé sur son attachement pour moi.

Le duc de Wellington ne pouvait tarder d'apprendre, non seulement le départ du duc de Dalmatie, mais encore celui des cadres des troisièmes bataillons et escadrons, qu'il emmenait avec lui, ce qui allait priver l'armée d'un nombre considérable d'excellents officiers et sous-officiers; il était donc présumable qu'il ne laisserait point échapper une circonstance aussi favorable pour lui. Aussi, devions-nous attendre une prochaine attaque de la part des Anglais, réunis aux masses espagnoles et portugaises, dont les troupes s'étaient considérablement augmentées. D'un autre côté, il ne pouvait nous manquer d'être harcelés par les nombreuses guérillas qui nous entouraient.

Cette situation devenait d'autant plus critique que l'Empereur, considérant l'Espagne comme secondaire dans la nouvelle lutte qu'il allait entreprendre en Saxe, avait ordonné de se tenir sur la défensive et de se retirer derrière le Tage, s'il y avait nécessité. La mission dont j'avais été chargé se trouvant terminée, je me préparais à rejoindre le régiment, lorsqu'un événement assez singulier me fit prolonger mon séjour de quarante-huit heures à Daymiel.

Un jeune soldat du train d'artillerie, mis en accusation, devait passer au conseil de guerre, pour avoir tué un de ses camarades de deux coups de sabre. La gravité de cette affaire laissait peu de chance de salut au coupable, bien qu'il intéressât tout le monde par son âge et sa conduite, irréprochable jusqu'au moment de cet assassinat, suite

d'une dispute qu'il avait eue avec un de ses camarades, dans laquelle celui-ci lui avait donné un soufflet. Justement exaspéré de cet outrage, il voulut vainement en tirer vengeance les armes à la main; son adversaire, loin de répondre à cet appel, profitant de sa force musculaire, l'avait foulé aux pieds et l'eût infailliblement tué si ses camarades ne l'eussent arraché de ses mains. Le jeune soldat, relevé, ne se possédant plus de fureur, tire son sabre et l'enfonce jusqu'à la garde dans le corps de son adversaire; mais, s'apercevant qu'il n'était pas encore mort, il lui porte un second coup dans le cœur et l'étend à ses pieds. Cette horrible scène, qui eut lieu sur la place publique en présence de nombreux spectateurs, finit par l'arrestation immédiate du coupable et sa mise en jugement.

Le colonel Dulong, du 12e d'infanterie légère, président du conseil de guerre, me proposa d'être son défenseur, ce que j'acceptai sans balancer, bien que je me sentisse peu fort dans l'art de l'improvisation; mais cette affaire se présentait à mes yeux sous un point de vue si peu défavorable, que j'espérais dans les inspirations dont j'étais pénétré.

Ma plaidoirie fut courte et précise, les faits étant constants et de nombreux témoins attestant en faveur du coupable; les injures, les provocations et les coups provenaient de la victime, dont la lâcheté avait exaspéré sa fureur; j'invoquai son honneur outragé, sa persévérance à demander satisfaction, qui lui avait été refusée non seulement avec ironie et mépris, mais suivie de voies de fait tellement violentes qu'il eût succombé sous les coups de ce furieux si on ne l'eût arraché de ses mains; je fis ressortir le droit de légitime défense, la conduite constamment bonne de l'accusé, tandis que son adversaire, mau-

vais soldat, ivrogne et querelleur, était détesté, et je terminai par conclure qu'il fût mis sur-le-champ en liberté. Enfin, malgré la persistance de l'officier remplissant les fonctions de commissaire impérial qui ne voyait qu'un assassinat contre lequel il demandait l'application de la peine capitale, mon client fut acquitté, à la satisfaction générale du nombreux auditoire qui assistait à ce drame.

Cette journée, qui me valut le suffrage de mes chefs et de mes camarades, joint au bonheur d'une bonne action, fut une des plus heureuses de ma vie. Le général Le Pêcheux, pour la compléter, donna un grand dîner et un bal en mon honneur, où je dansai de bon cœur; mais, en me retirant, une nouvelle jouissance m'attendait : tous les soldats du train, rangés sur deux haies, me présentèrent leur jeune camarade qui ne put résister au désir de m'embrasser avec toutes les marques de la plus vive reconnaissance; ses larmes furent ma récompense et mon honorable escorte m'accompagna jusqu'à mon logement, avec des démonstrations d'une sincère estime. Le lendemain de cet événement, en arrivant à Mançanarès, je trouvai le régiment dans une véritable affliction par le départ de plusieurs officiers et sous-officiers, allant à la Grande Armée pour remplacer les pertes qu'elle venait de faire; dans ce nombre, se trouvait un de mes amis les plus intimes, le brave capitaine Braun, passant avec son grade dans les Grenadiers à cheval de la Garde impériale. Cette douloureuse séparation de nos compagnons de gloire et de dangers nous fut d'autant plus sensible que, selon toute apparence, nous étions destinés à ne plus nous revoir, notre état n'étant guère une assurance de longue vie.

La prochaine évacuation de la Manche fut annoncée le 1er mars, par une lettre du général au colonel Vinot, lui prescrivant de réunir le plus de bestiaux possible, de faire

des provisions de grains, mais surtout de faire rentrer les contributions du pays que nous étions sur le point d'abandonner vraisemblablement pour ne pas y revenir de sitôt, l'armée devant se concentrer en avant de Madrid, et peut-être plus loin pour tenir tête aux Anglo-Portugais et Espagnols, qui commençaient à manœuvrer sur le Duero avec des forces imposantes. Plusieurs détachements envoyés par le colonel Vinot dans différentes directions, ramassèrent des approvisionnements considérables qui furent dirigés sur Daymiel, où nous vînmes joindre la division chargée de couvrir les mouvements rétrogrades de l'armée du Midi. Ce fut le 8 mars que nous évacuâmes Daymiel, laissant cette ville à la disposition de plusieurs guérillas, qui n'attendaient que ce moment pour y entrer, et peut-être faire payer aux habitants la bienveillante hospitalité que nous avions reçue. Nous nous dirigeâmes d'abord sur Arena, distant de trois lieues, où se trouvent les sources de la Guadiana et près desquelles il nous fallut passer un défilé fort étroit, sur un bac. Ce fut en cet endroit que je reçus le commandement de l'arrière-garde; avec 150 chevaux et 4 compagnies du 45e de ligne, ayant pour instructions de suivre les mouvements de la division à une demi-lieue de distance et de n'engager de combats qu'à la dernière extrémité.

Ce même jour, la première brigade resta à Camuñas, le 10e Chasseurs avec le 12e léger à Consuegra, le 5e à Tembleque et le quartier général à Madridejos. Le lendemain et le jour suivant, nous continuâmes tranquillement notre marche, sans apercevoir l'ennemi qui suivait notre mouvement à une distance assez éloignée. Nous apprîmes, dans le même temps, qne le maréchal Suchet devait évacuer Valence, après en avoir fait sauter les fortifications, et que le roi Joseph était sur le point de quitter Madrid,

pour se rendre à Valladolid, tandis que les généraux Caffarelli et d'Erlon effectuaient un mouvement rétrograde.

Le général Gazan, remplaçant provisoirement le duc de Dalmatie, occupait encore Tolède, qu'il devait bientôt abandonner.

Dans la soirée, deux reconnaissances, l'une sous les ordres du capitaine Poitiers, l'autre commandée par l'adjudant-major Leclerc, furent faites sur les flancs de l'ennemi : le premier eut un engagement assez vif, dans lequel il fit prisonniers 35 lanciers espagnols; le second moins heureux, ayant eu affaire à des forces très supérieures, avait perdu 5 hommes en faisant sa retraite.

Le jour suivant, en arrivant à Herencia, le général me fit partir pour Madrid avec 25 hussards, afin de porter des dépêches pour le roi qu'il croyait encore dans la capitale, et pour le payeur général de l'armée dont il réclamait des fonds pour sa troupe : il m'enjoignait de ne quitter ce dernier qu'avec une solution favorable. Les 25 lieues que j'avais à parcourir n'étaient point sans danger : les brigands qui occupaient les montagnes et les bois que je devais traverser étant toujours à l'affût pour attaquer les détachements, lorsqu'ils pouvaient le faire impunément. Fort heureusement, j'atteignis le 14e Dragons au moment où il quittait cette ville pour se diriger dans les environs de Madrid. Je me mis sous sa protection, en renvoyant mon escorte, ne gardant avec moi que mon hussard d'ordonnance et mon cosaque avec un mulet de bât, ayant laissé mes autres chevaux au régiment.

Le comte Gazan, chez qui je me présentai en arrivant à Tolède, le 14, partait ce même jour pour Madrid, appelé par le roi; mais, ne pouvant le suivre par la raison qu'il voyageait en poste sous l'escorte de détachements placés sur sa route, il m'y donna rendez-vous pour aviser aux

moyens de satisfaire aux demandes du général Soult. Je continuai donc de marcher avec le 14e Dragons, le colonel m'ayant promis qu'arrivé à sa destination, il me fournirait une escorte. En effet, le surlendemain, n'ayant plus que trois lieues à faire pour atteindre la capitale, il me fit accompagner par 20 dragons. Cette distance rapprochée m'inspirant une aveugle confiance, je faillis en devenir victime. Arrivé à une demi-lieue de Madrid, je venais de renvoyer mon escorte, croyant n'en avoir plus besoin, lorsque, me trouvant sur une hauteur, je vis, sur ma droite, sortir de derrière une masure quatre cavaliers se dirigeant sur moi; l'aspect de ces hommes armés ne laissant aucun doute sur leurs intentions, j'ordonnai à mon cosaque de s'empresser de gagner Madrid avec le mulet de bât qu'il menait en main et, tirant un coup de pistolet, pour donner l'éveil aux dragons qui venaient de me quitter, mon hussard et moi fonçâmes, le sabre en main, sur les brigands; les dragons, de leur côté, avertis par la détonation, arrivant ventre à terre, nous donnâmes la chasse à ces quatre hommes, dont un tomba entre les mains du maréchal des logis qui lui passa son sabre au travers du corps et s'empara de son cheval.

Pendant ce temps-là, mon cosaque avait gagné les postes avancés où je le rejoignis, fort satisfait d'avoir échappé à une embuscade qui pouvait me coûter la vie ou tout au moins la perte de mes cantines assez bien pourvues.

Le roi venait de partir ce même jour pour Valladolid avec le comte Gazan qui avait donné l'ordre au général Avy, commandant la place, de me garder à Madrid pour y attendre les instructions qu'il devait m'envoyer pour le général Soult; il avait aussi laissé une lettre pour le payeur général, avec l'injonction de faire droit à la demande dont j'étais porteur.

L'accueil du général Avy fut on ne peut plus gracieux Nous nous étions souvent rencontrés, dans le monde, à Paris, et plus tard retrouvés, lorsqu'il faisait partie de la division de cavalerie légère. Il eut l'obligeance de me présenter dans plusieurs maisons; l'inquiétude la plus grande y régnait et nul ne pouvait se faire illusion sur la gravité des circonstances. Quant à moi, assez indifférent sur les affaires politiques de l'Espagne, n'envisageant cette position que sous le point de vue militaire, je ne pouvais admettre qu'une armée de 80 000 Français pût se laisser débusquer avec la même facilité qu'un lapin dans son clapier; aussi, tout au plaisir de me trouver dans cette belle capitale où naguère j'avais passé de si tristes moments, je ne pensai qu'à jouir de son agréable séjour.

Un pressentiment, en allant à Madrid, qui semblait me présager du bonheur, ne tarda point à se réaliser : en apprenant que la charmante marquise d'Albinosa, qui m'avait si bien accueilli à Ségovie, y était depuis quelque temps, je m'empressai d'aller lui présenter mes hommages. Sa belle maison représentait tout ce que la civilisation la plus élégante a de plus raffiné : un vestibule décoré de statues servait d'asile à des arbustes frileux; des fleurs rares garnissaient les degrés de l'escalier; les différentes pièces des appartements étaient meublées avec une recherche extrême et aucune ne ressemblait à l'autre.

Là, s'étalaient, écrasés sous leurs lourdes dorures, les meubles du temps de Philippe IV; ici, régnaient des divans ayant pour dossier la natte américaine appliquée sur les murs; plus loin, c'étaient des fauteuils sculptés, le prie-Dieu surmonté d'une image de la Vierge, le lit gothique avec ses quatre colonnettes en spirale, son ciel massif, ses épaisses draperies, une cheminée nue et sans ornements,

la vieille horloge criarde et les sombres vitraux en ogive. Plus loin, on trouvait une sorte de bazar, entassement de curiosités venues de tous les pays, depuis les échantillons de porcelaine chinoise, à la teinte bleuâtre, jusqu'aux peaux de léopards, aux flèches empoisonnées des sauvages, et plusieurs stylets de différentes dimensions. Partout, des gravures, des albums, des instruments de musique, et nulle part des livres. Au milieu de ma surprise et de mon admiration sur tout ce que je voyais si contraire aux habitudes du pays, apparut la gracieuse marquise, dont l'accueil empressé ne me laissa aucun doute sur le plaisir qu'elle éprouvait à me revoir. Elle m'apprit que son mari, peu soucieux d'avoir aucun contact avec la nouvelle cour et persévérant dans son système de nullité politique, préférait l'habitation de ses terres au tracas d'une ville toujours en ébullition. Mais cette aimable personne n'était pas sans inquiétude sur les bruits sinistres qui se répandaient, et, craignant de voir sa maison envahie à l'arrivée des troupes qu'on attendait à Madrid, elle m'engagea à tâcher d'obtenir de l'autorité un logement chez elle, afin de lui éviter le désagrément d'avoir un officier qu'elle ne connaîtrait pas. Cette proposition m'était trop agréable pour ne pas m'empresser d'y satisfaire; et, dès le soir même, grâce à l'entremise du général Avy, je vins m'établir sous son toit hospitalier.

Bientôt, s'établirent entre nous de ces rapports dont le souvenir reste à jamais gravé dans le cœur, et je vis que mes pressentiments ne m'avaient point trompé. La marquise, avec ses vingt-deux ans, était belle sans coquetterie, affable sans prétention; des yeux noirs pleins d'expression, une bouche vermeille laissant voir deux rangées de petites perles, une tournure ravissante, et des mains, aussi bien que ses pieds, d'une petitesse extrême : telle était cette

adorable femme, pour qui l'amour était une loi, le plaisir un devoir, et dont le souvenir est un des plus agréables de ma vie.

Le 24 mars, le quartier général de l'Armée du Midi vint s'établir à Madrid; le lendemain, le colonel Vinot y arriva, ayant obtenu la permission de venir se reposer de ses fatigues; sa santé était assez mauvaise et une ancienne blessure qui venait de se rouvrir demandait des soins et de la tranquillité. L'attachement qu'il me portait et celui que j'avais pour lui me faisant désirer qu'il habitât avec moi, j'obtins facilement de la marquise l'autorisation de lui offrir, en son nom, un appartement qu'il accepta, à notre joie commune, bien certain qu'il serait traité en ami. Trois jours après son installation, il apprit la fâcheuse et bien triste nouvelle que son escorte, en s'en retournant, s'étant imprudemment arrêtée dans un village, avait été cernée par plus de 200 brigands; six hussards avaient été tués et, sans l'approche d'une colonne d'infanterie qui venait s'établir dans cet endroit, tout le détachement eût été infailliblement massacré. A ces pénibles détails vinrent s'en joindre d'autres, quelques jours après, qui nous affectèrent beaucoup.

Le colonel Duchâtel, arrivé nouvellement de France pour prendre le commandement du 21e Chasseurs qui se trouva vacant (le colonel Vinot étant à la tête de la brigade), venait d'avoir une affaire malheureuse contre plusieurs bandes réunies, et, bien qu'il les eût mises en déroute en leur tuant beaucoup de monde, ce succès ne pouvait compenser la perte faite par la brigade, qui avait eu 10 hommes tués et 40 blessés, parmi lesquels se trouvaient deux officiers; et, pour ajouter à ce chagrin, 20 hussards du régiment étaient appelés pour passer dans les Chasseurs de la Garde impériale. Nous vîmes arriver ces

braves compagnons d'armes, qui nous quittèrent les larmes aux yeux, pour se joindre à une colonne de plus de 800 cavaliers d'élite, enlevés de différents régiments et allant à la Grande Armée. Cette perte, jointe à celles éprouvées devant l'ennemi, aux maladies et aux cadres partis au mois de mars, réduisait beaucoup la cavalerie et lui ôtait cette énergique ardeur si nécessaire dans le moment présent. J'écrivis, à cette même époque, au général Soult, alors à Tolède avec sa division, pour l'informer que, non seulement la mission dont il m'avait chargé ne se terminait point, mais qu'il n'y avait pas de raison pour qu'elle eût une fin, le roi et les troupes allant en France ayant vidé les caisses du payeur général. Il me répondit que, devant bientôt venir occuper les environs de Madrid, je pouvais y rester, m'engageant à bien m'amuser en attendant les occupations qu'il comptait me donner incessamment. Je n'avais certes pas besoin d'une semblable recommandation, car, tout à fait absorbé dans les douceurs de la lune de miel, je jouissais avec un bonheur inappréciable d'un bien dont je craignais à chaque instant de perdre la possession; de son côté, la marquise, dont la passion semblait du délire, ne pouvant se faire illusion sur la durée de notre liaison, redoutait le moment où il faudrait nous séparer.

Je fus, avec elle, un matin, visiter le palais du roi, un des beaux monuments de l'Europe, s'il était achevé. Les appartements étaient magnifiquement décorés et ornés de quantité de tableaux des plus grands maîtres; au milieu de la richesse et de la somptuosité des meubles, se distinguait particulièrement une table, toute en pierres précieuses, estimée plus de 1 500 000 francs. Des glaces de la plus grande hauteur, provenaient de la manufacture royale de Saint-Ildefonse; la bibliothèque renfermait

quelques manuscrits intéressants, et beaucoup de caisses, nouvellement arrivées de Paris, semblaient attendre le moment d'y retourner.

Ce beau séjour paraissait alors triste et désert; les appartements habituels du roi étaient encore tout garnis d'objets familiers à son usage; tout se trouvait en place, comme s'il était sorti pour se promener; cependant il ne devait plus y rentrer. Déjà commençait la fin de ce règne éphémère : on pensait à emballer les objets précieux, et la physionomie des gardiens attestait leur peu de confiance dans un retour annoncé cependant publiquement.

XIX

RETRAITE DE L'ARMÉE
ÉVACUATION DE L'ESPAGNE

Ce fut le 4 avril que le grand quartier général quitta Madrid pour se porter, avec une division d'infanterie, sur Avila, dans la Vieille-Castille, où une partie de l'armée devait se réunir. Le lendemain, le général Avy, à la tête d'un convoi considérable composé en partie des familles attachées à la cour, se mit en marche pour Valladolid, où se trouvait le roi. Cette évacuation produisit une grande sensation sur les habitants, qui redoutaient à chaque instant la présence des guérillas réunis en assez grand nombre dans les environs de la capitale, où ils avaient fait afficher qu'avant peu ils viendraient la rançonner. Plusieurs de leurs détachements s'étaient même présentés jusqu'aux portes de la ville en tirant sur les postes avancés.

Vainement avais-je engagé la marquise à suivre le convoi, elle m'avait déclaré qu'elle ne quitterait Madrid que le jour où j'en sortirais. Cette femme adorable renfermait, sous une enveloppe délicate et mignonne, une âme remplie de courage et d'énergie; mes supplications furent inutiles; sa radieuse tranquillité avait quelque chose

d'idéal; cependant, pour me rassurer sur mes craintes, elle me fit connaître les moyens qu'elle avait pris pour se rendre à Ségovie sans danger; nous continuâmes donc de jouir des courts instants qui nous restaient à passer ensemble.

Le général Leval, à la tête de sa division, commandait alors Madrid; sa position était assez critique, ayant sa gauche dégarnie du côté d'Aranjuez. Il fit prévenir les habitants qu'au premier coup de canon, toutes les troupes civiques eussent à prendre les armes, pour se réunir au Retiro. Cette mesure, qui donna d'abord l'alarme dans la ville, avait pour motif de maintenir une populace toujours prête à se livrer aux plus grands excès, et, par ce moyen, protéger la tranquille évacuation de Madrid, si l'on était contraint de l'abandonner, ce qui paraissait d'autant plus présumable que la garnison ne se montait pas à plus de 6 000 hommes tandis que l'ennemi en avait déjà plus de 15 000 et que l'armée Anglo-Portugaise continuait son mouvement sur le Duero. Cependant l'arrivée de la cavalerie du général Soult, qui vint s'établir le 10 à Getafe, distant de Madrid de cinq lieues, rendit le calme aux habitants et nous permit d'opposer une vive résistance ou, du moins, de n'être pas trop pressés dans nos mouvements rétrogrades, lorsque les circonstances l'exigeraient.

Le lendemain, averti par la rumeur publique qu'un parti de 2 ou 300 chevaux venait de se montrer à un quart de lieue de la ville, trois compagnies de voltigeurs, auxquelles je me joignis avec mon hussard et six dragons, les mirent bientôt en fuite; mais il n'en fut pas de même d'un détachement de 25 dragons du 14e; entourés par plus de 400 brigands, ils furent tous massacrés, à l'exception de l'officier, laissé pour mort et dépouillé, qui parvint à s'échapper couvert de blessures.

Le 12, le général Soult vint à Madrid pour se concerter avec le général Leval, sur les moyens à prendre pour la défense de la ville et chasser les nombreuses bandes qui l'entouraient; plusieurs détachements devant être formés à cet effet, je reçus l'ordre de me rendre à Getafe, pour y prendre le commandement de 150 chevaux et de 200 hommes du 12e léger, avec l'intention de poursuivre les brigands avec acharnement.

Lorsqu'il fallut me séparer de cette femme aimante et bonne, sans espérance de nous revoir jamais, ses larmes et sa douleur furent les dernières preuves de sa tendresse, et nos adieux douloureux, l'expression de nos sentiments.

Au moment où je montais à cheval, la marquise partait pour Ségovie, laissant sa maison sous la protection du colonel Vinot, toujours souffrant, et attendant d'un moment à l'autre sa commission de général de brigade qui lui avait été annoncée d'une manière positive. Ainsi se termina une des douces et agréables liaisons de ma vie, dont la durée n'eut qu'un mois d'existence.

A la mission d'attaquer et poursuivre l'ennemi, était jointe celle de lever les contributions dues au gouvernement et d'enlever le plus de grains et de bestiaux possible, en échange d'un simple reçu : preuve certaine, par cette mesure sévère et vexatoire, de notre prochain départ et du peu d'espoir qu'on avait de revenir de sitôt dans le pays.

Le comte de la Peña, général espagnol, occupant, avec trois mille hommes, Talavera, d'où il lançait des partis dans la montagne, je reçus l'ordre de prendre cette direction, le 14, tandis que le colonel Duchâtel de son côté, avec la brigade marchant dans la plaine, chercherait à les tourner.

Sur les cinq heures du matin, les éclaireurs trouvèrent,

dans une maison isolée, au milieu d'un taillis, un cheval tout équipé et un uniforme de lancier espagnol; peu d'instants après, deux paysans surpris dans le bois, ayant affirmé qu'un détachement de 50 chevaux se trouvait à un quart de lieue, furent pris pour guides, avec promesse d'une bonne récompense s'ils nous conduisaient bien; mais, après de nombreux détours, nous apercevant que nous étions égarés, deux coups de pistolet furent le prix de leur infidélité.

Passant ensuite la rivière de la Guadiana, nous arrivâmes vers les dix heures au village de Casarubios, où 25 chasseurs du 10e m'attendaient, pour me remettre de nouvelles instructions du général, m'informant qu'il s'établissait à Navalcarnero, trois lieues en arrière de nous, m'indiquant plusieurs points de direction, dans le cas où je serais obligé de me replier.

Profitant de la circonstance de ce détachement, je le renvoyai avec un nombreux troupeau de bœufs et de moutons, que j'avais reconnu dans un pacage et que nous enlevâmes facilement.

Dans la journée, l'alcade de Aracola se sauvant après avoir été maltraité et pillé par le chef de bande don Ribero, tomba entre nos mains et, dans son désir de vengeance des mauvais traitements que lui et ses habitants avaient éprouvés, il m'apprit que ce chef de guérillas avait une troupe considérable, et qu'informé de notre présence dans le pays, il se proposait de nous attaquer.

Bien que peu confiant sur de semblables rapports, cet endroit m'étant indiqué dans l'exploration que j'avais à faire, je me proposai de m'y rendre le lendemain de grand matin, gardant l'alcade en otage, et nous établîmes notre bivouac de nuit un quart de lieue en arrière de Casarubios, dans un petit bois d'oliviers, avec défense d'allumer des

feux, et en recommandant la plus grande tranquillité.

Le lendemain, en arrivant sur les hauteurs de Aracola, de grand matin, nous aperçûmes, dans l'éloignement, une troupe en bataille qui semblait nous attendre avec résolution; mais, à mon grand étonnement, je reconnus bientôt le commandant Piola, parti la veille d'Illescas pour aller en reconnaissance sur Santa-Cruz.

Ribéro, prévenu de notre marche, s'était empressé de fuir dans la direction de Carmona, ce qui me priva de la satisfaction de le rencontrer, ainsi que je l'espérais. Je levai les contributions de Aracola, d'où je partis à midi, laissant un poste d'observation jusqu'au retour du commandant Piola. En arrivant à Casarubios où j'arrivai le jour, une nouvelle dépêche du général Soult m'y attendait pour m'informer que le commandant Boëtieux partant le lendemain, avec 200 chevaux, dans l'intention de surprendre l'ennemi à Mentrida, je devais marcher dans cette direction, venir ensuite à Illescas, où se trouverait la deuxième brigade, et là, je recevrais des instructions pour me rendre à Madrid.

L'expédition du commandant Boëtieux eut un plein succès : plus de 30 brigands tombèrent sous les sabres de ses chasseurs, et cette troupe, fuyant en désordre, vint en partie sur mon avant-garde qui lui tua sept hommes et en prit cinq qui furent à l'instant fusillés.

Dans la soirée, je repassai la Guadiana, avec un convoi de bestiaux considérable, et nous arrivâmes à Illescas, ayant fait douze lieues. Le lendemain, une escorte de 15 chasseurs du 5e m'accompagna jusqu'à Madrid, où j'arrivai à midi; je trouvai, en entrant chez le colonel, plusieurs officiers et sous-officiers du régiment partant pour France; les uns avec leur grade dans la Garde impériale, les autres allant au dépôt y chercher des conscrits.

C'était la troisième fois que nous nous séparions de nos braves camarades depuis quatre mois; aussi le régiment se trouvait-il réduit à 17 officiers, au lieu de 40 lorsque j'y arrivai et, pour surcroît de désagrément, sur le point de perdre son colonel.

Après quarante-huit heures de séjour dans la capitale, ma mission terminée, je partis le 20 avril, avec le colonel qui voulait reprendre le commandement de sa brigade pour une expédition qui devait avoir lieu ce même jour. A midi, la division du général Soult, renforcée d'une brigade d'infanterie et d'une de dragons sous les ordres du général Docimancé, se dirigea sur la ville d'Alcala, en en avant de laquelle l'Impecinado, chef de guérillas assez célèbre, avait pris position avec 6 000 hommes, dont une partie troupes de ligne et six pièces de canon. Après deux heures de marche, nous arrivâmes en face de l'ennemi retranché en arrière de la petite rivière de Gavena, d'où il fut lestement débusqué par les voltigeurs et le 2e Hussards qui firent une centaine de prisonniers. Vainement l'Impecinado voulut rallier sa troupe en avant de la ville; les deux régiments d'infanterie l'ayant attaqué à la baïonnette, en peu d'instants quatre pièces de canon furent enlevées; et cette troupe qui, quelques heures avant, insultait notre avant-garde par ses cris et ses injures, maintenant dans la plus complète déroute, fuyait en désordre, tombant sous nos sabres et mettant bas les armes en implorant notre pitié. Nous fîmes 2 000 prisonniers; grâce à la nuit et à une montagne avoisinant la ville, le reste parvint à s'échapper, laissant sur le terrain plus de 800 morts.

La ville d'Alcala, grande, bien bâtie et populeuse, fut envahie par nos troupes que le général eut l'imprudence de laisser entrer; l'infanterie s'y livra aux plus affreux excès, pillant et saccageant sous la protection de la nuit;

à peine les officiers pouvaient-ils garantir les maisons où ils étaient établis. Pour ma part, je fus obligé de mettre le sabre à la main, avec l'appui de mes hussards d'ordonnance, contre six soldats ; nous parvînmes à les chasser et sauvâmes une famille dans laquelle se trouvaient plusieurs jeunes personnes qui fussent indubitablement devenues les victimes et la proie d'une soldatesque ivre et féroce. Cet horrible désordre dura plus de deux heures, malgré tout ce que firent les officiers et le général lui-même qui sabra plusieurs de ces furieux. Quatre hommes, pris au moment où ils violaient une jeune fille, furent à l'instant fusillés. Enfin, le jour vint arrêter cet affreux désastre ; le général, avant de quitter la ville, fit passer par les armes, sur la place, trois autres soldats ; mais cette punition, quoique juste et sévère, ne pouvaient réparer tant de calamités et nous laissâmes ces malheureux habitants plongés dans le désespoir, ayant le cœur ulcéré et vouant à l'exécration le nom français.

Nous côtoyâmes, une partie de la journée, les bords de l'Henarez, observant les mouvements de l'ennemi qui cherchait à se rallier. Le soir, le général Soult vint s'établir au village de Guadalaxara, avec l'infanterie, l'artillerie, les dragons en avant, tandis que le 21e Chasseurs et le 2e Hussards s'établissaient à Cavanillas.

Notre position en Castille devenait tous les jours plus critique : les forces ennemies s'aggloméraient autour de nous ; de nouvelles bandes se formaient, s'appuyant les unes sur les autres, pour nous enfermer dans un rayon qui se rétrécissait tous les jours davantage. Mais, semblables aux lions qu'on veut mettre en cage, nous faisions face de tous côtés, combattant toujours avec le même courage et la même énergie, bien assurés que ce n'était plus pour la conquête, mais pour l'honneur et la gloire

de nos armes, et bientôt peut-être pour opposer une digue à l'envahissement de notre territoire ; car il n'y avait plus d'illusion à se faire sur la possibilité de conserver l'Espagne. Cette nation, si courageuse, si fière de son indépendance, n'était plus réduite à se défendre ; elle nous attaquait aujourd'hui avec toute l'énergie et l'ardeur qu'inspire une bonne cause, qu'elle gâtait malheureusement trop souvent par des vengeances horribles qui nécessitaient de notre part de terribles représailles. Nous étions dans la situation d'un malade luttant contre un mal qui doit l'emporter, et nous devions considérer les Anglais comme devant en terminer le dernier accès. Mais, en ce moment, ceux-ci obligés de retourner en Andalousie pour y calmer des troubles graves survenus à Cadix et à Séville, nous pouvions facilement arrêter l'impétuosité des Espagnols, qui agissaient sans ensemble ; aussi marchions-nous toujours au-devant d'eux, avec l'assurance de les vaincre. C'est à ces considérations que nous devions de rester plus longtemps à Madrid que nous n'avions eu lieu de l'espérer.

Le 24 avril, le général Soult, laissant partie de ses troupes en position, prit avec lui la cavalerie légère pour reconnaître les débouchés de la Sierra de Colmenar, où nous ramassâmes des contributions considérables, plusieurs milliers de têtes de bestiaux et une immense quantité de grains pour l'approvisionnement de l'armée et de la capitale, où je l'accompagnai le 25. Cette circonstance me fut d'autant plus agréable que j'y trouvai des nouvelles de la marquise : sa lettre, remplie des sentiments les plus tendres, exprimait son chagrin d'avoir quitté Madrid, et combien elle se repentait de s'être rendue à mes suggestions, vivant tristement dans une campagne aux environs de Ségovie et n'ayant d'autre distrac-

tion que le souvenir des jours heureux que nous avions passés ensemble. A cette lettre, que me remit son majordome, était jointe une boîte renfermant son portrait et un petit peigne à moustaches en or garni de diamants. L'aspect de ce joli bijou me rappela qu'un jour, où elle voulait me faire un cadeau que je trouvais trop précieux, je l'avais refusé en lui disant que je ne voulais que son cœur et un peigne à moustaches; aussi, en lui exprimant combien j'étais heureux de posséder son image chérie, je lui témoignai ma surprise d'un présent qui aurait eu le même prix à mes yeux s'il eût été en écaille.

Le lendemain de notre arrivée, le général Soult me chargea d'être l'ordonnateur d'un grand déjeuner qu'il voulait donner aux généraux, aux colonels et à plusieurs officiers de la division; au déjeuner succéda une partie où je gagnai 60 onces d'or (près de 5 000 fr.). Cette bonne fortune inattendue, toujours bien accueillie par un officier de hussards, vint augmenter mon capital, et je me promis d'éviter l'occasion d'en faire la restitution.

De nouvelles dispositions ayant été prises pour utiliser le peu de temps qu'on prévoyait avoir à rester dans la Castille, les troupes firent un mouvement: Tolède fut de nouveau occupé par la brigade d'infanterie du général Maransin et le 5e Chasseurs; le quartier général de la division, avec un bataillon du 45e, le 10e Chasseurs et la 1re brigade de cavalerie légère, allèrent à Illescas, en éclairant les bords de l'Alberche; 50 chevaux, avec deux compagnies d'infanterie, placés à Getafe, furent chargés de protéger les communications avec la capitale, tandis que plusieurs détachements avaient la mission d'explorer le pays.

Envoyé en reconnaissance au delà de l'Alberche, avec 100 hussards, nous arrivâmes d'abord à Escalona, ville assez considérable, dominant cette rivière. J'appris, par

l'alcade, que, la veille, 200 lanciers espagnols étaient venus lui ordonner de préparer, dans son arrondissement, dix mille rations pour un corps espagnol précédant la marche d'une division anglaise, ce qui ne m'empêcha point de continuer ma route, ayant toutefois le soin de marcher avec circonspection.

Peu avant le village de Nombela, une centaine de cavaliers prirent la fuite à notre approche, et nous laissèrent fort tranquillement lever des contributions dans un rayon assez étendu.

Sur les cinq heures du soir, prévenu par un espion que l'ennemi était revenu à Escalona, nous partîmes subitement pour le surpendre; une cinquantaine de lanciers, dont plusieurs étaient à pied, se trouvaient sur la place; notre apparition, tout à fait inattendue, produisit un tel effroi sur cette troupe qu'en moins de cinq minutes, sept tombèrent sous nos sabres et 19 restèrent entre nos mains, aussi bien que leurs chevaux que nous conduisîmes dans la nuit au bivouac de la brigade. Le lendemain, nous apprîmes avec une véritable satisfaction que le colonel Vinot, nommé général de brigade, conservait son commandement.

Le 10 mai, je fus envoyé à la poursuite d'une bande de brigands, qui venait de surprendre un détachement du 5e Chasseurs. Lorsque j'arrivai sur le lieu du désastre, huit hommes étaient étendus sans vie, cruellement mutilés, et entièrement dépouillés, attestant la barbarie de ces bandits qui m'échappèrent à la faveur d'un bois, abandonnant une partie du convoi qu'ils avaient enlevé.

De retour à Illescas, j'appris que l'imprudence d'un lieutenant du 45e de ligne était cause de ce malheureux événement; cet officier, au lieu de marcher avec sa troupe, de concert avec les chasseurs, était resté dans un village

fort en arrière du convoi, sans pouvoir lui porter secours au moment où les brigands l'attaquèrent. Le général, justement mécontent d'un pareil oubli du devoir, venait de livrer cet officier à un conseil de guerre.

Le surlendemain de cette désastreuse affaire, je reçus la nouvelle mission d'aller en partisan, avec deux escadrons pris dans les 10e, 21e Chasseurs et 2e Hussards, auxquels étaient joints 400 hommes du 12e d'infanterie légère commandés par le capitaine Boisgelin, vieux troupier ne sachant que se battre, mais le faisant en toute conscience. Il m'était prescrit de pénétrer le plus avant possible dans la montagne, d'où je devais tâcher de débusquer l'ennemi afin de lever les contributions du pays qu'il était important de faire rentrer avant l'évacuation que l'on croyait devoir être prochaine. Cette opération était assez épineuse, mais, confiant dans les hommes que j'avais sous mes ordres, qui savaient le sort qui nous était réservé si nous tombions entre les mains des Espagnols, j'étais certain que chacun ferait bien son devoir.

Nous repassâmes l'Alberche, le 13 au matin avant le jour, et pénétrâmes dans les montagnes couvertes de bois et de pâturages où de nombreux bestiaux avaient été conduits dans l'espoir de les soustraire à nos recherches. Plusieurs villages, saisis de crainte à notre approche, s'empressèrent de satisfaire aux ordres dont j'étais porteur. Le soir, en arrivant au bourg d'el Prado, j'y trouvai le commandant Laurent, du 45e de ligne, marchant avec une colonne de 500 hommes dans la direction d'Oropesa ; nous convînmes de nous soutenir en cas d'urgence, et, à cet effet, nous échangeâmes l'indication des lieux que nous avions à parcourir. Le lendemain nous atteignîmes Cadalso, ville assez considérable où j'avais à lever de fortes contributions.

La résistance et les menaces des habitants m'ayant contraint d'user de ce droit incontestable qu'on appelle la force, je fis arrêter l'alcade et plusieurs membres de sa junte, et bientôt, 100 000 réaux, 32 bœufs et 200 moutons partirent pour le quartier général de la division avec dix paysans de réquisition pour les conduire sous l'escorte de 50 fantassins et 12 chasseurs, auxquels j'indiquai un point de ralliement pour le lendemain.

A la nuit tombante, un poste de cinquante hommes, laissé sur la place de l'Hôtel-de-ville tandis que nous établissions notre bivouac à un demi-quart de lieue en dehors, fut subitement attaqué sur les onze heures du soir. Averti par la fusillade, j'accourus aussitôt avec dix hussards et le reste de l'infanterie; toutes les maisons étaient illuminées pour éclairer trois ou quatre cents guérillas qui comptaient surprendre et enlever le poste; mais deux décharges à bout portant en avaient eu raison. Nous trouvâmes tout terminé : huit hommes gisaient sur la place, deux autres grièvement blessés expirèrent quelques instants après, et l'ennemi avait pris la fuite après cette réception.

L'alcade fut contraint de donner deux cents douros au détachement, et le reste de la nuit se passa fort tranquillement. Dès la pointe du jour, nous nous remîmes en marche, explorant les lieux qui m'étaient indiqués. Sur le midi, nous fûmes rejoints par le détachement envoyé la veille; il avait rencontré une compagnie du 45e de ligne, envoyée sur notre route pour recevoir le convoi et, en revenant, avait surpris dans un cortijo (ferme) quinze brigands couchés; sept avaient été tués et onze chevaux pris : trois valant la peine d'être gardés, je fis abattre les autres. Pendant la nuit suivante, bivouaquant en arrière de Nombella, quelques coups de fusil tirés dans le lointain nous

firent tenir sur nos gardes. Le matin du 17, sortant du village où j'étais entré pour faire manger la troupe, nous fûmes assaillis par deux cents cavaliers et une masse considérable de fantassins, qui comptaient nous surprendre. Plusieurs décharges les mirent en déroute, après toutefois nous avoir tué deux hommes du 12e léger, et blessé trois chasseurs. Poursuivis vivement par un détachement du 10e Chasseurs, formant l'avant-garde, ils eurent sept hommes tués, et cinq pris qui subirent le même sort. Ce même jour, sur les dix heures, un détachement du 21e Chasseurs, envoyé par le colonel Duchâtel, vint me donner l'avis qu'un parti considérable ayant passé le Tage, j'eusse à me tenir sur mes gardes, parce que je serais probablement attaqué, et dans le cas où je ne me sentirais pas à même de combattre avec avantage, il m'était prescrit de me retirer en arrière de l'Alberche, où je trouverais la brigade alors sous ses ordres, le général Vinot venant de partir pour Madrid.

Continuant notre marche à travers des chemins presque impraticables, l'avant-garde aperçut une trentaine de cavaliers sortant du village de Nuño-Gomez, qu'on ne put joindre; mais sur les cinq heures du soir, en arrivant, près d'el-Réal-San-Vincent, prévenu que l'ennemi y était, je ne balançai point à l'attaquer, bien que ses forces me fussent inconnues. Cette détermination avait deux motifs puissants : le premier, d'exécuter les ordres que j'avais reçus ; le second, que la moindre retraite pouvait nous être très préjudiciable dans les montagnes et entourés par des bandes de guérillas que j'étais certain de vaincre, tant qu'elles ne seraient pas soutenues des troupes de ligne.

L'infanterie, marchant en deux colonnes, devait tourner la ville, tandis que nous nous dirigions dessus; en avant,

trois cents chevaux, soutenus par quatre ou cinq cents fantassins, nous attendirent d'abord assez résolument mais, dès l'instant que le 12e léger commença son feu en pénétrant dans la ville, nous entrâmes en charge avec une telle vigueur que l'ennemi, tournant bride, jeta le désordre dans son infanterie que nous poursuivîmes jusque dans la ville, en y répandant la terreur. Les décharges des feux de peloton, les coups de sabre et de baïonnette, les hurlements des brigands ne sachant dans quelle direction fuir, les habitants tirant sur nous de leurs fenêtres, offraient un spectacle de carnage horrible qui dura près d'une heure, et ne se termina que par la mort de soixante-cinq hommes, et cent trente prisonniers, en grande partie blessés, que j'eus toutes les peines imaginables à arracher des mains des soldats, qui voulaient les massacrer pour venger la mort de trois chasseurs et deux voltigeurs. Je les fis lier deux à deux comme des vagabonds, les confiant au détachement du 21e Chasseurs que je renvoyais à la brigade. Parmi eux se trouvait un des chefs, nommé Don Joseph Ramiro, que j'avais blessé à l'épaule d'un coup de pistolet; l'incertitude de son sort l'avait rendu souple et rampant; mais, lorsqu'on lui attacha les bras, il vomit des injures et des imprécations contre nous, espérant, disait-il, être bientôt vengé. Jusque-là le mépris avait répondu à ces vociférations, mais, ayant craché à la figure du brigadier chasseur qui le liait, celui-ci allait lui passer son sabre au travers du corps lorsque j'intervins. Mais ne voulant pas laisser cette injure sans punition, je fis étendre ce misérable sur un banc, où il reçut 50 coups de bâton, appliqués par un prisonnier avec d'autant plus de conscience que je lui avais promis la liberté à ce prix.

Je ne sauvai la ville du pillage et de toutes les horreurs qui devaient s'ensuivre qu'en l'évacuant pour établir

notre bivouac un quart de lieue en avant, emmenant les magistrats avec lesquels j'avais un autre compte à régler. Le soir, 6 000 duros furent comptés, et la troupe, amplement fournie de comestibles et de vin, passa la nuit dans la bombance et la joie.

Nous partîmes avant le jour, marchant avec gaîté et insouciance, au milieu de chemins horribles, dans un pays tellement accidenté qu'il fallait à chaque instant s'arrêter pour s'éclairer afin d'éviter quelque embuscade; mais les soldats, réfléchissant peu sur les dangers qui les entouraient, laissaient à leurs chefs le soin de les en garantir, tout en étant toujours prêts à combattre lorsque l'instant s'en présenterait. Nous arrivâmes de cette manière, vers les trois heures de l'après-midi, sur un plateau assez étendu, formant un circuit au bas duquel se trouvait un endroit considérable, nommé Puebla-Fuentès qui m'était indiqué dans mon itinéraire. Il fallait, pour y arriver, descendre par un chemin découvert, très sinueux et rapide, qui devait offrir un spectacle pittoresque et curieux aux regards des habitants, pouvant suivre tous nos mouvements et nous compter facilement; de notre côté, plongeant dans la ville, nous distinguions parfaitement les places, les rues et les moindres recoins; elle paraissait peu émue de notre présence et semblait même nous attendre avec tranquillité.

Deux cents hommes du 12e léger marchaient en tête, suivis de la cavalerie en colonne par quatre ; le reste de l'infanterie fermait la marche, et le tout serpenta sur la montagne pendant près de vingt minutes. La junte nous attendait sur une vaste place, entourée d'assez belles maisons ayant toutes des balcons et, en-dessous, des galeries en arcades, de manière à faire le tour de la place sans crainte de soleil ni de pluie.

Les habitants, qui circulaient en petit nombre, montraient des figures farouches et menaçantes; l'alcade, s'approchant de moi avec calme et un imperturbable sang-froid, me demanda avec hauteur, s'expliquant assez facilement en français, quelles étaient mes prétentions en entrant dans sa ville. Je lui présentai l'ordre dont j'étais porteur, exprimant que Puebla-Fuentès avait à payer, de contribution argent, la somme de 5 000 duros, et, pour les subsistances de l'armée, 100 sacs de froment d'orge et 30 bœufs. L'impassibilité du magistrat ne se démentit point un seul instant; il me dit que l'argent serait compté dans la journée, les grains fournis et qu'on allait pourvoir sur-le-champ à la subsistance de la troupe; mais que les bœufs, se trouvant dans des pâturages fort éloignés, ne pourraient être livrés avant le lendemain. J'en exigeai la valeur en argent, ce qui fut accepté. Désirant ensuite avoir des renseignements sur les nombreuses bandes de guérillas répandues dans le pays, l'alcade me répondit négligemment qu'on n'en voyait jamais, cet endroit étant retiré et tout à fait en dehors des communications par le manque de routes. A la nuit tombante, les grains étaient en sacs sur la place, avec des mulets de transport, une grande partie de l'argent était versé, le surplus devant l'être dans deux heures.

Je pensais alors sortir de la ville, pour établir comme d'habitude le bivouac de nuit, lorsque le capitaine Boisgelin, m'objectant la fatigue des hommes, me proposa de rester militairement sur la place avec des postes extérieurs. Cette innovation me contrariait beaucoup; cependant, cédant aux instances des officiers qui comptaient finir gaîment la nuit, et vu l'intention où j'étais de partir avant le jour, j'accédai à ce désir. Entre minuit et une heure, par une nuit calme et obscure, les rues

désertes d'habitants, la troupe autour des feux, les chevaux attachés sous les galeries, nous fûmes tout à coup salués par plusieurs décharges parties de dessus nos têtes; les balles pleuvaient autour de nous et un rayon de feux entourait les hauteurs de la ville.

Sentant sur-le-champ la position critique dans laquelle nous nous trouvions, l'ennemi maître des hauteurs sans pouvoir connaître sa force, et l'imprudence qu'il y aurait à faire une sortie au milieu de l'obscurité, la troupe fut placée sous les galeries, les feux éteints, en attendant impatiemment le jour pour agir selon les circonstances; cependant j'envoyai chercher l'alcade; il avait disparu ainsi que ses collègues; alors me fut expliquée cette soumission entière à mes demandes que j'attribuais à la crainte, et j'eus la conviction qu'ils avaient connaissance et devaient, sans aucun doute, participer au plan de l'attaque dirigée contre nous. La circonstance d'être resté en ville devenait moins défavorable; je fis sortir de leurs maisons plusieurs habitants auxquels je signifiai que, s'ils bougeaient ou qu'un ennemi entrât dans la ville, je ferais mettre le feu aux quatre coins; tandis que, si nous eussions été dehors, évidemment la population se serait jointe aux brigands pour nous assaillir.

Cependant, durant près de deux heures que nous restâmes dans cette position, les balles continuant à tomber autour de nous, nous eûmes trois soldats et un chasseur tués, un officier et cinq hommes blessés.

Enfin, quelques instants avant le jour, 50 voltigeurs avec 25 chasseurs, précédèrent la marche de l'infanterie et de la cavalerie. Obligés de suivre la même route qui nous avait conduits en ville, nous gravîmes la côte dans le plus grand silence et avec rapidité, protégés par les cris des Espagnols, qui ne cessaient de tirer sur la place, en

nous injuriant de leurs menaces. Au moment où nous débouchâmes, plusieurs hommes furent atteints. Arrivé sur le plateau, je reconnus à peu près 2000 hommes d'infanterie et quatre forts pelotons de cavalerie, fort maladroitement disposés en plusieurs détachements entourant les hauteurs de la ville.

Le 12e léger, se déployant aussitôt, entama un feu bien nourri tandis que la cavalerie, chargeant dans les intervalles, balayait ce ramassis d'hommes sans ordre et sans courage, qui, en peu d'instants, jetant leurs fusils pour mieux courir, gagnèrent les sentiers, poursuivis par les hussards, les chasseurs et l'infanterie. Cette chasse durait depuis plus d'une demi-heure, lorsque je fis sonner le ralliement. 65 brigands étaient étendus sans vie sur le terrain et 210, presque tous couverts de blessures, me furent amenés; parmi eux se trouvaient l'alcade et deux habitants pris par le lieutenant Gérard : le premier avait reçu trois coups de sabre, après avoir déchargé son fusil à deux coups sur cet officier qu'il ne toucha pas, et s'être défendu avec acharnement. Avant de quitter le plateau, plus de 500 fusils furent ramassés et brisés.

En rentrant en ville, la population, dans la stupeur et l'effroi, vint au-devant de nous, avec les marques d'une parfaite soumission, offrant toutes les indemnités qu'on voudrait exiger pour la vie de leurs concitoyens; mais, sourd aux instances et aux prières des habitants, ayant à venger la mort de plusieurs de nos braves et à punir la trahison dont nous pouvions devenir victimes, l'alcade et ses deux acolytes furent pendus sur la place, et une nouvelle contribution, qui ne se fit point attendre, fut distribuée à la troupe.

Quant aux prisonniers, ne voulant pas les traîner à notre suite et ne pouvant pas me déterminer à les faire

fusiller, bien que ce ne fussent que des misérables bandits, ils eurent tous les cheveux rasés de très près, leur promettant que, s'ils retombaient entre mes mains, ils n'en seraient pas quittes à si bon compte. Cette toilette faite, sur la place en présence des habitants, paraissait tellement les humilier qu'ils eussent préféré les voir mourir; le mépris avec lequel on les traitait finit cependant par calmer la fureur des soldats qui voulaient les massacrer tous.

Cette seconde échauffourée, pendant la nuit et au moment de l'attaque, coûta cinq hommes au 12e léger, un maréchal des logis, un chasseur et deux hussards; et parmi les blessés, un officier d'infanterie, trois chasseurs et deux hussards.

Nous quittâmes Puebla-Fuentès à huit heures du matin, nous dirigeant sur Escalona dont nous étions éloignés de douze lieues; les blessés, placés sur deux voitures, marchaient au milieu de l'infanterie avec les mulets portant l'argent et le grain. Nous trouvâmes, en arrivant à la ville, à onze heures du soir, un détachement de 25 hussards m'apportant l'ordre du général Soult de me rendre sur-le-champ à Noves, où je devais recevoir de nouvelles instructions. Pensant que, pour me faire changer aussi subitement de direction, le général devait avoir un motif très puissant, nous nous remîmes en marche à quatre heures du matin malgré la fatigue de la troupe. A neuf heures, nous étions à Noves; un bataillon du 45e de ligne s'y trouvait; le commandant me remit une lettre du général me prescrivant de laisser mon convoi, de faire rafraîchir la troupe pendant trois heures, et de me diriger sur le Tage, afin de contribuer à l'attaque que devait faire le colonel Duchâtel, avec un bataillon et la brigade de cavalerie légère, alors à Torrijos en présence d'un parti considérable, commandé

par El Médico, qui avait pris position en arrière du fleuve dont il occupait le pont.

Sentant toute l'importance de cette mission, je ne restai à Noves que deux heures, que la troupe employa à se bien restaurer, et, nous remettant en route avec ardeur et gaieté, nous fîmes cinq lieues avec la plus grande célérité. Nous arrivâmes, sur les trois heures après midi, à peu de distance du pont occupé par l'ennemi qui s'y était retranché avec des arbres, des planches, des voitures et 200 hommes pour le défendre. En arrière s'en trouvaient 400 en bataille, et, plus loin, sur une hauteur, 1 200 à 1 500 hommes en bataille. Un peloton du 2e Hussards, en observation, m'apprit qne la veille le colonel du 21e Chasseurs avait repoussé l'attaque des Espagnols, à Torrijos, et qu'il était en ce moment à un quart de lieue de distance, près la ville de Montalban, attendant mon arrivée pour marcher en avant; je lui fis dire que j'allais attaquer le pont. Les braves du 13e léger, harassés de fatigue par la marche que nous venions de faire, reprirent de nouvelles forces : je leur fis quitter les sacs pour les soulager, et s'élançant à la baïonnette, au milieu des barricades, ils attaquèrent avec la plus grande intrépidité, aux cris de : Vive l'Empereur! A la première décharge que nous essuyâmes le brave capitaine Boisgelin tomba mort à mes côtés; son lieutenant et sept hommes eurent le même sort. Le capitaine Ligier, remplaçant son camarade, rétablit la confusion que cet événement avait mise dans la troupe et revenant à la charge avec fureur, franchit les obstacles, déblaya le pont couvert de cadavres d'où nous chassâmes l'ennemi, mais où nous laissâmes encore cinq des nôtres. Cependant, la brigade arrivait au grand trot au moment où, venant de passer le pont, le 12e léger, formé en bataille, faisait un feu bien nourri pour protéger la sortie de mes deux escadrons.

Le colonel, s'apercevant que la cavalerie espagnole faisait un mouvement rétrograde pour se garantir de nos balles, m'ordonna de charger et passa lui-même avec sa brigade ; mais l'ennemi, qui avait jusqu'alors montré assez de résolution, se mit en retraite avec confusion, la cavalerie bousculant l'infanterie. Ce fut alors une véritable débandade ; pendant plus d'une lieue, le tranchant de nos sabres couvrait le terrain de morts et de blessés, et 300 prisonniers tombèrent entre nos mains. Nous revînmes ensuite prendre position en avant du pont ; l'infanterie y resta avec un escadron du 21e Chasseurs, et la brigade fut s'établir à Montalban.

Dans la soirée, une même fosse reçut le brave capitaine, son lieutenant, et ses dignes compagnons d'infortune, à qui l'on rendit les honneurs militaires. Cette perte me fut d'autant plus sensible que le détachement sous mes ordres en avait fait tous les frais, et que j'avais été à même d'apprécier le courage et le dévouement des braves que nous venions de perdre, particulièrement le mérite du brave capitaine Boisgelin avec lequel je venais d'avoir des rapports si intimes.

Pendant trois jours que nous suivîmes l'ennemi avec acharnement, nous lui tuâmes encore plus de 100 hommes ; et, après avoir complètement dispersé cette bande, nous vînmes joindre le général Soult à Illescas, d'où il me fit partir pour Madrid avec 120 hussards et 200 hommes du 12e léger, afin d'y verser, dans les caisses du Payeur général, les sommes que j'avais levées dans mes courses.

Le général Vinot, que je vins retrouver dans la maison de la marquise, dont il était devenu le gardien, m'apprit qu'on avait répandu le bruit, et mis dans la *Gazette de Madrid*, que j'avais été enlevé par Quesada avec une partie de ma troupe et qu'il n'avait été détrompé que la veille,

par une lettre du général Soult qui lui donnait des détails sur mon expédition. Je m'empressai d'aller présenter mes respects au général en chef, comte Gazan, et, aussitôt après, je me débarrassai du dépôt dont j'étais chargé. Ce même jour, deux aides de camp du roi, arrivant coup sur coup, portèrent l'ordre d'évacuer Madrid sur-le-champ.

Les Anglais venaient de faire un mouvement sur Salamanque, dans l'intention de se porter en force sur le Duero, afin de couper la communication avec le corps d'armée à Valladolid, dont le quartier général venait de se porter à Arevalo, pour ensuite se diriger en arrière de l'Èbre, position que l'Empereur avait ordonné de prendre et de garder le plus longtemps possible.

La ville, en apprenant cette nouvelle à laquelle cependant on s'attendait tous les jours, fut dans la plus grande agitation ; mais la fermeté du général et les mesures qu'il prit dans une circonstance aussi grave, la sauvèrent des désastres que pouvait entraîner une aussi prompte retraite. La division Leval resta sous les armes dans les différents quartiers, tandis que le 9e d'infanterie légère, en dehors, tenait en échec un corps considérable de guérillas, commandé par l'Impecinado, appuyé d'une division espagnole. La population remuante et tumultueuse de la capitale fut contenue par le courage calme de nos troupes, bien qu'elles fussent en très petit nombre.

L'ordre fut envoyé au général Soult de se replier à l'instant sur la résidence royale de l'Escurial, la Guadarrama et la route de Ségovie, afin de former l'arrière-garde de l'armée lorsqu'il arriverait à cette ville et il me fut prescrit de m'établir, avec mes 120 hussards. sur la place del Sol, avec l'injonction de ne l'abandonner qu'au moment de l'entière évacuation de Madrid, qui me serait annoncée par un officier d'état-major. Cette mission, que

j'avais lieu de croire fort dangereuse, laissé sans soutien au milieu de la ville et d'une population turbulente, ne fut cependant ni troublée, ni inquiétée un seul instant, n'ayant qu'à repousser les brocs de vin qu'on portait aux hussards. Cette bienveillance inespérée et cette étonnante tranquillité ne me rassuraient cependant pas complètement, car il eût fallu bien peu de chose pour amener les plus grands désastres.

L'évacuation de Madrid se fit un mardi, le 27 avril 1813. Dès la pointe du jour, toutes les administrations et les familles attachées au parti français dont le nombre était considérable, sortirent de la capitale, formant une colonne d'équipages de plus d'une lieue de longueur. Ce mouvement fut suivi, à huit heures du soir, par la division d'infanterie du général Leval et le 19e Dragons. Ce fut une demi-heure après que j'abandonnai la place del Sol, sortant par la porte d'Alcála, de manière à tourner une partie de la ville afin de ramasser les traînards et les égarés. Tous ces mouvements s'exécutèrent avec calme et un ordre admirable, sans qu'un seul coup de fusil ait été tiré. Cependant le général Vinot et moi faillîmes perdre nos chevaux de main et nos équipages par la méprise de nos hussards qui suivirent une autre direction que celle qui leur avait été indiquée; fort heureusement, ils reconnurent leur erreur avant l'entière évacuation; autrement nous eussions éprouvé le sort de plusieurs retardataires, qui furent complètement dépouillés.

Nous marchâmes tranquillement jusqu'à Galanadajar, où la division de cavalerie légère s'arrêta pour protéger la colonne d'équipages. Le lendemain, nous prîmes position pour la nuit au village de Guadarrama, au bas de la Sierra.

L'abandon de la capitale, dont l'exécution avait été

retardée par l'inaction des Anglais, arrivant subitement tandis que les troupes étaient disséminées en Castille, dans le royaume de Léon et les provinces du Nord, des ordres furent donnés par le roi, pour que les divisions d'infanterie et de cavalerie se réunissent sur le Duero afin de protéger la jonction de l'Armée de Portugal, en faisant tête aux Anglo-Portugais et Espagnols dont les forces, un tiers plus nombreuses que les nôtres, se montaient à 120 000 hommes d'infanterie et 6 000 chevaux, sans compter deux autres corps en observation, dans le royaume de Valence, vis-à-vis le duc d'Albufera.

Malgré cette grande disproportion, tous les mouvements s'exécutèrent avec ordre et précision et une grande partie de l'armée se trouva réunie, le 5 juin, à Cogeces, tandis qu'une division d'infanterie occupait Valladolid sous la protection de la cavalerie légère du général Soult, en position en arrière de cette ville faisant face à une division de cavalerie anglaise. Dans ce même temps, des avis obtenus par le secours d'espions, firent connaître les manœuvres du duc de Wellington, dont le projet était de nous occuper pour intercepter notre passage du Duero.

L'infanterie, avant de quitter Valladolid, ayant eu plusieurs de ses hommes assassinés, se livra aux plus grands excès; et lorsque nous entrâmes le 4, dans cette malheureuse cité pour la traverser, nous trouvâmes les habitants plongés dans la stupeur et la consternation. Ce même jour, le comte Gazan établit son quartier général à Dueñas, l'infanterie et les dragons sur les bords de la Pisuerga, couverts par la cavalerie légère, tandis que le roi, avec sa garde et le reste de l'armée, s'établissait cinq lieues plus loin, à Magaz.

Le comte Gazan, sentant de quelle importance il était

de connaître d'une manière exacte la marche et la direction de l'ennemi, ainsi que sa force, me fit appeler près de lui, le 6 au matin, et me remit une dépêche insignifiante pour le duc de Wellington, en me recommandant de bien observer les mouvements et la direction des troupes anglaises : cette mission, qui n'offrait aucun danger réel, n'en était pas moins assez délicate puisqu'il était à craindre que, pour éviter que je pusse rendre compte de ce que j'aurais pu voir, on ne me retînt jusqu'à l'exécution des manœuvres de l'ennemi ; aussi, le général en chef, en me souhaitant une bonne chance, me dit-il qu'il comptait sur mon adresse et mon bonheur.

Confiant dans mon étoile et pénétré de la gravité du mandat dont j'étais chargé, je partis accompagné de six hussards de la compagnie d'élite et d'un trompette.

Après trois heures de marche, nous rencontrâmes l'avant-garde ennemie, forte d'à peu près 4 000 hommes, suivie des masses marchant sur le flanc droit de notre armée, dans l'intention bien évidente de la déborder, afin de troubler et mettre obstacle à notre retraite.

Aussitôt arrivé près des éclaireurs, mon trompette ayant sonné le signal de parlementaire, un officier de hussards vint à moi. et me conduisit seul près du général commandant l'avant-garde. Celui-ci, tout en m'accueillant avec la plus grande politesse, refusa de m'envoyer au duc de Wellington; et, chargeant un officier d'état-major de la lettre dont j'étais porteur, me garda près de lui pour en attendre la réponse, et ordonna la marche de ses troupes, qu'il avait arrêtée un instant.

Jusqu'à ce moment, tout avait parfaitement réussi, j'en avais assez vu pour être bien pénétré des intentions de l'ennemi ; mais la difficulté était de lui échapper, et pour peu que la réponse se fît attendre, ce qui était présumable,

ayant entendu que le duc de Wellington était à Ampudia, cinq lieues en arrière, et le mouvement des Anglais s'opérant, le but de ma mission devenait inutile et les divisions à Dueñas étaient compromises. Prenant aussitôt ma détermination, au risque de compromettre ma qualité de parlementaire, je priai le général anglais de permettre que mes hussards, restés cinquante pas en avant des éclaireurs, marchassent avec eux et que je leur en donnasse l'ordre, ce qu'il m'accorda. Arrivé près de mes hussards, auxquels je dis de tourner bride, nous lançant au galop, les éclaireurs anglais nous laissèrent aller croyant que j'étais porteur de la réponse de leur chef; et nous fûmes bientôt hors de tout danger, malgré plusieurs coups de carabine lorsqu'on s'aperçut de notre fuite, tirés apparemment par ordre du général qui s'était s'aperçu trop tard du motif de ma mission. Lorsque nous atteignîmes nos avant-postes, je prévins l'officier qu'il allait être attaqué et me rendis aussitôt près le général en chef, qui fit, sur-le-champ, repasser la Pisuerga, rompre deux ponts et marcher toute la nuit dans la direction de Burgos. Il voulut bien m'adresser, devant son état-major, les compliments les plus flatteurs sur le résultat de ma mission.

Dans la journée du 7, l'armée se développa dans les belles plaines de Torquemada. Nous crûmes un moment, en voyant le roi Joseph nous passer en revue, qu'il avait l'intention de livrer bataille aux Anglais; mais ceux-ci, dont les forces n'étaient pas encore toutes réunies, préféraient nous contraindre par leurs manœuvres à continuer notre retraite. De son côté, le roi, pour se conformer aux ordres précis de l'Empereur de s'établir derrière l'Èbre, n'eût point osé les transgresser; nous continuâmes donc notre mouvement rétrograde.

Le lendemain, la cavalerie légère resta en position afin

de protéger la marche de l'infanterie et des équipages, qui encombraient les routes. L'imprudente bravoure du capitaine Poitiers faillit entraîner la destruction du régiment qui eut à soutenir un rude et furieux combat.

Envoyé en reconnaissance avec sa compagnie d'élite, forte de 100 chevaux, il ne balança pas à charger deux escadrons de hussards hanovriens, qui résistèrent vigoureusement. Le général Vinot, se portant aussitôt en avant, avec sa brigade, pour le dégager, nous fûmes débordés par quatre régiments de dragons. Pendant quelques instants la mêlée fut affreuse. Le général, entouré par cinq dragons, fut un moment en leur pouvoir; son chapeau et ses habits coupés de coups de sabre; les Anglais, trois fois plus forts que nous, nous serraient corps à corps; les cris des combattants et des blessés, les coups de sabre et de pistolet tombant au hasard, les chevaux se heurtant avec furie, tout cela formait une horrible confusion qui se fût terminée par l'anéantissement de la brigade, sans l'arrivée du général Soult, avec le reste de sa division et son artillerie légère. Alors, le combat devenant plus égal, nous finîmes par repousser l'ennemi, non sans avoir éprouvé des pertes sensibles : l'adjudant-major, un lieutenant et 22 hussards furent tués, le capitaine Poitiers, trois autres officiers et 65 hussards blessés; le 21e Chasseurs éprouva à peu près le même sort.

Les Anglais, de leur côté, n'avaient pas été sans sentir le tranchant de nos sabres, et, en se retirant, obligés de passer sous le feu de quatre pièces chargées à mitraille, ils perdirent encore plus que nous et laissèrent la place couverte de chevaux et de cadavres.

Ce combat sanglant et acharné fut d'autant plus remarquable qu'il n'y eut de prisonniers de part ni d'autre; et qu'il était peu d'entre nous dont les habits ne fussent

déchirés de coups de sabre. Le soir de cette affaire, le roi vint coucher à Celeda, le quartier général à Villadrigo, avec l'infanterie, et la cavalerie légère à Palanzuela.

Le mouvement général se continuant dans la journée du 9, nous fîmes notre jonction avec l'Armée de Portugal, sous les ordres du comte Reille, gendre du maréchal Masséna. Les troupes prirent position en avant de Burgos, où le roi comptait rester deux ou trois jours, pendant l'évacuation de la ville.

Envoyé en ville, le 11, afin d'obtenir des vivres et des fourrages pour la division, au moment où je traversais la place, le roi, se trouvant à une fenêtre du palais avec le général Lafon Blaniac, de qui j'étais connu, celui-ci me fit monter près de Sa Majesté qui voulut bien me complimenter sur la manière adroite dont j'avais rempli ma mission près du duc de Wellington. Il daigna m'engager à dîner et à l'accompagner le soir dans une reconnaissance, ajoutant d'une manière fort gracieuse qu'un officier de hussards n'était jamais de trop dans une circonstance semblable.

Le roi Joseph, qu'on a si mal jugé lorsqu'il était au pouvoir, joignait aux qualités essentielles d'un esprit juste et profond, un caractère doux, conciliant, et des manières affables qui lui attirèrent en Espagne un grand nombre de partisans, surtout dans la haute noblesse fatiguée de la nullité et de la désunion qui régnait entre le roi Charles III et son fils Ferdinand, joint au despotisme accablant du prince de la Paix, qui laissait la nation espagnole plongée dans les ténèbres et en arrière de la civilisation. Toutes ces considérations, si avantageuses à Joseph, eussent obtenu un heureux résultat pour l'Espagne, sans les menées de l'Angleterre, appuyée des prêtres que la suppression de l'Inquisition avait exaspérés. L'anar-

chie fut bientôt à son comble : la guerre, les passions haineuses embrasèrent ce beau pays et la funeste campagne de Russie vint renverser un trône qui pouvait un jour régénérer la nation espagnole.

Le 12, l'arrière-garde de l'Armée de Portugal soutint un brillant combat, dans lequel le 3e Hussards et le 26e Chasseurs, ainsi que les Chevau-légers se distinguèrent particulièrement, tandis que l'artillerie, portant le ravage dans les masses ennemies, protégeait l'évacuation des équipages et la retraite du roi qui sortit de la ville sur les minuit, à la tête de sa garde et suivi de l'armée; laissant la division Soult chargée de faire l'arrière-garde.

A peine étions-nous en position, peu en avant de Burgos, que plusieurs détonations effroyables vinrent porter la mort dans nos rangs. L'officier du génie, chargé de faire sauter les fortifications de la citadelle, ayant commis l'imprudence d'oublier de faire jeter à l'eau un millier de projectiles qui se trouvaient dans le fort, ils furent enflammés à l'instant et lancés dans différentes directions, portant le ravage et la dévastation. En moins de cinq minutes, nous eûmes trois officiers, 20 hussards et 30 chevaux tués par des éclats d'obus; l'impossibilité d'éviter cet affreux désastre jetait le désordre et la confusion partout; un bataillon du 13e d'infanterie légère, à la gauche du régiment, fut presque entièrement anéanti. Nombre d'officiers, encore dans la ville, périrent ainsi qu'une grande quantité d'habitants. Cette horrible explosion, qui ne dura que peu d'instants, offrait le spectacle le plus affreux, par les cris des blessés, des mourants et la destruction d'un grand nombre de maisons.

Le général Erskine, commandant l'avant-garde de l'armée anglaise, informé de ce fatal événement, envoya sur-le-champ un officier près du général Soult, pour le

prévenir qu'il ne se présenterait aux portes de Burgos qu'une heure après notre sortie, afin que nous pussions secourir et emporter nos blessés, et que tous ceux qui resteraient, traités avec les égards que l'on doit au malheur, seraient renvoyés aussitôt guéris. Cette conduite noble et généreuse du général anglais fut justement appréciée de l'armée et du roi qui lui envoya un de ses aides de camp pour lui témoigner sa reconnaissance d'un procédé si honorable.

Ce funeste désastre, auquel je m'estimais si heureux d'avoir échappé, faillit cependant m'atteindre d'une manière moins cruelle; en avalant une gorgée d'eau-de-vie que mon hussard avait achetée dans le faubourg de la ville, je fus attaqué d'affreuses convulsions qui firent connaître la nature du mal; le chirurgien-major du régiment parvint, non sans peine, à en calmer les effets; et, le lendemain, bien que très faible, je fus complètement hors de danger.

Le 14, l'armée continua son mouvement avec lenteur afin d'assurer la marche de l'artillerie et des nombreux équipages obstruant les routes et entravant nos manœuvres. Ce même jour, le roi et le grand quartier général vinrent coucher à Briviesca, tandis que les divisions des généraux Clauzel et Foy opéraient un mouvement qui devait entraîner le plus funeste résultat.

Cette malheureuse armée d'Espagne semblait être tombée dans la défaveur de l'Empereur, qui ne s'en souvenait que pour y puiser des hommes et alimenter son armée. Il n'accordait ni avancement ni récompense; les officiers supérieurs demandaient à en être retirés, et le mécontentement était général. Notre retraite, qui était la conséquence des événements survenus en Saxe, était attribuée par les soldats à l'absence du duc de Dalmatie dans lequel

l'armée avait une si juste confiance, et l'on pouvait déjà prévoir qu'avant peu nous serions contraints de nous rapprocher de nos frontières.

Les régiments, et plus particulièrement la cavalerie légère, se trouvaient réduits à rien ; le 2e Hussards comptait tout au plus 250 hommes montés, et on lui en demandait encore 40 pour la Garde impériale. Cette situation pénible me fit accepter la proposition du général de division Mermet, commandant en chef la cavalerie de l'Armée de Portugal (mon frère avait épousé la sœur de sa femme) : il me proposa de remplir près de lui les fonctions d'aide de camp, en attendant que le ministre m'eût classé dans mon nouveau grade dont la confirmation n'était point encore arrivée, bien que je fusse en jouissance de tous ses avantages; mais une autre condition qui me détermina, ce fut l'avis officiel du ministre de la Guerre qui avait prévenu le général Mermet qu'aussitôt l'armée en arrière de l'Èbre, il aurait à rejoindre l'Empereur avec deux divisions de dragons. Cette circonstance, ainsi qu'on va le voir, coïncidait trop bien avec des motifs qui m'étaient personnels pour ne pas saisir l'occasion.

Depuis les premiers temps de mon entrée au service, dominé par une influence à laquelle j'étais loin de vouloir me soustraire, mais qu'il eût été dangereux de laisser connaître, la personne qui me portait un intérêt réel n'avait pas vu sans chagrin ma détermination d'aller en Espagne. Aussi, en voyant cette retraite nécessitée par le contre-coup des désastres de la Grande Armée, je reçus, peu de jours avant l'évacuation de Madrid, une lettre dans laquelle on m'exprimait le désir de me voir quitter la péninsule, en m'assurant de faire réussir mes demandes à cet égard.

Ce ne fut pas sans un profond chagrin que je me séparai

de mes braves camarades qui voulurent bien me donner des marques de regret; les généraux Soult et Vinot voulurent bien me témoigner les mêmes sentiments; le premier m'affirma que j'étais nommé au 12e Hussards, alors en Catalogne, et que si je n'en avais pas reçu la commission, c'était sur la demande de quelqu'un qui voulait m'attacher à sa personne et qu'il ne pouvait me nommer encore, mais que, bien certainement, il me reverrait avant peu, satisfait de ma nouvelle position.

Le 15, le roi vint coucher à Pancorbo, et s'établit le lendemain sur les bords de l'Èbre, à Miranda, avec la garde royale et le maréchal Jourdan qui me garda trois jours près de lui pour y attendre les ordres que je devais porter à l'Armée de Portugal. Dans cet intervalle de temps, une de ses divisions, coupée par des forces très supérieures, s'était tirée de cette fâcheuse position par la bravoure des troupes et les bonnes dispositions prises par le général de division Maucune, officier du plus grand mérite.

Le 19 au matin, je portai l'ordre au comte Reille, général en chef de l'Armée de Portugal, de prendre position près le village d'Omijanda, de manière à couvrir Vittoria, et je joignis le général Mermet, dont la cavalerie se trouvait placée près de Puebla, distant d'une demi-lieue de la ville. L'armée garda ses positions le 20; plusieurs reconnaissances furent envoyées dans différentes directions; et, dans la soirée, une forte colonne de grosse artillerie et d'équipages sortit de la ville pour se porter sur Mondragone, prudente détermination qu'on aurait dû prendre plus tôt avec toute l'artillerie et les nombreux équipages des deux armées.

Le 21 juin, fut livrée la bataille de Vittoria. Cette journée fut une des plus néfastes des armées françaises en

Espagne. On doit en attribuer le désastre aux mauvaises dispositions et à l'entêtement du maréchal Jourdan, qui ne voulut tenir aucun compte des observations de plusieurs généraux, et persévéra à garder une position très défectueuse, quand bien même nos forces eussent été trois fois plus fortes. On peut difficilement concevoir qu'une masse aussi considérable de combattants de troupes d'élite, se battant avec autant d'énergie que de courage, ait pu perdre, dans l'espace de trois heures, un matériel immense, et cela, par l'imprévoyance d'un seul homme.

Envoyé en reconnaissance dès la pointe du jour avec 100 chevaux du 3e Hussards, j'avais reçus l'ordre, après avoir passé la Zadora, de remonter la rive gauche de cette rivière jusqu'à ce que j'eusse reçu le feu de l'ennemi et bien reconnu ses dispositions. Là se bornait ma mission, avec l'injonction d'éviter tout engagement et de venir sur-le-champ rendre compte de mes observations.

Nous rencontrâmes, après trois heures de marche, un corps de 15 à 16 000 hommes, formé en masse, au repos, dans une assez vaste plaine, dont l'avant-garde ne fit aucun mouvement à notre aspect; cependant, plusieurs coups de canon, envoyés dans nos rangs, y mirent un peu de désordre, tuant trois chevaux; le lieutenant Chardel, jadis gendarme d'ordonnance, eut le bras emporté. Je restai jusqu'au moment où l'ennemi prenait les armes, et lorsque les éclaireurs qui se répandaient dans la plaine m'eurent envoyé quelques coups de carabine, je revins près du maréchal Jourdan pour lui faire mon rapport; je le trouvai sur un mamelon, avec le roi et plusieurs généraux.

Bien pénétré de ce que j'avais vu et des intentions de l'ennemi, qui débordait déjà notre aile droite pour l'empêcher d'atteindre les hauteurs de Mondragone, j'observai

qu'il y avait trois ponts non rompus sur la Zadora par où les Anglais pouvaient déboucher et, qu'en les détruisant, leurs mouvements seraient paralysés, cette rivière étant profonde, boueuse et ses abords très escarpés. M. le maréchal, peu satisfait de mes réflexions, me dit que je devais me borner à faire mon rapport et me fit signe de me retirer. Quelques heures après, je fus cruellement vengé de cette petite mortification, car tout ce que j'avais avancé arriva ainsi que j'en étais convaincu, et ce fut au moyen de ces trois ponts non détruits que l'ennemi tourna notre position et porta le désordre sur les derrières de l'armée.

Nos troupes réunies le 20 en avant de Vittoria, se montaient à 45 000 combattants, placés de la manière la plus désavantageuse, sans réserve, encombrés d'équipages, et par conséquent hors d'état d'offrir ou d'accepter le combat contre 90 000 Anglo-Espagnols; tandis que, si l'on eût pris position sur les hauteurs de Salinas et de Mondragone pour en défendre les défilés, on conservait les communications avec Bayonne, et l'on pouvait attendre en toute sécurité le retour des divisions Foy et Clauzel si imprudemment détachées; mais le maréchal Jourdan ayant entraîné le roi dans son opinion, il fut résolu que l'on devait combattre où l'on était.

La ville de Vittoria, capitale de la province d'Alava, est située au milieu d'une plaine de deux lieues d'étendue, bornée à droite par la chaîne des Pyrénées occidentales, à gauche par les petites montagnes qui séparent l'Alava du Señorio de Biscaye. La droite de notre armée occupait les hauteurs qui sont devant Zadorra, le centre s'étendait le long de la rive gauche et notre gauche entre Aruñez et la Puebla de Arganzon. Dans cette situation, l'armée couvrait chacune des trois routes aboutissant à la ville, en avant de laquelle on avait laissé un parc d'artillerie considérable,

de nombreux équipages, toutes les administrations, ainsi que le trésor et les équipages du roi Joseph. Ce fut donc au milieu de toutes ces fausses dispositions qu'on allait livrer une bataille à laquelle le duc de Wellington était loin de s'attendre; aussi tarda-t-il assez longtemps avant d'attaquer. S'apercevant enfin du mouvement hostile de nos troupes, il dirigea un corps de 20 bataillons sur notre centre afin de détourner l'attention de ses manœuvres sur nos ailes qu'il cherchait à tourner.

Ce fut sur les dix heures du matin que l'attaque commença; 25 pièces de canon de batterie appuyèrent les divisions Villate et Darricau qui tinrent ferme pendant deux heures, tandis que la division Soult, soutenue par les dragons du général Digeon, de l'autre côté de la Zadorra, couvrait Vittoria, et que la division Lamartinière, un peu plus à droite, protégeait la route de Salinas.

Dans ce même moment, deux divisions de cavalerie, conduites par le général Mermet, furent placées de manière à soutenir l'infanterie et l'artillerie, malgré la défectuosité du terrain coupé de ravins, ce qui gênait toutes les bonnes dispositions prises par le général, lequel, tout en blâmant les fautes du roi, agissait en homme d'honneur et de talent.

Sur les midi, nos ailes, tout à fait débordées, furent attaquées par des forces considérables; le maréchal Jourdan qui, dès le commencement de l'action, s'était porté à la gauche de l'armée, voyant cette aile tournée, la fit rapprocher du centre; 40 pièces disposées en batterie continrent pendant quelque temps les masses anglaises; mais une division, au lieu de s'arrêter dans la position qui lui avait été indiquée, ayant continué son mouvement rétrograde, laissa un vide qui mit à découvert le flanc des troupes sous les ordres du comte d'Erlon. Le général Hill

en profita pour achever de culbuter la gauche. De son côté, à l'aile droite, le général Sarrut malgré sa grande infériorité, n'ayant que 6000 hommes à opposer aux 15 000 qui le serraient vivement, n'abandonna sa position que lorsque deux divisions anglaises eurent passé la Zadorra sur les ponts qu'on avait eu la coupable négligence de ne pas rompre. Il fit sa retraite avec calme et sang-froid et fut frappé de mort, ainsi que son aide de camp et un de ceux du général Reille qui lui portait un ordre.

Le général Digeon, qui soutenait cette division avec ses dragons, obligé aussi de repasser la Zadorra, fournit deux charges brillantes dans lesquelles il fut gravement blessé d'un coup de sabre à travers la figure; mais, parvenant à percer les masses qui lui étaient opposées, il vint s'établir à la gauche du général Mermet, dont la cavalerie tenait ferme dans sa position malgré la mitraille et les obus qui tombaient dans ses rangs. Dans cette situation critique, le roi Joseph, voyant l'ennemi déjà maître de la route de Bayonne, ordonna la retraite par la seule voie qui restât alors, celle de Pampelune, et chargea le comte Reille de la soutenir avec son armée. Ce brave et digne général, animé de la plus vive ardeur et sans crainte devant les masses imposantes auxquelles il allait avoir affaire, prit aussitôt ses dispositions afin de bien remplir une aussi périlleuse mission, sans s'occuper de l'événement qui se passait alors derrière lui.

Par la plus fatale imprévoyance, le grand parc d'artillerie de réserve, où se trouvaient plus de 80 pièces de différents calibres et toutes les munitions, avait été placé près d'un marais, à quelque distance de Vittoria. Lorsque, vers quatre heures, on envoya l'ordre au directeur de ce parc de commencer son mouvement sur Pampelune,

un chariot fut culbuté et renversé de manière à empêcher le convoi d'avancer; en vain, veut-on mettre en route les voitures du roi et de la cour, celles où se trouvaient les réfugiés espagnols de toutes conditions et les fourgons du trésor; la confusion est au comble, aucune voiture ne peut avancer. Dans ce moment, deux escadrons de hussards hanovriens, qui avaient passé dans l'intérieur des lignes par la route de Saragosse, se montrent à peu de distance et plusieurs obus éclatent au milieu de la colonne. Culbutés par les fuyards qui se sont empressés de quitter les voitures, les soldats d'escorte abandonnent leurs rangs; ceux du train d'artillerie coupent les traits de leurs chevaux pour s'enfuir plus vite. Quelques-uns, conservant l'espoir de sauver leurs pièces, se jettent sur les côtés de la route, et vont tomber dans les fossés voisins.

Les voitures chargées d'effets précieux, les caissons remplis d'argent, sont abandonnés sans que l'on fasse attention à leur valeur.

Dans cet affreux tumulte, les malheureux réfugiés espagnols se préparent à mourir sous le fer de leurs compatriotes irrités, versent des larmes de sang et songent aux dangers qui menacent ce qu'ils ont de plus cher au monde; toutefois, le plus grand nombre, éprouvant le désir de la conservation, prennent leurs enfants dans leurs bras, entraînent leurs femmes, et cherchent à s'éloigner d'un champ de désolation et de mort.

Arrêtés par des pièces abandonnées, des chevaux abattus, des fossés encombrés de débris de voitures et de caissons renversés, on les voit errer çà et là, poussant des cris de désespoir, implorant la pitié des soldats, les suppliant de ne pas les abandonner à l'implacable vengeance des Espagnols.

Une épaisse poussière couvre toute l'armée; elle em-

pêche de distinguer les objets les plus rapprochés; le roi Joseph lui-même, est séparé de sa suite, le cheval du maréchal Jourdan s'abat.

Cependant, au milieu de cet horrible chaos, la générosité des soldats français s'exerce sur les êtres les plus faibles; des femmes, des enfants sont protégés par des cavaliers, et portés en croupe ou dans leurs bras.

120 pièces de canon, 400 caissons avec plus de 14 000 gargousses, et environ 2 000 000 de cartouches, 1 500 voitures de bagages, parmi lesquelles se trouvaient le trésor et les équipages du roi, tombèrent entre les mains du vainqueur. Cependant, à sept heures du soir, l'Armée du Portugal tenait toujours ferme dans sa position, attendant les ordres du roi qui fit dire au général Reille de faire sa retraite et de se tirer d'affaire comme il pourrait.

Envoyé aussitôt près du général de division Lamartinière, pour lui dire de faire son mouvement rétrograde, je le trouvai près le village d'Azevïo que ses braves troupes venaient d'enlever à la baïonnette, et où elles se battaient avec acharnement contre des forces très supérieures. Au moment où je lui communiquais les ordres dont j'étais porteur de la part du général en chef, deux obus, éclatant au milieu de nous, tuèrent un des aides de camp, un officier d'état-major, et fracassèrent la tête de mon cheval. Me plaçant alors dans les rangs de l'infanterie, nous nous repliâmes sur les divisions de dragons du général Mermet, où, fort heureusement, je trouvai le cheval d'un dragon qui venait d'être tué.

L'infanterie prit la direction de Pampelune sous la protection de la cavalerie qui resta ferme sous la mitraille et termina cette malheureuse journée par deux charges brillantes à la suite desquelles nous effectuâmes notre retraite sur Salvatierra, où nous arrivâmes à neuf heures du

soir. Le roi y était, affligé du malheur dont il était cause en se laissant aller aux suggestions du maréchal Jourdan qui, de son côté, devait se reprocher des fautes impardonnables; mais, malheureusement, il les reconnut trop tard et perdit la tête. Car si, dans le moment que l'Armée de Portugal tenait encore, on eût mis les 80 pièces de réserve en batterie, en les faisant soutenir par la cavalerie et l'infanterie, au lieu d'ordonner la retraite, et qu'on eût mitraillé les troupes anglaises qui se montraient à l'avancée, on pouvait encore arrêter l'ennemi et peut-être même espérer la victoire. La bataille de Vittoria fut perdue par le manque d'ordre et d'ensemble dans les dispositions. L'ennemi était le double plus fort que nous; cependant, tout porte à croire que, si l'on eût pris d'autres mesures, si l'on eût attendu les 27 000 hommes des généraux Foy et Clauzel, qui étaient dans le Señorio, les alliés eussent pu se repentir de leur attaque et être contraints de se retirer à Ciudad Rodrigo.

Nous fûmes mal attaqués et encore plus mal poursuivis; 3 000 hommes de cavalerie légère eussent peut-être suffi pour nous empêcher de nous rallier sous la protection des remparts de Pampelune. La perte des alliés fut de 4 000 hommes et la nôtre de 6 000, tués ou blessés, et 800 prisonniers. L'Armée de Portugal seule sauva son artillerie.

Le roi, les généraux, les administrations, enfin presque toute l'armée, perdirent leurs équipages, dont on pouvait estimer la valeur, y compris l'artillerie et le trésor de l'armée et du roi, à 100 millions. Pressentant, sur les midi, une issue défavorable, à la manière dont le combat était engagé, j'avais ordonné à mon cosaque et à mes hussards de se retirer sur Salvatierra au premier mouvement rétrograde et d'y attendre mes ordres, ce qui avait été ponc-

tuellement exécuté sous la direction de mon ordonnance, homme courageux et intelligent; aussi, en arrivant au bivouac, j'eus la satisfaction de trouver mes chevaux de main et mes deux mules d'équipage, le tout d'une valeur considérable et dont la perte m'eût été irréparable.

Le général Mermet, qui n'avait pas voulu ajouter foi à mes prévisions, ne sauva que ses chevaux; il perdit sa calèche et son fourgon renfermant des objets précieux, beaucoup d'argenterie et plus de 40 000 francs en numéraire.

Le roi n'avait pas de quoi changer de linge, et ce fut avec l'aide de mes cantines qu'on lui fit à manger.

Dans cette funeste journée, les généraux Sarrut et Lamartinière se couvrirent de gloire; mais ce fut surtout le général en chef de l'Armée de Portugal qui mérita l'admiration des troupes en soutenant, avec son faible corps, toutes les masses d'une armée victorieuse. Il eut deux chevaux tués sous lui, son habit percé de deux balles, et son chapeau enlevé de dessus sa tête par un obus. Le soir, en arrivant au bivouac, il ne lui restait que le cheval qu'il avait entre les jambes, mais, toujours calme, d'un sang-froid imperturbable, je ne pouvais m'empêcher d'admirer son insouciance, en ce qui le concernait, pour ne s'occuper que de la gravité du moment. Le comte Reille, n'ayant alors que 35 ans, avait acquis de grands talents à l'école de son beau-père, le maréchal Masséna, et passait, à juste titre, pour un des meilleurs généraux de l'Empire.

Dès le matin du 22, on s'occupa de rallier les troupes, afin de mettre un peu d'ordre dans la marche; il fut décidé que l'Armée de Portugal continuerait de soutenir la retraite; quelques faibles débris d'équipages, l'artillerie, nombre de femmes de tout âge et de toutes conditions, les unes sur des affûts, les autres à pied, dans la boue,

furent placés au milieu de l'infanterie, tandis que la cavalerie marchait par des chemins presque impraticables, où l'ennemi n'avait certainement pas l'intention de nous suivre.

Nous fîmes ainsi sept lieues, pour arriver près du village de Sorstergui, où nous trouvâmes deux divisions d'infanterie en position, sous les ordres du général Lamartinière.

Ce fut à la fatale journée de Vittoria que je dus la connaissance d'une femme très remarquable par sa beauté, ses manières distinguées, son élégance et son luxe. Épouse d'un administrateur en chef des vivres de l'armée résidant à Madrid, M[me] Nancy Derrieux passait pour recevoir clandestinement un illustre personnage qui, disait-on, en était fort épris, et l'avait même autorisée, lors de l'évacuation de Madrid, à mettre sa voiture dans les rangs des équipages royaux; mais, au moment de la confusion et du désordre, lors de l'apparition des hussards anglais, M. Derrieux qui ne pouvait quitter son poste, craignant pour sa femme, la confia à un sous-officier du train, en lui remettant une bourse pleine d'or et lui indiquant la route de Pampelune, avec promesse de les rejoindre aussitôt qu'il en aurait la faculté. Celui-ci la prit en croupe sur son cheval, s'éloigna aussitôt; mais, peu après, renversé par un éclat d'obus, il laissa cette infortunée dans la situation la plus critique. Ne sachant où donner de la tête, elle s'éloigna avec effroi de ce lieu d'horreur, sans avoir même l'idée de prendre la bourse dont son malheureux conducteur était dépositaire. Recueillie plus tard par quelques dragons du 19[e] qui escortaient un fourgon échappé à la bagarre, on la mit sur le siège de cette voiture qui la transporta jusqu'à notre bivouac. Informé de cet événement, je m'empressai d'offrir mes services à cette inté-

ressante jeune femme, que je trouvai vêtue d'une robe légère, sa chaussure en partie déchirée, et dans un état vraiment pitoyable.

Une partie de la nuit s'écoula par l'arrivée de quantité de fugitifs, parmi lesquels se trouvaient des femmes et des jeunes filles de tout rang, bien peu ayant leurs protecteurs naturels; quant à celle qui m'occupait d'une manière particulière, après l'avoir recouverte de façon à la préserver de la fraîcheur de la nuit, l'avoir bien réchauffée au feu de notre bivouac pendant que mon cosaque faisait cuire des pommes de terre et préparait une soupe des plus modestes, je l'engageai à se coucher sur une épaisse chabraque qui me servait habituellement de matelas; je l'enveloppai dans mon manteau, plaçai sous sa tête un portemanteau en guise de traversin, et m'établis près d'elle, roulé dans une couverture de cheval, en déplorant la cruelle situation de cette femme, ravissante de jeunesse et de beauté, qui, peu de jours avant, était entourée de soins, d'égards et d'adorations. Enfin, la fatigue dominant la douleur, elle s'endormit, rêvant peut-être qu'elle était encore dans ce magnifique boudoir, si célèbre à Madrid, et sur les coussins de cachemire où un prince lui prouvait son amour.

Avec le jour revinrent ses soucis, ses chagrins et sa poignante inquiétude sur le sort de son mari; mais, heureusement, avant de nous remettre en marche, un de ses employés, arrivé dans la nuit, annonça qu'à la vérité il était prisonnier, mais sans avoir été maltraité et blessé. Dès ce moment, la belle Nancy reprit courage et accepta avec gaîté et reconnaissance l'offre que je lui fis de monter un de mes chevaux et de marcher avec nos équipages, sous la protection de mes deux hussards.

Continuant notre mouvement de grand matin, nous

trouvâmes, au bout de trois heures, l'embranchement des grandes routes de Tolosa et de Pampelune, d'où le comte Reille partit avec 5 000 hommes d'infanterie et 600 chevaux, afin de prendre connaissance du mouvement des Anglais et s'opposer à leur marche sur Bayonne. Le reste de son armée arriva le soir à Egues, trois lieues plus loin que Pampelune, où se trouvait le roi Joseph avec sa garde. Le jour suivant, le général Mermet reçut l'ordre de se diriger sur Saint-Jean-Pied-de-Port, avec toute la cavalerie, tandis que le comte d'Erlon, avec l'Armée du centre, devait soutenir la retraite et se mettre en ligne pour faire face à l'ennemi.

Le 25, nous traversâmes la petite vallée de Roncevaux, célèbre par la bataille où périt le fameux Roland, neveu de Charlemagne. La cavalerie, en passant devant le modeste monument qui indique le lieu où fut tué ce vaillant chevalier, lui rendit les honneurs militaires. A peu de distance de cet endroit se trouvait un superbe monastère où nos blessés reçurent des secours et des soins de la part des moines.

XX

RENTRÉE EN FRANCE
DÉPART POUR L'ARMÉE D'ITALIE

Nous entrâmes en France le 26 juin, par Saint-Jean-Pied-de-Port, place forte de nos frontières et, suivant la route de Bayonne, la cavalerie vint s'établir pour deux jours aux alentours de Mendioude, village dans lequel se trouvait une fort belle habitation que le propriétaire, M. de Garreau, s'empressa de mettre à la disposition du général. Mme Derrieux, peu jalouse de continuer un genre d'équitation si contraire à ses habitudes, et surtout très pressée de réparer le désordre forcé de sa toilette, désirait aller à Bayonne où se trouvait un banquier en rapports d'intérêts avec son mari; j'obtins du général la permission de l'accompagner, et ce fut par l'obligeance de l'hospitalier propriétaire de Mendioude que nous y fûmes transportés dans une excellente voiture, qui nous descendit hôtel de l'Empire.

Aussitôt après avoir conduit ma jolie compagne chez la personne à qui elle avait affaire, je me rendis près du général Sol, qui m'annonça qu'il venait de recevoir, par le télégraphe, l'ordre de prescrire au général Mermet de partir sur-le-champ pour Bordeaux avec deux divisions de dra-

gons et que, là, il trouverait d'autres instructions sur la direction qu'il aurait à suivre pour joindre l'armée impériale sur les bords du Rhin.

En rentrant à l'hôtel, je trouvai Mme Derrieux fort occupée, au milieu de robes, de chapeaux, de linge, à réparer provisoirement les avaries de sa toilette; elle m'annonça l'obligation où elle était de partir sous deux jours pour Bordeaux afin de faire des démarches en faveur de la liberté de son mari. Cette circonstance devint le sujet de notre joie commune, et il fut convenu qu'elle prendrait domicile à l'hôtel de la Providence, où j'aurais le soin de faire descendre le général. Nous passâmes encore trois jours dans la plus douce intimité, après lesquels nous nous séparâmes avec l'espérance de nous revoir bientôt.

Le général Mermet et ses deux divisions arrivèrent à Bayonne le 1er juillet, y séjournèrent le lendemain, d'où elles allèrent à Dax, que nous trouvâmes encombré par 13 régiments d'infanterie, quittant l'Espagne et se dirigeant sur l'Alsace.

Le lendemain, nous fûmes coucher à Tarbes; le jour suivant à Mont-de-Marsan, où je logeai, avec le général, chez le comte d'Angosse, préfet et chambellan de l'Empereur; puis, nous fûmes à Captieux et à Castres. Au moment où nous allions monter à cheval pour quitter ce dernier endroit, une calèche, qui venait de changer de chevaux de poste, partait, précédée par un courrier à la livrée impériale. Nous ne sûmes que plus tard que c'était le maréchal Soult, envoyé aussitôt après la bataille de Lutzen pour prendre le commandement en chef des armées d'Espagne avec les pouvoirs les plus absolus. Si le hasard m'eût placé en sa présence au moment où la voiture relayait, je retournais en Espagne, étant alors chef d'escadron, aide de camp du duc de Dalmatie; ce que je

n'appris qu'en Italie, ainsi qu'on le verra plus tard; mais, à cette époque, les bontés et les promesses du prince Eugène, avec lequel j'avais eu jadis les relations les plus intimes, me retinrent près de lui et me firent perdre une circonstance qui devait assurer ma fortune militaire. Honoré de l'estime du maréchal qui m'avait constamment employé d'une manière particulière et dont le souvenir m'était si flatteur, en m'attachant à sa personne, je parvenais d'autant plus rapidement que deux de ses aides, de mon grade, dont un m'a remplacé, sont devenus promptement généraux. Il faut dire cependant que, lorsque ma commission arriva en Italie, le Vice-roi, plein de bontés pour moi, m'assurait le prochain commandement d'un des plus beaux régiments de France, le 31e Chasseurs, et qu'il fallut la rapidité des événements qui se succédèrent alors, et la chute de l'Empire, pour voir s'évanouir toutes mes belles espérances.

En 1814, le duc de Dalmatie dit à mon père, en présence de plusieurs personnes : « Il est malheureux pour votre fils de ne m'avoir pas rejoint lorsqu'il était mon aide de camp; sa fortune militaire était d'autant plus certaine que je faisais cas de lui et que son honorable conduite en Espagne avait été le motif qui m'avait déterminé à le prendre près de moi. »

Lorsque nous arrivâmes à Bordeaux, le général Mermet y trouva un ordre du ministre de la Guerre lui prescrivant de faire cantonner ses deux divisions dans les environs de la ville, afin de les faire reposer et attendre de nouvelles instructions. Heureuse circonstance qui me convenait d'autant mieux qu'elle concordait avec les projets arrêtés entre Nancy et moi et que nous nous trouvâmes réunis sous le même toit, bien décidés à jouir le plus complètement possible d'un bonheur dont la durée était si incer-

taine! Cette heureuse position durait depuis huit jours, lorsque le général reçut l'ordre de diriger ses deux divisions de dragons sur les bords du Rhin et d'attendre, de sa personne, la commission de commandant en chef de la cavalerie de l'Armée d'Italie, qu'il devait recevoir incessamment.

Nous apprîmes en même temps que les Anglais venaient de commencer le siège de Saint-Sébastien et que la ville était étroitement bloquée. Le général Rey qui en était gouverneur, avec une garnison de 3 000 hommes, se disposait à défendre énergiquement cette place et avait fait une sortie dans laquelle il avait détruit une partie des travaux de l'ennemi.

Bordeaux, 15 juillet.

« Ma dernière lettre, mon père, doit vous avoir tout à fait rassuré à mon égard, sur l'affreuse catastrophe de Vittoria, dans laquelle j'ai éprouvé encore un des effets de cette bienveillante Providence en échappant à des dangers où tant d'autres ont succombé. Mais, ce qui n'est pas moins heureux, c'est d'être sorti de cette maudite bagarre avec mes quatre membres dispos et un grade que je crois avoir bien légitimement gagné; il s'agit maintenant de savoir si je me tirerai d'affaire aussi heureusement en Italie où j'accompagne le général Mermet, commandant en chef la cavalerie de cette nouvelle armée qui vient d'être créée par un décret impérial. Nous devons partir en poste, laissant nos chevaux et nos équipages sous la surveillance du capitaine Gisbert, aide de camp du général, qui n'aura pas moins de deux mois de marche à faire pour atteindre sa destination. Il vous arrivera dans une quinzaine; aussi, ne vous effrayez pas à l'aspect de 18 quadrupèdes, dont 5 chevaux de prix et 1 mulet de bât sont ma propriété.

« J'ai pris la liberté d'indiquer votre château dans

l'itinéraire du capitaine, bien convaincu du bon accueil qu'il recevra, pendant les vingt-quatre heures qu'il doit passer sous votre toit hospitalier.

« Je le charge, en même temps, de vous remettre les clés de mes cantines, dans lesquelles vous trouverez la suite de mon journal et un service d'argenterie, aux armes du noble lord Paget, dont la personne et les équipages sont tombés entre nos mains le 16 novembre 1812.

« Je vous prierai d'en extraire aussi tout ce qui est relatif à l'Espagne, comme plans, dessins et cartes, ces objets me devenant inutiles en Italie. Je vous recommande particulièrement une petite madone en or, un portrait de femme dont, bien certainement, vous apprécierez la beauté, un poignard qui, s'il pouvait parler, révélerait bien des crimes, car il appartenait à un chef de guérillas que j'ai abattu d'un coup de pistolet, le 17 mai 1813. Vous trouverez aussi deux magnifiques in-quarto de la *Pucelle d'Orléans*, ornés de superbes gravures, trouvés dans la bibliothèque d'un couvent de moines.

« Je vous engage enfin à faire main basse sur tout ce qui vous conviendra de mon mobilier, car, dans ma vie aventureuse, il pourrait bien devenir la proie de quelques hussards ennemis.

« Notre séjour à Bordeaux ne peut être que très court; mais ce que je regrette surtout c'est l'impossibilité d'aller vous voir. Le ministre de la Guerre a prescrit que nous nous trouvions au début de cette nouvelle campagne d'Italie, dans laquelle le Vice-roi est chargé de s'opposer à l'envahissement de ce beau pays par les Autrichiens. Cette mission ne pouvait être confiée en de meilleures mains, et je me trouve heureux et satisfait d'être sous les ordres de cet excellent prince, dont l'affection m'est assurée.

« Adieu, mon père, à bientôt. »

Dans l'attente où était le général Mermet de recevoir, d'un moment à l'autre, son ordre de départ pour l'Italie, il avait fait partir d'avance le capitaine Gisbert, avec nos chevaux et nos équipages, acheté une voiture pour voyager en poste et écrit à sa femme de se rendre à Lyon, afin d'y passer quelques jours ensemble ; tandis que, de mon côté, je m'enivrais des derniers instants de bonheur dont je devais jouir près de la gracieuse et séduisante Nancy. Cet état de choses durait depuis huit jours, lorsqu'un soir se présenta devant moi une personne dont la physionomie ne m'était point inconnue. « Monsieur le commandant, me dit-il, je ne sais si vous me reconnaîtrez; je suis le courrier français Grandin qui, en 1807, eut l'honneur de vous remettre des dépêches à Berlin et à Kœnigsberg. » En effet, me remémorant aussitôt ces deux circonstances, et demandant le motif de cette nouvelle visite, il me remit une lettre, que je brûlai après en avoir pris connaissance, dans laquelle on me donnait une instruction à suivre, en me disant d'avoir une entière confiance dans l'émissaire qui m'était envoyé. Il ne s'agissait de rien moins que de partir sur-le-champ, en poste, pour Paris, avec le courrier qui avait amené avec lui une calèche à cet effet.

Cette détermination, à laquelle j'étais loin de vouloir faire aucune opposition, devenait cependant embarrassante, d'abord, à l'égard du général, qu'il fallait absolument mettre dans la confidence, puis, de Nancy, dont je ne pouvais me séparer aussi brusquement et d'une manière si peu convenable après avoir reçu des marques si évidentes de son affection. Cependant il était dix heures, les chevaux étaient commandés pour minuit, et un retard pouvait rendre ce départ compromettant et peut-être même impossible; alors, je me déterminai à faire confidence au

général de la nécessité de mon absence. Son étonnement et sa surprise avaient quelque chose de risible ; il crut un moment que je plaisantais; mais, après les preuves irrécusables de la vérité, sentant toute la gravité de cette aventure dont il ne pouvait revenir, il s'engagea sur son honneur à garder le plus religieux silence et consentit à fermer les yeux sur mon départ, exigeant pourtant la promesse formelle de me trouver à Lyon pour aller en Italie avec lui.

Quant à ma belle compagne, je lui annonçai l'obligation de remplir une mission importante dont je ne pouvais préciser le retour et je la quittai avec un chagrin d'autant plus vif qu'il était présumable que je la pressais sur mon cœur pour la dernière fois.

Notre voyage se fit avec une extrême rapidité, sans obstacle ni malencontre; nous descendîmes rue d'Anjou, dans une maison particulière, chez une dame d'un certain âge, dont je reçus l'accueil le plus empressé. Puis, après avoir pris un repos nécessité par cette course rapide, je quittai mon costume militaire et montai dans une voiture qui me conduisit où j'étais attendu. Enfin, après avoir passé trois jours sous le charme d'une liaison intime avec une femme adorable par toutes ses qualités personnelles, je partis, emportant dans mon cœur le souvenir ineffaçable des soins et des attentions délicates dont j'avais été l'objet, auquel se joignait une reconnaissance véritable et profonde.

Je trouvai, en arrivant à Lyon, Mme Mermet, belle-sœur de mon frère, fort agréable femme et une des plus élégantes de la Cour, venue pour passer quelques jours avec son mari, qui n'avait pu obtenir du ministre d'aller à Paris.

Logé à l'hôtel des Célestins, j'eus la satisfaction d'y

rencontrer plusieurs de mes amis d'Auvergne, faisant partie d'un régiment de gardes d'honneur, qui se formait sous les ordres du général de division comte de Saint-Sulpice. Ce beau corps, composé de jeunes hommes appartenant à des familles riches de l'Empire, était animé du meilleur esprit et semblait désirer ardemment de se trouver bientôt en face de l'ennemi.

Le 9 août, nous nous mîmes en route avec l'espérance de trouver le Vice-roi à Milan. Nous traversâmes le Mont-Cenis par une route magnifique, chef-d'œuvre de l'art, et monument éternel à la gloire de Napoléon. Au sommet de la montagne se trouvaient une caserne militaire, différents bâtiments, un fort non achevé et un hospice vaste et bien pourvu dans lequel les voyageurs recevaient l'hospitalité et pouvaient rester vingt-quatre heures sans qu'il fût permis aux moines de recevoir aucune rétribution pour la nourriture et le logement. Cet établissement offre d'autant plus d'intérêt, que, dans les tourmentes et dans les mauvais temps, on est assuré d'y trouver asile. Nous y fûmes accueillis avec toutes sortes de prévenances par les moines; un fort beau déjeuner nous fut offert pendant qu'on changeait les chevaux et, en quittant cette maison hospitalière, le général fit couler un double napoléon dans le tronc des pauvres, seule manière pour les voyageurs d'offrir leur offrande.

XXI

EN ITALIE

En arrivant à Turin, le 11 au matin, nous nous empressâmes de rendre visite au prince Borghèse, gouverneur général du Piémont, qui nous retint à dîner et nous conduisit au théâtre, où nous trouvâmes la charmante et mignonne duchesse Lanti, sa maîtresse. Le lendemain, nous fûmes déjeuner à Verceil chez le receveur général du département de la Sesia; et le 13, en arrivant à Milan, nous apprîmes que le Vice-roi en était parti, depuis deux jours, pour Udine. La princesse, à qui nous fûmes présenter nos hommages, daigna exiger notre présence au baptême de sa fille, la princesse de Venise, qui devait avoir lieu dans quelques jours, ce qui me procura le plaisir d'explorer cette belle capitale; mais une chose particulière, qui m'affecta beaucoup, ce fut, en inscrivant à l'hôtel nos noms sur le livre des voyageurs, de placer le mien justement sous celui de mon frère passé la veille, venant de Livourne et se rendant à Paris. Cette circonstance, qui eût été si heureuse, m'affligea d'autant plus que j'étais fort incertain sur l'époque où je pourrais le revoir, allant m'éloigner du lieu de la résidence où probablement il devait revenir bientôt.

La Vice-reine, fille du roi de Bavière, chez laquelle nous fûmes passer une journée à sa belle résidence de Monza, était d'une beauté remarquable, d'une tournure charmante, avec beaucoup de grâce dans les manières, aimable et bonne, ayant pour son mari une tendresse véritable, et voyant avec la plus grande douleur la nécessité où son père allait se trouver de rompre ses affections avec la France et l'Empereur; les puissances alliées le menaçant de le traiter en ennemi et de démembrer son royaume s'il ne se joignait pas à la coalition européenne réunie contre la France. Le roi avait résisté jusqu'à ce moment; mais tout portait à croire qu'il serait contraint, avant peu, de sacrifier ses sympathies aux exigences des ennemis de la France. La princesse en était profondément affligée, et les larmes qui s'échappaient de ses yeux prouvaient toute l'anxiété de son âme.

Nous nous remîmes en route le 19 août par une chaleur excessive; mais, heureusement, le pays que nous parcourions était coupé de ruisseaux limpides; les routes admirables, ombragées de plantations, nous procuraient une fraîcheur on ne peut plus agréable au milieu de ces jardins enchanteurs. Nos postillons, stimulés par de bons pourboires, nous conduisaient avec une extrême vitesse et nous traversâmes ainsi, sans nous arrêter, Brescia, Vérone et Udine, courant vainement après le Vice-roi, sans pouvoir le joindre. Enfin, le 21, nous atteignîmes Goritz, ayant fait 500 lieues depuis les frontières d'Espagne; mais peu s'en fallut que nous ne terminassions cette longue course d'une manière tragique.

En arrivant au sommet de la descente rapide qui conduit à la ville, le postillon ayant négligé d'enrayer notre voiture, les chevaux furent poussés avec une effrayante rapidité, sans que le conducteur fût maître de les maintenir

et les diriger au milieu de la route; dans cette inquiétante situation, la roue de devant accrochant une borne milliaire, le contre-coup fit briser l'avant-train, laissant la voiture suspendue sur le bord de l'Isonzo, d'une grande profondeur, tandis qu'un cheval, dont les traits s'étaient cassés en s'abattant, roulait dans la rivière.

Il est évident que, sans la rencontre providentielle de la borne et d'une traverse de bois en forme de barrière, nous eussions infailliblement été broyés dans notre chute au milieu des rochers bordant la rivière, ainsi que le fut le pauvre cheval; mais, fort heureusement, nous en fûmes quittes pour la peur et fîmes à pied le court trajet qu'il fallait parcourir pour arriver à Goritz, où nous trouvâmes la garde royale d'Italie ainsi qu'une division d'infanterie, attendant ce même jour le retour du prince Eugène, parti l'avant-veille pour Armsberg, dans l'intention de diriger des troupes sur Tarvis afin de s'opposer à la marche des Autrichiens dans les défilés de la Carinthie, tandis que deux divisions, sous les ordres du général italien Pino, devaient rester en observation dans les environs de Laybach.

XXII

CAMPAGNE D'ITALIE
1813

La réception que nous fit le prince fut des plus accueillantes; lorsque je lui remis une lettre dont j'étais porteur, il me témoigna le plaisir qu'il avait de me voir à son armée, dit au général Mermet qu'il resterait à son quartier général jusqu'à ce qu'il eût formé un corps de cavalerie assez nombreux pour lui en donner le commandement; et, comme il n'avait encore auprès de lui que deux aides de camp, il me garda pour faire le service jusqu'à nouvel ordre. Cette flatteuse réception me faisait sentir la nécessité de me monter avant l'arrivée de nos chevaux, encore éloignés; je trouvai fort heureusement un cheval tout équipé, dont je fis l'acquisition, et grâce à l'obligeance du colonel Narboni, qui voulut bien me donner un de ses dragons pour ordonnance, je me trouvai en état de remplir sur-le-champ mes nouvelles fonctions.

A cette époque, l'armée, à peine organisée, ne comptait guère plus de 14 à 15000 combattants, formant le cadre de 3 lieutenances, commandées par les généraux Grenier, Verdier et Pino, ayant sous leurs ordres des généraux de division et de brigade. Le baron de Saint-Laurent com-

mandait en chef l'artillerie, et le comte Vignolle, général de division, était chef de l'État-major de l'armée.

Les troupes, en partie composées de jeunes soldats, devaient, en attendant les renforts annoncés au prince, être opposées à un ennemi trois fois plus fort, ayant de vieux soldats habitués à la fatigue et aux dangers; mais tous ces obstacles ne firent qu'enflammer davantage le courage du prince, qui sentait, sans s'effrayer, toute l'importance de sa haute mission et qui devait montrer de nouveau à l'Europe tout ce qu'on peut attendre du soldat français, lorsqu'il est bien dirigé et qu'on obtient sa confiance.

On verra, dans le cours de cette campagne, une armée rivalisant d'ardeur, de courage et de dévouement, des conscrits conduits par des jeunes soldats de six mois de service, portant leurs cartouches dans la poche, combattre vaillamment, et soutenir la réputation des corps auxquels ils appartenaient; et, pendant ce même temps, les ateliers travaillaient à la confection des habillements et des équipements. En moins de deux mois, tout en combattant, une belle armée fut créée comme par enchantement; plusieurs corps furent commandés par des capitaines, et les sous-officiers pris parmi des conscrits, tandis qu'on attendait des chefs et des cadres venant d'Espagne.

Le prince Eugène animait tout par sa présence et son infatigable activité, donnant l'exemple d'une énergique persévérance, d'un dévouement sans bornes et d'un courage admirable. Ce fut le 22 août, dans la soirée, que le Vice-roi apprit le commencement des hostilités en Carinthie; une patrouille autrichienne ayant, aux environs de Villach, fait feu sur un poste de 15 voltigeurs, ceux-ci se précipitèrent sur ce détachement et le firent prisonnier.

Le lendemain de cette nouvelle, le prince quitta Goritz

à quatre heures du matin, emmenant avec lui toutes les troupes qui étaient en cette ville, se dirigeant sur Tarvis; suivant, au milieu des montagnes, le cours de l'Isonzo, nous fîmes douze lieues cette première journée, pour arriver à Caporeto. Le lendemain nous parcourûmes la même distance, marchant daus un chemin étroit, rocailleux et très fatigant pour la troupe.

L'infanterie du général Grenier coucha à Pletz, la garde royale occupa les villages de Unterpret et Mitterpret, et le quartier général à Ratbel, où le prince apprit que le colonel du 35e léger, conformément à ses ordres, avait évacué Villach, qui fut aussitôt occupé par les Autrichiens. Mais, dans la même nuit, deux bataillons revenant sur la ville, y avaient surpris l'ennemi, l'en avaient chassé, après lui avoir tué beaucoup de monde et fait 200 prisonniers. Puis, après cette action remarquable, faite par de jeunes conscrits, les deux bataillons repartirent de la ville, en avant de laquelle le régiment prit position.

Ce premier début fit d'autant plus de plaisir au prince, que les jeunes soldats, peu familiarisés à charger leurs fusils, avaient préféré se servir de la baïonnette, qu'ils maniaient avec autant d'adresse que de dextérité.

La première occupation du prince en arrivant à Tarvis fut de visiter le camp et les positions à défendre qu'il ordonna de fortifier et de palissader, ce point étant considéré par son importance comme une des clefs de l'Italie du côté de l'Autriche, quatre routes y aboutissant : deux venant de l'Italie, les deux autres allant sur le point de Klagenfurth, où se trouvait alors l'armée autrichienne, en opposition avec la nôtre, tandis qu'un corps bavarois défendait le Tyrol pour protéger sa neutralité non encore rompue.

Le 26, le prince voulant visiter les différentes positions

occupées par nos troupes et reconnaître celles de l'ennemi, nous montâmes à cheval avant le jour, nous dirigeant sur Arnoldstein, Reckendorff et Federaun où nous trouvâmes plusieurs bataillons en position, en avant du Gail, qui reçurent l'ordre de débusquer les Autrichiens de la maison des bains, ce qui fut exécuté avec la plus grande vivacité, pendant que deux divisions, s'échelonnant avec l'artillerie, prirent position de manière à défendre les défilés que nous avions derrière nous; puis, après avoir tout vu, tout ordonné, le prince revint à Reckendorff, où se trouvait le général Gratien ; puis nous retournâmes à Tarvis, ayant fait plus de quinze lieues dans la même journée.

Le lendemain, de nouvelles troupes arrivant de Goritz furent aussitôt mises en ligne, en face de l'ennemi placé en arrière de la Drave.

Le 28, le prince, retournant aux avant-postes, ordonna au général Gratien de s'emparer de Villach, tandis que lui-même dirigeait l'attaque de Ropeck. Nos jeunes soldats enlevèrent la position à la baïonnette, aux cris de : Vive l'Empereur! tuèrent beaucoup de monde à l'ennemi, qui fut contraint de repasser la rivière et d'en rompre le pont. Le soir, le prince vint coucher au château de Finkenstein, où il apprit avec assez de mécontentement que les voltigeurs de la division occupaient simplement les faubourgs de Villach. Il ordonna lui-même, en sa présence, l'attaque de cette place le lendemain. Les Autrichiens s'y défendirent avec courage, ne cédant le terrain que pied à pied; ce fut alors que le Vice-roi m'envoya sur la droite pour diriger l'attaque d'une des portes de la ville où était une espèce de redoute palissadée.

Les voltigeurs du 84e s'y battirent avec une telle vigueur, que nous y pénétrâmes en peu d'instants. L'aide de camp du général Campi y fut tué, ainsi que 16 hommes;

30 grenadiers hongrois tombèrent sous nos baïonnettes, le reste mit bas les armes. L'ennemi se voyant alors tourné, abandonna la partie de la ville séparée par la rivière, rompant le pont derrière lui et nous laissant toutes les positions qu'il occupait en avant de la Drave. Lorsque je vins rendre compte au prince du résultat de la mission dont il m'avait chargé, il m'ordonna de retourner et passer la nuit dans la position que nous avions enlevée, pensant que l'ennemi pouvait bien tenter d'y rentrer, ses forces étant bien supérieures aux nôtres.

Dans la soirée, le général Gifflinga, aide de camp du Vice-roi, arrivé de la veille, fut envoyé avec 1 200 hommes d'infanterie et 200 chevaux, en reconnaissance sur Paternion, route de Spital, où se trouvait un corps autrichien qui semblait avoir l'intention de pénétrer dans le Tyrol.

Les jours suivants, le général Marcognet se dirigea sur Laybach, route de Wurtzen, tandis que l'on s'occupait de la reconstruction d'un pont situé à un quart de lieue de cette ville, malgré le feu continuel de l'ennemi.

Le 1er septembre, le prince inspecta toute la ligne, disposa plusieurs batteries le long de la rivière, et fit échelonner les troupes de manière à pouvoir repousser une attaque sur tous les points. Le lendemain soir, le quartier général s'établit à Lesach, une demi-lieue en avant d'Asling.

De nombreux détachements annoncés au prince et la nécessité de les diriger sur les corps auxquels ils appartenaient, déterminèrent le Vice-roi à m'envoyer les recevoir à Tarvis, avec l'injonction de leur donner la direction qu'ils devaient suivre et d'en prendre minutieusement l'état. Je devais être aidé dans cette opération par un sous-inspecteur aux revues venant de Vérone avec le premier détachement; mais, le soir de mon arrivée à Tarvis, une colonne

de 2175 hommes que j'y trouvai m'ayant appris que cet officier s'était fracturé la jambe en route, je me vis chargé de ce travail assez fatigant et fort ennuyeux. Très heureusement, le jour suivant, dans une colonne de 3 700 hommes, se trouvait un sous-officier fort intelligent, que je gardai pour avancer mon travail. Ce même jour, un convoi de 300 prisonniers hongrois et une trentaine de blessés du 45e de ligne arrivèrent. Ce brave régiment venait d'enlever d'assaut le château de Rosemberg, près Ropek, où les Autrichiens s'étaient fortement retranchés ; mais nos jeunes soldats, ne tenant aucun compte des forces qui leur étaient opposées, avaient surmonté tous les obstacles, et fait mettre bas les armes à la garnison. Le château fut brûlé, et trois bataillons arrivant pour le secourir eurent à peine le temps de repasser la Drave et de couper un nouveau pont qu'ils avaient jeté sur cette rivière.

Encombré par le nombre de soldats arrivés depuis trois jours et l'annonce d'une nouvelle colonne pour le lendemain, dans laquelle j'appris avec la plus grande satisfaction que se trouvait le capitaine Gisbert avec nos équipages, je fis partir dans la journée 8 375 hommes, qui furent dirigés sur leurs corps respectifs ; mais, ce qu'il y avait de fort remarquable, c'est que ces renforts considérables, presque tous composés de conscrits, n'avaient pour les conduire que quelques capitaines et lieutenants ainsi que d'anciens sous-officiers, et pourtant, dans ces masses de jeunes hommes, aucun n'avait la pensée de fuir le danger qui les attendait; loin de là, ils marchaient avec une joie et un entrain admirables à voir. Ma mission se trouvant terminée avec l'arrivée d'une dernière colonne de 2 800 hommes, je quittai Tarvis le 10, pour me rendre à Laybach où se trouvait le quartier général du Vice-roi, ayant pour escorte 300 conscrits dont la destina-

tion était la même que la mienne. Nous fîmes 12 lieues cette première journée, pour atteindre le village de Rode-Schitz, sur les bords de la Save, d'où nous repartîmes le lendemain de grand matin, suivant une route assez mauvaise et montueuse qui nous conduisit au château de Schotenturn. M. de Fest, châtelain de ce beau manoir, avait eu l'honneur d'y recevoir le Vice-roi pendant trois jours et nous y offrit une bienveillante hospitalité.

En arrivant à Laybach, je m'empressai d'aller rendre compte de ma mission à Son Altesse Royale, qui me reçut avec sa bonté habituelle. En ce moment l'armée était ainsi disposée : l'extrême droite occupée par la lieutenance Grenier et le Vice-roi à Laybach; la lieutenance Verdier sur la Drave, à Villach, ayant plusieurs détachements sur Spital et Paternion, où se trouvait un camp autrichien.

Dans la journée du 14, le prince ordonna l'attaque d'une position occupée par l'ennemi, qui fut enlevée par la garde royale, soutenue de la division Marcognet. Les Autrichiens, culbutés et poursuivis vivement, se replièrent sur Carlstadt, après avoir perdu trois canons, 500 prisonniers, et plus de 1 500 tués ou blessés.

Le lendemain, le général Marcognet quitta sa position de Saint-Marin, n'y laissant que deux régiments de la garde et le 67e de ligne. Cette division vint coucher à Laybach et se mit en marche le 16 au matin, avec le lieutenant Grenier, pour aller attaquer l'ennemi. Les Autrichiens, profitant de ce mouvement pour revenir en force sur Saint-Marin, attaquent avec vigueur la garde royale, sous les ordres du général de brigade Lechi, la repoussent, la mettent en désordre, et font mettre bas les armes à un bataillon.

Le Vice-roi, informé de cet échec, me fit partir aussitôt pour porter l'ordre au général Jeannin de se porter sur ce

point en toute hâte avec sa brigade, et me rendant ensuite près du général Lechi, je lui dis que le prince lui ordonnait de se faire tuer plutôt que d'abandonner sa position. La bagarre était à son comble, les chasseurs à pied de la garde se retiraient en désordre sur la grande route à l'approche d'un régiment de hussards hongrois qui venait de prendre deux pièces de canon et de faire prisonnier le brave major Clément, grièvement blessé. 800 hommes de troupes d'élite avaient eu la lâcheté de mettre bas les armes et le général, dans le plus grand désespoir, tâchait vainement de rallier son monde. Je me mis à la tête de deux compagnies de grenadiers en leur annonçant que je précédais l'arrivée du prince; ce mot seul rendit le courage aux soldats ; ils marchèrent à la baïonnette et reprirent la position au moment où la brigade Jeannin arrivait. Je restai près du général jusqu'à minuit, et je vins rendre compte au prince que tout était dans la même situation que le matin, l'ennemi s'étant retiré. Je le trouvai fort mécontent de la conduite de la garde et surtout du général Lechi, dont la seule qualité était d'avoir pour frère un général de division, officier du plus grand mérite, fort estimé de l'Empereur, tandis que lui, fort beau garçon, la coqueluche des femmes de Milan, n'avait ni talent ni courage. Il fut envoyé le lendemain sur les derrières de l'armée et les chasseurs de la garde placés en seconde ligne sur les bords de la Save.

Le même jour du combat de Saint-Marin, le général autrichien Nugent s'étant avancé dans la direction d'Adelsberg dans l'intention d'inquiéter les derrières de l'armée d'Italie, le général Palombini, aidé de la brigade de cavalerie Perreymont, culbuta complètement les Autrichiens, qui perdirent 400 hommes, 200 prisonniers et un canon.

La grande disproportion qui existait entre nos troupes et celles des Autrichiens, loin d'inquiéter le Vice-roi, ne faisait qu'augmenter le désir de les combattre, afin de prouver que le nombre n'était pas l'assurance du succès.

A mon Frère.

Laybach, 17 septembre.

« Ton retour à Livourne, cher ami, me prouve que ton voyage de Paris a été de courte durée, et tu apprendras, certainement avec autant de chagrin que j'en ai ressenti, de combien peu d'instants nous nous sommes manqués à Milan, puisque nos deux noms se sont trouvés à la suite l'un de l'autre, sur la liste des voyageurs de l'hôtel où nous avons logé, le général Mermet et moi, douze heures après ton passage. Nous eussions évité ce désappointement si tu avais reçu à temps la lettre que je t'écrivais de Bordeaux dans laquelle je t'annonçais mon départ pour l'Italie, tandis que maintenant il est impossible de prévoir l'époque où nous nous reverrons, nos travaux ne me laissant d'autres ressources que d'arriver chez toi pour me guérir de quelque bonne blessure que je suis peu jaloux d'attraper. Quant à l'espoir d'une paix prochaine, il n'y faut guère penser à la manière dont marchent les choses; car l'incendie est trop bien allumé pour qu'il puisse s'éteindre de sitôt. Au reste, je prends très philosophiquement mon parti sur cette dernière circonstance, me trouvant dans une situation très flatteuse, bien que précaire, sans pour cela en être aucunement inquiet, le prince conservant toujours le souvenir de notre liaison d'enfance, tandis que, de mon côté, j'ai pour lui la déférence à laquelle il a droit de prétendre, ce dont, je suis convaincu, il me sait gré. Je suis près de lui en fonction d'officier

d'ordonnance, jusqu'à l'arrivée des régiments de cavalerie légère qui lui sont annoncés et dans l'un desquels je prendrai mon rang de chef d'escadron, au lieu de retourner en Espagne joindre le 12e Hussards, dans lequel je suis nommé. Il m'a fait la promesse de me laisser peu de temps dans ce grade, ayant l'intention, m'a-t-il dit, de me donner un commandement, et, d'ici là, de m'employer assez activement pour avoir droit au bien qu'il veut me faire. Il ne me faut donc qu'un peu de patience et de bonheur; jusqu'à présent je n'ai pas à me plaindre; espérons qu'il en sera toujours de même et que la Providence me sera aussi fidèle que je lui suis reconnaissant.

« Nous sommes en Carinthie, tenant tête aux Autrichiens, malgré leur supériorité numérique, et le jour où nos forces approcheront des leurs, il se pourrait fort bien que nous fussions de nouveau rendre visite à ces belles et bonnes Viennoises, qui ne doivent pas nous avoir oubliés. Mais il faudrait, pour voir réaliser ce désir, que le roi Murat s'empressât de nous joindre, ainsi qu'on nous le fait espérer et que ce bon roi de Bavière, français par le cœur, ne fût pas contraint de sacrifier ses sympathies, ce qui nous forcerait d'abandonner la Carinthie, non sans faire payer cher aux Autrichiens le prix des combinaisons politiques qui arment l'Europe contre notre patrie.

« Adieu, cher ami. »

Nos troupes, en position sur les bords de la Save et de la Drave, s'occupèrent de s'y fortifier afin d'en défendre les passages. Le prince en accélérait les travaux, mais plus particulièrement ceux d'une tête de pont située deux lieues en avant de Laybach où il s'attendait à être attaqué d'un moment à l'autre. En effet, le 25 septembre, dès la pointe du jour, les Autrichiens se présentèrent résolument sur ce

point. Mais la valeur de nos jeunes soldats, animée par la présence du prince, sut résister à la violence de l'attaque. 300 Hussards hongrois ayant tenté une charge sur la route furent repoussés, laissant sur le terrain plusieurs des leurs. L'infanterie éprouva le même sort en attaquant la redoute ; cependant, le combat dura jusqu'à deux heures après midi avec le plus grand acharnement ; le prince eut son chapeau et le collet de son habit percés de trois balles. Les Autrichiens perdirent près de 500 hommes, et nous eûmes 70 blessés et 23 tués, au nombre desquels se trouvait le brave capitaine de grenadiers du 84ᵉ, qui fut atteint d'une balle au milieu du front ; sa brillante conduite, depuis le commencement des hostilités et particulièrement dans cette journée, lui avait mérité les éloges du prince qui lui avait annoncé qu'il serait fait chef de bataillon. Mais, au lieu de cet honneur justement accquis, un mausolée en terre, garni de gazon, élevé au milieu de la route qu'il avait si bien défendue, reçut la dépouille mortelle de ce brave officier enterré avec ses compagnons d'infortune.

Le lendemain de ce combat, le prince reçut l'avis positif de la prochaine rupture de la neutralité bavaroise. Sentant alors la nécessité de changer sa ligne d'opérations afin de n'être pas pris au dépourvu et tourné par le Tyrol, il ordonna sur-le-champ un mouvement rétrograde sur l'Isonzo, pour défendre les plaines de l'Italie, et fit partir de Laybach, dans la nuit du 27, la garde royale, l'artillerie, différents corps et les administrations ; 200 hommes reçurent l'ordre de s'enfermer dans le château fort et de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité, tandis que le général Quesnel, avec sa division, chargé de soutenir la retraite, devait garder ses positions en avant de Laybach pendant vingt-quatre heures.

Toutes ces dispositions prises, il fut décidé que le quar-

tier général se transporterait, le lendemain, à Oberlaybach. En y arrivant, le Vice-roi apprit que le général Palombini avait été forcé d'abandonner Adersberg, ce qui donnait aux Autrichiens la faculté de couper notre marche sur Goritz; il prit aussitôt la détermination de culbuter ce corps afin d'ouvrir le seul passage possible au matériel de l'armée. Je reçus l'ordre de prendre le commandement de l'avant-garde avec 200 hussards croates, et 50 chasseurs du 19e.

Le mouvement, qui commença avant le jour, s'exécuta tranquillement jusqu'à huit heures que mes éclaireurs vinrent m'annoncer la présence de l'ennemi, posté sur la grande route, en avant du village de Planina. Je fis aussitôt prévenir le Vice-roi, et, conformément à ses ordres, nous abordâmes franchement deux escadrons de hussards qui furent culbutés et poursuivis dans le plus grand désordre jusqu'au village que nous trouvâmes occupé par trois bataillons hongrois, ainsi que par une autre troupe retranchée dans un château dominant cet endroit. L'arrivée du Vice-roi à la tête de l'infanterie de la garde royale eut bientôt débusqué l'ennemi qui se retira dans les montagnes après avoir perdu une cinquantaine d'hommes, et, dès ce moment, nos troupes purent se développer et prendre une position respectable, tandis qu'une division manœuvrait par notre droite pour couvrir notre marche les jours suivants. Dans ce petit engagement, qui fut court mais assez vif, les hussards hongrois eurent quatre hommes tués et cinq prisonniers et mon détachement en perdit trois. Ce même soir, mon bivouac fut placé un quart de lieue en avant de Planina, où le Vice-roi s'établit pour y attendre le général Quesnel qui devait nous joindre le lendemain. Celui-ci quitta Laybach le 29, comme il en avait reçu l'ordre, effectuant son mouvement avec tranquillité jusqu'au village de Lobitch,

où il prit position, et, le lendemain, fit sa jonction avec l'armée, à sept heures du matin. Aussitôt après, l'on se mit en marche sur Adelsberg où, à peine arrivés, nous vîmes toutes les hauteurs couvertes de tirailleurs, qui furent aussitôt repoussés par un bataillon et quelques obus. Le reste de la journée se passa tranquillement. Le prince coucha à Adelsberg, et m'envoya une lieue plus loin, au village de Prewalo, en décidant que l'armée resterait dans ses positions le lendemain, voulant, par cette marche lente, prouver à l'ennemi que ce n'était pas la force des armes qui faisait faire retraite.

Le 3 octobre, le Vice-roi, ayant la tranquille assurance de pouvoir opérer sa marche sur Goritz, me fit garder mon bivouac pendant que l'armée défilait sur la grande route, et m'ordonna de faire l'arrière-garde de la brigade Dupeyron, en ajoutant à mon détachement un bataillon du 12e de ligne.

Sur les dix heures, les troupes ennemies qui avaient été repoussées dans les montagnes par la division Palombini, n'ayant plus cet ennemi à combattre puisque celui-ci continuait son mouvement de flanc, vinrent m'assaillir et un engagement sérieux eut lieu ; deux fois je fus culbuté par la charge d'un régiment de hussards, tandis que le 12e tenait tête à une masse de près de 3 000 hommes ; nous parvînmes cependant à rejoindre la brigade Dupeyron ; alors, le combat devenant plus égal, nous disputâmes le terrain pied à pied afin de laisser le temps à la grosse artillerie et aux équipages de gagner le village de Czerniza, en avant duquel l'armée était en position.

Le général Hiller, commandant en chef les troupes autrichiennes, avait bien senti que nous échappions tout à fait après cette journée et qu'il devait renoncer à l'espoir d'enlever nos équipages; aussi fit-il tous ses efforts

pour atteindre ce but; mais la valeur de nos troupes, les bonnes dispositions du prince surent déjouer ce projet que nous payâmes pourtant assez cher : 20 Croates et 9 chasseurs du 19e tombèrent entre les mains de l'ennemi et 11 restèrent sur le terrain. Le 12e de ligne, de son côté, perdit plus de 80 hommes.

Ce combat, dans lequel nous parvînmes à opposer une résistance aussi vive contre des forces si supérieures, obtint les éloges du prince, qui, aussitôt arrivé à Santa-Croce, envoya complimenter ma troupe sur sa conduite énergique et courageuse.

Resté en position un quart de lieue en arrière de la ville, j'éprouvai pendant la nuit un désappointement aussi complet qu'inattendu : tandis que j'étais occupé à faire la tournée des postes, tous les hussards croates désertèrent, abandonnant en partie leurs chevaux afin de gravir plus facilement la montagne; ces hommes, tous habitants de la Croatie, d'une belle taille, de constitution forte et robuste et d'une bravoure remarquable, n'eussent point abandonné l'armée si nous eussions continué d'occuper leur pays; mais, convaincus que les Autrichiens maltraiteraient leurs familles, ils nous quittèrent pour regagner leurs foyers. Je n'avais eu qu'à me louer de ces braves soldats, pendant le peu de jours qu'ils avaient été sous mes ordres, de leur intrépidité et de leur intelligence, et j'eus lieu de regretter d'autant plus cette défection, que le Vice-roi avait dit ce même jour au général Mermet qu'il avait l'intention de me donner le commandement de ce régiment nombreux et sans chef; aussi, lorsque je vins lui rendre compte de cet événement, il m'en fit son compliment de condoléance, et m'annonça qu'il m'enverrait incessamment à Vérone pour en dissoudre le dépôt.

L'armée arriva le 4 à Goritz, où une partie resta

deux jours, pendant que l'autre et les équipages s'établissaient à Gradisca, sur les bords de l'Isonzo, où le Vice-roi vint lui-même, le 6, fixer son quartier général avec l'intention de garder cette position le plus longtemps possible, bien convaincu cependant que le général Hiller allait chercher à le manœuvrer pour le tourner par les montagnes du Tyrol. Mais il avait calculé que nous pouvions arriver avant lui à Vérone. L'armée autrichienne avait plus de 27 jours de marche à faire, sans compter les oppositions qu'elle éprouverait dans les combats qu'elle aurait à livrer au général Grenier, tandis qu'il ne fallait à l'armée que dix jours pour gagner les bords de l'Adige. D'un autre côté, le prince, avant de quitter cette partie de l'Italie, voulait y lever conscription, approvisionner ses magasins, organiser son armée, afin de conserver cette force morale sur le pays qu'une retraite précipitée eût détruite. Il se détermina donc à rester une quinzaine de jours dans cette position nouvelle, tandis que le général Grenier occuperait l'ennemi.

Nous évacuâmes Goritz la nuit; le prince resta jusqu'au dernier moment près du pont de l'Isonzo, dont il fit sauter trois arches, aussitôt que l'arrière-garde l'eût passé.

Deux bataillons restèrent en position sur la rive droite, et l'armée continua tranquillement son mouvement rétrograde jusqu'à Gradisca, où vint s'établir la garde royale.

Dès son arrivée, le prince s'occupa de l'armée, dont l'effectif était alors de 30 000 hommes. Elle avait éprouvé des pertes assez considérables dans les nombreux combats partiels qu'elle avait eu à livrer depuis le commencement des hostilités, quoique le résultat de presque tous eût été avantageux; mais il n'en avait pas moins causé une diminution sensible dans les corps; ces pertes, à la vérité, eurent pour compensation l'avantage, très précieux dans

la circonstance, d'avoir accoutumé nos jeunes soldats au feu; et l'on pouvait verser de nouvelles recrues dans leurs rangs sans crainte de diminuer leur valeur et leur courage, car c'étaient déjà de vieux soldats.

De nombreux renforts étant attendus, surtout dans la cavalerie, le général Mermet, chargé de son organisation et devant en être le chef supérieur, fit établir son quartier général à Campo-Longo; et, peu de temps après, arrivèrent d'Espagne le 1er Hussards et le 31e Chasseurs, deux superbes régiments qui, joints aux 1er et 19e Chasseurs, formaient, avec le 1er, 3e, 4e Chasseurs italiens, les dragons de la Reine et de Napoléon, ainsi que les Vélites royaux, une masse imposante dont les généraux de brigade étaient MM. Bonnemain, Perreymont et Rambourg. Ainsi cette armée, qui deux mois avant comptait à peine 1 200 chevaux, en avait aujourd'hui 5 000, dont la présence devenait de la plus grande utilité dans les vastes plaines d'Italie.

Le 8 octobre, je fus envoyé pour effectuer le licenciement du dépôt des Hussards croates, que le Vice-roi renvoyait dans leur pays, plutôt que d'attendre qu'ils désertassent, ce qui serait infailliblement arrivé.

300 chevaux de petite taille, d'une race excellente, furent aussitôt dirigés sur la lieutenance du général Grenier, pour être livrés au 31e Chasseurs nouvellement arrivé de l'armée de Catalogne. Cette opération terminée, le Vice-roi me fit partir, avec l'ordre d'inspecter la ligne des postes de la cavalerie. Je me rendis d'abord à Avila, ville jadis fort célèbre par une colonie fondée par les Romains et détruite par Attila : on y voyait encore quantité de vestiges de monuments antiques, et des colonnes entières de marbre et de granit. Cet endroit, peu distant de la mer Adriatique, demandait une grande surveillance,

afin d'empêcher les débarquements de troupes anglaises ou russes croisant dans ces parages et qui déjà l'avaient tenté, mais en avaient été chassées par le feu de nos batteries. Après avoir exploré cet endroit, ainsi que Monasterio, je traversai l'Isonzo à un gué pour entrer dans l'île de Morozino où se trouve l'embouchure de l'Isonzo, qui change de nom pour prendre celui de Lasdoba et va se jeter dans la mer. Suivant ensuite le cours de cette rivière, en la remontant, on arrive au village de Dwino, peu distant de Trieste, que les Autrichiens occupaient depuis peu de jours. J'appris cependant que l'ennemi n'avait fait aucune apparition dans le pays que je venais de parcourir, en reconnaissant pourtant de quelle importance il était de le surveiller.

Le Vice-roi, à qui je portai un croquis des lieux que j'avais parcourus, daigna m'en témoigner sa satisfaction et me remit une commission de chef d'escadron aide de camp du maréchal Soult qu'il avait reçue la veille du ministre de la Guerre. Son Altesse Royale me témoigna le désir de me garder, m'assurant de sa protection, et me promettant formellement un avancement rapide. Il venait, me dit-il, de me désigner dans son travail, pour prendre rang dans un des plus beaux régiments de l'armée, afin plus tard d'en devenir le chef; il m'ajouta que l'impératrice Joséphine, en lui écrivant, m'avait recommandé d'une manière toute particulière et qu'il avait répondu qu'avant peu j'aurais un régiment si je continuais à servir aussi bien que je l'avais fait jusqu'à ce jour. Toutes ces considérations, jointes avec mon ancienne liaison avec le prince dont chaque jour il me donnait preuve de souvenance, me déterminèrent à remercier le duc de Dalmatie de l'honneur qu'il me faisait en m'attachant à sa personne, lui témoignant toute la reconnaissance dont j'étais pénétré et lui faisant part des

motifs qui m'empêchaient de profiter de cette haute faveur que j'eusse acceptée avec le plus grand empressement avant de quitter l'Espagne. J'avoue que cette lettre me coûta beaucoup à écrire, ayant pour M. le maréchal une profonde vénération et le reconnaissant, quoique sévère, comme un des meilleurs patrons qu'un officier puisse avoir; aussi ne cédai-je qu'aux instances et aux promesses du prince, avec la plus parfaite confiance. L'on verra que, s'il n'a pas rempli tous ses engagements, ce sont les événements rapides et extraordinaires qui sont survenus qui en ont été la seule cause.

Ce fut à cette même époque que le général Grenier évacua Tarvis pour faire concorder ses mouvements avec ceux du prince; mais, avant de quitter cette position pour se porter sur Oropa, il livra un sanglant combat aux Autrichiens auxquels il tua 1 500 hommes et fit 3 200 prisonniers.

Dans ce même temps, le Vice-roi, ayant des motifs de suspicion sur la fidélité du munitionnaire chargé des approvisionnements de Palma-Nova qu'il allait être contraint de livrer à elle-même, m'envoya dans cette ville avec des instructions confidentielles et surtout de prendre le relevé exact de sa situation. Cette place était considérée comme une des plus fortes du royaume d'Italie, l'Empereur ayant dépensé plusieurs millions pour la mettre dans un état de défense respectable. Dans la circonstance présente, il devenait de la plus haute importance de la garder, pour protéger la ligne d'opérations de l'armée.

Mon travail dura cinq jours, employés de la manière la plus fastidieuse, mais du moins à même de satisfaire le prince sur le but de ma mission.

Le 22, arriva la nouvelle officielle de la défection de la Bavière; le roi, contraint par les puissances de se joindre

à la coalition, déclara cependant que ses troupes ne combattraient point contre son gendre. Mais tous les débouchés devenant libres, le Vice-roi n'avait plus que la ligne de l'Adige qui offrît des moyens de résistance; il se détermina donc à s'en emparer sur-le-champ, avec d'autant plus de raison que le général Gifflinga, son aide de camp, venait d'être contraint de se replier sur Roveredo, distant de deux marches de Vérone. Cependant le prince, en prenant cette détermination, comptait employer tout l'art de la stratégie qu'il possédait à un si haut degré et n'arriver sur cette ligne d'opérations qu'à un temps déterminé par sa volonté. Il prit en conséquence les mesures les plus efficaces pour combattre l'ennemi aussi souvent qu'il en trouverait l'occasion afin de lui bien prouver qu'une retraite n'était point un revers.

La division Palombini et la brigade du général Dambetti furent renvoyées dans la direction de Bassano, tandis que le général Bonnemain, avec le 31e Chasseurs français et le 4e italien, opérait sur notre extrême gauche avec le général Grenier. Quant aux troupes occupant la plaine sous la direction immédiate du prince, elles quittèrent les lignes de l'Isonzo le 23 octobre pour venir à Udine, où la Garde royale et le quartier général vinrent coucher, tandis que la division Marcognet prenait position en avant du village de Pavia, et que la cavalerie s'établissait à Predomano, sur les bords de la Torre.

Dans la soirée, un régiment de uhlans ayant voulu inquiéter nos postes de cavalerie, il s'ensuivit un engagement où ces premiers furent cruellement maltraités par le 19e Chasseurs, qui en tua 11 et fit 30 prisonniers. Le lendemain, l'artillerie, la garde royale, la Garde d'honneur et les dragons de la Reine, traversèrent Campo-Formio, ainsi que la division Quesnel, pour prendre position en

avant de la ville, tandis que les autres troupes, se développant dans une vaste plaine, présentaient le combat aux Autrichiens.

Le prince en passa la revue au milieu d'un enthousiasme difficile à décrire, présage presque toujours certain d'un succès; mais le général Hiller, dans sa prudente prévision, évita d'accepter ce défi, se contentant d'attendre le bon plaisir du prince pour suivre nos mouvements. Le Vice-roi avait d'abord le projet de s'arrêter sur la Piave; mais, pensant que ce ne pouvait être pour longtemps, il préféra s'appuyer de suite sur l'Adige, afin de mieux concentrer ses troupes. L'armée continua donc son mouvement le 26 et passa le Tagliamento le lendemain matin, sans éprouver aucune inquiétude; les troupes prirent position en arrière du fleuve et deux bataillons se détachèrent sur le pont qu'on jugea indifférent de détruire.

Dans la soirée, le Vice-roi m'ayant fait appeler, je le trouvai seul, avec une carte d'Italie étendue sur une table. Lorsqu'il me fit connaître le motif de ma présence près de lui et qu'il me vit sourire, je lui répondis, lorsqu'il voulut en savoir la cause, que je venais justement de quitter plusieurs officiers qui m'avaient demandé ce que je préférerais, d'attaquer ou de défendre le passage d'un pont? A quoi j'avais répondu : « Ni l'un ni l'autre », la position étant des plus ingrates, me rappelant que j'en avais acquis la preuve en Espagne. « Eh bien! me dit le prince, tu vas te trouver dans le second cas: ainsi tâche de bien t'en tirer. » Alors il me donna ses instructions d'une manière claire et précise, dans lesquelles il s'agissait de garder, avec 200 chevaux, le passage du Tagliamento, tandis que l'armée exécuterait son mouvemement rétrograde, le lendemain, à deux heures du matin.

Cette mission délicate, qui demandait du sang-froid, de

l'intelligence et de l'énergie, était on ne peut plus flatteuse et montrait trop bien les bonnes dispositions du prince à mon égard pour ne pas le remercier avec effusion du choix qu'il avait bien voulu faire de moi en cette circonstance; aussi assurai-je S. A. I. que je mettrais la plus grande ponctualité dans l'exécution de ses ordres. Lorsque je me retirai, le prince ajouta en riant : « Tu me parais aimer les décorations (faisant allusion aux quatre dont j'étais porteur), n'aie pas la maladresse de te faire tuer avant d'avoir la Couronne de fer. » Et il me dit adieu d'une manière toute bienveillante, en me serrant la main.

Je devais donc, en laissant croire à l'ennemi que l'armée conservait ses positions de Spilimbergo, Valvezone, Arsinio et Pordenone, défendre le passage du pont barricadé par des madriers, des arbres et des amas de pierres qui pouvaient être enlevés en moins d'une demi-heure et m'opposer aux gués que pourraient tenter quelques corps de cavalerie; la ruse était à peu près mon seul moyen de défense, puisque je resterais abandonné à moi-même avec 200 chevaux, six officiers et quatre gendarmes tandis que l'armée effectuerait sa retraite.

Monseigneur m'avait recommandé de n'abandonner le fleuve qu'à la nuit tombante, heure à laquelle les troupes devaient se trouver six lieues en arrière. Sentant toute l'importance et le danger de cette situation délicate qui offrait peu de chances de salut, j'abandonnai mon sort à cette heureuse étoile qui m'avait jusqu'alors si bien protégé, pour m'occuper essentiellement des meilleurs moyens à prendre pour répondre à la confiance dont le prince m'honorait en ce moment.

Le Tagliamento est un fleuve assez large, coulant sur un fond de sable mouvant, ce qui en rend habituellement le gué incertain et difficile; cependant les eaux se trou-

vant basses alors, la cavalerie pouvait, avec de bons guides, tenter le passage. D'ailleurs, ainsi que je l'ai dit, le pont n'étant point rompu, la moindre disposition d'attaque faisait disparaître tous mes moyens de défense; mais, ce qui me donnait l'espoir d'atteindre l'heure éloignée qui m'était prescrite, c'était la lenteur de l'ennemi qui semblait se contenter de suivre nos mouvements pour succéder aux gîtes que nous lui abandonnions et la crainte où il pouvait être que le Vice-roi ne voulût l'attirer sur Pordenone, dont nous n'étions éloignés que d'une demi-lieue et où il pouvait supposer qu'on voulait le combattre. Ces considérations m'inspirèrent de la confiance et je me mis en devoir de bien remplir mon mandat. Ma troupe, composée du 19e Chasseurs français et du 3e italien, fut placée 300 pas en arrière du pont, abritée par un bouquet de bois assez épais, fournissant un poste de 30 chevaux avec un officier italien placé une demi-lieue à gauche sur les bords du fleuve, et pareil nombre sur la droite, commandé par un capitaine du 19e Chasseurs; ces deux postes devant communiquer avec le centre au moyen de vedettes volantes continuellement en mouvement.

Le pont, dont la largeur était de 28 pieds sur une longueur d'à peu près 200, se trouvait entièrement découvert dans ses abords du côté de l'ennemi, et, ainsi que je l'ai dit, obstrué de notre côté par des arbres, des branchages, des pierres et une espèce d'épaulement en terre soutenu par des vestiges de bateaux, construit la veille par les deux bataillons de service à ce poste. 40 chasseurs du 19e, un second capitaine et un lieutenant y furent placés pied à terre avec leurs carabines, ayant ordre de ne tirer qu'en cas d'attaque. Toutes ces dispositions prises, nous attendîmes patiemment la présence de l'ennemi dont les premiers détachements ne se montrèrent qu'à huit heures du matin.

50 hussards et 50 lanciers débouchant dans la plaine arrivèrent d'abord assez près du pont, en nous envoyant quelques coups de carabine auxquels nous ripostâmes en leur tuant deux chevaux. Bientôt après le feu cessa; deux vedettes furent placées près du pont et différents petits postes le long de la rivière. Cet état de choses dura ainsi jusqu'à midi, que nous vîmes déboucher une brigade d'infanterie suivie de deux régiments de cavalerie et de huit pièces de canon qui furent aussitôt mises en batterie vis-à-vis de nous, la mèche allumée. Ces troupes, qui formaient l'avant-garde de l'armée ennemie, pouvaient se monter à 3000 et quelque cent hommes.

J'admirais le sang-froid de ces bons Allemands, qui pouvaient nous pulvériser du moindre geste et qui, au lieu de cela, s'établirent dans la plaine, allumèrent des feux pour faire la cuisine et dessellèrent leurs chevaux sans s'occuper de nous, ce qui m'assurait une tranquillité de quelques heures dont je profitai pour multiplier l'envoi de plusieurs ordonnances, afin de laisser croire que j'étais en correspondance avec des troupes en arrière de nous. Cette situation avait quelque chose de si étrange et de tellement curieux que nous oubliions presque notre position critique pour nous occuper du spectacle d'une armée ennemie dont nous n'étions séparés que par quelques centaines de toises sans qu'aucun acte d'hostilité eût lieu de part ni d'autre. Plusieurs officiers, dont nous pouvions parfaitement distinguer la figure et les traits, vinrent se promener sur les bords du fleuve et les chevaux y furent conduits pour boire avec la même tranquillité que dans une garnison, tandis que de notre côté nous imitions cet exemple, sans le moindre obstacle.

Sur les quatre heures après midi, un officier, venant de faire l'inspection des postes, me rendit compte que celui de

gauche, confié au détachement des Chasseurs italiens, était occupé par deux uhlans en vedette. Cette circonstance me parut d'autant plus extraordinaire que pas un coup de carabine n'avait été tiré et que nous nous trouvions évidemment tournés, sans pouvoir préjuger ce qu'était devenu le détachement. Je n'en persistai pas moins à rester dans notre position, en envoyant 10 hommes sur la ville, pour surveiller les environs. Les habitants, dont les sympathies nous étaient tout à fait acquises, déclarèrent qu'une troupe, marchant assez rapidement, avait passé à un quart de lieue, se dirigeant sur le village de la Fontana, deux lieues en arrière de Pordenone. Ce nouveau rapport, sans diminuer ma perplexité, ne fit qu'accroître mon opinion sur la marche de l'ennemi ; mais, ce dont j'étais loin de me rendre compte, c'était de la conduite de l'officier commandant le détachement, lequel avait reçu l'ordre de se replier vers le pont s'il était attaqué par une force majeure, ou, ne le pouvant, de tirailler de manière à nous donner l'éveil. Au reste, croyant prudent de ne communiquer à personne mes réflexions dans la crainte de démoraliser ma troupe, je n'eus guère la faculté de m'y livrer plus longtemps, car, sur les cinq heures du soir, les Autrichiens prenant les armes et le camp paraissant en mouvement, je vis que nous touchions au moment de l'action dramatique.

Faisant aussitôt rentrer le poste de droite, 60 chasseurs en bataille furent placés sous la protection du petit bois, ayant 20 tirailleurs en avant, et, me portant près le détachement placé à l'entrée du pont, je le fis monter à cheval, après avoir fait plusieurs décharges sur les grenadiers hongrois arrivant pour le déblayer.

Dans ce moment, l'attaque devint très vive : la mitraille de deux pièces et le feu bien nourri des assaillants nous

tuèrent le capitaine Larmois, du 19e Chasseurs, trois hommes, et un gendarme faisant le service d'ordonnance près de moi. Sentant l'impossibilité de résister à des forces aussi supérieures, mais fermement décidé à ne pas quitter mon poste avant le moment prescrit, je mis 100 hommes en tirailleurs, dirigeant leur feu sur le pont afin d'y ralentir le plus possible les travaux qui ne pouvaient être terminés avant une demi-heure et peut-être plus. Lorsque je les vis sur le point d'être achevés, faisant sonner le ralliement, nous vînmes nous former en bataille cinq cents pas en avant de Pordenone où nous restâmes près d'une demi-heure. Jugeant alors ma mission remplie, il s'agissait de la mener à bonne fin en faisant une retraite qui n'était pas sans danger, surtout par la disparition du détachement que je devais supposer avoir été contraint de se replier devant une force majeure qu'il fallait s'attendre à rencontrer; mais je savais aussi que 160 cavaliers, bien déterminés, pouvaient se faire jour, au risque d'en laisser quelques-uns sur la place, et cette chance était préférable à celle de mettre bas les armes. Je fis une petite allocution à ma troupe, en lui annonçant que nous aurions problablement à taper, mais que, pourvu qu'on le fît bien, je répondais de les conduire au bivouac de l'armée.

Enfin, après avoir fait boire plusieurs brocs de vin à mes hommes en traversant la ville, nous nous mîmes en marche dans la direction de Cornegliano, suivant une grande route superbe, ayant une arrière-garde de 10 hommes, assez rapprochée, et 4 en éclaireurs, en avant.

Nous marchâmes ainsi pendant une heure, dans une demi-obscurité, gardant le plus profond silence et toujours en mesure d'aborder l'ennemi s'il se présentait. Déjà nous commencions à être à peu près rassurés, lorsque nos éclaireurs, en se repliant, annoncèrent la présence

d'une troupe à cheval en bataille sur la route, sans pouvoir en préciser le nombre. Cet avis ne fut pas plutôt donné qu'aussitôt les sabres sortirent du fourreau, et, chargeant aux cris de : Vive l'Empereur! sur cette masse qui commençait à s'ébranler, nous la culbutâmes sans en calculer la force, et, en peu d'instants, la route se trouva libre après avoir donné et reçu bon nombre de coups de sabre. Cette mêlée, qui ne dura que quelques minutes, nous coûta cependant un maréchal des logis et deux chasseurs, qui se trouvèrent manquer à l'appel, lorsque nous entrâmes dans le village de Sacile; un officier, un gendarme et cinq chasseurs étaient blessés, mais sans empêchement de pouvoir continuer. Peu avant d'arriver au village de Copiano, une colonne d'infanterie qui en débouchait fut aussitôt reconnue par les éclaireurs, et déjà nous nous préparions à entamer une nouvelle charge dont les chances n'étaient pas aussi favorables que la première, lorsque, fort heureusement et à ma grande satisfaction, cette troupe se trouva être un bataillon du 59e de ligne, envoyé par l'ordre du Vice-roi jusqu'à Sacile, pour tâcher d'obtenir des renseignements sur le sort de mon détachement que l'on croyait perdu ou tout au moins fort compromis, d'après le rapport de l'officier du 3e Chasseurs italien. J'appris alors du chef de bataillon que cet officier avait, avec son détachement, rejoint les avant-postes français, sur les cinq heures du soir, après avoir été vivement suivi par un escadron de uhlans auquel il avait échappé en se repliant à travers les terres, et ne doutant pas que je n'éprouvasse le même sort. Nous atteignîmes enfin, sur les onze heures du soir, Godega où se trouvaient la cavalerie et la brigade d'infanterie Campi.

Mon entrée dans le logement du général Mermet, qui était à souper avec plusieurs officiers, fut un véritable

coup de théâtre; ma présence produisit un effet d'autant plus inattendu que déjà mes chevaux étaient devenus l'objet de la convoitise de plusieurs officiers qui ne parlaient de rien moins que de les mettre en vente. Cependant l'on me témoigna, avec cette franchise militaire, l'inquiétude dont j'avais été l'objet et le plaisir qu'on éprouvait à me revoir; le général surtout me donna des marques du plus vif intérêt et fit partir sur-le-champ un ordonnance pour annoncer au Vice-roi la rentrée de mon détachement; puis, il me fit copieusement manger, ce dont j'avais un pressant besoin et, peu après, je m'endormis sur les deux oreilles, comme à un retour de fête.

L'accueil que me fit le prince, en me présentant le lendemain chez lui, fut on ne peut plus flatteur; S. A. I. me serrant la main avec affection : « Sais-tu, me dit-il, que tu nous as donné beaucoup d'inquiétude et que j'étais presque fâché de t'avoir donné cette mission? — Ma foi, Monseigneur, je l'étais bien davantage, dans la crainte de ne pouvoir atteindre cette maudite heure qui m'avait été prescrite. — Mais, répliqua le prince en riant, je n'entendais pas que tu te fisses tuer comme un nigaud par excès d'exactitude sur l'heure que j'avais déterminée; il est des circonstances au-dessus des volontés et s'y soumettre n'a rien de blâmable; au reste, nous nous arrangerons, une autre fois, de manière à mettre à couvert la susceptibilité de M. le commandant. » Et, quittant tout à coup cet air de bienveillance, il reprit d'un ton sévère : « Quant à l'officier qui a abandonné son poste sans combattre, il est aux arrêts de rigueur, et passera au conseil de guerre, lorsque nous serons à Vérone. » Je cherchai vainement à atténuer la faute du coupable, et à solliciter contre cette mesure violente. « C'est bon, dit le prince, le tribunal prononcera. » Et passant dans une salle où le déjeuner

l'attendait, il me fit placer près de lui, en me prévenant qu'aussitôt après il partait pour diriger une attaque sur Bassano et que je l'accompagnerais, ajoutant que j'allais cesser mon service d'officier d'ordonnance près de lui, afin d'être à même de remplir les promesses qu'il m'avait faites.

Tous les mouvements opérés jusqu'à ce jour par le général Hiller, avaient été prévus par le Vice-roi; aussi, en arrivant sur la Piave, avait-il la tranquille confiance de pouvoir s'établir sur l'Adige et de resserrer sa ligne de manière à renforcer les garnisons de Venise, Mantoue, Peschiera et autres places.

Cependant, en apprenant que le général Gifflinga, avec les 3 000 hommes qu'il avait, pourrait être forcé dans sa position de Volano par un corps nombreux qu'il avait en face de lui, il rappela la lieutenance Grenier et résolut de chasser les Autrichiens de Bassano afin de les rejeter dans le Tyrol. Cette opération demandait à être exécutée avant l'arrivée des masses du général Hiller et, pour cela, le prince laissa deux divisions en observation sur la Piave tandis qu'il se dirigeait sur Bassano, le 29, avec ce qu'il avait de disponible. Le soir nous arrivâmes à Rossano, bourg assez considérable, où le prince s'établit; le lendemain, il y eut quelques engagements partiels dans lesquels l'ennemi fut partout repoussé.

Le prince passa en revue les troupes du général Grenier, leur annonçant une affaire pour le lendemain; lorsqu'il arriva sur le front du 31e Chasseurs, il fit un compliment au colonel Desmichels sur la belle conduite de son régiment et ajouta : « Vous n'avez pas d'officier supérieur, je vais vous en donner un dont vous serez satisfait. » Et, m'appelant près de lui, il me fit reconnaître dans mon grade et me souhaita bonne chance en me serrant la main.

Le reste de la journée se passa en légères escarmouches et en dispositions pour le combat du lendemain. La pluie qui tombait presque continuellement depuis trois jours, ayant un peu cessé dans la matinée du 31, le prince ordonna l'attaque. Les 2e et 3e divisions, ainsi que la cavalerie du général Bonnemain, composée du 31e Chasseurs et 4e italien, marchèrent en avant sur trois colonnes : celle de gauche se dirigea par la route de Casoni ; celle de droite, que commandait le Vice-roi en personne, déboucha par la route de Musolente ; celle du centre dut marcher par la route latérale de Bassano à Castel-Franco. La garde royale fut laissée en réserve en avant du village de Poggiano. L'ennemi, en position devant Bassano, avait sa droite à Rezzonico, sa gauche à San-Giacomo, avec une avant-garde à Casa-Negri et ses postes avancés vers Rosa et Casoni.

Rien ne put contenir l'impétuosité des trois colonnes franco-italiennes ; avant la nuit, les Autrichiens furent culbutés sur tous les points. Ils cherchèrent vainement à se défendre dans Bassano pour couvrir leur retraite ; le 31e Chasseurs, lancé sur eux, traversa la ville en les sabrant et les poursuivant dans le plus grand désordre. les forçant à se jeter, partie dans la vallée de la Brenta, et partie vers Rubbio, sur la route de Asiago.

L'ennemi perdit dans cette journée environ 1 000 à 1 200 hommes tués, 300 prisonniers et 4 pièces de canon. Le régiment tua seul plus de 400 hommes dans la ville d'où le Vice-roi fit enlever les cadavres en venant s'y établir. Le lendemain de ce brillant combat, les troupes prirent la direction de Vérone, laissant à l'arrière-garde la brigade Bonnemain avec trois bataillons d'infanterie et quatre pièces de canon, ayant l'ordre de détruire tous les ponts derrière nous.

La ville de Bassano, dans laquelle nous couchâmes le 1er et le 2 novembre tandis que l'armée opérait son mouvement, est située sur les bords de la Brenta, au pied du Tyrol, dans une position on ne peut plus agréable.

XXIII

LE 31e CHASSEURS
FIN DE LA CAMPAGNE DE 1813

Notre séjour me permit de faire une prompte connaissance avec les officiers du régiment que le colonel eut l'obligeance de réunir à cet effet en leur offrant un punch. Accueilli de la manière la plus flatteuse par mes nouveaux compagnons d'armes et particulièrement par leur digne chef, je m'aperçus qu'il me serait facile d'obtenir leur confiance et leur affection, avec d'autant plus de raison qu'un escadron du 5e Hussards, fondu dans le 31e Chasseurs à Bassano, avait bien voulu donner de moi des renseignements favorables, ce qui n'avait pas peu contribué à la onne réception qui me fut faite.

Le colonel, en m'accueillant avec la franchise et la cordialité la plus affectueuses, ne me laissa point ignorer tout ce que le prince Eugène avait eu l'extrême bonté de lui dire de favorable à mon égard; aussi m'offrit-il une amitié que j'étais tout disposé à lui rendre. Dès ce jour, s'établit entre nous une liaison qui ne s'est jamais démentie, ainsi qu'on le verra, nos goûts, nos habitudes et nos sympathies étant les mêmes. Le colonel Desmichels, jeune, beau cavalier, d'une tournure agréable, ayant des formes aimables, jouis-

sait d'une brillante réputation militaire; entré au service à l'âge de 17 ans, ses premières armes se firent en Égypte, dans les Guides de Bonaparte et, par sa belle conduite, il devint chef d'escadron dans les Chasseurs de la Garde impériale, d'où il sortit pour prendre le commandement du 31e Chasseurs nouvellement créé. De ce beau régiment, formé de plusieurs escadrons de cavalerie légère pris dans différents corps, tous anciens soldats, il avait fait une troupe d'élite dont la force, lorsque j'y entrai, était de 1 000 chasseurs parfaitement montés; l'uniforme était de la plus grande élégance et dans la forme des chevau-légers polonais.

En quittant Bassano, dans la nuit du 2, nous fîmes sauter le pont de la Brenta, restâmes en position quelques heures au delà de la rivière, et nous nous dirigeâmes sur Vicence, détruisant derrière nous un pont sur l'Astico et celui du Bacchiglione, près lequel notre infanterie prit position, tandis que nous allions nous établir à Vicence, grande et belle ville, capitale du Pays vicentin, appartenant, avant nos premières guerres, à la république de Venise, et faisant depuis partie du royaume d'Italie. Elle renferme plusieurs belles églises, des monuments curieux et grand nombre de magnifiques palais, tout en marbre, dans l'un desquels la vieille et respectable comtesse de Thienne me reçut, avec une bienveillance toute particulière pendant les deux jours que je restai sous ce toit hospitalier. La brigade quitta cette ville pour se rendre à Villa-Nova, après avoir détruit les ponts de l'Alpon et des nombreux torrents que nous eûmes à passer. Le jour suivant, nous vînmes nous établir à San-Martino, une demi-lieue en avant de Vérone quartier général du Vice-roi et des administrations de l'armée, ayant nos postes avancés à Vago.

L'armée d'Italie, en prenant position sur l'Adige, se

composait de 32 000 combattants et de 80 bouches à feu; sans compter près de 20 000 hommes placés dans les différentes places du royaume et l'attente des conscriptions de l'Italie, du Piémont, aussi bien que l'arrivée de nouveaux renforts annoncés de France.

Les Autrichiens, de leur côté, comptaient en face de nous 75 000 combattants; mais la lenteur de leurs mouvements et la timidité de leur attaque donnaient à nos troupes une ardeur dont le Vice-roi profitait avec avantage; aussi prit-il la résolution de garder longtemps cette nouvelle ligne d'opérations et d'y attendre l'arrivée des 30 000 Napolitains avec lesquels le roi Murat devait le joindre, dans le but de reprendre le pays que nous avions été contraints d'abandonner et d'en conquérir peut-être d'autres.

Le lendemain de notre arrivée devant Vérone, je fus présenter mes hommages au Vice-roi et lui faire part de l'ordre que je venais de recevoir du ministre de la Guerre de me rendre sur-le-champ en Catalogne, pour y prendre provisoirement le commandement du 13e Hussards, alors sans chef. Cette mission me contrariait d'autant plus que j'avais plus de 500 lieues à faire sans qu'il en résultât pour moi aucun avantage; mais le prince, déjà prévenu de cet ordre, avait écrit au duc de Feltre qu'il me gardait et voulut bien me renouveler l'assurance de ses bonnes dispositions à mon égard.

J'appris plus tard que c'était à la demande du colonel Alphonse de Colbert que j'avais été appelé à commander provisoirement son régiment qui, pendant son absence nécessitée par une grave blessure dont la guérison paraissait devoir être longue, se trouvait sans officier supérieur : il avait voulu me donner cette marque de souvenir de notre liaison d'enfance.

L'armée d'Italie, en prenant la ligne de l'Adige, se trouva

considérablement diminuée, dans ce sens qu'il fallut renforcer les garnisons de Venise et Palmanova et qu'elle avait grand nombre de blessés et de maladies produites par l'insalubrité de la saison; tous ces motifs déterminèrent le Vice-roi à réduire provisoirement ses trois lieutenances à deux ayant pour chefs les généraux Grenier et Verdier, et chacune deux généraux de division et quatre brigades; quant à la cavalerie, dont le général de division Mermet était le chef, il avait sous ses ordres les brigades Perreymont, Bonnemain et Rambourg.

A M. Audéaud, payeur-général de l'armée d'Italie.

Zevio, 17 novembre.

« Je croyais jusqu'à ce jour, mon cher Théodore, que la présence d'un payeur-général au milieu de ceux dont il doit garnir la bourse, était aussi absolue qu'une armée pour livrer bataille; aussi n'ai-je pas vu sans étonnement, par la suscription de votre lettre, que vous étiez à Milan. J'espère cependant que votre absence ne sera pas longue et que nous pourrons renouveler bientôt certains passe-temps dont le souvenir est souvent présent à ma mémoire. Je m'empresse aussi de satisfaire au désir que vous témoignez d'avoir des détails sur nos combats qui paraissent occuper beaucoup la capitale du royaume; mais auparavant, tout en vous remerciant des éloges flatteurs et par trop boursouflés que vous voulez bien m'adresser sur notre affaire de Caldiero, je vous avouerai avec humilité que je ne croyais pas avoir assez fait pour que mon nom fût cité dans la *Gazette* au milieu de plusieurs autres; je ne sais à qui je dois cet honneur; mais, ce que je puis affirmer, c'est que, dans ce terrible combat, le régiment s'est en entier couvert de gloire et qu'à lui reviennent

tous les éloges, car je n'ai eu d'autre mérite que de guider 500 diables incarnés qui m'eussent planté là s'il m'eût pris la fantaisie de ralentir l'allure de mon cheval. Je vais, du reste, vous faire le récit de cette affaire, en le précédant des circonstances qui l'ont amenée.

« L'armée, en arrivant sur l'Adige, fut disposée sur la rive droite du fleuve, de manière à pouvoir, non seulement tenir tête à l'ennemi, mais encore, au moyen de plusieurs têtes de pont sur la rive opposée, prendre l'offensive.

« Nous restâmes ainsi pendant cinq jours, assez tranquilles, mais, lorsque le Vice-roi eut connaissance de l'approche des masses autrichiennes, il voulut, avant de prendre une énergique résolution, connaître les forces et les dispositions de l'ennemi et pouvoir lui porter des coups plus certains. En conséquence, une forte reconnaissance fut ordonnée sur plusieurs points de la ligne ; je fus chargé de diriger celle en avant de Vérone, avec 200 hommes du régiment et 6 compagnies du 14e léger, soutenus par le reste du 31e Chasseurs et le 53e de ligne.

« Animés par la présence du prince, nous tardâmes peu à voir réaliser le désir que nous avions de rencontrer l'ennemi : deux escadrons de hussards hongrois arrivant sur nous avec la plus grande résolution, nous fûmes au-devant. Bientôt mêlés, combattant corps à corps avec acharnement, mais prenant le dessus par le courage et l'énergie des chasseurs, les hussards tournèrent bride et nous les poursuivîmes le sabre dans les reins avec une telle persistance que nous passâmes sous le feu d'un bataillon autrichien posté dans un verger à gauche de la route, et que nous les suivîmes ainsi jusqu'en vue de Caldiero, où nous fûmes arrêtés par la présence d'une masse d'infanterie et trois décharges à mitraille. Cette poursuite imprudente, qui pouvait nous coûter cher, fut heureusement

réparée par l'arrivée du 53e de ligne et le colonel Desmichels qui, en nous appuyant, avait fait mettre bas les armes au bataillon dont nous avions essuyé le feu.

« Ce combat, qui, en principe, n'avait d'autre but qu'une reconnaissance, fut un engagement assez meurtrier qui dura trois heures et dans lequel l'ennemi eut 40 hommes tués et 60 prisonniers. Notre infanterie eut 35 tués, 100 blessés, et le régiment perdit 5 chasseurs tués, 27 blessés et un trompette pris. Deux jours après, les Autrichiens, jaloux de prendre leur revanche, vinrent en masse sur nos postes avancés avec l'intention d'enlever le couvent de San-Giacomo placé à notre gauche, sur une petite élévation et défendu par un bataillon du 53e.

« La fusillade commença d'abord par être très vive entre l'infanterie, mais le colonel Desmichels, s'apercevant que six escadrons de hussards et uhlans soutenaient cette attaque, disposa aussitôt le régiment pour les repousser.

« Plusieurs charges vigoureuses eurent lieu, à la suite desquelles 100 hommes tombèrent entre nos mains et une trentaine furent tués, ayant nous-mêmes à regretter 6 chasseurs et un maréchal des logis dont le corps fut coupé en deux par un boulet. Le lieutenant Charbonnier, commandant les tirailleurs, se fit particulièrement remarquer par son intrépidité : deux fois, son peloton perça un escadron, au milieu duquel il tua de sa main un officier et 3 hussards.

« Le Vice-roi le fit citer à l'ordre de l'armée, et, le lendemain, en venant visiter nos postes, il lui promit de le présenter pour la croix d'honneur.

« Dans la soirée du 14, veille de la fête du prince Eugène, toutes les dispositions d'une attaque furent faites pour le lendemain. Une division d'infanterie et 12 pièces

d'artillerie vinrent à nos postes avancés, afin d'être en mesure d'opérer lorsqu'il en serait temps.

« Le 15, dès la pointe du jour, la division Quesnel fut dirigée par notre gauche pour tourner l'ennemi, tandis que le général Mermet, avec une brigade d'infanterie, le 1er Hussards et les dragons italiens de la Reine, devait exécuter le même mouvement à droite, sur Villa-Bella.

« Sur les dix heures du matin, le prince, voyant le général Quesnel opérer son mouvement et convaincu qu'il en était de même sur la droite, se mit à la tête du centre, composé de la division Marcognet, avec 12 bouches à feu et de la brigade de cavalerie du général Bonnemain, et déboucha de Vago sur la grande route, pour se porter de front sur la position de Caldiero, ayant pour réserve la brigade Rouyer, et la garde royale, dont deux bataillons restèrent à Vérone.

« Lorsque nous arrivâmes en vue de la position ennemie, nous fûmes foudroyés par son artillerie, sans pour cela arrêter la marche du général Jeanin, à la tête du 53e de ligne, qui bientôt la dépassa, tandis que le 1er régiment étranger (La Tour d'Auvergne) recevait l'ordre de gravir le mamelon de Caldiero et de l'enlever à la baïonnette. Ce mamelon, célèbre par plusieurs combats livrés dans les premières guerres d'Italie, devait encore être témoin de la valeur française. Situé au milieu d'une plaine qu'il dominait d'une soixantaine de pieds, les abords en étaient difficiles par la pente rapide du terrain, au sommet duquel se trouvait un plateau assez large, hérissé de retranchements et de canons, défendu par le régiment hongrois Jellachich, réputé un des plus braves de l'armée autrichienne.

« Le Vice-roi, sentant que le succès de cette journée dépendait de la prise de ces retranchements et s'apercevant que le 1er étranger, repoussé deux fois avec perte,

ne parviendrait pas à les enlever, eut une de ces inspirations familières à Napoléon et qui ne sont point étrangères à son digne élève; il fit aussitôt rabattre le 53e au pied du mamelon qu'il venait de dépasser en lui ordonnant de tourner tout à fait la position et de la gravir. Puis, s'approchant du régiment : « Allons, braves chasseurs du « 31e, dit-il en ôtant son chapeau et nous montrant les « redoutes, à vous l'honneur des retranchements de Cal- « diero ! » Des cris de « Vive l'Empereur ! » répondent à cet appel, et le colonel Desmichels tourne la montagne par la gauche avec la moitié du régiment, tandis que j'exécute le même mouvement à droite avec l'autre moitié; et, gravissant au galop suivis par le brave 53e, nous franchissons les retranchements comme une avalanche au milieu d'un nuage de poussière, des décharges de l'infanterie, de l'effroyable vacarme de la mitraille portant la mort dans nos rangs. Ce fut pendant un instant un horrible carnage; le régiment Jellachich, attaqué de tous côtés, résistant avec le plus grand courage, fut presque entièrement anéanti; le reste mit bas les armes.

« Mais, à ce terribe tableau de destruction vient se joindre un nouvel épisode : les soldats du 53e, tournant les pièces dont nous venions de nous emparer du côté des masses autrichiennes en bataille dans la plaine, portèrent le désordre dans leurs rangs en les forçant à se mettre en retraite avec précipitation. Le Vice-roi, s'apercevant de ce mouvement rétrograde, eut un moment l'espoir de faire mettre bas les armes aux 14 000 hommes que nous avions en présence, dans la conviction que le général Mermet, en vertu des ordres qu'il avait reçus, devait leur couper la retraite; il ordonna aussitôt au 31e Chasseurs de quitter le plateau dont il venait de s'emparer pour se mettre à la suite de l'ennemi. Ce fut alors que nous pûmes appré-

cier le mérite de notre action, l'infanterie ayant été obligée de nous ouvrir un passage pour sortir des redoutes, d'où notre arrivée dans la plaine ne put se faire que lentement par la rapidité de la côte que nous avions à descendre. Alors le général Bonnemain, se mettant à la tête de sa brigade avec deux batteries d'artillerie légère, nous suivîmes l'ennemi sur la route de Villa-Nova, le serrant de près et le chargeant chaque fois qu'il voulait prendre position. Après avoir dépassé cet endroit, notre artillerie engagea une vive canonnade avec les batteries du général Stutterheim, placées sur la digue de gauche de l'Alpon. Ce fut alors que le Vice-roi acquit la triste certitude que le général Mermet n'avait point opéré son mouvement, et que l'ennemi lui échappait... Cette fâcheuse circonstance lui fut confirmée par un officier d'état-major qui lui apprit que cette division, arrêtée à chaque pas par les mauvais chemins et les inondations qui couvraient le terrain qu'elle avait à parcourir, ne put arriver que fort tard à Castelletto, ce qui l'empêcha de prendre part à l'action où sa présence eût été si décisive.

« Enfin, la nuit vient terminer ce brillant combat qui coûta à l'ennemi plus de 4 000 hommes, dont 1 500 restèrent sur le terrain. Le feld-maréchal Merville y fut blessé, le lieutenant-colonel des uhlans de l'archiduc Charles, comte de Balfi, fut tué par un brigadier de la compagnie d'élite du régiment, blessé lui-même de deux coups de sabre par le colonel qui ne voulut jamais se rendre.

« Le Vice-roi, en passant dans les rangs du régiment, lui fit compliment sur sa conduite, et promit 12 croix de la Légion d'honneur, au choix du colonel; il nous envoya ensuite passer la nuit dans le village de Caldiero, en ajoutant avec grâce qu'il nous appartenait par droit de conquête.

« L'armée proclama unanimement que le succès de cette journée appartenait en grande partie au 53e de ligne et au 31e Chasseurs, ce que le prince constata par un ordre du jour à l'armée. Nous le payâmes au reste assez cher, car nous eûmes deux officiers et 27 chasseurs tués et 35 blessés en enlevant les retranchements et, par une singulière coïncidence, le cheval du colonel ainsi, que le mien, furent blessés de deux coups de baïonnette. Dans la canonnade de la soirée, nous perdîmes seulement un homme et trois chevaux. La tête d'un jeune officier d'artillerie, encore coiffée de son kolback, vint tomber dans nos rangs et nous vîmes le cheval galoper dans la plaine, traînant le cadavre dont un pied était pris dans l'étrier.

« Le lendemain, dès la pointe du jour, le régiment se porta en avant de l'infanterie, à une demi-lieue de Villa-Bella, où les Autrichiens en position ne pensèrent nullement à nous inquiéter. La journée se passa à relever les blessés, enterrer les morts et détruire les ouvrages de l'ennemi. Dans l'après-midi, le Vice-roi vint visiter nos postes, et fit reconnaître comme capitaine le brave Charbonnier qui, non content de l'action qu'il avait faite trois jours avant, avait franchi le premier les retranchements, avec son peloton d'avant-garde. Le soir, le 1er Hussards vint nous relever aux avant-postes, et nous pûmes nous établir aux villages de Vago et la Rotta. Le Vice-roi, entrant à Vérone, y trouva son épouse, arrivée de Milan la veille pour lui souhaiter sa fête que l'armée venait de célébrer en lui offrant une victoire pour bouquet.

« Tels sont, mon cher Théodore, les faits qui se sont passés depuis votre départ, sur lesquels je vous donne, avec une petite dose d'amour-propre, des détails sur ce qui concerne plus particulièrement le brave régiment dont j'ai l'honneur d'être le second chef, laissant au *Bulletin*

de l'Armée le récit plus circonstancié de cette belle journée qui ajoute une nouvelle palme à toutes celles dont notre prince est paré; mais sa modestie lui fera refuser tout ce qu'on devrait en dire, réservant les éloges pour ceux qui savent si bien le seconder. Il paraît du reste que le Vice-roi, en livrant ce combat, avait pour intention de modérer l'ardeur des Autrichiens dans le désir qu'ils avaient de s'emparer de Vérone et de bien les convaincre qu'il n'abandonnerait l'Adige qu'à la dernière extrémité. Notre digne chef sait trop bien que la manière la plus avantageuse de faire la guerre défensive est de harceler l'ennemi en prenant continuellement l'initiative de l'attaque, et quelle que soit la supériorité des forces de l'adversaire qu'on veut combattre, on est sûr, en l'attaquant à chaque instant et sur différents points, de suspendre ses mouvements offensifs et de le forcer à changer de projets ou à rester dans une incertitude toujours désavantageuse. Ce système, qui me paraît être adopté par le prince d'après tout ce que j'ai remarqué depuis que je suis à l'armée d'Italie, lui réussit trop bien pour qu'il ne continue pas de le suivre; aussi faut-il nous attendre encore à de nouveaux combats.

« J'espère que cette lettre précédera votre départ de quelques jours seulement, Diernstein m'ayant annoncé votre retour avec force projectiles monnayés dont nous recevrons les décharges avec infiniment plus de plaisir que la mitraille de l'ennemi; cependant, comme je veux utiliser votre absence et que, me rendre un service c'est vous procurer une jouissance, je vous prie de faire parvenir d'une manière sûre le paquet ci-joint, que vous couvrirez de votre griffe administrative, sans crainte de vous compromettre lorsque vous saurez que c'est tout simplement mon journal militaire que j'ai l'habitude d'envoyer à mon père

lorsque j'en trouve une occasion de sécurité. Je compte donc sur votre obligeance à cet égard ; puis, pour mettre tout à fait votre complaisance à l'épreuve, veuillez passer chez Ursule Millière, la plus gracieuse des ballerines, dont le cœur, aussi flexible que ses petits pieds, a bien voulu s'émouvoir en ma faveur et à qui j'ai promis de donner de mes nouvelles si un indiscret boulet n'y mettait obstacle.

« Sur ce, cher Théodore, bonne santé et surtout prompt retour, attendant impatiemment cet instant pour vous serrer la main, avec ma franche et cordiale amitié. »

Les combats successifs et meurtriers auxquels le régiment venait de prendre part ayant mis un peu de confusion dans nos rangs, le Vice-roi pensa que nous avions besoin de repos et nous envoya en cantonnements sur la rive droite de l'Adige, à quelques lieues de Vérone, où, peu de jours après, nous reçûmes de France un renfort de 125 chasseurs qui devait être suivi bientôt d'un autre plus considérable et réparer nos désastres. Nous eûmes aussi la visite du général Bonnemain, envoyé par le Vice-roi pour faire reconnaître, à la satisfaction générale du régiment, le brave capitaine Jouanet, de la compagnie d'élite, comme chef d'escadron, et organiser un escadron de lanciers choisi parmi les plus braves et meilleurs sujets du régiment. Cette émulation, sans être nécessaire, produisit cependant un grand encouragement et servit de véhicule aux chasseurs qui, outre une haute paye, porteraient avec orgueil un galon de laine sur la manche.

Le commandement en fut donné au capitaine Couget, brave et intrépide militaire, qui ne tarda point à en faire une espèce de phalange infernale. Dans la soirée du 18, une nouvelle attaque eut lieu en avant de Vérone, dans laquelle les Autrichiens furent repoussés sur tous les points ;

cependant, le prince croyant urgent de resserrer la ligne de l'Adige, fit passer l'armée sur la rive droite, gardant simplement quelques points pour s'assurer une facilité de passage en cas d'attaque. Trois jours après, la division Marcognet marcha sur Isola-della-Scala, afin de rejeter les Autrichiens qui avaient passé l'Adige à Lavagno et surpris les avant-postes du 19e Chasseurs; cette opération s'exécuta avec succès et moyennant une perte de 200 hommes par l'ennemi.

Dans la soirée du 24, le prince, prévenu que les Autrichiens avaient opéré un débarquement assez considérable sur le bas Adige, partit le lendemain, de grand matin, accompagné du général Mermet avec deux bataillons du 53e de ligne, et les quatre compagnies d'élite du 1er Hussards, 31e Chasseurs, dragons Napoléon, dragons de la Reine italien, sous mes ordres.

L'ennemi, que nous trouvâmes fortement retranché au village de Giacciano, fut attaqué avec la plus grande vivacité; il opposa une résistance d'autant plus meurtrière qu'étant abrité par les maisons, nous recevions son feu sans pouvoir résister avec avantage. Déjà le prince venait d'être frappé d'une balle à la main, le cheval du général tué sous lui, un officier et quatre hussards blessés mortellement et plusieurs voltigeurs atteints, lorsque les grenadiers, franchissant les barricades, les déblayèrent et nous ouvrirent un passage dans lequel nous entrâmes pêle-mêle.

Alors, nos baïonnettes et nos sabres firent pendant quelques instants un véritable carnage : 160 hommes restèrent sur la place et les 300 qui échappèrent au même sort ne le durent qu'à la ferme volonté du prince qui ordonna de cesser cette horrible boucherie. Il partit une heure après pour retourner à Vérone avec la cavalerie et les prisonniers, laissant les deux bataillons en observation,

avec l'ordre de détruire une vingtaine de barques, les retranchements, et de revenir le lendemain. La blessure du Vice-roi n'offrait aucun danger, la balle, en coupant la petite rêne de la bride de son cheval, lui avait percé le bas des chairs de la main gauche, d'où s'était échappé beaucoup de sang que l'on parvint facilement à arrêter, et le chirurgien-major du 53e, qui l'avait pansé, nous rassura tout à fait en nous affirmant qu'il n'y paraîtrait plus dans quelques jours.

Tandis que nous obtenions journellement des succès sur l'Adige, le général Pino, avec sa division italienne, venait aussi de livrer un brillant combat près Ferrare. Cependant, malgré tous ces avantages partiels, le Vice-roi ne pouvait s'illusionner sur sa position et devait s'attendre à voir fondre sur lui, d'un moment à l'autre, toutes les forces autrichiennes lorsque Venise et Trieste seraient tombés en leur pouvoir. Un décret impérial venait, à la vérité, d'augmenter l'armée de 15 000 hommes, mais il fallait les prendre dans la conscription; le prince avait aussi reçu l'avis de la prochaine arrivée d'un corps de troupes napolitaines qui devait d'abord se rendre dans la haute Italie : sa force était de 32 bataillons, 20 escadrons, et 40 bouches à feu. Il était certain que, ces renforts arrivant à propos, les Autrichiens eussent été rejetés en Carinthie et que l'armée d'Italie marchait sur Vienne; mais, au lieu de cela, la marche des Napolitains était lente et déjà Murat méditait une trahison que jamais la loyauté du Vice-roi n'eût pu soupçonner et à laquelle il n'a cru que le jour où il a fallu combattre ceux qu'il croyait nos alliés.

La ligne étendue que nous occupions sur l'Adige était garnie de 35 000 combattants en face de 75 000 et il fallait, pour y tenir avec tant de succès, tout le génie de prince et le dévouement des troupes dont le courage

était admirable; mais, malgré ces considérations, il était impossible de ne pas pressentir l'abandon de l'Adige, soumis toutefois aux événements de la Grande Armée commandée par l'Empereur et à la conduite du roi de Naples.

Le 28, il arriva au régiment un nouveau détachement de 216 chasseurs venant de France, ce qui porta le corps à plus de 1 000 combattants, non compris les malades et les blessés rejoignant à mesure de leur guérison. Ce même jour, le Vice-roi fit annoncer à l'ordre de l'armée la prochaine arrivée de deux divisions d'infanterie qui s'étaient organisées à Turin et Alexandrie, voulant que les Autrichiens ne pussent ignorer cette nouvelle.

Le lendemain, je reçus du prince l'autorisation de m'établir à Vérone, pour y faire confectionner des équipements d'hommes et de chevaux et y surveiller les nombreux ateliers du régiment établis pour réparer nos avaries. J'obtins à cet effet un fort beau logement dans le palais du comte Marco Marioni, avec la faculté d'y venir toutes les fois que cela serait nécessaire, ce qui me fut d'autant plus agréable que, le 31e subdivisé dans plusieurs cantonnements où il prenait du repos, je pouvais me livrer au plaisir d'habiter une des plus belles villes d'Italie, ayant une population de 50 000 habitants, sympathisant avec les Français de cœur et d'affection; mais ce que j'éprouvai encore de plus heureux, ce fut de trouver dans mon hôte une ancienne connaissance de mon père lorsqu'il fit le voyage d'Italie en 1790.

Ma présence rappelant à ce beau et aimable vieillard une des époques de sa jeunesse, il me reçut avec la plus touchante cordialité et me présenta à sa nombreuse famille au nombre desquels se trouvait la comtesse Cornaro, le type des beautés vénitiennes, à la taille riche et svelte, aux yeux noirs remplis d'expression, et aux manières libres

d'une femme pour qui l'amour était le besoin et l'occupation de la vie...

Ce fut à cette même époque que se termina l'affaire de l'officier de chasseurs italien qui avait si légèrement abandonné son poste sur le Tagliamento. Interrogé par le conseil de guerre, je tâchai de paralyser la sévérité des lois, en palliant une faute, bien grave sans doute, mais dont les résultats eussent été trop affreux pour n'en pas sentir toutes les conséquences. Aussi répondis-je au président m'être rappelé avoir donné l'ordre au détachement de se retirer dans la direction de Cornegliano, si une force majeure l'empêchait de me rejoindre; cette déclaration, dont les juges ne furent nullement dupes, rendit pourtant la liberté et l'honneur à ce jeune officier qui vint le lendemain m'en témoigner toute sa reconnaissance.

Le 2 décembre, l'armée célébra l'anniversaire du couronnement de l'Empereur et de la bataille d'Austerlitz; nous apprîmes en même temps que le général Deconchy venait d'avoir une belle affaire à Occhio-Bello, sur le bas Adige, dans laquelle il avait tué à l'ennemi 400 hommes, fait 1 200 prisonniers, et l'avait contraint de repasser l'Adige. Le Vice-roi fit mettre à l'ordre de l'armée ce brillant combat, et annonça en même temps, pour le 12 de ce mois, l'arrivée à Bologne d'une division napolitaine, précédant de peu la marche des autres. Cette nouvelle, qui fut accueillie avec joie, ne devait pas tarder à se changer en une infâme trahison.

Cette guerre, dans laquelle nous avions à lutter contre tant d'obstacles, n'empêchait pas que nous ne nous livrions à la joie et au plaisir toutes les fois que l'occasion s'en présentait et, sous ce rapport, Vérone, où le prince avait capté toutes les sympathies, ne laissait rien à désirer, surtout dans la haute société et près de ces belles Italien-

nes près de qui nous trouvions des affections et des rapports intimes qui nous faisaient rechercher avec empressement toutes les occasions de nous approcher d'elles, sans en vouloir calculer la durée.

A mon père.

Vérone, 12 décembre.

« La lettre que je reçois de vous en ce moment, mon père, me détermine à vous répondre sur-le-champ, bien que je vous aie écrit il y a peu de jours par une occasion qui me donne l'assurance que vous aurez reçu de mes nouvelles lorsque celle-ci la suivra de près; mais le plaisir de m'entretenir avec vous me délasse trop agréablement de mes fatigues pour m'en priver, surtout en pensant à l'accueil réservé à mes missives, puisqu'elles sont pour vous l'assurance que je suis toujours plein de vie, de gaîté et d'insouciance, trois choses assez nécessaires dans notre métier; mais, lorsqu'on est créé et mis au monde pour le faire, le mieux est d'en subir les conséquences sans arrière-pensée et de s'en rapporter à la destinée qui fait aussi bien mourir sur un lit de plumes que sur un champ de bataille; car une pleurésie s'attrape avec autant de facilité qu'une balle; la différence n'existe donc que dans la manière dont on doit quitter ce monde. Rassurez-vous donc sur ma position, elle est beaucoup plus agréable que vous ne pourriez le penser, la partageant avec de bons compagnons qui, ainsi que moi, s'occupent peu des inconvénients qu'elle peut avoir. Ici, la nature est resplendissante de richesse et de beauté, et souvent c'est sur des tapis de verdure émaillés de fleurs et sous des bosquets de myrtes et d'oliviers que se livrent nos combats les plus sanglants. Nous savourons dans nos moments de repos, sur cette terre de prédilec-

tion, toutes les douceurs du paradis de Mahomet et, lorsqu'il faut nous livrer à l'action dramatique, nous éprouvons de ces émotions dont le souvenir ne peut jamais s'effacer de la mémoire, bien préférable à la vie tranquille et monotone de la campagne ou à la poursuite de quelques emplois subalternes; aussi ne puis-je admettre un état plus beau, plus noble que celui d'un militaire exposant sa vie sur un champ de bataille et faisant à sa patrie le sacrifice de son sang, payé quelquefois par un peu de renommée et le plus souvent par l'oubli.

« Nous sommes ici toujours dans la même situation, grâce aux bonnes dispositisns du Vice-roi, dont la contenance ferme, calme et inébranlable, dans le succès comme dans l'adversité, ne rompra la semelle que pour porter des coups plus certains; aussi, avant que nous ayons atteint les frontières de ce beau pays, il faudra que les rivières, les collines et les plaines soient témoins de nouveaux combats. Mais, malheureusement, nous ne sommes ici qu'un bien faible accessoire au grand drame européen qui se joue en France, à moins toutefois qu'avec l'assistance du roi de Naples nous n'allions à Vienne inviter l'empereur d'Autriche à y revenir. Ce projet, qui n'est pas dénué de fondement, pourrait fort bien se réaliser si nous voyions arriver ces 35 000 Napolitains qui nous sont annoncés; mais, en attendant, nous nous chamaillons sur l'Adige, tenant tête à 75 000 Autrichiens, qui apprennent journellement à leurs dépens ce que nous savons faire.

« Quant à moi, toujours dans la plus heureuse situation par les bontés du prince, en souvenir de notre liaison d'enfance, il ne cesse de m'en donner des preuves en me chargeant de missions délicates, afin de me voir mériter tout le bien qu'il veut me faire; j'ai donc lieu d'espérer dans un avancement rapide, pourvu qu'une

balle indiscrète ou un malencontreux boulet n'y mette obstacle.

« L'infatigable activité du Vice-roi n'a point de relâche : toujours aux avant-postes, voyant tout par lui-même, et dirigeant une attaque, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, s'exposant avec une témérité dont il n'a pas l'air de s'apercevoir; aussi, la présence de ce jeune prince, beau, courageux et modeste, produit sur nos soldats une impression difficile à décrire, mais au milieu de laquelle on distingue l'amour, le dévouement et la confiance qu'il inspire. Il vint, il y a peu de jours, à huit heures du matin, visiter, au village de Zevio, la ligne de l'Adige mise sous ma surveillance, ayant la main enveloppée d'un mouchoir de soie noire, sa blessure, bien que légère, n'étant pas encore guérie. Cette position, que j'étais chargé de défendre avec six compagnies du 14e léger, deux pièces de canon et 200 chevaux, occupait une étendue de près d'une lieue, ayant en face de moi 1 500 à 1 800 Autrichiens, pouvant à tout instant tenter un débarquement sur un point ou sur un autre, ce qui rendait ce poste assez épineux et d'une grande importance par sa proximité avec Vérone.

« Le prince examina mes postes avec la plus scrupuleuse attention, changea différentes dispositions, et, voulant reconnaître une petite île qui nous séparait de l'ennemi de moins de cinquante pas, m'emmena avec lui, laissant sa suite en arrière; mais à peine arrivions-nous sur les bords de la plage que nous vîmes un poste de grenadiers hongrois prendre les armes et se mettre en bataille. « Allons, me dit le prince, préparons-nous à recevoir le « salut militaire, car je m'aperçois un peu trop tard de mon « imprudence. » Et, continuant de maintenir son cheval, nous arrivâmes juste en face du poste, sans qu'il eût jamais voulu permettre que je me misse entre lui et le

bord de l'eau. Mais, au même moment, le commandant de ce détachement qui avait reconnu le Vice-roi à son chapeau garni de plumes blanches et à sa plaque de la Légion d'honneur, rectifie l'alignement de sa troupe, fait présenter les armes et battre aux champs. Cette courtoisie militaire, que je trouvai du meilleur goût, fut accueillie par le prince d'un salut gracieux, qu'il adressa au poste et à l'officier. Le soir même, en rentrant à Vérone, un de ses aides de camp fut envoyé au général autrichien pour lui témoigner combien le prince avait été sensible à ce noble procédé.

« Le surlendemain de cette promenade sentimentale, prévenu sur les huit heures du soir que les Autrichiens faisaient des préparatifs de débarquement à un quart de lieue sur ma droite, je m'y transportai aussitôt, avec une confiance d'autant plus grande que je voyais réaliser les prévisions du Vice-roi, qui m'avait prescrit de changer les dispositions des postes à la nuit tombante de manière que ceux du jour ne fussent pas les mêmes; et, par un heureux hasard, celui sur lequel se dirigeaient les barques se trouvait avoir en batterie une pièce masquée. L'ennemi, attendu dans le plus grand silence, fut reçu à vingt pas du bord de la rivière par le feu continuel du poste et deux décharges à mitraille. En peu d'instants, une partie des barques chavirèrent au milieu des cris des blessés et des mourants; et, après un feu assez vif entre les deux rives qui dura plus d'une heure, tout rentra dans le calme et la tranquillité, sans que le jour vînt apporter aucun changement sur le lieu de cette scène tragique, les eaux du fleuve ayant emporté les barques brisées et les cadavres, sans que rien pût faire constater l'horrible drame qui avait eu lieu quelques heures avant.

« Deux jours après cet événement, relevé de ce poste par un chef de bataillon du 53ᵉ, je revins à Vérone où je trou-

vai une lettre de mon frère m'annonçant l'impossibilité où il était de pouvoir rester plus longtemps à Livourne, bloqué du côté de la mer par les Anglais qui venaient de tenter un débarquement et sur le point d'être cerné par les troupes autrichiennes; il faut donc nous attendre à voir arriver le receveur général d'un moment à l'autre, ses fonctions se trouvant furieusement compromises pour le moment présent. A ces fâcheuses circonstances s'est joint un bien funeste événement. Rentrant il y a quelques jours, vers les onze heures du soir, d'une assemblée où il avait été avec sa femme, ils eurent l'affreux spectacle de la cuisinière gisant dans une mare de sang, la tête séparée du corps; les voleurs, n'ayant pas eu le temps d'enfoncer l'armoire de fer renfermant près de 500 000 francs, ont forcé le bureau de mon frère et pris 3 500 francs qui s'y trouvaient.

« Adieu, mon père, je vous embrasse tendrement. »

Les récompenses demandées à l'Empereur pour le régiment arrivèrent le 28 décembre. Le Vice-roi, toujours heureux du bonheur qu'il procurait, me fit venir chez lui pour m'annoncer qu'il allait adresser au général dix brevets de la Légion d'honneur, et deux de la Couronne de fer pour le colonel et moi, ajoutant avec cette bonté qui lui était si familière : « J'espère qu'avant peu le 31ᵉ sera dans le cas d'en mériter d'autres. » Puis, après m'avoir appris cette heureuse nouvelle, S. A. I. me chargea d'une expédition sur le bas Adige, avec l'injonction de chasser un détachement autrichien qui venait de s'établir sur la rive droite, au couvent de San-Giuliano. Je partis avec quatre compagnies du 53ᵉ et 200 chevaux, ayant pour instructions de n'arriver que la nuit, afin de pouvoir surprendre l'ennemi.

La distance que nous avions à parcourir était de

huit lieues, à travers un pays coupé de ruisseaux, de vergers, de villages et de nombreux chemins où il était facile de s'égarer, mais dont les habitants nous étaient dévoués; aussi arrivâmes- nous sans obstacle, sur les neuf heures du soir, à Castagnora, distant d'une petite lieue de San-Giuliano, où deux guides, marchant avec 25 voltigeurs d'avant-garde, nous dirigèrent dans le plus grand silence, Il était à peu près dix heures lorsque nous arrivâmes à une faible distance d'un poste de huit hommes, placé en dehors du couvent; 12 voltigeurs, marchant à pas de loup. s'en emparèrent, après avoir poignardé le factionnaire et sans qu'un coup de. fusil eût été tiré; alors toute ma troupe pénétrant dans une vaste cour, notre présence fut annoncée par une décharge générale faite sur des groupes épars placés autour de plusieurs feux, qui tua quelques hommes et en blessa beaucoup d'autres; cette attaque inopinée, dans une cour n'ayant d'autre issue que celle dont nous venions de nous emparer, produisit sur l'ennemi une telle terreur qu'il se rendit sans la moindre résistance et que trois officiers et 160 hommes, du régiment de Spleny furent aussitôt désarmés et renfermés dans une grange, sous la surveillance d'un poste, tandis que nous prenions leur place pour le reste de la nuit; mais ce qui offrit une plus vive résistance, ce fut l'intérieur du couvent, gardé par les vierges du Seigneur, dont les portes, hermétiquement fermées, refusèrent, pendant plus d'une heure, de s'ouvrir malgré mes pressantes sollicitations. Cependant, vaincue par les menaces et surtout par la crainte que nous n'abusions de notre force, la supérieure, à la tête de son troupeau, vint, sur le péristyle, implorer notre miséricorde, nous croyant plus méchants que nous n'étions. Mettant aussitôt le plus grand empressement à rassurer ces pauvres nonnes effarées sur le but de nos prétentions,

et voyant qu'il ne s'agissait que de nous procurer une nourriture dont nous avions le pressant besoin, à l'instant, des vivres, du vin et des provisions furent apportés en abondance au bivouac, et, quelques moments après, trois sœurs d'un aspect respectable vinrent m'engager, ainsi que les officiers, à vouloir bien accepter une collation dans leur réfectoire. Cette invitation, que nous nous empressâmes d'accepter, n'était pas sans un motif de réflexion assez juste de la part des religieuses, qui s'assuraient par là une protection dont elles croyaient avoir besoin.

J'envoyai chercher les trois officiers prisonniers que nous accueillîmes avec tous les égards dus à leur infortune, et nous nous mîmes gaiement à la table servie avec le plus grand empressement par les sœurs, dans le nombre desquelles s'en trouvaient de fort respectables par leur antiquité, mais de très jolies et si gracieuses que cette vue achevait de dissiper les émotions violentes qui avaient présidé à l'envahissement de ce lieu saint, surtout en les voyant circuler autour de nous sans trouble ni crainte et avec une innocente curiosité.

Des vivres furent aussi portés aux prisonniers, et nous gagnâmes ainsi le jour dans une parfaite harmonie, nous séparant de ce troupeau virginal en emportant sa bénédiction et le désir bien naturel de ne plus nous revoir, en laissant cependant, pour preuve de notre présence, le soin d'enterrer les morts et de panser dix de nos prisonniers, trop grièvement blessés pour être transportés.

Lorsque je me présentai le soir chez le Vice-roi pour lui rendre compte de la mission dont il m'avait chargé, il ne put s'empêcher de rire de l'invasion du couvent; et, après m'avoir complimenté sur l'issue de mon mandat, il m'ordonna de rejoindre le régiment qui devait le lende-

main, dans la journée, retourner en avant de Vérone avec le 35e de ligne et le 1er étranger.

Le 30 fut une véritable fête pour le régiment, par l'arrivée des généraux Mermet et Bonnemain venant procéder à la réception des nouveaux élus dans la Légion d'honneur; le 31e, en ligne de bataille, dans une superbe tenue, fut d'abord passé en revue; puis, après une chaleureuse allocution sur sa brillante conduite et les récompenses qui s'ensuivaient, le colonel et moi fûmes reconnus comme chevaliers de la Couronne de fer, le capitaine Couget officier de la Légion d'honneur, et, comme légionnaires, trois officiers, trois sous-officiers et trois chasseurs. Cette cérémonie, faite avec toute la pompe militaire que demandait une si éclatante récompense pour le régiment, fut suivie d'un splendide repas pour les nouveaux élus, après lequel nous fûmes nous établir aux avant-postes.

Dans la nuit, une alerte assez vive, produite par une attaque sur le poste de Santa-Maria, placé sur une hauteur à notre gauche et occupé par un détachement du 1er étranger, nous fit prendre les armes et nous rendit presque témoins de l'échec éprouvé par les Autrichiens qui, loin de surprendre notre infanterie, furent eux-mêmes contraints de mettre bas les armes, au nombre de 340 hommes, après avoir eu une trentaine de tués.

Dans la journée du 31, le Vice-roi, ayant reçu l'avis que l'ennemi faisait vis-à-vis de nous des mouvements qui semblaient hostiles, ordonna au colonel Desmichels et au 35e de ligne de le prévenir, le joindre et l'attaquer; en effet, sur les cinq heures après-midi, nos éclaireurs signalèrent une avant-garde de hussards, suivie d'un corps assez considérable marchant en colonne sur la grande route. Notre apparition dut d'autant mieux surprendre l'ennemi que, dans le même instant, le 35e, embusqué derrière une ferme

et protégé par un large fossé le long de la route, le prenant en flanc, lui fit essuyer un feu bien nourri, qui le mit dans le plus grand désordre, augmenté par la charge d'un escadron du régiment, dirigée par le colonel. En moins de dix minutes, plus de 60 hommes tombèrent sur la route, 180, et trois officiers mirent bas les armes, aussi bien que le peloton de hussards d'avant-garde. Cette courte et brillante affaire aurait pu avoir encore un meilleur résultat en laissant engager la colonne ennemie plus avant et sans aucun moyen de pouvoir se développer, la route étant bordée d'un côté par un ruisseau large et profond et de l'autre par notre infanterie.

Cette colonne, forte de 1 500 hommes d'infanterie, deux pièces d'artillerie et trois escadrons de hussards, qui marchait dans la confiance de surprendre nos postes, éprouva une de ces stupeurs qui démoralisent la troupe et dont nous eussions bien certainement profité si la nuit ne nous eût contraints de reprendre nos positions en avant de Vérone.

XXIV

CAMPAGNE DE 1814 EN ITALIE

Dans la matinée du 1er janvier, je fus avec le colonel Desmichels chez le Vice-roi, lui présenter nos hommages et nos vœux sur le renouvellement de l'année; cet excellent prince nous accueillit avec sa bonté ordinaire et, tout en nous faisant compliment sur notre petit combat de la veille, il se moqua de nous de n'avoir pas mieux fait; puis il nous entretint sur l'arrivée de plusieurs divisions napolitaines sur le Pô et sur son intention de prendre l'offensive aussitôt la jonction des deux armées effectuée; il était loin de penser que Murat, comblé de faveurs, arrivé au dernier échelon des grandeurs, pourrait trahir son bienfaiteur et sa patrie; son noble caractère eût répugné à soupçonner même l'idée d'un attentat aussi horrible : aussi attendait-il avec la plus vive impatience le moment de marcher sur Vienne afin de contraindre l'empereur d'Autriche à abandonner l'armée coalisée pour défendre ses États et sauver sa capitale. Cependant les fourrages commençaient à manquer; une partie de la cavalerie fut envoyée dans les environs de Mantoue où nous eûmes d'excellents cantonnements et où le régiment reçut de France un nouveau détachement qui porta sa force à 1 200 hommes, dont une

compagnie d'élite et une de lanciers, de 125 hommes chacun, bien montés et équipés, ce qui faisait un des plus beaux corps de cavalerie légère de France, dont le bon esprit, le courage et l'instruction le mettaient à même de soutenir devant l'ennemi sa brillante réputation.

Il n'est rien, je crois, de plus ignoble, de plus méprisable et de plus lâche qu'une défection méditée sous les dehors d'une fidélité trompeuse ; aussi l'armée apprit-elle avec une juste indignation l'infâme trahison de Murat. Cette nouvelle fut annoncée le 2 février, par une proclamation du Vice-roi où s'exprimait toute la noblesse de son âme qu'on ne peut mieux rendre qu'en la retraçant dans son entier.

« Soldats de l'Armée d'Italie, depuis l'ouverture de la campagne, vous avez supporté de grandes fatigues, vous avez donné à l'ennemi de grandes preuves de votre courage et à votre souverain de grandes preuves de votre fidélité. Mais, combien ils sont glorieux les prix que vous avez déjà reçus de vos généreux efforts ; vous avez conquis l'estime de vos ennemis, vous avez obtenu les récompenses de l'Empereur, et vous pouvez vous enorgueillir au fond de vos âmes d'avoir longtemps préservé de toute invasion ennemie la plus grande partie du territoire italien et un grand nombre de départements français. Soldats ! des espérances d'une paix solide et prochaine s'élèvent de toutes parts, je les crois fondées ; cependant le jour de repos n'est pas encore levé pour vous; un nouvel ennemi s'est présenté. Quel est cet ennemi? Quand je vous l'aurai fait connaître, vous refuserez d'ajouter foi à mes paroles et votre incrédulité, que j'ai longtemps partagée, sera pour vous un nouveau titre de gloire. Les Napolitains nous avaient solenellement promis leur alliance. Sur la foi de leurs promesses ils ont été reçus dans le royaume comme des frères, ils ont été admis non seulement à

occuper plusieurs de nos départements, mais même à partager avec nous toutes nos ressources; ils sont entrés comme des frères, et c'est pourtant contre nous qu'ils avaient préparé leurs armes. Soldats! je lis dans vos âmes toute votre indignation, et je sais ce qu'un sentiment semblable, dont la cause est si noble, peut ajouter à votre vaillance.

« Les Napolitains ne sont pas non plus invincibles! Peut-être même compterons-nous des amis dans leurs propres rangs. Certes, si le sentiment de la loyauté peut être égaré, qui doute qu'un instant de réflexion suffise pour le rallumer et lui rendre tout son empire? Il est dans les troupes napolitaines un grand nombre de Français; ils abandonneront bientôt des drapeaux qu'eux aussi ont crus fidèles à leur souverain et à leur patrie; ils se réuniront à vous; ils trouveront au milieu de vous les mêmes grades qu'ils ont acquis par leurs services; vous les consolerez par votre accueil de la déplorable défection dont ils n'ont pas mérité d'être victimes.

« Français! Italiens! je compte sur vous; comptez sur moi, vous me trouverez partout où votre intérêt et votre gloire auront marqué ma place.

« Soldats, voici ma devise : Honneur et Fidélité; que cette devise soit aussi la vôtre. Avec l'aide de Dieu, nous triompherons encore de nos ennemis.

« Donné au quartier général de Vérone, le 1er février 1814.

« *Signé :* EUGÈNE NAPOLÉON. »

La défection du roi de Naples, en ôtant au Vice-roi la possibilité de prendre l'offensive ainsi qu'il en avait le projet, le plaçait dans une situation d'autant plus critique que l'armée autrichienne, alors sous les ordres du feld-

maréchal comte de Bellegarde, s'était considérablement renforcée, et que sa droite, qui devait être occupée par les troupes napolitaines, au lieu de lui servir d'appui, aggravait sa position, puisqu'elles s'en étaient emparées comme ennemies.

Le prince sentit donc la nécessité de changer son plan d'opérations en se déterminant sur-le-champ à quitter l'Adige pour prendre la ligne du Mincio.

Dans la soirée du 2, une division d'infanterie, la grosse artillerie et les administrations de l'armée furent dirigées sur Mantoue, tandis que les troupes se concentraient dans les environs de Vérone.

Le lendemain, de grand matin, l'infanterie et la cavalerie de la Garde royale se mirent en marche, suivies successivement de toutes les divisions de l'armée, laissant le général Bonnemain à Vérone avec quatre bataillons d'infanterie, une batterie d'artillerie légère, le 31e Chasseurs et le 4e italien.

Le Vice-roi n'en partit que dans la nuit, mais, avant, il adressa ses adieux aux habitants par une proclamation qui contenait en peu de mots l'expression de ses sentiments : si elle était honorable pour les Véronais, dont elle faisait connaître la loyauté et le patriotisme, elle honorait également le prince qui avait su apprécier le dévouement des habitants.

Le Vice-roi voulant éviter à Vérone les horreurs d'un combat et cependant prouver qu'il ne sortait pas par la force des armes, envoya le colonel Bataille, un de ses aides de camp, au maréchal de Bellegarde, lui dire sans détour que les nouvelles circonstances politiques seules obligeaient l'armée d'Italie de quitter l'Adige, où elle avait jusqu'alors été prête à recevoir une bataille; qu'elle allait prendre position sur le Mincio, déterminée à s'y défendre et à livrer,

s'il le fallait, plus d'un combat avant de quitter ce poste. Il fut en conséquence convenu que l'évacuation se ferait paisiblement, qu'on ne se battrait pas dans la ville et que l'armée autrichienne n'y entrerait qu'après le départ de notre arrière-garde.

Ainsi le Vice-roi, avec 40 000 hommes contre 110 000, prescrivait ses volontés et donnait à l'Europe une nouvelle preuve de son courage, de son énergie et de ses talents militaires; il prouvait aussi combien il était digne de la couronne qui lui était destinée, et que son âme haute et fière convenait à la devise qu'il venait de prendre.

Dans la soirée, j'accompagnai le général Bonnemain et le colonel chez lui; il était calme et tranquille, bien décidé à résister de tout son pouvoir aux nouveaux embarras de sa position; il nous dit : « Les Autrichiens n'iront pas aussi vite qu'ils peuvent le penser; nous leur ferons connaître encore le pouvoir de nos baïonnettes; au reste, attendez-vous demain à quelque échauffourée » ; et, nous quittant, avec sa grâce habituelle, il nous souhaita bonne chance.

Le 4, à cinq heures du matin, le général Bonnemain se mit en position une demi-lieue en arrière de la ville, me laissant avec 400 chevaux et l'ordre de n'en sortir qu'à 9 heures. Un escadron fut placé près du pont de l'Adige, en face de 200 uhlans, et le reste de ma troupe en bataille sur une vaste place. Lorsque l'heure prescrite fut arrivée, traversant la ville au pas, nous fûmes remplacés par le général Bonnemain, qui fit aussitôt son mouvement rétrograde en m'ordonnant de ne quitter ma position qu'à 10 heures, et de venir ensuite un quart de lieue en avant de Villafranca où je trouverais pour me soutenir 2 bataillons et 2 pièces de canon afin de garder ce poste jusqu'à nouvel ordre; nous arrivâmes sur les midi, sans avoir été inquiétés dans notre marche; mais, sur les trois heures, parut l'avant-

garde ennemie avec l'intention de nous débusquer. Alors commença un feu de tirailleurs assez vif qui dura près d'une demi-heure et finit par une charge de six escadrons de uhlans et de hussards qui nous ramenèrent sur l'infanterie et les deux pièces, derrière lesquelles nous nous ralliâmes; cependant l'ennemi se déployait dans la plaine avec l'intention de nous tourner; ses forces me faisaient sentir la nécessité de me retirer, lorsque le colonel Desmichels, débouchant de Villafranca avec un bataillon du 48e et le 31e Chasseurs, se joint à nous, fait battre la charge, conduit l'infanterie baïonnette en avant, et m'ordonne de charger, tandis que les deux pièces d'artillerie font de leur côté un feu soutenu; tous ces mouvements furent exécutés avec une telle vigueur qu'en un instant l'ennemi, culbuté sur tous les points, se retira dans le plus grand désordre, laissant sur la place une cinquantaine de morts, 400 prisonniers, parmi lesquels deux officiers, 10 hussards et 8 uhlans qui tombèrent entre nos mains. De son côté, le général Bonnemain, à la tête du 4e italien, un bataillon et deux autres pièces, avait opéré sur notre droite avec le même succès et balayé la plaine dans laquelle nous reprîmes nos positions avec l'espoir d'y rester tranquilles; mais, sur les sept heures du soir, le général, accompagné du colonel et de la compagnie d'élite du régiment, arrivant à mes postes, m'ordonna de pousser une reconnaissance avec 25 chevaux sur la grande route et d'aller jusqu'à la Casa San Giovani, appuyant lui-même ce mouvement quelque cent pas en arrière; un quart d'heure s'était à peine écoulé que mon détachement fut assailli par des décharges continuelles partant d'un bois sur le bord de la route; quatre chasseurs, parmi lesquels mon ordonnance, sont frappés mortellement, et mon cheval, percé de plusieurs balles, tombe en m'entraînant sous lui.

Au milieu de cette position dont le péril augmentait à chaque instant par le feu incessant de l'ennemi, arrive le colonel Desmichels avec quelques chasseurs. Me croyant blessé, il met pied à terre pour m'aider à sortir de dessous mon cheval et me placer sur le sien ; heureusement je n'étais pas touché ; mais les balles qui continuaient à pleuvoir autour de nous venaient de frapper encore trois chasseurs. Il était urgent de quitter promptement cette dangereuse embuscade ; le cheval de mon malheureux ordonnance me fut amené ; on déshabilla le mien, et nous nous retirâmes sur nos postes, où le reste de la nuit fut tranquille. Cependant, sur les onze heures du soir, je fis prévenir le général qu'on entendait sur la route le bruit d'une nombreuse artillerie ; il fit aussitôt retirer l'infanterie et nos deux pièces en me prescrivant de faire le même mouvement à minuit, de traverser Villafranca et m'arrêter en avant du village de San Zeno, où je trouvai l'infanterie du général Verdier prête à se mettre en marche pour passer le Mincio.

Le lendemain, sur les dix heures du matin je passai le fleuve près du village de Goïto, où je rejoignis, avec mes deux escadrons, le régiment au village de Piubega.

Le combat de Villafranca fut considéré comme un beau fait d'armes, l'arrière-garde ayant tenu tête à plus de cinq mille hommes et arrêté un mouvement qui eût pu troubler la retraite de l'armée ; le colonel Desmichels s'y couvrit de gloire, et c'est à son audace et à sa brillante valeur que nous dûmes le succès de cette journée qui coûta cher à l'ennemi, et dans laquelle le régiment eut 8 chasseurs tués et 22 blessés. Le Vice-roi, par un ordre du jour du 6, cita le 31° Chasseurs et le 84° de ligne sur le drapeau duquel était écrit : *Un contre dix ;* il désigna aussi le général Bonnemain, le colonel Desmichels et moi, et, ce même jour,

le général Mermet vint me dire que mon détachement serait porté pour trois croix dans les demandes qui seraient faites par le prince.

La perte de mon cheval me fut un véritable chagrin : c'était celui que j'avais pris en Espagne lorsque le général anglais lord Paget tomba entre mes mains, et duquel j'avais refusé 65 napoléons peu de jours avant.

Le Vice-roi, dont le génie était toujours à la hauteur des circonstances, sentit en arrivant sur le Mincio qu'il fallait combattre ou abandonner l'Italie; aussi sa détermination fut-elle bientôt prise : il savait trop bien tout ce qu'on peut attendre de la valeur française pour s'effrayer de la grande disproportion qui existait entre nos forces et celles de l'ennemi; cependant, pour ne pas perdre les avantages de sa position, calculant que la jonction des Napolitains n'était point encore effectuée et que l'armée autrichienne ne pouvait être entièrement réunie par suite des opérations qui venaient d'avoir lieu sur l'Adige, le Vice-roi, dis-je, se décida à livrer bataille au comte de Bellegarde avec d'autant plus de raison que toutes les chances étaient en sa faveur. Non seulement, s'il la gagnait, le résultat de la victoire devait être de paralyser pour quelque temps les mouvements de l'ennemi, mais, même dans le cas où il l'aurait perdue, les conséquences de ce revers ne lui auraient pas moins été avantageuses : la victoire ne pouvant pas être décisive pour l'ennemi, puisque l'armée d'Italie, maîtresse des têtes de pont de Goïto et de Mazinbona et des places de Mantoue et Peschiera, avait une retraite assurée, et il aurait fallu que l'ennemi livrât une nouvelle bataille le lendemain pour passer le Mincio. Cette opération était impossible à une armée déjà affaiblie par la victoire même. Ainsi, vainqueur ou vaincu, le prince était certain de paralyser le plan d'opérations du comte de

Bellegarde et de gagner le temps nécessaire pour fondre sur les Napolitains et les détruire sans peine, car l'expérience avait prouvé depuis longtemps que deux divisions françaises étaient plus que suffisantes pour disperser les 30 000 Napolitains que le roi Murat traînait à sa suite. En conséquence, le 7, toutes les dispositions furent faites pour que l'armée d'Italie fût en mesure de passer le Mincio le lendemain. Les troupes prévenues s'empressèrent de se préparer comme pour une grande revue, et lorsque le soleil vint éclairer la matinée du 8, le jour se montra radieux comme nos espérances, et si, comme les Romains, on devait croire aux présages, l'ardeur et la joie qui brillaient dans les yeux de nos jeunes soldats devaient être un augure favorable à nos armes.

Les troupes, dans une tenue brillante, animées d'un enthousiasme qui ne laissait aucun doute sur le succès de cette journée, attendaient impatiemment et avec une gaieté toute nationale l'instant de marcher au combat.

XXV

BATAILLE DU MINCIO

L'armée se mit en mouvement sur trois colonnes : celle de droite composée des divisions Rouyer et Marcognet, de la garde royale et de la cavalerie légère du général Perreymont, sortit de Mantoue sous les ordres du général comte Grenier par la grande route de Vérone passant par San Brizio et se dirigeant sur Roverbella. Celle de gauche, formée de la division Fressinet, sous les ordres du général Verdier, et du 4e chasseurs italien, réunie sur les hauteurs de Mazinbona, devait passer le Mincio au pont de ce village et se diriger sur Villafranca par les hauteurs de Vallegio.

Le centre, où se trouvait le Vice-roi en personne, se composait de la division Quesnel et de la brigade du général Bonnemain, ayant sous ses ordres le 31e Chasseurs, deux bataillons du 1er léger et deux du 4e avec six bouches à feu.

Le point de réunion de la colonne de droite avec celle du centre était fixé au coude de la route, entre Marengo et Roverbella.

Celui de la colonne de gauche avec les deux autres, l'avait été à Villafranca; c'était là que le prince Eugène avait compté trouver le corps d'armée ennemi et lui livrer bataille.

Telles étaient les dispositions du prince qui, dès la pointe du jour, se trouvait avec son état-major près du pont de Goïto pour voir défiler la colonne du centre, qui devait commencer l'attaque; sa présence inspira une ardeur difficile à décrire; sa figure était rayonnante d'espérance et de satisfaction.

Lorsque le 31e Chasseurs, fort de 1100 chevaux, chargé de former l'avant-garde de l'armée, défila devant lui dans une tenue magnifique et brandissant le sabre aux cris de « Vive l'Empereur », il nous fit, au colonel et à moi, un petit signe amical de la main qui me fit l'effet d'une commotion électrique.

Aussitôt que nous eûmes passé le pont, nos tirailleurs rencontrèrent l'ennemi, foncèrent dessus et enlevèrent tout un grand poste avec l'officier qui le commandait; puis, traversant rapidement le défilé de Majoli, nous nous formâmes en ligne de bataille et nous nous mîmes aussitôt en marche, en colonne d'attaque dans la direction de Marengo, afin de protéger le développement des troupes qui passaient le Mincio.

Ce fut en ce moment que je reçus l'ordre de prendre le commandement de l'avant-garde avec 300 chevaux et quatre compagnies du 14e léger, ayant l'injonction d'attaquer vigoureusement. Nous tardâmes peu à rencontrer quatre escadrons des dragons d'Hohenlohe, en colonne par pelotons, que nous chargeâmes avec une telle promptitude qu'ils n'eurent pas le temps de se déployer et furent culbutés, poursuivis le sabre dans les reins plus d'un quart de lieue jusqu'au village de Roverbella, d'où débouchait alors un bataillon autrichien; l'aspect de cette troupe qui semblait vouloir nous éviter, animant les chasseurs, nous abandonnâmes les dragons pour foncer dessus, tandis que nos voltigeurs arrivaient au pas de course. Ce bataillon,

abandonné par les dragons, chercha vainement à former le carré et mit en entier bas les armes, après nous avoir fait essuyer deux décharges qui tuèrent un maréchal des logis, quatre chasseurs et en blessèrent sept. Je le dirigeai aussitôt sur le pont de Goïto, sous l'escorte de 25 voltigeurs et 4 chasseurs, en écrivant au crayon au général Vignolles, chef d'état-major général de l'armée, que je le priais de dire à Son Altesse Royale que je lui envoyais un bataillon du régiment de Chateler, deux officiers et un drapeau ; puis, ralliant aussitôt ma troupe et continuant de marcher sur Marengo ainsi que j'en avais reçu l'ordre, nous tombâmes au milieu des équipages de l'armée ennemie, y portant le désordre et enlevant sans la moindre résistance plus de 60 chevaux de main, des fourgons, trois caissons et une centaine de prisonniers.

Déjà, je comptais pousser ma chance heureuse sur Vérone, lorsque le chef d'escadron Méjan, aide de camp du Vice-roi, arrivant à moi, m'apporta l'ordre de changer de direction en m'annonçant l'étrange événement qui se passait. Il m'apprit qu'au moment où nous passions le Mincio à Goïto, une partie de l'armée autrichienne le passait de son côté, sur notre gauche, à Vallegio, et attaquait la division du général Fressinet. Le maréchal de Bellegarde était loin de prévoir que le Vice-roi viendrait l'attaquer et lui livrer bataille ; il croyait au contraire que le prince pensait à abandonner le Mincio, ce qui l'avait décidé à passer cette rivière ; ainsi, par une de ces circonstances vraiment extraordinaires, presque incroyables et tout à fait imprévues, les deux armées ennemies exécutaient, dans le même moment et dans un sens opposé, un mouvement semblable, ce qui m'expliquait l'événement du bataillon de Chateler placé en observation à Roverbella avec les dragons d'Hohenlohe et la facilité avec laquelle nous avions enlevé les

équipages de l'ennemi. Le commandant Méjan ajouta que le prince, en lisant mon billet, avait eu l'idée que j'allais me fourvoyer en suivant la direction qui m'avait été donnée, toutes les dispositions d'attaque se trouvant changées, et il me prescrivit en son nom de rejoindre le régiment en m'indiquant le lieu où il devait être.

Au moment où j'y arrivais, le centre et la colonne sortie de Mantoue, qui avaient fait leur jonction, firent un changement de direction à gauche en se dirigeant sur Pozzolo et laissant la garde royale en réserve près le pont de Goïto. Dans ce moment, le combat devint terrible, nous trouvant en face de plus de 25 000 hommes auxquels nous en opposions tout au plus 12 000. Le général Mermet, à la tête de la brigade Perreymont, voulut attendre la charge d'un régiment de hussards et de uhlans au lieu de la prévenir ; le 1er Hussards fut culbuté et mis en désordre ; le prince, qui se trouvait là dans ce moment, n'eut que le temps de se mettre dans un carré dont la contenance ferme arrêta la fougue de l'ennemi.

Le général Mermet, culbuté de cheval par un hussard, fut sur le point d'être pris et tiré de cette bagarre par un brigadier, lorsque le colonel Narboni, arrivant avec les dragons italiens de la Reine, charge avec furie et donne le temps au 1er Hussards de se rallier; son intrépidité, qui répara la faute du général, fut achetée au prix d'un tiers de son brave régiment, mais il eut la gloire de rétablir le combat sur ce point. Dans ce même moment, le 31e Chasseurs était, à la droite, exposé sous le feu de trois bataillons hongrois et de 18 pièces d'artillerie vomissant la mort dans nos rangs. Le colonel Desmichels, voulant prévenir le désastre du régiment, ordonna la charge sur les Hongrois au moment où ceux-ci marchaient sur nous à la baïonnette : deux fois nous fûmes repoussés avec pertes, déjà

le brave et estimable colonel Chevalier, commandant les hussards de la garde napolitaine, qui était venu se placer dans nos rangs, venait d'avoir la tête fracassée d'un coup de mitraille ; une partie de sa cervelle sauta sur mes habits ; plusieurs officiers et grand nombre de chasseurs venaient d'être frappés, lorsque le général Bonnemain, à la tête du 1er et du 14e léger soutenus de huit pièces, vint porter le ravage dans le carré et nous ordonna de charger sur deux régiments de cavalerie qui venaient à son secours; la mêlée fut affreuse pendant quelques instants, mais les Autrichiens, forcés de tourner bride, se retirèrent en désordre et se rallièrent sous la protection de leurs batteries.

Il était alors cinq heures du soir ; le combat se soutenait avec acharnement sur tous les points, et rien n'était encore décidé, lorsque le Vice-roi, arrivant près du général Bonnemain, examina avec attention pendant quelques instants, puis ordonna au 31e Chasseurs de fournir une nouvelle charge et aux deux régiments d'infanterie légère de marcher à la baïonnette. La présence du prince au milieu de la fusillade et des boulets, son calme et cette confiance qu'il savait si bien inspirer, produisirent sur la troupe une exaltation difficile à rendre ; la musique des deux régiments, placée en arrière, se fait entendre, les tambours battent la charge, et le général Bonnemain, marchant en tête, se dirige sur l'infanterie ennemie avec son artillerie, tandis que le colonel Desmichels, quinze pas en avant du régiment, brandissant son sabre en nous montrant les dragons et les cuirassiers autrichiens qui commençaient à s'ébranler, lance le régiment avec impétuosité. Ce combat, qui fut, pour le centre, le dernier de la journée, décida de notre succès : l'ennemi culbuté, poursuivi sans relâche pendant près d'une demi-heure se retira en désordre, laissant

entre nos mains 1 500 à 1 800 prisonniers, 8 pièces de canon, 2 étendards, 3 drapeaux et le terrain jonché de cadavres. Une heure après, cette plaine, au milieu de laquelle avaient retenti pendant près de douze heures le bruit du canon, de la fusillade, les cris des mourants et des blessés, n'était plus témoin que de notre allégresse.

Nous restâmes sur le champ de bataille que nous venions de conquérir, où nous passâmes une partie de la nuit, harassés de fatigue, pendant que les voitures d'ambulance venaient enlever les blessés pour les transporter de l'autre côté du Mincio, ignorant encore si le combat ne recommencerait pas le lendemain; mais nous tardâmes peu à apprendre que l'ennemi se retirait sur Vérone.

Ce brillant combat, dans lequel l'armée perdit près de 2 000 hommes, en coûta 6 000 à l'ennemi, 3 000 prisonniers, en partie faits par le régiment, et 12 pièces de canon, résultat obtenu par le centre depuis le commencement de la journée. La perte du 31e Chasseurs fut considérable : nous eûmes 5 officiers et 70 chasseurs tués, 11 officiers et 190 hommes blessés; le colonel eut un cheval tué sous lui, un autre blessé, son habit percé de deux balles et coupé de plusieurs coups de sabre. C'est à son intrépidité et à sa courageuse persévérance que le régiment dut ses succès. Quant à moi, toujours sous la bienveillante protection de mon heureuse étoile, j'en fus quitte pour un trou de balle dans mon schako; mais je n'en éprouvai pas moins un bien vif chagrin par la perte de mon fidèle cosaque. Il était en arrière du régiment où il tenait un cheval de main; je lui fis dire de m'apporter ma gourde d'eau-de-vie pour rendre un peu de force au capitaine Trogué, de la compagnie d'élite, frappé mortellement; mais, au même moment, il fut coupé en deux par un boulet et j'eus le regret de voir mourir ce brave et digne serviteur dont j'avais sauvé la vie

à Tilsitt, en 1807, et qui, en reconnaissance, m'avait dévoué la sienne; cet homme estimable m'avait continuellement suivi en Pologne, en Allemagne et en Espagne pour venir terminer sa vie nomade en Italie.

Nous eûmes, dans la matinée du 9, des détails sur le combat soutenu la veille par la division Fressinet.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, le feld-maréchal Bellegarde, persuadé que le Vice-roi abandonnait la ligne du Mincio, s'était déterminé à le passer précisément au même instant que nous allions à lui pour le combattre, coïncidence vraiment extraordinaire et qui peut-être n'a jamais eu un exemple pareil; il avait choisi pour le passage de la rivière le lieu de Borghetto, où il n'éprouva aucun obstacle, le général Fressinet ayant commencé le mouvement qui lui avait été prescrit. 18 000 hommes passèrent à Borghetto, s'emparèrent des hauteurs de Volta et poussèrent des partis de cavalerie vers Cerlungo, qui enlevèrent une partie des équipages de la brigade Bonnemain restés dans ce village. (Ceux du colonel Desmichels et les miens furent sauvés par la présence d'esprit et la bravoure de nos ordonnances, que nous y avions laissés avec huit chasseurs.) Le Vice-roi, placé sur une hauteur près Monzenbano, vit l'ennemi derrière lui, occupant Volta et s'étendant dans la plaine de Goïto. Il ne balança pas à livrer bataille à la partie de l'armée autrichienne qui était encore sur la gauche du Mincio; ce fut alors qu'il ordonna un changement de direction et que se livrèrent les combats que j'ai décrits dans lesquels les Autrichiens finirent par succomber. Mais, dans ce même moment, le général Verdier avait à tenir tête, avec la division Fressinet forte de 9 000 hommes, à une masse deux fois plus forte; il prit position en arrière du ruisseau de Monzenbano, appuyant sa gauche au village et occupant la tête de pont; nos troupes se battirent avec

la plus grande valeur et doublèrent de courage lorsque notre canon se fit entendre à Pozzolo; par suite des mouvements opérés par le prince, l'incertitude se mit dans les rangs ennemis; le général Verdier en profita pour ordonner une charge à la baïonnette qui força les Autrichiens à la retraite, se repliant dans le coude que forme la rivière à Borghetto et, pendant la nuit, ils repassèrent le Mincio, laissant quelques troupes pour garder le pont.

L'armée d'Italie n'eut, dans la journée, que 24 000 hommes engagés sur les deux rives du Mincio, tandis que l'ennemi en avait 50 000. Tel fut l'événement d'une des plus singulières batailles par la disposition des troupes qui se soit encore livrée : l'erreur de cette disposition ôta au comte de Bellegarde tout l'avantage qu'il aurait pu espérer de la supériorité numérique de son armée. La croyance où était le feld-maréchal que le Vice-roi avait abandonné le Mincio peut bien expliquer le mouvement de ce premier, mais ne peut l'excuser; car cette croyance portait sur un fait qu'il pouvait facilement vérifier. Ainsi, le comte de Bellegarde, sans aucune reconnaissance préalable, fit exécuter un passage entre les deux têtes de pont que nous occupions, se livrant de cette manière aux mouvements de flanc dont le prince, en militaire habile, s'était ménagé la possibilité; il fallut toute la surprise que dut causer une opération tout à fait imprévue pour sauver l'armée autrichienne d'un désastre complet; au reste, les conséquences de la bataille du Mincio furent telles que le comte de Bellegarde ne put plus reprendre l'offensive.

Le Vice-roi pouvait, le 9, hasarder une nouvelle bataille dont le succès eût rejeté l'armée autrichienne en désordre de l'autre côté de l'Adige, mais il ne crut pas devoir abandonner sa forte position du Mincio, voulant attendre le résultat des grands événements qui se passaient en France.

Cependant, il fit toutes ses dispositions pour refouler l'armée napolitaine, et il pensa avec raison que deux divisions françaises suffiraient pour cette opération. En conséquence, dans la matinée du 9, l'armée se mit en mouvement sur Goïto; cette marche rétrograde se fit par échelons et lentement, ayant à l'arrière-garde le 31e Chasseurs avec deux bataillons d'infanterie légère et quatre pièces de canon, sans que les Autrichiens fissent mine de nous inquiéter.

Les positions furent prises sur la rive droite du Mincio, le quartier général du Vice-roi à Volta en arrière, le 31e Chasseurs au village de Cereta, la garde royale à Cerlungo et l'infanterie dans différentes positions le long de la rivière, appuyée de plusieurs détachements de cavalerie.

Dans la journée, le prince fit, par un ordre du jour, ses remerciements à l'armée sur sa brillante conduite; il voulut bien ajouter mon nom à ceux du général Bonnemain et du colonel Desmichels, ainsi que de plusieurs autres officiers, et adressa d'une manière particulière les éloges les plus flatteurs aux 1e et 14e d'infanterie légère aussi bien qu'aux dragons de la Reine et au 31e Chasseurs, comme ayant le plus contribué au gain de la bataille.

Le maréchal de Bellegarde, persistant à croire que la bataille du 8 n'avait été livrée par le prince que dans l'intention de ménager sa retraite, voulut de nouveau tenter un passage dans la journée du 10, mais il fut accueilli avec une telle vigueur qu'il se vit contraint de se retirer avec une perte de plus de 1 000 hommes. Le 1er Hussards, qui se trouvait de service sur la ligne, répara dignement son échec du 8, précisément avec le même régiment de uhlans auquel il avait eu affaire ce jour-là; les hussards, animés du désir de se venger, culbutèrent les uhlans dans deux charges consécutives, leur tuèrent 60 hommes et firent 120 prison-

niers, parmi lesquels se trouvaient le colonel et cinq officiers. Le prince, dirigeant lui-même la division du général Marcognet, fut un moment exposé au danger d'être pris ou tué, sans un détachement de 25 lanciers du 31e Chasseurs formant son escorte, dont le chef, nommé Path, ne balança pas à se sacrifier pour le sauver; 8 hommes furent tués, 9 blessés, et le prince parvint à se dégager de plus de 300 Hongrois dont il était entouré. Le soir, les Autrichiens reprirent leurs positions sur la rive gauche du Mincio, bien convaincus qu'ils ne parviendraient point à nous chasser par la force des armes. Peu de jours après, le Vice-roi, voulant donner des récompenses à l'armée pour les journées du 8 et du 10, fit demander par un ordre du jour les propositions aux généraux et aux chefs de corps; le général Mermet me fit dire que j'étais porté pour l'avancement et que, probablement j'aurais le commandement du 31e Chasseurs, le colonel Desmichels, étant désigné pour général de brigade (à cette époque un chef d'escadrons devenait colonel).

Le prince agréa cette demande; mais, comme ses pouvoirs ne lui permettaient pas de nommer à ce grade, il me fit sur-le-champ reconnaître comme gros major (lieutenant-colonel), ce qu'il avait la faculté de faire, en attendant la réponse de l'Empereur. Lorsque je fus le remercier, il eut la bonté de me dire qu'il demandait pour moi à l'Empereur le commandement du 31e Chasseurs et qu'il ne m'avait nommé lieutenant-colonel que pour faire place à un capitaine. « J'espère, me dit-il, que tu seras content: tu vois si je tiens parole lorsqu'on sait le mériter. »

Je lui exprimai toute la reconnaissance dont j'étais pénétré pour tant de bienveillance, en lui renouvelant l'assurance de mon entier dévouement.

Il me parla du colonel Desmichels dans les termes les plus flatteurs, le considérant comme un des meilleurs offi-

ciers de l'armée et m'ajouta qu'il l'avait désigné à l'Empereur pour remplacer le général Bonnemain, en faveur duquel il réclamait le grade de général de division.

Dans cette même journée, on remplaça les emplois vacants et plusieurs sous-officiers du régiment reçurent l'épaulette. Douze nouvelles croix furent promises, dont une d'officier au brave commandant Johanet; le sous-lieutenant Path fut fait lieutenant et désigné pour la croix; le prince, en lui assurant sa protection, lui fit cadeau d'un fort beau cheval pour remplacer le sien grièvement blessé en combattant si vaillamment près de lui. Ce fut le chef d'escadron Tascher de la Pagerie, aide de camp du Vice-roi, qui fut chargé de porter à l'Empereur le rapport des événements qui venaient de se passer et les demandes de récompenses en faveur de l'armée.

Dans la matinée du 12, le général de Livron, un de mes amis, aide de camp du roi de Naples, vint en mission près du prince, ce qui prêta à beaucoup de conjectures, mais aucune favorable pour Murat. Ce même jour, des nouvelles de France nous apprirent les continuels succès des armées coalisées, ce qui ne nous laissait d'espérance que dans une paix que, disait-on, l'Empereur ne voulait pas signer; le Vice-roi en paraissait accablé et semblait craindre une funeste issue à tant de revers; cependant, toujours ferme et fidèle à l'honneur, il déclara hautement qu'il ne poserait les armes que lorsque son épée ne serait plus utile à sa patrie.

L'armée resta tranquille jusqu'au 13 que le général Grenier partit avec sa lieutenance, composée des divisions Rouyer et Marcognet, se dirigeant sur Crémone afin d'attaquer les troupes napolitaines réunies au corps du général autrichien Nugent; mais, malgré cette grande disproportion de forces numériques, le général Grenier ne balança

point à les attaquer, les repoussa avec perte et fit quantité de prisonniers, entre autres les lanciers de la garde, qui mirent tous bas les armes au moment où deux escadrons du 19e Chasseurs allaient les charger. Cette armée inspirait si peu de crainte à nos troupes que, quelle que fût sa force, nos jeunes soldats couraient dessus comme à une curée.

Le 24, je reçus du Vice-roi la mission de me rendre à Crémone, puis à Plaisance, où je devais remettre des dépêches au général Grenier, et ensuite suivre la rive gauche du Pô jusqu'à Borgoforte, où devait se trouver le général Vilatte, et revenir au quartier général à Volta pour rendre compte au prince de la situation de cette ligne.

Au moment où j'arrivai près de Guastalla, j'assistai à la déroute de 4 000 Napolitains et 1 200 Autrichiens, mis dans la plus grande confusion par le 5e de ligne et deux bataillons du 3e italien, qui tuèrent à l'ennemi 200 hommes et firent 1 500 prisonniers, poursuivant le reste avec acharnement lorsque je continuais ma route.

J'arrivai à Volta le 29 au soir, ayant fait à cheval, suivi de deux ordonnances, 42 lieues en cinq jours; au moment où je rendais compte au prince de ma mission, arriva un officier d'état-major apportant la nouvelle que, la veille, le général Grenier avait enlevé la ville de Parme à la baïonnette, fait 3 000 prisonniers et pris 18 pièces de canon, en présence du roi de Naples qui avait eu le crève-cœur d'être le témoin de la lâcheté de ses troupes et obligé de fuir lui-même pour ne pas tomber dans les mains de la cavalerie du général Rambourg. Je reçus, dans la matinée du 4 mars, l'ordre d'aller rejoindre la division Fressinet, avec 400 chevaux du régiment, afin de tenir la ligne du Mincio en remplacement du 1er Hussards. Le général m'indiqua plusieurs postes et me prescrivit d'établir mon quartier au village

de Ponti, où le comte Emmili m'offrit l'hospitalité dans son château, séjour délicieux, remarquable par son architecture, son luxe intérieur et ses alentours, mais veuf de la belle châtelaine qui avait cru prudent de s'éloigner.

Notre position n'était guère favorable à la cavalerie, mais, dans les continuelles escarmouches qui avaient lieu sur les bords de la rivière, notre présence donnait de la confiance à l'infanterie, qui savait qu'elle pouvait compter sur notre appui; aussi nos petits postes n'avaient guère besoin de s'occuper de leur cuisine, les fantassins, fort supérieurs aux cavaliers dans l'art culinaire, s'empressaient de partager avec les chasseurs le produit de leurs visites domiciliaires et bientôt l'union la plus parfaite fut établie entre les deux armes.

Le lendemain de mon arrivée à Ponti, je fus rendre visite au général de brigade Bartoletti, commandant à Peschiera; cette place, avantageusement située sur les bords du lac de Garde, qui a plus de six lieues d'étendue, placée à l'embouchure du Mincio, est l'appui naturel de la ligne de cette rivière entre le lac et la place de Mantoue, par conséquent de la plus haute importance; aussi peut-on considérer cette ligne fermée entre deux forteresses comme une autre frontière de la partie de l'Italie que nous voulions garantir de l'invasion autrichienne. Indépendamment des ouvrages et des moyens de défense naturels de Peschiera, le prince Eugène avait profité de la petite ville de Sermione, qui se prolonge vers le nord du lac d'où l'on communique facilement par eau avec la place. Il y avait une douzaine de bâtiments armés avec 400 hommes d'équipage et le bourg de Sermione était entouré d'un bon retranchement défendu par 500 hommes.

Je trouvai la place de Peschiera garnie de 60 bouches à feu et d'une garnison de 2500 hommes, ce qui rendait

cette position formidable. Le général me demanda d'y ajouter 100 chevaux pour appuyer une sortie qu'il voulait faire; mais je crus ne pas devoir obtempérer à son désir à moins d'ordre supérieur, l'assurant toutefois que je serais toujours à sa disposition lorsque notre assistance lui serait nécessaire, ayant reçu des instructions à cet égard.

Nous demeurâmes ainsi quatre jours, n'ayant à repousser que de petites attaques assez insignifiantes ou des rencontres de petits postes; mais, dans la nuit du 8, fort moelleusement étendu dans un bon lit, à la suite d'un excellent repas fait avec la famille du comte Emmili, je fus subitement réveillé par un de ses fils, introduisant dans ma chambre un ordonnance du général Fressinet m'apportant de sa part un pli qui me prescrivait de me trouver avant le jour avec tout mon monde près la tête de pont de Monzambano pour participer à une attaque générale sur la ligne, ordonnée par le Vice-roi sur l'avis que l'ennemi semblait faire des mouvements hostiles qu'il fallait prévenir.

Je répondis au général que ses ordres seraient ponctuellement exécutés; puis, ayant quelques heures devant moi, je rentrai dans mon lit, et j'y terminai fort doucement ma nuit.

Rendu sur le terrain à 4 heures du matin, j'y trouvai la brigade du général Pégeot, se composant des 42e et 84e de ligne, qui débouchèrent aussitôt de Monzambano, appuyés de mes quatre escadrons, et enlevèrent à la baïonnette les premiers retranchements en avant de la rivière, tandis que le 62e, placé à notre gauche, prenait position pour soutenir cette attaque; puis, pénétrant dans le village de Borena malgré la fusillade et la vive résistance de l'ennemi, il me fut ordonné de soutenir les voltigeurs du 84e et de gravir le mamelon de Monte-Bianco, rester en bataille et tenir

ferme sans trop m'engager si nous étions obligés de charger. Dans le même moment le général Bartoletti faisait sur notre extrême gauche une sortie de Peschiera à la tête de 1 500 hommes, dont la fusillade prouvait qu'il repoussait l'ennemi. Le général Jeanin, de son côté, obtenait le même succès à droite, chassant les Autrichiens jusqu'à Roverbella, dont il s'empara. Ces différents succès obtenus, il me fut prescrit d'envoyer, en toute hâte, deux détachements de 50 chevaux à droite et à gauche afin de soutenir l'infanterie des généraux Bartoletti et Jeanin.

Sur les midi, l'ennemi ayant reçu des renforts considérables et mis plusieurs pièces en batterie, le combat devint plus sérieux, sans pouvoir toutefois nous déloger des positions que nous avions enlevées. A deux heures, le général Fressinet, arrivant avec un bataillon du 84e sur le mamelon où nous étions toujours en bataille, salué par quatre pièces d'artillerie et un obusier et voyant les voltigeurs imprudemment engagés, m'ordonna de charger et de tâcher d'enlever les pièces soutenues par trois escadrons de hussards hongrois; mais nous fûmes si bien reçus par un bataillon du régiment de Bartenstein masqué par une sinuosité de terrain qu'il fallut y renoncer et reprendre notre position après avoir perdu un officier et cinq chasseurs tués par la mitraille. Cependant le général Fressinet, voulant avoir les pièces ou tout au moins les forcer à se retirer, lance le 84e à la baïonnette et m'ordonne de tourner l'ennemi; alors, le combat s'engage de nouveau avec acharnement, et nous avions tout lieu d'espérer un succès, l'ennemi commençant à se retirer, lorsqu'un officier d'ordonnance du Vice-roi arrivant avec l'ordre de ne pas dépasser les positions prescrites, il nous fallut reprendre celles que nous venions de quitter; ce qui ne put se faire qu'après avoir fourni deux charges contre les hussards hongrois afin de

protéger le 84e fortement engagé et dans lesquelles nous perdîmes trois chasseurs tués et sept blessés.

Le Vice-roi, en ordonnant cette attaque générale sur la ligne du Mincio n'avait eu d'autre intention que de détruire tous les retranchements de l'ennemi; ce but atteint sur notre point, il me fut ordonné de rester sur le mamelon jusqu'au moment où notre infanterie aurait repris ses postes de l'autre côté de la rivière, ce qui nous valut plusieurs boulets inoffensifs; mais, à l'instant où nous exécutions notre mouvement rétrograde, nous trouvant à découvert, un obus vint éclater au milieu de nos rangs, y porter le désordre en tuant et blessant plusieurs chevaux. Le mien, frappé sous le ventre, m'emporte quelque cent pas, ses entrailles traînant à terre, et tombe mort sur la pente du mamelon, me laissant contusionné par la chute que je venais de faire au milieu des ronces et des cailloux; l'abondance du sang que je perdais par une blessure à la tête fit croire aux chasseurs que j'avais été atteint; mais, bientôt relevé, nous gagnâmes la rivière où je me lavai et me bandai la tête avec mon mouchoir, me trouvant fort heureux d'en être quitte encore cette fois pour la perte de mon cheval. Nous trouvâmes, sur le bord du Mincio, le brave colonel Vauthier, du 84e, avec plusieurs officiers et soldats, nous attendant pour nous témoigner toute leur gratitude pour le dévouement avec lequel les chasseurs avaient soutenu leurs camarades; quelques brocs de vin vinrent ajouter à cette honorable réception et nous nous quittâmes avec l'espoir de nous retrouver encore bientôt à même de prouver l'affection que nous avions les uns pour les autres. Cette reconnaissance, pendant laquelle notre infanterie se battit avec le plus grand courage, lui coûta cependant une quarantaine d'hommes; l'ennemi, de son côté, y laissa une cinquantaine de morts et 185 prisonniers,

Nous apprîmes le soir que le général Bartoletti, avec l'aide du détachement du 31e Chasseurs, avait fait 215 prisonniers, et que, sur le point de Goïto et de Mantoue, nous avions eu le même succès, mais que le brave général Caverone, à la sortie de cette place, avait eu la cuisse emportée par un boulet. Nous sûmes aussi que le comte de Bellegarde, qui s'était continuellement tenu sur la défensive pendant cette journée, avait craint que l'armée ne passât de nouveau le Mincio dans l'intention de lui livrer une nouvelle bataille.

Le 15, je fus témoin d'un combat sur le lac de Garde, en vue de Torri, entre la flottille italienne de 12 barques canonnières, commandée par le capitaine Tempié, et la flottille autrichienne de 14 barques, sous les ordres du commandant Accurté.

Après une canonnade assez vive, la flottille autrichienne ayant eu trois barques coulées à fond, les autres furent obligées de s'échouer à la côte. Les Autrichiens eurent beaucoup de monde hors de combat, ainsi que les nôtres, parmi lesquels le capitaine Tempié très grièvement blessé ; le surlendemain, après être resté douze jours sur la ligne, je fus relevé par quatre escadrons du 1er Hussards commandés par le major (le colonel) Pécard et, aussitôt ma troupe rentrée dans les quartiers du régiment à Mandola et Castel-Gifreda, je vins présenter mes hommages au Vice-roi qui voulut bien me garder près de lui pendant deux jours : il daigna, à cette bienveillance, ajouter celle de me donner un des chevaux du comte de Bellegarde dont nous avions enlevé les équipages dans la journée du 8 février, et m'apprit qu'une gratification en argent devait être donnée au détachement qui avait coopéré à cette prise.

Pendant les événements que je viens de décrire, le général Grenier continuait d'avoir des succès sur les Napolitains, malgré la présence du roi transfuge et l'appui des

Autrichiens sous les ordres du général Nugent; plusieurs engagements avaient eu lieu sur le Taro, dans lesquels le général Maucune avait déployé sa brillante valeur et battu continuellement l'ennemi; mais ces avantages obtenus par notre armée ne calmaient pas la vive anxiété où nous étions sur les grands événements qui se passaient en France dont nous attendions si impatiemment des nouvelles.

Dans la journée du 22, le général Mermet réunit 25 escadrons et l'artillerie légère de sa division qu'il fit manœuvrer dans les vastes plaines de Castiglione, lieux célèbres dans nos fastes militaires par la victoire mémorable que remporta Bonaparte, alors général en chef de l'armée d'Italie.

Cinq jours après cette manœuvre, la lieutenance du général Verdier et la division de cavalerie, réunies dans la plaine de Pozuelo, sur les bords du Mincio, passèrent la revue du Vice-roi, qui nous fit faire pendant plusieurs heures différentes évolutions en présence des Autrichiens placés sur les bords de la rivière.

Le 3 avril, je reçus de nouveau l'ordre de me rendre sur la ligne, avec deux escadrons du régiment et deux du 1er Hussards. Pendant quatre jours nous restâmes tranquilles, mais, dans la journée du 8, nous apprîmes que la ligne autrichienne venait d'être renforcée de 7000 à 8000 hommes (Serviens), tandis que le comte de Bellegarde évacuait ses positions et ses deux camps pour concentrer son armée, partie à Villafranca et partie en arrière de Vérone; cette circonstance, que la force numérique était loin de nécessiter, nous parut d'autant plus surprenante que nous apprîmes dans le même instant le départ du prince pour Mantoue avec son quartier général.

Dans la matinée du 11, prévenu qu'un officier parle-

mentaire était à mes postes avancés, je m'y rendis aussitôt afin de connaître le motif de sa présence, mais quelle ne fut pas ma surprise en voyant, entre les mains des chasseurs et des hussards, une quantité de proclamations annonçant l'occupation de Paris par les armées étrangères, un armistice général jusqu'à la conclusion de la paix et enfin la déchéance de l'Empereur.

Cette nouvelle me parut tellement absurde par la manière déloyale dont elle était annoncée que je signifiai à l'officier de se retirer, et, faisant aussitôt monter à cheval, je fis attaquer un poste d'une quarantaine d'hommes qui fut enlevé à l'instant; continuant de marcher en avant, nous étions à tirailler vers le village de Borona, dont j'étais sur le point de m'emparer, lorsqu'un aide de camp du général Fressinet m'apporta l'ordre de cesser toute agression et de rentrer dans ma position.

Ce même soir, je dus quitter la ligne du Mincio pour rejoindre le régiment à Mandola; en y arrivant, j'appris que les bruits les plus sinistres circulaient dans la ville et qu'ils avaient une grande affinité avec les proclamations du matin. Nous restâmes ainsi pendant deux jours dans la plus grande anxiété, mais, dans la journée du 18, une proclamation du Vice-roi vint terminer toutes nos illusions en nous prouvant que la France et Napoléon venaient de subir le sort imposé par un million de baïonnettes étrangères.

PROCLAMATION DU VICE-ROI

Soldats français!

De longs malheurs ont pesé sur notre patrie; la France, cherchant un remède à ses maux, s'est replacée sous son antique égide. Le sentiment de toutes ses souffrances

s'efface déjà pour elle dans l'espoir du repos si nécessaire après tant d'agitations.

En apprenant la nouvelle de ces grands changements, votre premier regard s'est porté vers cette mère chérie qui vous rappelle dans son sein. Soldats français, vous allez reprendre le chemin de vos foyers. Il m'eût été bien doux de pouvoir vous y ramener. Dans d'autres circonstances je n'aurais cédé à personne le soin de conduire au terme du repos les braves qui ont suivi avec un dévouement si noble et si constant le sentier de la gloire et de l'honneur.

Mais il est d'autres devoirs qui m'ordonnent de me séparer de vous.

Un peuple bon, généreux, fidèle, a des droits sur le restant de mon existence que je lui ai consacrée depuis dix ans. Aussi longtemps qu'il me sera permis de m'occuper de son bonheur qui fut toujours l'occupation la plus chère de ma vie, je ne demande pour moi aucune autre destination.

Soldats français! en restant encore auprès de ce peuple, soyez certains que je n'oublierai jamais la confiance que vous m'avez témoignée au milieu des dangers, ainsi que dans les circonstances politiques les plus épineuses, et que mon attachement et ma reconnaissance vous suivront partout, ainsi que l'amour et l'estime du peuple italien.

Donné en notre quartier général de Mantoue, le 17 avril 1814.

EUGÈNE.

A la suite de cette proclamation si simple et si noble, le Vice-roi prévenait l'armée qu'il avait stipulé un traité avec le feld-maréchal comte de Bellegarde par lequel les troupes devaient se mettre en marche pour la France, avec tout leur matériel, les administrations, les magasins d'habil-

lement et d'équipement, sans que les Autrichiens pussent les suivre à plus de deux jours de distance; il fut aussi convenu que les blessés et les malades resteraient dans les hôpitaux jusqu'à leur parfaite guérison sous la surveillance de médecins et commissaires français, pour, ensuite, être transportés dans leur patrie. Ce même jour, les généraux de division adressèrent au prince les adieux de l'armée en ces termes :

Monseigneur,

L'Armée française, avant de se mettre en marche pour rentrer au sein de la patrie, se fait un devoir de mettre aux pieds de Votre Altesse Impériale les sentiments de reconnaissance et de respect dont elle est pénétrée pour votre auguste personne. L'Armée d'Italie sera toujours fière de son chef; c'est pour elle un titre de gloire que d'avoir servi sous Votre Altesse Impériale. Puissiez-vous jouir de l'honneur et de la gloire que vous ont mérités vos belles et nobles qualités! tel est le vœu de toute l'armée qui, ayant connu ces qualités dans tant d'occasions, en conservera éternellement le souvenir.

Mantoue, 17 avril 1814.

Le *lieutenant général:* comte Grenier;
Les *généraux de division :* Comte Verdier; comte Vignolle, chef d'état-major général de l'armée; baron Fressinet; baron Quesnel; comte Danthouard; baron Saint-Laurent; baron Mermet; baron Dode, du génie.

Cette séparation du Vice-roi d'avec l'armée fut vivement sentie par les soldats aussi bien que par les chefs; en mon particulier, j'en éprouvai un chagrin véritable, mon attachement pour sa personne étant aussi sincère que la

reconnaissance dont j'étais pénétré pour tout le bien qu'il m'avait fait et voulait me faire.

Je partis aussitôt pour Mantoue lui offrir mes hommages, mes regrets et mes vœux; lorsqu'il m'aperçut, il me tendit la main : « Eh bien, mon cher d'Espinchal, me dit-il, tout est terminé, mais nous avons du moins la satisfaction d'avoir fait notre devoir jusqu'au dernier moment. Tu vas retourner en France, j'espère que tu m'y conserveras souvenir. Tu sais ce que je voulais faire pour toi, le sort en a décidé autrement, il faut se résigner; au reste, l'avenir est encore bien gros d'événements. » J'avais les larmes dans les yeux; je demandai à cet excellent prince la permission de l'embrasser, et je le quittai l'âme attristée et bourrelée de chagrin.

XXVI

ÉVACUATION DE L'ITALIE PAR L'ARMÉE FRANÇAISE

Le lieutenant général Grenier, en prenant le commandement en chef des troupes françaises pour l'évacuation de l'Italie, fit d'abord partir l'infanterie, le 18, suivie des administrations, de l'artillerie et des équipages; la cavalerie devant marcher ensuite, laissant en arrière le 31e Chasseurs à un jour de distance pour former l'arrière-garde de l'armée. Notre première étape, en tournant nos regards vers la mère patrie, fut la ville de Castiglione, où nous vînmes coucher le 21 avril. Située au milieu d'une plaine immense, elle offrit à notre esprit le souvenir de cette mémorable campagne où Bonaparte marquait chaque jour par une nouvelle victoire. Celle de Castiglione fut une des plus célèbres : 15 000 Français y battirent 42 000 Autrichiens, firent 16 000 prisonniers, et l'ennemi, dans une déroute complète, vint se réfugier derrière le Mincio et à Mantoue, dont la reddition se fit peu après. Plus tard, l'Empereur, en souvenir de ce brillant succès auquel le général Augereau avait puissamment contribué, institua en sa faveur un majorat de 100 000 francs de rentes avec le titre de duc de Castiglione.

Nous fîmes, peu avant d'arriver en ville, nos adieux à une superbe colonne élevée sur la route en mémoire de cette victoire, bien convaincus que les Autrichiens, ne pouvant déchirer les pages de l'histoire, voudraient du moins détruire un monument parlant aux yeux.

Le lendemain, cinq milles avant d'arriver à Brescia par une route magnifique, nous passâmes par Monte-Chiaro, qui donne son nom à une vaste plaine traversée par la rivière de la Chiex, derrière laquelle se trouvait un camp retranché créé par Napoléon, pouvant contenir 25 000 hommes. On ne pouvait rien voir de plus gracieux, de plus élégant, joint aux fortifications et aux retranchements qui faisaient de cet endroit un poste de la plus haute importance.

Les baraques, toutes de la même forme, parfaitement alignées sur dix de profondeur, étaient entourées par des plantations qui offraient un coup d'œil charmant. La ville de Brescia, dans laquelle nous prîmes gîte, est appuyée à des côteaux qui se lient avec le Tyrol, coupés de vignes et de bois d'un effet très pittoresque ; la ville est grande, bien bâtie, percée de larges rues, renfermant de beaux palais ; la population y est considérable et le commerce assez étendu. Nous eûmes, dans la journée, des détails sur une insurrection qui venait d'éclater à Milan. Le peuple, oubliant la douce et bienfaisante administration du prince Eugène et instigué par des émissaires autrichiens, s'était livré aux plus grands excès, notamment sur le comte Prina, ministre des Finances, dont le palais avait été saccagé et détruit de fond en comble, après en avoir arraché cet homme respectable pour le massacrer impitoyablement. Il est même présumable que, sans le secours de la saine population qui prit les armes pour arrêter et réprimer ce ramassis de populace toujours prêt à commettre des crimes,

le palais du Vice-roi eût éprouvé le même sort, lorsqu'on apprit son départ pour Munich.

Le général en chef comte Grenier, en apprenant cet événement, fit aussitôt partir le général Fressinet à la tête de sa division, dont la présence fit bientôt tout rentrer dans l'ordre et la tranquillité par l'énergie qu'il déploya, mais il ne put réparer l'affreux désastre qui avait eu lieu.

Cependant le général, dans le bien de l'armée, ne voulant pas que sa mission fût inutile, exigea de la ville de Milan l'arriéré de solde qui était dû à sa division ; à cette demande, les autorités voulurent se soustraire par l'approche des Autrichiens qui n'étaient qu'à une petite journée de la ville ; mais le général ne se laissa pas intimider ; il fit mettre son artillerie en batterie, mèche allumée, fit prendre position à sa division et signifia aux Autrichiens que, s'ils faisaient un pas en avant, il leur livrerait combat, avec d'autant plus de raison qu'il avait droit de rester encore trois jours à Milan en vertu du traité passé entre le Vice-roi et le comte de Bellegarde. Cette énergique détermination, soutenue de 10 000 baïonnettes, produisit son effet, et la ville, fort désireuse de se débarrasser de pareils hôtes, s'empressa de payer.

« Chiari, 23 avril.

« Je ne pensais guère, mon père, lorsque je vous écrivais de Vérone, que nous fussions si près d'une catastrophe dont le résultat amènerait un changement tellement imprévu qu'on serait tenté de n'y pas croire, si la vérité n'était pas aussi constante. Ce phénomène, qui occupera une grande page dans l'histoire, m'afflige tellement que je n'ose vous dire toute ma pensée dans la crainte qu'elle ne soit pas conforme à la vôtre ; vous serez pourtant assez juste pour trouver tout simples mes regrets de l'anéantissement d'un

état de choses qui laissait un si vaste champ à mes espérances dans la carrière que j'avais embrassée, surtout lorsque vous saurez que je touchais à la réalisation de mes désirs. La bataille du Mincio, dans laquelle j'avais été assez heureux pour mériter les éloges du Vice-roi, m'avait acquis de sa part une nouvelle preuve de ses bontés pour moi, et je serais aujourd'hui à la tête d'un des plus beaux et meilleurs régiments de France, sans l'événement extraordinaire et tout à fait imprévu qui vient détruire toutes mes espérances, sans prévoir même si l'on me laissera dans ma position présente. Le nouveau gouvernement qui va s'établir sera sans doute assailli par une foule d'intrigants toujours prêts à se prosterner au lever d'un pouvoir naissant; mais je croirais manquer à ma conscience, à mon honneur et à la dignité de moi-même si j'accourais solliciter des faveurs en oubliant si vite la reconnaissance de celles dont j'étais l'objet. Je resterai donc tranquille spectateur de la grande curée qui doit être déjà commencée; relevé par l'Empereur du serment que je lui avais prêté, je servirai le Roi avec la même fidélité et un dévouement aussi constant et j'attendrai qu'il m'accorde ce que je tâcherai de mériter. En attendant, nous allons rentrer en France dans la plus complète ignorance sur le sort qui nous attend et, si jamais l'on a pu dire que les militaires doivent toujours être impassibles et soumis aux faits accomplis, nous en sommes, en ce moment, un exemple frappant par le calme et la résignation dont nous faisons preuve en obéissant aveuglément aux ordres qui nous sont donnés; cet exemple, j'espère, prouvera tout ce que Louis XVIII peut attendre de l'armée, et le meilleur conseil qu'on puisse lui donner, c'est qu'il sache en profiter.

« Nous sommes en marche pour la France depuis trois jours, mais ce n'est qu'à Turin que les troupes recevront leurs

différentes directions pour les garnisons qu'elles doivent occuper, ce dont je vous informerai aussitôt que nous connaîtrons la nôtre. Je prends aujourd'hui même le commandement supérieur du régiment, le colonel partant pour Turin afin d'obtenir du général en chef l'autorisation d'aller dans ses foyers y soigner sa santé gravement compromise, joint à une ancienne blessure qui s'est rouverte et l'empêche de monter à cheval; le motif de ce départ m'afflige beaucoup, non seulement par les rapports intimes qui existent entre nous, mais aussi par une responsabilité qui me serait moins pénible si je devais la garder toujours, ainsi qu'il en eût été sans les événements survenus; mais enfin, je ferai tout comme, et j'espère, en imitant mon digne chef, maintenir, parmi les braves chasseurs du 31ᵉ, le bon esprit et la discipline dont ils n'ont cessé d'être animés jusqu'à ce jour.

« Adieu, mon père, je vous embrasse aussi tendrement que je vous aime. »

Favorisés par un temps superbe, nous suivîmes, dans la journée du 24, une route magnifique, plantée d'arbres et bordée par des ruisseaux arrosant de belles prairies, des vergers et de délicieuses villas; nous traversâmes ainsi la ville de Romanengo après avoir passé la rivière d'Oglio, et nous arrivâmes de bonne heure à la grande et belle ville de Crema, située près de la rivière du Serio, qui éprouva en 1802 un tremblement de terre assez violent pour détruire plusieurs monuments et une grande quantité de maisons; ce sinistre événement fut suivi d'une émigration considérable des premières familles du pays; cependant lorsque nous passâmes dans cette ville, sa population était encore de 30 000 âmes. Avant d'arriver à Lodi, où nous vînmes coucher le 25, on traverse l'Adda sur

un pont célèbre, où le général Augereau, un drapeau en main, marchant à la tête de ses troupes, culbuta l'ennemi et décida la victoire de ce nom. Nous trouvâmes la ville en complète révolution; les habitants avaient pris une nouvelle cocarde et prétendaient se créer un gouvernement à leur guise. Ce burlesque épisode, auquel nous devenions tout à fait étrangers, me fit cependant prendre toutes les mesures nécessaires pour que notre tranquillité ne fût pas troublée. Mais, dans la soirée, prévenu que l'intention des perturbateurs était de détruire un monument élevé au milieu de la place en l'honneur de l'armée française, je signifiai au podestat que je ne supporterais pas de voir flétrir nos trophées en notre présence, le rendant responsable de tout ce qui pourrait en advenir; et, plaçant deux escadrons de service sur la place, j'ordonnai de disperser tous les groupes de plus de quatre personnes et de les charger en cas de résistance. Cette menace, jointe aux continuelles patrouilles circulant dans la ville, amortit bientôt l'effervescence des turbulents, et tout rentra dans l'ordre sans être obligé d'employer les moyens de rigueur. Cependant, bien convaincu qu'aussitôt notre départ cet acte de vandalisme serait exécuté, je crus de mon devoir de le retarder le plus possible et l'occasion qui s'en présentait était trop favorable pour ne pas la saisir.

Je savais que le général Sommariva, commandant l'avant-garde des troupes autrichiennes, suivant notre marche, venait d'arriver à Lodi de sa personne, et, par une coïncidence assez particulière, je me trouvai logé chez le comte Emerico Vestarini, homme du plus grand mérite, très dévoué aux Français, et dont la femme, demoiselle de Sommariva, était nièce du général. Je fus lui rendre visite en apprenant que, par un procédé délicat, il n'avait pas voulu descendre chez sa nièce lorsqu'il sut que sa maison était

occupée par le commandant du régiment français et combien il eût été inconvenant qu'il fût sous la garde de mon factionnaire.

Le général me reçut avec toutes sortes de prévenances et d'honnêteté, paraissant très affecté de l'insurrection imprudente des habitants; je le prévins de l'intention où j'étais de laisser le lendemain deux escadrons en ville avec l'ordre de n'en sortir qu'à l'arrivée de ses troupes afin d'empêcher la destruction du monument; il eût bien certainement préféré que cette vengeance d'amour-propre fût exécutée par les habitants, mais, en homme sage et prudent, craignant les excès d'une populace ivre qui ne demandait que trouble et désastre, il se fit un mérite d'accéder à mes désirs et fit aussitôt partir un exprès portant l'ordre à un régiment de uhlans de se trouver le lendemain à six heures du matin aux portes de la ville. En effet, ce régiment entrait dans Lodi au même instant où nous en sortions, et j'ignore si, depuis, l'on a détruit ce monument élevé à la gloire de l'armée française.

En arrivant à Pavie nous ne pûmes douter du peu de sympathie des habitants par l'expression de leur joie en nous voyant abandonner l'Italie. Cette ville, si célèbre par la bataille livrée en 1525, dans laquelle François Ier devint le prisonnier de Charles-Quint, fut, deux ans après, saccagée par le maréchal de Lautrec pour venger l'affront reçu par la France; mais il était un autre souvenir encore plus présent à la mémoire des habitants, c'est qu'en 1796, ils avaient éprouvé toutes les horreurs d'un pillage à la suite d'un combat sanglant; il faut cependant ajouter que cette terrible vengeance avait été provoquée par l'affreux massacre de 200 prisonniers français blessés et laissés par les Autrichiens sous la sauvegarde de la population. Nous n'eûmes cependant aucun motif de répression, et notre séjour y fut

tranquille. La ville de Pavie, grande, peuplée, est située sur le Tessin, où se trouve un pont magnifique; elle renferme une bibliothèque remarquable par ses manuscrits, un cabinet d'histoire naturelle fort estimé et d'autres monuments qui rendent cette ville fort intéressante.

Nous devions, d'après les ordres que j'avais reçus, faire séjour à Pavie; mais l'arrivée de la division Fressinet venant de Milan ayant changé ces dispositions, nous dûmes lui faire place pour nous rendre à Mortara, jolie ville, fort avantageusement située, dans laquelle nous restâmes trois jours. Une garnison suisse qui y était restée fort longtemps avait laissé des souvenirs d'autant moins équivoques que presque toute la jeunesse, au teint blanc et frais et à la chevelure blonde, ne laissait aucun doute sur les droits de paternité acquis par les Grisons; aussi les femmes, généralement très jolies, avaient-elles dans leurs manières des allures qui nous rendirent le séjour de cette ville on ne peut plus agréable. Le lendemain de notre arrivée à Mortara, je reçus du général Bonnemain l'ordre d'envoyer un détachement de 50 chasseurs pour faire couper un pont sur le Tessin afin de modérer la marche un peu trop hâtive des Autrichiens, auxquels il envoya le capitaine Servilla, son aide de camp, leur déclarer qu'il était déterminé à les repousser par la force s'ils n'agissaient pas conformément aux conventions qui avaient été faites. Il me fut aussi prescrit, ce même jour, de demander aux officiers du régiment leur adhésion à la reconnaissance de Louis XVIII et de faire prendre la cocarde blanche dans le plus bref délai possible.

Nous quittâmes, non sans quelques regrets, la ville de Mortara, le 30, pour continuer notre vie nomade, sans prévoir encore le but que nous devions atteindre; mais le pays que nous parcourions était tellement beau et la tem-

pérature si douce qu'il nous eût été fort agréable de voyager de cette manière sans la nécessité qui nous en imposait la loi ; heureusement, la philosophie venant au secours de tant d'illusions déçues, nous acceptions le présent avec insouciance sans chercher à approfondir un avenir inconnu. La ville de Novare, dans laquelle nous arrivâmes de très bonne heure, était occupée depuis la veille par la division Fressinet dont je devais former l'arrière-garde jusqu'à Turin.

Des ordres venus de Paris, transmis par le comte Grenier, prescrivaient au général, de la manière la plus formelle, de s'opposer avec la plus grande énergie et même par la voie des armes, à la marche déloyale des Autrichiens contrairement aux traités passés ; cette mesure, qui semblait incompatible avec la nouvelle situation dans laquelle se trouvait Louis XVIII, avait un but qui nous fut bientôt expliqué. Le prince Borghèse, gouverneur du Piémont, beau-frère de Napoléon, en oubli de toutes les lois de l'honneur, avait contracté un traité secret avec l'Autriche, par lequel il s'engageait à livrer à cette puissance toutes les places fortes de ce pays en les faisant évacuer sur-le-champ par les troupes françaises; cette indigne lâcheté exaspéra tellement la population de Turin, lorsqu'elle apprit cette infamie, que le prince eut à peine le temps d'échapper à la fureur du peuple en fuyant sur Rome pour y porter sa honte et son déshonneur; ce fut alors que l'empereur Alexandre, de concert avec les autres puissances, déclara que le roi de Sardaigne reprendrait possession de ses États et que les Français y resteraient un temps déterminé, en s'opposant jusqu'à cette époque à la marche des Autrichiens.

Le général Fressinet, en recevant les ordres du comte Grenier, fit aussitôt prendre position en dehors de la ville

à une brigade d'infanterie, et un officier d'état-major, envoyé au comte de Bellegarde, le prévint des dispositions qui venaient d'être prises en raison des instructions arrivées de Paris. Cet appareil nous fit d'autant mieux espérer un moment que nous allions encore nous mesurer avec les Autrichiens que ceux-ci, ne tenant aucun compte de l'avis qu'on venait de leur donner, continuaient de marcher et qu'on voyait déjà leur avant-garde dans la plaine à portée de canon. Le général Fressinet, fort de son droit et auquel le courage ne fit jamais défaut, ordonna sur-le-champ au 31e Chasseurs de sortir de la ville et de se former en bataille; les pièces furent mises en batterie, la mèche allumée et, m'appelant près de lui, il m'enjoignit de me rendre près du général autrichien commandant l'avant-garde, pour lui signifier que, s'il ne se retirait à l'instant, il allait être attaqué.

Arrivé près d'un groupe d'officiers et accompagné de l'adjudant-major, on me désigna quelques pas plus loin le comte de Bellegarde, à pied, entouré de son état-major. Il me reçut avec la plus grande honnêteté tout en me témoignant sa surprise des dispositions hostiles que nous semblions prendre.

« Monsieur le général, lui dis-je, si Votre Excellence veut bien prendre connaissance des pièces officielles dont je suis porteur, elle verra que le général Fressinet n'agit qu'en vertu des ordres reçus de Paris, et il espère que vous voudrez bien y avoir égard, car il est formellement décidé à s'y conformer. »

Le comte de Bellegarde, après avoir lu les papiers que je lui présentais, se retira quelques moments avec plusieurs généraux et, me les rendant, me dit que ses troupes allaient retourner à Pavie pour y attendre de Paris des instructions que bien probablement il allait recevoir, et qu'il en donne-

rait aussitôt connaissance au général Fressinet, auquel je vins rendre compte de ma mission et qui fit aussitôt rentrer les troupes en ville.

Les quelques jours que nous passâmes à Novare virent revenir parmi nous un assez grand nombre de militaires restés dans les hôpitaux ; le général passa la revue des troupes sous son commandement, et nos musiques se firent entendre pour la dernière fois aux Novarais affluant sur les promenades, où nous aperçûmes assez généralement peu de regrets sur notre départ; il faut cependant dire que ce sentiment était plus particulièrement exprimé par le peuple, qui, ici comme ailleurs, se complaît dans le changement avec l'espérance d'un mieux qui se trouve rarement.

Je fis, pendant notre séjour, la rencontre de deux jeunes et jolies Françaises venant de Naples; l'une était la femme du général Dest..., au service de Naples, l'autre la comtesse de Car..., dame d'honneur de la reine et citée comme un des plus beaux ornements de la cour; ces deux dames, effrayées de se trouver seules dans leurs voitures au milieu de la nombreuse société qu'elles devaient rencontrer journellement jusqu'à Turin, acceptèrent l'offre que je leur fis de voyager sous la protection du régiment et voulurent bien permettre que je devinsse leur chevalier pendant les quelques jours que nous avions encore à marcher pour atteindre cette ville. Cependant, l'embarras consistait dans la manière de pouvoir les loger dans nos étapes; mais, après avoir bien agité cette question, il fut convenu, au milieu de bruyants éclats de rire, que la comtesse de Car... serait ma belle-sœur avec son amie ayant quitté Livourne dans l'intention d'aller rejoindre son mari à Paris. Au moyen de ce passeport qui ne pouvait prêter à aucune maligne interprétation, nous commençâmes, dès la veille

du départ, à vivre dans une intimité d'autant plus naturelle que j'occupais à Novare l'hôtel où ces dames étaient descendues.

Le lendemain, nous arrivâmes à la jolie ville de Verceil, où nous eûmes pour gîte la belle maison du marquis de Monti, qui avait laissé les ordres les plus précis pour y recevoir convenablement l'officier qui serait logé chez lui; aussi l'intendant s'empressa-t-il de satisfaire aux volontés de son maître en nous offrant de fort beaux appartements et nous mettant à même d'apprécier le talent d'un cuisinier de grand mérite; mais, le jour suivant, *ma belle-sœur* et son amie eurent à supporter les vicissitudes attachées à notre état. Obligé de quitter la grande route pour éviter l'encombrement des troupes, je reçus du général Fressinet l'ordre de me diriger dans les terres et d'aller m'établir au bourg de Livorno, et, pour y arriver, nous fûmes contraints de traverser un pays marécageux, dans lequel la voiture des deux voyageuses, pesamment chargée, fut plusieurs fois menacée de s'engloutir; cet inconvénient, paré à l'aide des chasseurs, ne devait pas être le moindre de la journée; car, en arrivant à Livorno, la seule maison convenable de l'endroit étant le presbytère, nous y fûmes installés; en toute autre circonstance, je m'en serais parfaitement contenté et ma présence n'eût probablement pas effarouché le curé; mais l'aspect de deux jeunes femmes sous le costume le plus coquet, ayant les manières libres et aisées du grand monde, produisit sur le vénérable pasteur une impression qu'il lui fut difficile de réprimer; cependant la nécessité de nous recevoir devenant une loi impérative, il en subit avec résignation toutes les conséquences, et, mettant à notre disposition son modeste garde-manger, sa cave et sa basse-cour, un de mes chasseurs trouva le moyen de nous donner une assez bonne collation à laquelle

voulut bien participer notre respectable hôte. Le soir arrivé, prétextant l'obligation d'assister le lendemain de grand matin à un service qui devait avoir lieu dans une paroisse voisine, il nous abandonna aux soins de sa fidèle servante, qui nous mit en possession de deux petites chambres fort propres, dont l'exiguïté des meubles prouvait la modicité du casuel de la cure.

Ce nouvel épisode dans le voyage de mes deux jolies compagnes les ravit de contentement, et lorsque nous quittâmes le lendemain ce toit hospitalier, elles laissèrent 100 francs pour les pauvres de l'endroit, que j'accompagnai d'une pièce d'or à la gouvernante, qui aurait, je crois, consenti à ce prix à recevoir souvent de semblables visites. Nous éprouvâmes les mêmes difficultés en quittant ce détestable pays que nous avions eues à y entrer; cependant, nous finîmes par en sortir sans malencontre, et rejoignîmes, sur les midi, la grande route qui nous conduisit à la ville de Volpian, où, sans être aussi saintement logés que la veille, nous fûmes fort agréablement établis chez un riche propriétaire qui nous reçut avec le plus grand empressement et nous fit passer trois jours en fête, au milieu de sa nombreuse et charmante famille.

La ville de Turin, dont nous n'étions plus éloignés que de quatre lieues, se trouvait tellement encombrée de troupes attendant leurs destinations et les différentes directions qu'elles devaient prendre pour passer les Alpes, qu'on fut obligé d'en faire cantonner une partie dans les environs. La cavalerie fut envoyée huit lieues en avant, sur la route de Coni, sa marche devant avoir lieu par le col de Tende. La division Fressinet resta en arrière, et je reçus l'ordre de n'entrer à Turin qu'après elle, afin de protéger l'entière évacuation de cette ville. Fort heureusement, nous n'avions que peu de jours à rester dans les quartiers que

nous dûmes occuper, car la quantité de marais et de rizières dont nous étions entourés les rendant très insalubres, les fièvres se seraient bientôt mises parmi la troupe; aussi les habitants de cette contrée avaient-ils généralement le teint blême et maladif, résultat de ces graves inconvénients. Lorsque nous arrivâmes à Turin, bien que la ville eût été évacuée par une grande partie des troupes, il en restait encore assez, joint aux administrations, pour qu'elle fût dans la confusion et l'encombrement; cependant j'obtins un superbe logement dans le beau palais du comte Ponte de Lombriasco, occupé la veille par le général Jeanin parti avec sa brigade pour passer le Mont-Cenis.

Le comte Grenier, près duquel je m'empressai de me rendre afin de recevoir ses ordres, m'apprit que le 31e Chasseurs devait terminer l'évacuation de Turin et se diriger ensuite sur le col de Tende, ainsi que toute la cavalerie alors en marche sur ce point, tandis que le général Bonnemain, avec le 19e Chasseurs, devait nous attendre à Savillano, distant de 12 lieues de Turin. Le comte Grenier me prescrivit aussi de la manière la plus formelle de faire prendre dans la journée la cocarde blanche au régiment, de maintenir la plus exacte discipline et d'avoir toujours mes hommes prêts à monter à cheval, l'esprit du peuple ne nous étant guère favorable; et, après m'avoir donné ses instructions sur la conduite que j'avais à tenir pour l'évacuation de la ville, il me fit ses adieux en m'annonçant qu'appelé à Paris comme un des membres du gouvernement provisoire, il partait dans la nuit. Mais, déjà, la démoralisation s'était emparée de l'armée : ces braves soldats qui avaient donné de si grandes preuves de courage et de dévouement sur le champ de bataille, sachant qu'ils n'avaient plus d'ennemi à combattre, oubliaient en grand nombre qu'ils ne devaient jamais abandonner leurs dra-

peaux ; l'infanterie surtout désertait par bandes, sans attendre même le passage des Alpes, et, par un inconcevable vertige, quantité de soldats, séduits par les fallacieuses promesses de nombreux embaucheurs autrichiens et piémontais, les avaient suivis sans considérer qu'ils se déshonoraient et renonçaient à leur patrie, joint à la terrible répression infligée aux déserteurs. Informé dans la journée que huit chasseurs avaient succombé à ce fatal exemple, je fis aussitôt monter à cheval le régiment pour lui faire connaître l'infâme conduite des chasseurs qui avaient ignominieusement abandonné leurs étendards pour entrer dans les rangs de ceux qui, la veille encore, étaient nos ennemis, et, rappelant au 31e la gloire dont il s'était couvert, la réputation brillante dont il jouissait dans l'armée, j'invoquai son honneur en l'engageant à persévérer dans la ligne de ses devoirs, lui promettant qu'aussitôt arrivés dans nos garnisons, l'arriéré de solde qui était dû serait payé intégralement et que des congés seraient donnés.

Après cette allocution, à laquelle j'ajoutai que tout déserteur repris devait s'attendre aux terribles conséquences d'un pareil délit, les chasseurs, agitant leurs sabres avec énergie, jurèrent de me suivre et d'être fidèles à leurs devoirs. Le soir même, trois des huit chasseurs qui avaient déserté la veille vinrent implorer leur pardon et rentrèrent dans les rangs. L'artillerie partit dans la nuit en suivant la route du Mont-Cenis, tandis que d'autres colonnes prenaient celles du Val-Stura, le col de la Madeleine, la route de Fenestrelle et le Mont-Genève. C'est ainsi que les Français abandonnèrent cette belle et douce Italie, où depuis si longtemps ils étaient établis par la victoire et les conquêtes ; cependant, notre armée avait la consolation de penser qu'elle n'en était pas expulsée par la force des

armes, mais seulement à la suite des événements auxquels elle était étrangère.

Ce fut avec un véritable regret que je dus me séparer de mes deux belles compagnes de voyage, qui firent, aussitôt notre arrivée, leurs dispositions pour passer le Mont-Cenis et se rendre à Paris, en me laissant l'espoir de les y retrouver un jour, et me promettant un souvenir que j'étais bien certain de garder toujours.

D'après les ordres que j'avais reçus, le 31e Chasseurs devait quitter Turin le 7 mai, à midi, ne laissant derrière lui ni troupes ni détachements.

Vers dix heures, nous étions en bataille sur la grande place du Palais, attendant l'heure indiquée pour abandonner cette belle capitale que sa proximité avec la France avait initiée à nos mœurs, nos usages et nos habitudes. Cependant, il faut le dire, les Piémontais, tout en servant l'Empire avec honneur et fidélité, n'avaient pas cessé de conserver un culte religieux pour la maison de Savoie; aussi apprirent-ils avec une joie indicible le retour de cette famille au trône qui lui avait été enlevé, et témoignèrent-ils, par leur enthousiasme, l'affection dont ils étaient pénétrés; mais le peuple, toujours extrême dans ses sentiments, ne gardant aucune mesure dans sa conduite, aurait volontiers témoigné son amour par des actes de provocation et même de cruauté : la veille, plusieurs soldats avaient été assassinés, et déjà se formaient autour de nous des groupes nombreux, qui grossissaient à tout instant avec des démonstrations hostiles précédées par des cris non équivoques.

Sentant la position critique dans laquelle nous étions, sans appui au dehors et au milieu d'une population aussi nombreuse, mais en même temps bien déterminé à remplir mon mandat, je fis, en présence du peuple, charger les carabines et les pistolets, tout en me rappelant que je

m'étais tiré d'une semblable position le 27 mai 1813, lors de l'évacuation de Madrid.

L'attitude calme et martiale de 900 chasseurs, prêts à repousser avec vigueur la moindre agression, en imposa et fit aussitôt cesser les clameurs.

Lorsque l'horloge de la ville sonna midi, nous quittâmes tranquillement Turin, le sabre en main, faisant nos adieux aux habitants au bruit de nos fanfares et abandonnant une ville que l'Empereur avait constamment favorisée de sa sollicitude particulière et considérablement embellie par sa munificence impériale.

Nous suivîmes une route magnifique, conduisant à la jolie ville de Carignan. Peu après, nous passâmes le Pô, et, sur les cinq heures du soir, nous arrivâmes à Raconis, lieu de notre étape.

Le lendemain matin, en la quittant, j'appris avec chagrin que, malgré la surveillance des officiers et sous-officiers, neuf chasseurs avaient déserté pendant la nuit avec leurs chevaux et leurs armes, et je sus, par les renseignements que je parvins à obtenir, qu'ils s'étaient dirigés sur Turin. Cet événement me faisant craindre qu'il ne fût suivi d'autres semblables, je pris à cet égard les ordres du général Bonnemain en traversant la ville de Savigliano, où il se trouvait avec le 19e Chasseurs. Il me prescrivit de mettre à l'ordre du régiment qu'un conseil venait d'être formé pour faire fusiller les racoleurs et les déserteurs qu'on parviendrait à saisir. Malheureusement cette mesure ne produisit aucun effet; la ville de Fossano, dans laquelle nous restâmes trois jours, se trouvant ouverte de toutes parts, la surveillance la plus active et plusieurs appels chaque jour ne purent empêcher la fuite de 30 chasseurs qui emmenèrent leurs chevaux avec eux. Cette calamité était d'autant plus effrayante que les habitants y partici-

paient par leurs conseils et que les chasseurs n'ignoraient point qu'on payait le cheval tout équipé 300 francs, et que l'homme était incorporé dans un régiment de la garde royale piémontaise qui se formait à Turin. Je pris le parti d'établir une surveillance par les chasseurs de la compagnie d'élite et les lanciers dont aucun n'avait déserté, espérant qu'en nous éloignant, et une fois le col de Tende passé, ce qui demandait trois jours de marche, ce désastre cesserait. Nous arrivâmes le 11 à Coni, chef-lieu du département de la Stura, dont le préfet, M. le Pelletier d'Aunay, un de mes parents et amis, venait de partir, abandonnant une administration qu'il n'avait plus le droit de régir, mais emportant l'estime et le regret des habitants. Cette jolie ville, dans une situation charmante au confluent de la rivière de Gesso et de la Stura, avait, d'un côté, la perspective des Alpes avec son bonnet de neige et, de l'autre, les belles plaines d'Italie que nous laissions derrière nous avec de bien vifs regrets.

Nous eûmes dans la journée une nouvelle désertion de trois hommes, mais un ayant été repris, le conseil de guerre, réuni sur-le-champ, le condamna à la peine de mort, et il dut être passé par les armes le lendemain; cet exemple terrible devenait trop nécessaire pour qu'il n'eût pas son exécution, aussi prit-on les mesures les plus sévères pour que le coupable ne puisse échapper au sort qui lui était réservé.

J'appris aussi dans la soirée que le fournisseur de la ville, chargé de livrer trois jours de viande sur pied (le pays que nous avions à parcourir n'offrant aucune ressource), venait de faire partir pour notre étape du lendemain six bœufs dont la peau seule pouvait offrir quelque valeur; indigné de cette friponnerie qui nous exposait à mourir de faim, je fis arrêter le délinquant en attendant

que l'autorité locale eût fait justice de cette prévarication; mais, malheureusement pour lui, enfermé au corps-de-garde, les chasseurs, informés de son délit, se crurent dans le droit de lui infliger une punition préparatoire : à cet effet, le déshabillant et le plaçant dans une couverture de cheval en compagnie de deux paires de boites garnies de longs éperons et d'un chat auquel on avait attaché les pattes de manière qu'il ne pût fuir, on le fit bondir comme un volant sur une raquette pendant quelques instants à la satisfaction générale de tout le poste et, le portant ensuite dans le bassin d'une fontaine placée non loin de là, on le plongea à plusieurs reprises dedans et il eût peut-être fini par rester au fond sans l'arrivée d'un officier attiré par les cris de la victime; cette justice expéditive, qui fut sévèrement réprimée, n'empêcha pourtant pas le coupable fournisseur d'être condamné par le comte Lingamasso, vice-préfet, à nous fournir la même quantité de bestiaux en première qualité, nonobstant ceux qu'il avait déjà livrés qui restèrent en notre possession. Le lendemain matin, au moment du départ de Coni, devait avoir lieu cette affreuse exécution, malgré l'intercession des autorités de la ville et de nombreux habitants; tout en déplorant le sort de ce pauvre jeune homme que j'eusse alors désiré savoir bien loin, il ne m'appartenait pas de lui éviter sa fatale destinée; les lois militaires, dont la justice est si prompte et si terrible, n'admettent pas les faux-fuyants de la chicane et un fait accompli doit subir le châtiment de son crime.

Celui de désertion à l'ennemi avec armes et bagages est irrémissible : rien ne pouvait donc sauver cette malheureuse victime; mais il fallait espérer que ce terrible exemple produirait une salutaire impression et qu'on ne serait point obligé de le renouveler. L'infortuné jeune

homme, qui avait passé toute la nuit en compagnie d'un ecclésiatique, conduit en dehors de la ville par un détachement à pied de vingt chasseurs, fut placé à cinquante pas de distance du régiment en bataille et à cheval, où, après l'avoir dépouillé de son uniforme et lui avoir bandé les yeux, l'adjudant ordonna le feu... Aussitôt après, la troupe défila devant son corps et se mit en marche pour Limone. La route que l'on suit pour arriver à ce vilain endroit se rétrécissait tellement en remontant la Stura, qu'il eût été impossible d'y faire passer une voiture au milieu des amas de rochers et des ravins produits par la chute des eaux lors des grandes pluies et de la fonte des neiges; aussi, pouvais-je difficilement concevoir une aussi considérable agglomération de maisons, généralement mal bâties et surtout fort sales, placées d'une manière si dangereuse aux pieds de cette partie des Alpes que nous devions commencer de gravir le lendemain. L'autorité locale avait fait venir plus de cinq cents paysans, occupés depuis plusieurs jours à ouvrir un passage au milieu des neiges amoncelées à plus de 60 pieds au-dessus de nos têtes, qui nous eussent infailliblement engloutis à la moindre tourmente.

Le col de Tende n'est vraiment praticable que trois mois de l'année; l'époque où nous le traversions offrait les plus grands dangers, la neige commençant à s'affaisser et la cristallisation étant moins ferme; aussi fallait-il maintenir de grands intervalles dans la troupe afin qu'elle ne fût pas toute écrasée dans le cas d'une avalanche, ce qui arrive assez fréquemment.

Nous trouvâmes, à peu près au tiers de la montagne, les vestiges d'un monument, jadis un couvent, dont les restes, encore assez solides, servaient de refuge à une famille de montagnards, aux manières rudes et sauvages, peu faites

pour inspirer de la confiance aux voyageurs contraints de traverser cet horrible pays.

Deux chasseurs non montés ayant eu l'imprudence de s'y arrêter pour allumer leur pipe et boire de l'eau-de-vie, y furent complètement dévalisés par une quinzaine de bandits qui voulurent bien ne pas les massacrer ; ces malheureux arrivèrent le soir à l'étape dans l'état le plus piteux, n'ayant pour tout vêtement que la chemise et un caleçon de toile qu'on leur avait laissés ; il fallut tous les soins imaginables pour les rétablir, et sans la frayeur qui leur donna des jambes, ils eussent infailliblement péri s'ils se fussent arrêtés un seul instant, leurs membres se seraient engourdis et la mort eût été instantanée.

Nous atteignîmes enfin, après cinq heures de marche, le sommet de la montagne d'où l'on descend pour arriver, au bout d'une heure et demie, à la vilaine petite ville de Tende, jadis défendue par une forteresse détruite lors des premières campagnes d'Italie ; non loin de cet endroit se trouve la ville de Saorgio, place forte entièrement démantelée qui résista aux Français pendant près d'une année. Tende ne pouvant contenir toute la troupe, plusieurs compagnies furent détachées dans le bourg de Briga et au village de Fontan.

La température de ce pays est assez douce : il n'y avait pas vestige de neige et l'on y voyait quantité de figuiers et d'oliviers. Les habitants placés au fond de cet entonnoir semblaient se suffire à eux-mêmes, s'occupant tellement peu des intérêts de l'Europe qu'ils ignoraient complètement les événements qui venaient de les replacer sous l'autorité du roi de Sardaigne ; depuis plus de deux ans, aucun passage de troupes ne les avait troublés, vivant dans un isolement dont ils ne paraissaient nullement désirer de sortir.

En quittant Tende, on monte le col de Brouis, que l'on descend ensuite pour arriver à Sospello, qui n'a d'autre avantage que de pouvoir abriter les voyageurs : fort heureusement, les bestiaux de notre fripon de fournisseur de Coni vinrent à notre secours, car nous n'aurions trouvé, pendant nos différentes ascensions, aucun moyen d'existence, pas même la bienfaisante pomme de terre.

La quatrième journée fut encore employée à gravir le col de Berra, du sommet duquel on découvre la délicieuse plaine de Nice, que nous devions parcourir le lendemain ; il ne fallait rien moins que cette perspective pour nous faire prendre patience sur l'épouvantable gîte du bourg de Savena, où, dans ma mauvaise humeur, je fis une petite exécution militaire afin d'obtenir la restitution de plusieurs vols commis par les habitants au préjudice des chasseurs.

La plaine que l'on suit après avoir passé les Alpes offre un coup d'œil enchanteur par la richesse de la culture, ses champs d'oliviers, de citronniers et d'orangers, ses jolies bastides, habitations de luxe et de plaisir, entourées de ravissants jardins, enfin une température douce et suave qui rend cette contrée un des plus délicieux pays du monde.

C'est au milieu de toutes ces séductions de la nature que nous atteignîmes la jolie ville de Nice qui, après avoir été pendant vingt ans le chef-lieu du département des Alpes-Maritimes, échappait à la France pour rentrer sous la puissance de la maison de Savoie. Cette perte, qui fut la conséquence de la Restauration, n'est pas une des moindres que nous ayons éprouvées : sa proximité avec la Provence et la Méditerranée étant d'un immense avantage pour le commerce, dont les débouchés servaient à enrichir le pays.

Nice est, pour ainsi dire, bâtie sur un amphithéâtre de

rochers qui s'avancent dans la mer; en y arrivant, on se sent impressionné d'une émotion douce et ravissante que vous porte un suave vent du Midi, tout chargé des émanations des orangers couverts de fleurs et de fruits; cette contrée est dans un climat bienfaisant avec un hiver sans glace qui même dure à peine deux mois.

Lorsque nous arrivâmes à Nice, 500 hussards hongrois en occupaient une partie des faubourgs, et plusieurs rixes sérieuses avaient déjà eu lieu entre ceux-ci et les colonnes françaises revenant d'Italie qui nous avaient précédés. Prévenu de cette circonstance par le brave général Eberlé commandant encore la citadelle en attendant qu'un Piémontais vînt le remplacer, des ordres furent donnés pour éviter tout contact entre les chasseurs et les hussards, et il fut prescrit aux officiers d'observer la plus grande surveillance pour le maintien de l'ordre et de la tranquillité pendant notre présence en ville qui devait être de trois jours, par la nécessité de réparer la ferrure presque entièrement tombée en traversant les montagnes.

La troupe eut d'excellents quartiers, et mon logement fut désigné chez un riche banquier de cette ville (M. Avigdor), dont l'accueil cordial et empressé me mit en rapport avec sa nombreuse et aimable famille ; mais ce qui m'intéressa au dernier point fut d'y rencontrer dans la soirée sir Tower, capitaine de frégate anglais, arrivant de l'île d'Elbe où il était resté trois jours près de Napoléon; les détails qu'il donnait sur l'illustre proscrit, dont il paraissait grand admirateur, offraient des particularités du plus grand intérêt; il nous dit que l'Empereur, tout à fait résigné à son sort, se portait à merveille, qu'il montrait une activité incroyable dans ses projets d'embellissement et de fortification à Porto-Ferrajo et Porto-Longone ; passant une partie de ses journées à cheval, parcourant l'île en tous

sens dans l'intention d'y faire percer des routes et de donner de l'importance à cette petite souveraineté, seul débris de tant de puissance que la parcimonie de ses ennemis venait de lui laisser.

Le capitaine Tower ne laissa point ignorer que le but de son voyage était d'aller chercher la princesse Borghèse pour la prendre à son bord et de la conduire près de son frère dont elle voulait partager le sort; cette frégate, que plusieurs officiers furent visiter, était arrangée dans son intérieur avec une recherche et un goût qui prouvaient le motif de sa mission et le désir qu'avait le commandant d'être agréable à la belle princesse.

Engagé par lui à accompagner la famille Avigdor qui devait aller à son bord, je crus, dans ma position, devoir le remercier de son aimable invitation que, dans toute autre circonstance, j'eusse acceptée avec empressement.

Les précautions et la surveillance des officiers ne purent empêcher l'irritation de nos hommes en apprenant qu'un de nos jeunes trompettes avait été gravement insulté par un Hongrois; il s'ensuivit, dans la matinée du lendemain, une rencontre entre un brigadier de la compagnie d'élite et un hussard, dans laquelle ce dernier succomba; de nouveaux défis avaient eu lieu et un combat de plusieurs devait avoir lieu dans la soirée, lorsque je reçus la visite du commandant des hussards qui vint me proposer de consigner nos hommes afin d'empêcher le sang prêt à couler. « Je suis désolé, lui dis-je, de ne pouvoir accéder à votre demande; ce serait infliger une punition aux chasseurs qui ne la méritent pas; votre hussard a été l'agresseur, il en a subi les conséquences; mais, ce que je puis vous affirmer, c'est que mes chasseurs ne seront point provocateurs, mais qu'ils repousseront toujours avec énergie l'insulte qu'on pourrait leur faire; libre à vous de

consigner vos hommes, mais, quant aux miens, ils continueront de circuler dans la ville, le sabre au côté. » Et, saluant le commandant, nous nous séparâmes. Les hussards restèrent dans leur quartier, et pas une plainte n'eut lieu pendant notre séjour.

Le lendemain nous passâmes la revue du général Eberlé, qui avait désiré voir le régiment, bien que sa position ne fût que précaire. Ce brave militaire, qui commandait Nice depuis quatorze ans, avait espéré y terminer sa carrière d'honneur et de gloire, mais cette fatale destinée à laquelle la France n'avait pu se soustraire pesait sur lui ainsi que sur tant d'autres; il fut surpris, en passant dans nos rangs, de la belle tenue du régiment et lui fit compliment sur la quantité de croix qui paraient la poitrine des chasseurs; mais ce qui l'étonna surtout et mérita ses éloges, c'était d'avoir résisté à cette funeste influence qui avait démoralisé l'armée. Le 31e Chasseurs était encore fort de 840 hommes, et depuis le terrible exemple de Coni il n'y avait eu aucune désertion.

XXVII

EN FRANCE. 1814

Nous quittâmes Nice pour nous rendre à Grasse : cette ville aux mille fleurs, dont les rues étroites, tortueuses, rapides sont imprégnées d'une odeur de rose, de jasmin, d'héliotrope et de tubéreuse, qui ne laisse pas que d'être on ne peut plus désagréable, car il n'est pas de maison qui n'ait son laboratoire et ses alambics pour faire cette parfumerie si renommée en Europe, et l'on pouvait juger au teint des habitants que, si ce commerce est profitable à leurs bourses, l'émanation continuelle de tant de fleurs a une fâcheuse influence sur leur santé ; nous fûmes cependant obligés de rester deux jours au milieu de cette atmosphère embaumée qu'il me tardait de fuir, malgré l'obligeante hospitalité de M. de Gourdon, maire de Grasse, qui voulut bien m'offrir un gîte chez lui.

Cette ville, berceau de tant de nos célébrités militaires, me fit espérer d'y trouver le comte Gazan, qui avait eu tant de bontés pour moi en Espagne lorsqu'il remplissait les fonctions de général en chef de l'Armée du Midi ; mais j'appris avec chagrin, en me présentant chez lui, qu'il en était parti depuis peu de jours pour aller siéger à la Chambre des Pairs. Je ne parlerais pas de la petite ville de Seillans,

dans laquelle nous vînmes coucher le 22, si elle ne faisait partie de notre itinéraire de marche, car le temps, la route et même les habitants, furent dans un si parfait accord que je ne puis rien faire de mieux que d'oublier cette journée; mais il n'en fut pas de même du lendemain, bien que nous ayions eu à traverser des montagnes arides et presque impraticables pour arriver à Draguignan, chef-lieu du département du Var; nous y fûmes accueillis avec tant de bienveillance que nous oubliâmes facilement les petits déboires de la veille et les mauvais chemins que nous venions de parcourir; mais, ce qui nous frappa en les traversant, ce fut de rencontrer une population nombreuse accourue sur notre passage, attirée par la curiosité, ce pays étant peu habitué à voir des troupes. Nous eûmes la satisfaction, en arrivant à Draguignan, d'y trouver nos frères d'armes de l'armée d'Italie; le brave 35e de ligne, avec lequel nous avions combattu si souvent, venait d'y prendre garnison; aussi, notre joie fut-elle marquée par un repas de corps qui nous fut offert et par une fusion des deux régiments dont les cabarets de la ville profitèrent. Le soir M. Leroy, préfet du département, voulut bien me faire l'honneur d'assister à un punch flamboyant que j'offris aux deux corps d'officiers; ce digne magistrat, d'un caractère ferme et impartial et du plus grand mérite, ne balança pas, lorsque Napoléon dut traverser son département pour s'embarquer à Fréjus, d'aller au-devant de l'illustre proscrit pour lui offrir ses hommages et lui témoigner tout ce qu'on doit de respect à une si haute infortune. Cette conduite, à une époque où l'ingratitude semblait une vertu, lui mérita l'estime de tous les honnêtes gens et fut même approuvée des ministres et du Roi lui-même; mais il en fut autrement de la populace qui se porta aux plus grand excès et eût infailliblement massacré l'Empereur sans

l'assistance et le dévouement de plusieurs personnes qui sauvèrent ce crime à des Français.

M. Leroy voulut bien me donner quelques détails sur la dernière conversation qu'il avait eue avec Napoléon et je m'empressai d'en transcrire les expressions.

« Je voulais, dit-il, le bien du monde ; j'ai été cruellement trahi par Augereau et Marmont ; sans eux, tout serait maintenant terminé et la paix de l'Europe assurée ; j'anéantissais la maison d'Autriche ; la Hongrie devenait indépendante, la Pologne royaume, Murat chassé de Naples que je rendais à Ferdinand. La paix avec l'Espagne et l'Angleterre, la France heureuse, les impôts diminués et plus de conscription pendant dix ans. Le Sénat savait tout cela ; je lui avais communiqué mes vues et cependant j'en ai été abandonné.

« Je désire que la France soit heureuse sous le règne des Bourbons, mais je crains que les intrigants n'empêchent Louis XVIII de profiter du beau royaume que je lui laisse. »

Je ne mettais pas en doute les paroles de l'Empereur, mais j'avoue que ma croyance n'était pas assez robuste pour accepter la réalité d'un aussi beau projet. Le pays que nous parcourions était dans la plus grande exaltation contre les troupes, surtout dans les campagnes et les petites villes dont les habitants eussent été cent fois plus accueillants envers les Russes et les Prussiens et, n'était le calme, la réserve, joints à l'énergie que nous montrions, nous eussions été à tout instant dans le cas de repousser par la voie des armes les agressions du peuple qui semblait nous comprendre dans sa haine contre l'Empereur. Cependant, malgré cette modération, il me fut impossible de ne pas donner des marques de mon indignation sur la conduite du maire et les habitants de la petite ville d'Aups, où nous vînmes coucher en quittant Draguignan. Au moment

où nous allions nous mettre en marche pour abandonner ce détestable endroit, informé que deux chevaux avaient été volés dans une auberge et que le maître lui-même avait cherché à débaucher plusieurs chasseurs en les engageant à déserter, je lui fis sentir sévèrement toute l'inconvenance de sa conduite et, le rendant responsable du vol commis dans ses écuries, dont j'étais presque certain qu'il était l'auteur, je le prévins que si les chevaux n'étaient rendus à l'instant, j'allais adresser une plainte au préfet et au procureur du roi. Le maire qui jusqu'alors était resté, quoique présent, fort indifférent à cette discussion, prenant la parole, me signifia, en termes fort grossiers, de quitter à l'instant son endroit ou, sinon, qu'il allait faire sonner le tocsin. Cette menace, appuyée des cris de la population qui nous entourait, m'indigna tellement que, faisant mettre le sabre en main aux chasseurs et ordonnant à deux pelotons de charger la populace, nous en fûmes en un instant débarrassés et partîmes en emmenant avec nous l'aubergiste, malgré les vociférations et les pierres que nous lançaient les émeutiers, et, continuant tranquillement notre route, nous arrivâmes à Barjols, lieu d'étape où nous devions coucher. Deux heures après notre installation, les chevaux furent restitués avec une lettre d'excuses du maire auquel je répondis que c'était avec le préfet qu'il aurait à rendre compte de sa conduite, que j'adressais aussi mon rapport au ministre de la Guerre et que, bien que les chevaux eussent été rendus, j'avais remis l'aubergiste entre les mains de la gendarmerie. Les habitants, instruits de la malveillance de la ville d'Aups, nous firent l'accueil le plus affectueux pendant les deux jours que nous restâmes à Barjols. La ville de Saint-Maximin nous reçut de son mieux et, par surcroît d'obligeance, nous évita le désagrément d'aller à Trets, assez mauvais endroit, dont les habitants s'arran-

gèrent avec ceux de Saint-Maximin pour nous garder vingt-quatre heures de plus; cette circonstance me fut d'autant plus agréable qu'elle me procura la satisfaction de passer tout ce temps avec le général Gasquet que j'avais connu particulièrement en Espagne.

Cet officier général, retiré dans ses foyers, ignorait, comme tant d'autres, le sort qui l'attendait, mais il avait du moins la conscience de son honorable conduite et l'estime de ses concitoyens.

J'appris ce même jour, en lisant un journal, ce que je n'avais pas fait depuis Turin, que, dans le nombre des grands dignitaires de l'État, se trouvait assez ridiculement placé l'archevêque de Malines en qualité de grand chancelier de la Légion d'honneur. Cette fiche de consolation qui lui fut accordée à défaut du ministère des Affaires étrangères dont il se croyait digne pour avoir rempli le rôle de la mouche du coche parmi les membres du gouvernement provisoire, m'inspira la pensée de profiter de son ancienne liaison avec mon père pour obtenir du Roi, par sa médiation, les récompenses justement acquises par le régiment, tandis qu'on en accordait tant, avec une aussi grande prodigalité, à l'intrigue et à la corruption. En conséquence, j'adressai au grand-chancelier une pétition, jointe à l'état de propositions, dans laquelle je sollicitais, en faveur du 31e Chasseurs que j'avais l'honneur de commander provisoirement, les deux croix d'officier et les douze de légionnaire que le prince Eugène avait demandées à l'Empereur comme récompense méritée par le régiment à la bataille du Mincio; osant espérer que Sa Majesté, trop juste appréciatrice du mérite et du courage, daignerait accueillir cette réclamation en faveur des braves militaires dont la reconnaissance serait égale au bienfait. Puis, faisant partir ma demande sans en rien dire à personne

dans la crainte d'un non-succès, j'en attendis l'effet avec confiance. L'on verra plus tard quel en fut le résultat.

Les chaleurs commençant à se faire sentir d'une manière assez vive et la marche que nous avions à parcourir pour arriver à Aix étant très forte, nous partîmes de grand matin, dans l'intention de faire une halte au premier endroit favorable ; cette détermination devait me procurer une satisfaction tout à fait imprévue. Déjà, nous avions atteint onze heures et le soleil de la Provence commençait à darder sur nos têtes, lorsque l'aspect d'une longue et belle avenue, offrant les douceurs d'un tranquille repos sous un ombrage assuré et conduisant à une charmante habitation, m'engagea à envoyer un adjudant-major près du propriétaire pour lui demander s'il n'y aurait pas d'indiscrétion à s'arrêter deux ou trois heures pendant la forte chaleur dont nous et nos chevaux étions accablés. Non seulement une réponse favorable ne se fit point attendre, mais encore le châtelain y ajouta la bienveillante courtoisie d'engager les officiers à vouloir bien accepter un déjeuner qu'il avait l'honneur de leur offrir. Fort heureux de nous rendre à une aussi aimable invitation, nous fûmes accueillis avec d'autant plus d'empressement par le marquis de Montaigne et sa belle famille que celui-ci se trouvait être un ami particulier de mon père avec lequel il avait conservé des relations intimes ; aussi les soins, les attentions et les prévenances dont je devins l'objet pendant les quelques heures que nous passâmes au milieu de ces trois générations les firent-elles s'écouler rapidement et nous nous séparâmes de cette noble et respectable famille pénétrés de l'accueil que nous venions d'y recevoir ; mais une autre surprise nous attendait de la part de nos hôtes hospitaliers ; au moment où le régiment allait monter à cheval pour se mettre en marche, nous vîmes

arriver une voiture chargée d'une volumineuse pièce de vin, suivie du marquis et de ses enfants demandant la permission d'admirer le beau 31e Chasseurs qui avait acquis une si brillante réputation en Italie, et réclamant l'honneur de lui offrir un toast au souvenir de la gloire, à la France et au Roi; cette ovation, acceptée avec un véritable enthousiasme, se termina en défilant devant cette honorable famille au bruit de nos fanfares et de notre musique.

En arrivant à Aix, nous y trouvâmes deux régiments d'infanterie devant partir le surlendemain pour tenir garnison à Marseille, ce qui ne nous empêcha point d'avoir d'excellents quartiers aux alentours du superbe cours, planté de plusieurs rangées d'arbres, sur lequel nous passâmes le lendemain la revue d'un sous-inspecteur aux revues. Cette ennuyeuse corvée fut suivie d'un petit échec à l'amour-propre de cet officier qui, après nous avoir fait attendre plus de deux heures, employa des formes si peu honnêtes que je me réservai de l'en faire repentir à l'instant.

Lorsqu'il eut terminé son opération, m'ayant commandé d'une manière assez impérative de faire défiler devant lui le régiment par pelotons, je crus devoir refuser à son exigence ce que les chefs de corps n'accordaient que par tolérance, son service ne consistant qu'à constater la présence des hommes et des chevaux : en conséquence de ce, je fis passer individuellement sous ses yeux les chasseurs tenant leurs chevaux par la bride; après cette petite leçon méritée par le sous-inspecteur aux revues, le régiment monta à cheval, exécuta quelques mouvements et défila comme un jour de parade en présence d'une population nombreuse.

Le soir, M. le sous-inspecteur aux revues me fit l'honneur de m'écrire pour me demander dans quelle intention

je lui avais manqué d'égards et qu'il allait en rendre compte au ministre de la Guerre; je lui répondis que libre à lui était de faire ce que bon lui semblerait, mon procédé ne s'adressant point à l'honorable uniforme qu'il portait, mais bien à sa personne; qu'en agissant ainsi j'étais dans mon droit et qu'au reste, s'il n'était pas satisfait, je me mettais tout à fait à sa disposition.

Ainsi se termina ce petit incident dont je n'entendis plus parler.

Le jour suivant, nous passâmes la Durance, rivière assez insignifiante qui se jette dans le Rhône, n'étaient certains moments dans l'année où la largeur de son lit se trouve débordée par des eaux fougueuses et indomptables roulant des flots aussi élevés que ceux de la mer. La petite ville de Cadenet, dans laquelle nous vînmes coucher, pouvait être fort célèbre du temps des Romains; mais cette prétention des habitants à une si haute antiquité ne pouvait guère nous dédommager du mauvais gîte qu'il nous fallut subir et bien que, le lendemain, la population de Cavaillon ait aussi voulu nous persuader descendre du peuple roi, nous y fûmes du moins assez convenablement établis et surtout parfaitement accueillis.

Cette ville avait été désignée comme point de réunion de la cavalerie de l'Armée d'Italie, mais, en y arrivant, nous nous y trouvâmes seuls, les régiments ayant successivement reçu leur destination; aussi, nous y trouvâmes la nôtre le lendemain pour aller tenir garnison à Avignon.

XXVIII

GARNISON D'AVIGNON

Une lettre peu rassurante du général Mermet m'arrivant dans la soirée m'annonçait l'exaspération du peuple de cette ville contre les troupes; des rixes sanglantes avaient eu lieu au passage de plusieurs régiments d'infanterie et ces mêmes hommes qui, en 1792, s'étaient souillés de tant de crimes au nom de la république, devenaient en ce moment de frénétiques royalistes envisageant les troupes comme le soutien du despotisme de Napoléon. Le général me donnait l'avis que, bien certainement, cette masse turbulente viendrait au-devant du régiment pour en exiger une profession de foi royaliste, ainsi qu'elle avait voulu le faire aux troupes qui nous avaient précédés; il m'engageait à agir avec calme, prudence, mais fermeté, et à conserver la dignité qui appartenait au régiment que j'avais l'honneur de commander, me prévenant en même temps que le corps municipal, composé d'hommes sages et prudents, enverrait quelques-uns de ses membres aux portes de la ville pour nous recevoir, désirant qu'en refusant d'accéder aux exigences des perturbateurs, j'y mette le plus de modération possible et surtout j'évite toute voie de fait, la ville étant sur un volcan. Faisant aussitôt ve-

nir les capitaines, je leur fis prendre connaissance de la lettre du général afin qu'ils n'ignorassent point la position dans laquelle nous allions nous trouver, tant pour entrer dans cette ville turbulente que pour y tenir garnison. Je prescrivis dans ce premier cas de maintenir le silence le plus absolu, d'exiger des chasseurs beaucoup de réserve dans leurs logements, et qu'ils ne se présentassent jamais aux appels et aux distributions que le sabre au côté ; mais surtout d'éviter toute rixe avec le peuple, sans toutefois supporter une insulte.

Dans l'après-midi, un détachement de cinquante chasseurs, sous les ordres d'un capitaine, partit avec les sous-officiers de logement pour établir nos quartiers. Le régiment, dans une tenue parfaite, se mit en marche le 2 juin, dès quatre heures du matin, avec beaucoup moins de satisfaction que s'il eût été question d'aller attaquer une redoute ennemie. Vers les huit heures, peu après avoir passé la Durance sur un pont superbe, nous rencontrâmes le 1er Hussards, nos braves compagnons d'armes de l'Armée d'Italie, se rendant à Arles, prévenus comme nous sur les embarras qui les attendaient dans cette ville.

Les deux régiments firent une halte d'une heure et demie, où de nombreuses rasades furent bues au souvenir du passé et à l'espérance de l'avenir ; nous séparant ensuite avec les marques d'une affection cimentée sur les champs de bataille et serrant la main au colonel Clary, mon ancien camarade, nous nous souhaitâmes mutuellement bonne chance. Vers midi nous arrivâmes, en colonne par pelotons, le long d'un quai magnifique bordant le Rhône, en présence d'une immense population précédée par quatre membres du conseil municipal qui nous témoignèrent, au nom de la ville, la satisfaction qu'elle éprouvait de recevoir dans ses murs un régiment dont la réputation était aussi

brillante, espérant que la concorde et l'union la plus parfaite régneraient entre nous et les habitants.

J'allais répondre à cette honorable réception lorsqu'un homme, de haute taille, à la figure rude, expressive et féroce, suivi d'une douzaine de coupe-jarrets, m'adressant la parole d'une manière assez brusque et presque menaçante : « Monsieur le colonel, me dit-il, nous exigeons, avant d'entrer en ville, que votre régiment fasse entendre le cri de : Vive le Roi! A bas le tyran Bonaparte! alors, nous l'accueillerons en frères. — Oui! oui! criez Vive le Roi! vociférait la populace en s'agitant comme des flots tumulteux; Chasseurs, criez : Vive le roi! Mort à Bonaparte! répétaient les hommes, les femmes et les enfants avec des hurlements menaçants, sinon nous vous chassons de la ville. » Mais les chasseurs impassibles, le sabre à l'épaule, répondaient par un silence énergique; alors, faisant avec mon sabre un geste qui indiquait l'intention de parler, cette masse suspendit ses cris féroces pour entendre ce que j'allais dire.

«Messieurs les magistrats, dis-je, en m'adressant aux membres du Conseil municipal, soyez bien convaincus que le 31e régiment de Chasseurs se rendra digne du bon accueil que vous voulez bien lui faire; en venant dans votre ville, il espère y faire des amis et sympathiser avec les habitants; son dévouement pour le souverain qui nous gouverne sera sans bornes comme il l'a été pour celui qui nous conduisait à la victoire; nos règlements militaires ne nous permettent de proférer aucun cri, mais veuillez croire que nos cœurs et nos bras seront tout dévoués au Roi de qui nous attendons le bonheur de la France. »

Aussitôt après cette réponse, j'ordonnai à l'avant-garde d'entrer en ville et nous suivîmes ce mouvement au bruit de nos fanfares et aux cris de : Vive le Roi! Vive le

31e Chasseurs! poussés par le peuple que nous refoulions devant nous en évitant de lui faire aucun mal et sans qu'il mît aucun obstacle à notre marche; l'attitude calme, sévère et martiale des chasseurs ayant produit l'effet de la crainte et du respect.

Aussitôt les quartiers distribués, les officiers furent rendre une visite de corps au général Mermet qui nous conduisit chez M. Rouen, le préfet, que je connaissais particulièrement; il savait déjà tout ce qui s'était passé, il m'en témoigna sa satisfaction aussi bien que le maire chez lequel nous fûmes ensuite.

Plusieurs postes furent établis, des patrouilles ordonnées pour le maintien de l'ordre et de la tranquillité et tout se passa beaucoup mieux que nous n'avions lieu d'espérer; cependant, le soir, des vociférations épouvantables se firent entendre dans les rues par plusieurs bandes de gens sans aveu criant les uns : Vive le Roi! les autres : Vive le Pape! provenant de deux partis existant alors dans la ville, dont l'un voulait le rétablissement de la souveraineté papale; des rixes, des combats avaient eu lieu à cet égard depuis plusieurs jours et, la nuit de notre arrivée, ces excès se renouvelèrent sans que les chasseurs y prissent la moindre part, la garde nationale s'étant chargée de la police et pensant que notre intervention pouvait devenir nuisible; cependant, par mesure de sûreté, les chasseurs reçurent l'ordre de se tenir prêts à tout événement.

Le lendemain, tous mes hommes circulaient dans la ville aussi tranquillement que si nous y fussions depuis six mois et l'accord le plus parfait s'établit entre nous et les habitants d'une manière si intime que, presque tous les soirs, nos chasseurs dansaient des farandoles avec les jeunes filles du peuple, usage fort habituel dans ce pays où les passions de tout genre sont assez vives.

A mon frère.

Avignon, 10 juin.

« Me voilà donc arrivé, cher ami, après une marche de quarante-deux jours, pour prendre un premier repos dont je ne puis encore apprécier la durée et sans prévoir le sort qui m'est réservé, non plus qu'à mes braves compagnons d'armes, les bruits les plus contradictoires circulant à cet égard ; mais une chose qui me semble probable, c'est ma carrière brisée, ayant à lutter contre les obstacles, des contrariétés sans nombre et la foule d'intrigants assiégeant le pouvoir et obtenant tout par la persévérance de leurs poursuites ou au moyen de la corruption de l'or. Ce système, qui paraît être celui du jour, d'après tout ce qui se passe à Paris depuis ce qu'on appelle la Restauration, n'est nullement rassurant ; aussi, ai-je la conviction de n'y pas faire fortune avec mon caractère ; cependant je tiendrai tant que je pourrai, sans intrigue, sans bassesse, en suivant la ligne de mes devoirs et confiant dans mes droits ; il est vrai que c'est un métier de dupe, mais j'aurai du moins la conscience tranquille, ce qui n'est pas sans quelque consolation.

« Quant à toi, pauvre financier déchu, peut-être te rendra-t-on une autre recette générale en échange de la belle qu'il t'a fallu quitter ; mais, au moins, dans le cas contraire, on sera, je pense, tenu de te rembourser 500 000 francs versés dans les caisses de l'État comme cautionnement et, avec cette fiche de consolation, on peut facilement se tirer d'affaire ; dans tous les cas, j'attends impatiemment de tes nouvelles pour savoir quels sont tes projets. Le séjour d'Avignon, qui, dans un temps calme, eût été fort agréable, est en ce moment fort triste, cette ville étant en proie aux passions, aux ambitions et à la crainte ; une partie du peuple et plusieurs des premières familles du pays ont la funeste

pensée de retourner sous l'autorité du Saint-Siège ; cette espérance, bien que dérisoire, se fonde sur la réclamation que le Pape vient d'adresser aux puissances, prétendant que, dans le moment où les princes de l'Europe rentrent dans les États que la force leur avait enlevés, il serait de toute justice que le Comtat Venaissin redevînt tributaire de la tiare comme avant la révolution de 92. Je ne sais jusqu'à quel point on fera droit à une semblable prétention, mais, en attendant, Louis XVIII ne paraît guère disposé à abandonner un des fleurons de sa couronne, dût-il encourir les foudres du Vatican.

« Depuis mon arrivée ici, n'ayant rien de mieux à faire que de me distraire, en attendant notre départ pour Montpellier dont j'ai reçu l'avis du ministère de la Guerre, j'ai voulu faire un pèlerinage dans ces lieux illustrés par les vers de Pétrarque et je vais te retracer mes impressions et les détails que j'ai obtenus sur cette fontaine merveilleuse.

« La fontaine de Vaucluse, située à quatre lieues d'Avignon et à une demie du village de ce nom, est sans contredit une des plus belles et extraordinaires sources qui existent peut-être au monde. Placée dans des blocs de rochers énormes au milieu desquels se découvre une grotte immense où dort une eau transparente et silencieuse, quand les eaux de la source sont très basses, ce qui arrive ordinairement au mois d'octobre ; il s'en faut alors de plus de 60 pieds que l'eau parvienne au bord du bassin de la source et l'on peut, en prenant de grandes précautions, descendre jusqu'à la surface de l'eau qui est aussi unie qu'une glace, sans aucune espèce de mouvement et d'une profondeur incalculable. Tous les efforts faits jusqu'à ce jour pour sonder cet abîme sont restés infructueux.

« C'est l'époque où l'on peut visiter la fontaine de Vaucluse, parce qu'il est facile d'approcher de la caverne et

de parcourir sans danger le lit naissant de la rivière ; mais, lorsque je la visitai, la fonte des neiges ayant donné toute sa force à la source, elle versait ses eaux par-dessus les bords de la caverne dont elle cachait et surmontait de beaucoup l'ouverture. Un figuier poussé dans les veines du rocher, plusieurs pieds au-dessus, est, dit-on, la marque de sa plus grande élévation.

« L'onde se soulevait du gouffre sans fond, montant sans laisser apercevoir d'abord ses mouvements ; mais, ne pouvant pas se contenir dans la grotte, les flots se précipitaient avec fureur contre les blocs entassés qui semblaient s'opposer à leur passage : cette lutte produisait un fracas horrible, une longue suite de cascades, une mer d'écume, un bruyant tumulte que l'écho des montagnes redoublait et faisait retentir au loin.

« Il est difficile de rendre l'effet produit par un coup d'œil aussi majestueux, dont la nature fait tous les frais avec une prodigalité qui tient du sublime et une incommensurable magnificence.

« Il ne reste, mon ami, après tant de merveilles, qu'à courber le front dans la poussière, pour adorer Celui qui en est le dépositaire après en avoir été le créateur.

« Ce fut en revenant de cette course intéressante qu'un incident, qui pouvait être des plus fâcheux, devint la source d'un bonheur ineffable, dont malheureusement il ne me restera bientôt plus que le souvenir ; je chevauchais, suivi de mon ordonnance, en rêvant sur les phénomènes de la nature que je venais d'admirer, lorsqu'au tournant d'un chemin, un maladroit chasseur, tirant un lièvre, envoya une partie de la décharge de son fusil dans l'épaule de mon cheval qui, effrayé de cette subite détonation et vivement aiguillonné par les plombs, fit un soubresaut épouvantable et m'emporta à travers champs malgré tous mes

efforts pour le retenir. Pour en finir de cette course échevelée, avisant une haie épaisse et haute de cinq à six pieds, je le dirige dessus ; mais, loin de s'arrêter devant cet obstacle, il le franchit, et nous tombons tous deux dans un fossé large et profond au milieu d'une flaque d'eau bourbeuse, lui tout sanglant et moi fortement contusionné, gisant à côté l'un de l'autre, sans prévoir comment finirait cette triste aventure, mon ordonnance n'ayant pu me suivre que de très loin ; cependant la Providence me réservait un secours inespéré qui devait me dédommager amplement de tant d'infortune.

« Une calèche, qui suivait une route peu éloignée de cet événement, s'arrêta, peut-être par curiosité autant que par désir de se rendre utile, car, au moment où mon lancier arrivait près de moi, un domestique en livrée s'approcha pour m'offrir, au nom de ses maîtres, secours et assistances Lorsqu'on me releva, j'étais comme un de ces ivrognes. venant d'avoir une querelle au cabaret ; j'avais les membres rompus, mon schako défoncé, mon habit souillé de boue, mon pantalon déchiré d'une manière fort inconvenante ; enfin, j'offrais un spectacle vraiment digne de pitié et des plus ridicules ; mais, ce qui m'inquiétait bien davantage, c'était mon pauvre cheval, sur lequel je redoutais d'apprendre une triste vérité, lui si brillant, si beau, si fier et si vif ; il venait de se relever tremblant de tous ses membres, paraissant souffrir et honteux de sa saleté repoussante ; cependant mon ordonnance, après l'avoir sorti du fossé et fait marcher quelques pas, me rassura complètement bien qu'il saignât toujours par la quantité des plombs entrés dans les chairs.

« Dans ce même moment, arriva la calèche hospitalière dans laquelle se trouvait une jeune femme d'une grande beauté, mise avec une recherche incontestable, ayant près

d'elle un homme d'un certain âge, d'une figure on ne peut plus distinguée, dont l'habit, paré du côté gauche d'une croix blanche, indiquait qu'il était commandeur de l'ordre de Malte. Ces deux personnes descendirent aussitôt de voiture avec un empressement rempli de bienveillance en se rappelant, malgré mon piteux état, m'avoir vu à la tête du régiment qui était à Avignon et me pressèrent avec tant d'instances de monter dans leur voiture, malgré ma résistance causée par ma malpropreté et mon débraillement, qu'il me fallut céder.

« Nous nous mîmes en marche, tandis que mon ordonnance allait en ville pour me chercher des vêtements et prévenir le chirurgien-major de mon accident. Au bout d'une heure, une belle avenue de peupliers nous conduisit près du péristyle d'une charmante habitation dans laquelle je reçus les soins les plus empressés.

« Placé dans un lit doux et moelleux, après m'être frictionné avec des spiritueux, je ne tardai point à éprouver un grand soulagement à mes douleurs que le docteur, en arrivant, paralysa complètement par une forte saignée et l'assurance qu'en peu de jours il n'y paraîtrait plus ; cependant, le lendemain, dans la journée, je voulais absolument partir, craignant ma présence indiscrète, mais, cette fois encore, il me fallut accéder aux vives sollicitations de la belle châtelaine et de son oncle le commandeur qui déclarèrent ne vouloir me rendre ma liberté que lorsque je serais entièrement rétabli.

« Sept jours se passèrent sous ce toit hospitalier dont cinq, tout à fait rendu à mon état normal, furent employés à exprimer non seulement ma reconnaissance, mais aussi mon admiration et les sentiments que m'inspirait la belle comtesse de Se.... veuve depuis trois ans. Nos journées se passaient en promenades pendant lesquelles le bon

commandeur de Cadillonce me racontait ses caravanes, ses combats maritimes et ses misères pendant l'émigration. Le soir, en faisant sa partie de tric-trac, mes continuelles distractions occasionnaient des écoles dont il était charmé; aussi, lorsque dix heures l'appelaient au sommeil, il se retirait on ne peut plus satisfait de m'avoir battu : alors, commençait un tête-à-tête dont je savourais tout le charme avec bonheur; la première fois, la musique et le chant en firent presque tous les frais, la comtesse ayant un talent remarquable et une voix admirable dont elle voulut bien me faire jouir; puis, vinrent les conversations intimes, un abandon rempli de charme, un aveu faiblement repoussé; enfin, la circonstance, la solitude, le laisser-aller de deux êtres impressionnables toujours près l'un de l'autre, au milieu d'une nuit calme et tranquille, venant à mon aide, je triomphai de cette adorable femme qui s'aperçut trop tard de son imprudente confiance et finit, après avoir versé bien des larmes, par partager mes transports enivrants...

« Mais tu dois savoir, cher Henri, que rien n'est plus commun que de voir succéder des revers à un grand bonheur, comme un enseignement certain que tout ce qui se passe dans ce bas monde est bien éphémère; aussi, l'homme qui veut jouir de la vie ne doit-il jamais laisser échapper les occasions heureuses qui se présentent devant lui; ce principe, qui a toujours été le fond de ma pensée et la cause de mes actions, vient de se faire sentir en cette circonstance d'une manière incontestable, car j'ai reçu subitement l'ordre de quitter Avignon avec le régiment pour aller tenir garnison à Montpellier. Il a donc fallu me séparer de cette femme adorable, emportant dans mon cœur un souvenir ineffaçable et des regrets incessants d'un bonheur de si courte durée, nous promettant comme consolation de nous écrire souvent et de nous revoir peut-être.

« Adieu, cher ami, je te quitte pour donner le reste de mon temps à mes devoirs militaires et sous peu je t'informerai, j'espère, du sort qui nous est réservé, car, jusqu'à présent, rien ne transpire; aussi sommes-nous entre la crainte et l'espérance. »

Les trois semaines que nous passâmes à Avignon furent plus que suffisantes pour nous attirer les sympathies des habitants au point que, lorsque l'ordre de notre départ arriva, les autorités de la ville voulaient demander au ministre de la Guerre de nous garder; mais elles en furent détournées par le général Mermet qui déjà avait écrit vainement à cet effet; mais, ce qui prouva du moins que nous avions rempli nos engagements et qu'en alliant la justice et la fermeté, on parvient à calmer le peuple le plus revêche.

C'est ici l'occasion, avant de quitter cette ville, de rappeler quelques faits dont plusieurs journaux entretinrent leurs lecteurs et qui servent à prouver l'inconstance des hommes en matière politique, ainsi qu'on doit attendre d'une révolution quelconque.

Huit jours s'étaient écoulés depuis notre arrivée à Avignon sans qu'aucune rixe ni la moindre plainte eussent mérité le blâme des autorités, l'accord le plus parfait régnait entre nous et les habitants et rien n'annonçait qu'il dût être troublé, lorsqu'un jour, je reçus une lettre anonyme, s'exprimant dans les termes les plus honnêtes, m'annonçant, pour le lendemain, la visite de quelques malotrus dont les intentions semblaient hostiles et m'engageant à me tenir sur mes gardes; les expressions de cette missive avaient un caractère de telle vérité qu'il me fut facile de comprendre pourquoi elle n'était pas signée, et ne doutant pas de la véracité de son contenu, je pris mes dis-

positions en conséquence; en effet, sur les neuf heures du matin, moment assez mal choisi par les visiteurs puisque c'était celui du rapport où les officiers devaient se présenter chez moi, on me prévint que trois individus assez mal vêtus désiraient me parler; je fis aussitôt placer les officiers dans une chambre attenante à celle où j'étais, ne gardant près de moi que l'adjudant sous-officier et ordonnai de faire entrer les trois personnages en question; parmi eux se trouvait ce même homme qui, lors de notre arrivée en ville, m'avait si impertinemment frappé sur le genou en me faisant part de ses désirs; j'avais eu, depuis, des renseignements sur cet homme abominable qui, en 93, avait été un des principaux acteurs des horribles massacres de la Glacière à Avignon et était devenu un atroce démagogue royaliste, tout prêt à commettre de nouveaux crimes.

Lorsqu'on introduisit ces trois individus à la figure ignoble et sinistre, j'étais assis le dos tourné à la muraille, ayant devant moi une grande table en forme de bureau sur laquelle se trouvaient quantité de papiers et un pistolet; j'en tenais un autre entre mes mains, et j'y introduisais la baguette comme ayant l'air de vouloir m'assurer qu'il était bien chargé; debout, et à ma gauche, était l'adjudant. « Que voulez-vous, dis-je à ces trois hommes sales, débraillés et insolents dans leurs manières ? — Monsieur, me dit celui de ma connaissance, nous avons appris que vous étiez noble et qu'on vous appelait comte, et nous venons au nom de la population vous témoigner la surprise où nous sommes que vous n'ayiez point encore fait, ainsi que votre régiment, des démonstrations royalistes franches et énergiques, vous invitant à y adhérer sur-le-champ, si vous voulez éviter les désagréments qui pourraient arriver dans le cas contraire. »

Ces insolentes paroles, l'air ignoble de ces trois portefaix sentant l'eau-de-vie et le tabac, m'inspirèrent un tel dégoût et un mépris si profond que, reprenant aussitôt mon sang-froid prêt à m'échapper, je fis un signe à l'adjudant qui fit à l'instant rentrer les officiers qui étaient dans la chambre à côté.

« Messieurs, leur dis-je, je vous présente cette honorable députation se disant la voix du peuple d'Avignon, parmi laquelle vous distinguerez (en désignant du doigt) le sieur Tristany, de sinistre mémoire, qui vient nous donner des conseils un peu brusques sur la conduite que nous avons à tenir ici, si nous voulons mériter la bienveillance des habitants. Mais, comme j'ai l'assurance que vous pensez comme moi à cet égard et qu'il n'appartient qu'à notre général de nous donner des ordres, je vais prier ces messieurs de vouloir bien attendre la réponse qui nous sera faite à ce sujet. » — Et, sur un autre signe à l'adjudant, celui-ci sortit et revint aussitôt accompagné d'un maréchal des logis et huit chasseurs de la compagnie d'élite, invitant la susdite députation à les suivre à leur poste ; ces misérables, stupéfaits d'abord et comme attérés, reprirent bientôt leur insolence et proférèrent des menaces qui se perdirent dans le lointain lorsque les chasseurs les emmenèrent. Je me rendis aussitôt près du général qui me conduisit chez le préfet, lesquels approuvèrent ma conduite et ce dernier, en faisant venir mes prisonniers, les remit entre les mains du procureur du roi.

La ville fut bientôt instruite de cet événement, et, le soir, nos chasseurs dansaient des farandoles avec les femmes et les filles de ce même peuple qui riait de la mésaventure de ses prétendus députés.

Cependant, à quelques jours de là, un autre incident faillit devenir plus grave ; c'était l'octave de la Fête-Dieu,

époque à laquelle le clergé d'Avignon et la population entière célèbrent cette fête avec la plus grande pompe.

Le régiment, à pied, dans une tenue parfaite, escortait une immense et belle procession, composée de toutes les églises de la ville, des congrégations avec leurs drapeaux, des différents saints des paroisses, d'une vierge en argent portée et entourée par de jeunes filles vêtues de blanc dont les cantiques montaient au ciel; puis, venaient les diacres, les sous-diacres et les chantres couverts de leurs chapes d'or, chantant des hymnes, auxquels succédait la musique militaire; apparaissaient ensuite une douzaine d'enfants de chœur en soutane et calotte rouge, mêlés avec de petites vierges de dix à douze ans, encensant et jetant des fleurs en avant d'un dais d'une magnificence incroyable, sous lequel le vénérable curé de la cathédrale portait le Saint Sacrement avec autant d'onction que de respect; en arrière de ce dais, venait l'archevêque dans toute la splendeur de son costume, la mitre en tête, une crosse d'or à la main et suivi des premières autorités de la ville, après lesquelles venait la population sans distinction de rang, marchant avec calme et dans un profond silence. Tout cela inspirait de religieuses pensées, surtout en voyant cette foule s'agenouiller respectueusement et dévotement au moment où le prêtre exposait le Saint Sacrement sur l'autel d'un élégant reposoir et donnait la bénédiction. Cette pieuse et sainte cérémonie était sur le point de finir, lorsque, tout à coup, la marche est suspendue, et l'on entend, dans le lointain, un bourdonnement mêlé de tumulte et de cris menaçants qui parviennent jusqu'à l'archevêque, surpris, étonné et presque effrayé, attendant avec anxiété qu'on l'instruise de cette scandaleuse interruption. Placé près du général et du préfet, j'apprends bientôt par un adjudant-major qu'en face d'un reposoir et au moment où

la tête de la procession défilait, un buste en plâtre de Louis XVIII, lancé par une fenêtre, était venu se briser sur le pavé et que l'auteur de ce délit était un maréchal des logis du régiment dont une blessure à la tête s'était rouverte depuis quelques jours ce qui lui occasionnait de fréquents accès de transports. Aussitôt après avoir rendu compte au général de ce qui se passait, je me rends sur les lieux et trouve un peloton de la compagnie d'élite placé fort heureusement en avant de la procession, tenant tête à une populace en fureur qui voulait enfoncer la porte de la maison pour massacrer l'auteur de ce scandale. Pensant aussitôt qu'il serait inutile d'entreprendre de faire entendre raison à cette foule exaspérée qui grossissait à chaque instant, j'affecte la plus grande colère et, m'adressant à la troupe : « Chasseurs, dis-je, emparez-vous de ce misérable et qu'on le conduise au cachot ou qu'on l'y transporte s'il est malade, afin que la justice ait son cours et qu'il subisse la punition de son crime. — Bravo ! disait le peuple, il sera fusillé et il l'aura bien gagné ! » En effet, enveloppé dans une couverture, placé sur un matelas, ce malheureux sortit au milieu des vociférations du peuple qui hurlait : « A mort, le renégat ! » Mais, entouré et défendu par les chasseurs, il échappa à leur vengeance et fut transporté à l'hôpital.

Tout cela se passa en moins d'un quart d'heure et la procession, reprenant sa marche, se termina tranquillement.

L'avant-veille de notre départ, la municipalité, voulant donner au régiment des marques de satisfaction sur la discipline et la bonne conduite qu'il avait tenues, témoigna le désir de le lui exprimer d'une manière authentique ; à cet effet, une grande manœuvre eut lieu dans une vaste plaine non loin de la ville où se transporta une partie de la population d'Avignon.

Des pièces de vin y furent portées et la santé du Roi bue aux acclamations générales de cette même population qui, à notre arrivée, aurait voulu pouvoir nous jeter tous dans le Rhône. Ainsi est faite partout cette masse de fainéants, de mauvais sujets, d'ouvriers inactifs, lâches, stupides, incapables de se mouvoir sans impulsion et à qui l'idée de se révolter ne viendrait jamais, si des hommes d'énergie, aux mauvaises passions, ne faisaient entrevoir, dans l'anarchie, le vol, le pillage et le rapt.

Le soir de notre manœuvre, l'ébullition populaire s'étant maintenue en faveur des chasseurs et, ne trouvant aucun inconvénient à les laisser jouir du dernier enivrement de cette ville que nous devions quitter le lendemain, il y eut, sur la grande place et dans les faubourgs, des danses et des farandoles échevelées qui durèrent une partie de la nuit, au milieu d'une joie aussi effrayante qu'une émeute.

XXIX

MONTPELLIER EN 1814. — DISSOLUTION DU 31e CHASSEURS. — LE 14e CHASSEURS

Le 16 juin, le régiment quitta Avignon pour aller coucher à Nîmes, cette antique cité, qui renferme aujourd'hui plus de monuments entiers qu'aucune ville d'Italie, sans en excepter Rome. Aussi employai-je ma journée à visiter son amphithéâtre, vulgairement appelé *les arènes*, le temple de Diane, ses bains, la porte d'Auguste et la tour Magne, monuments et débris vivants de la grandeur romaine.

Le lendemain, nous fûmes coucher à la petite ville de Lunel et, le jour suivant, à Montpellier. Notre premier devoir, en y arrivant, fut de rendre une visite de corps au général de division Chabot, au général de brigade Pelletier, à M. Aubernon, préfet du département, à monseigneur l'évêque Fournier, au maire et au comte de Latour-Maubourg, lieutenant-général, commissaire extraordinaire du Roi, qui nous apprit qu'on s'occupait au ministère de la Guerre d'une nouvelle organisation de l'armée, dans laquelle le nombre des régiments devant être réduit de presque moitié, le nôtre, qui se trouvait le dernier de son arme, subirait infailliblement ce sort pour être incorporé dans

un autre; au reste, il ignorait encore l'époque de cette opération dont le travail se faisait dans les bureaux. Cette fâcheuse perspective à laquelle nous nous attendions depuis longtemps ayant inspiré de justes craintes à plusieurs officiers, ils sollicitèrent du comte de Latour-Maubourg d'entrer dans les gardes du corps, ce qui leur fut accordé sur-le-champ.

Cependant, l'époque de cette nouvelle organisation n'étant point encore déterminée, nous dûmes rester comme si elle ne devait pas avoir lieu et conserver notre même service et administration jusqu'à nouvel ordre.

Le lendemain de notre arrivée nous passâmes la revue de M. Bacciochi, inspecteur aux revues, à l'effet de constater la présence des hommes et des chevaux. La force du régiment était de 45 officiers, 832 sous-officiers ou chasseurs, parfaitement montés et équipés, chose considérée comme très surprenante en un moment où la désorganisation était générale dans l'armée par la désertion à laquelle cependant la Garde impériale avait résisté; mais le bon esprit, la discipline et l'admirable conduite des officiers avaient préservé le régiment de cette funeste influence, ce qui aurait dû nous faire espérer un autre sort que celui qui nous était réservé. J'éprouvai du moins, avant ce désastre, une heureuse et agréable surprise en recevant de la chancellerie de la Légion d'honneur une réponse favorable à la demande que j'avais adressée de Saint-Maximin le 27 mai. Le grand chancelier, dans sa lettre remplie d'expressions honorables pour le régiment, mandait qu'ayant saisi avec empressement l'occasion de solliciter du Roi des récompenses si justement méritées, Sa Majesté avait daigné les accueillir comme une dette qu'il payait à l'armée et à la gloire du prince Eugène, et qu'en conséquence, il m'adressait deux croix d'officier et douze de

légionnaires conformément à ma demande. Cette réussite, sur laquelle je fondais peu d'espoir, m'avait fait garder le plus absolu silence sur ma démarche, aussi me fit-elle pour le moins autant de plaisir qu'aux nouveaux élus, dont la reconnaissance égalait la joie, avec d'autant plus de raison qu'ils avaient fait leur sacrifice des promesses du prince, le jour néfaste où nous nous étions séparés de lui. J'eusse désiré voir la croix sur la poitrine de tous les braves qui l'avaient méritée et qui plus tard l'eussent obtenue, mais cet espoir était détruit et je dus considérer cette dernière faveur comme un bienfait royal; au reste, la plus grande partie des officiers en était justement parée, le régiment en ayant fait une ample récolte dans notre campagne d'Italie; mais combien je fus heureux de remettre la croix d'or au brave et digne chef d'escadron Jouanet, une des gloires du 31e Chasseurs, ainsi qu'au valeureux capitaine Charbonnier, qui n'allait guère au feu que pour y faire une action d'éclat!

Ce fut le général Chabot, commandant la division, qui reçut les nouveaux décorés en présence de toute la garnison ; il donna ensuite un splendide repas où furent admis les nouveaux décorés, ayant à sa droite un sous-officier et un chasseur à sa gauche. Ce repas fut suivi d'un bal superbe, orné d'une quarantaine de femmes dont les parures et l'élégance étaient rehaussées par les grâces et la beauté si communes en cette ville. Ainsi se termina la journée du 10 juillet, si heureuse pour moi par le bonheur de mes braves compagnons d'armes et si honorable pour le régiment, mais où se mêlait pourtant le triste pressentiment du sort funeste qui nous était bientôt réservé.

Montpellier offre un contraste frappant avec Nîmes : là, on est tout Romains, tout imbu des souvenirs de l'antiquité ; à Montpellier, c'est le moyen âge où fleurissent à la fois deux

choses qui bien souvent s'excluent : le commerce et la science.

C'est le berceau des troubadours, la ville des jeunes filles; les danses y sont vives et coquettes, les femmes y sont jolies, gracieuses, spirituelles, elles attirent et elles captivent.

Je ne parlerai pas de la célébrité de son école de médecine; j'aime mieux gravir la promenade du Peyrou pour y jouir d'une vue unique en Europe. De là, les regards s'étendent sur un panorama gigantesque que circonscrivent les Alpes, les Cévennes, les Pyrénées et la mer.

La ville est bien bâtie, mais généralement mal percée; la plupart des rues sont étroites et escarpées, les places publiques sont irrégulières; toutefois, l'ensemble de la ville est agréable et dans une belle situation sur une colline au pied de laquelle coulent le Lez et la Merdançon. De quelque côté que l'on y arrive, l'œil est enchanté; les environs sont ornés de charmantes maisons de campagne; enfin, un aspect riant et des plus heureux, joint à la douceur du climat, à la salubrité de l'air, à l'urbanité des habitants et surtout au charme du beau sexe, font de cette ville un séjour délicieux et la mettent au premier rang des villes du Midi de la France.

La ville renfermait alors un régiment d'artillerie occupant la citadelle, un régiment d'infanterie et le 31e Chasseurs, dont le dépôt, fort de 300 chevaux, devait incessamment arriver de Clermont-Ferrand, ce qui détermina le général à nous répartir dans des cantonnements; les escadrons furent envoyés à Lunel, Pézenas, Cette et Massillargues; l'état-major, la compagnie d'élite et les ateliers restèrent en ville.

Peu de jours après ces dispositions, arriva le dépôt qui avait tenu garnison à Clermont-Ferrand où une affaire

assez désagréable qu'il avait eue dans cette ville détermina le ministre de la Guerre à demander un rapport circonstancié sur cet événement.

Le capitaine Gougeon de la Thibaudière avait eu l'imprudence, dans un moment d'exaltation résultant d'une insulte faite à des chasseurs en voulant les contraindre à prendre la cocarde blanche avant qu'ils en eussent reçu l'ordre de leur chef; le capitaine, dis-je, entra à cheval dans la cathédrale, mit pied à terre, monta dans le clocher, où était suspendu le drapeau blanc, l'arracha et le précipita dans la rue.

Cette coupable conduite excitant une rumeur générale, une collision entre la population et la troupe fut sur le point d'avoir lieu d'une manière funeste sans l'influence du général Beker et de l'adjudant commandant Trinqualy, commandant la garde nationale, qui parvinrent à calmer les partis.

Cette affaire, qui eût infailliblement entraîné la destitution du capitaine, en était restée là, grâce aux autorités de Clermont qui n'avaient fait aucune poursuite; mais le ministre de la Guerre, informé plus tard du délit, m'en avait demandé compte et mon silence persévérant, en répondant que j'attendais des informations précises, sauva cet officier de son étourderie.

Sur ces entrefaites, arriva le colonel Desmichels dont l'absence avait duré trois mois et demi; il était accompagné de sa gracieuse et charmante épouse, jeune Polonaise dont il était devenu l'époux après la bataille d'Austerlitz, étant alors capitaine dans les Chasseurs de la Garde impériale; cette aimable femme joignait à une beauté remarquable esprit, talent et une bonté qui la faisait chérir de tous ceux qui l'approchaient. Ma liaison intime avec son mari m'avait d'autant mieux mis à même de l'appré-

cier que Mme Desmichels avait bien voulu m'admettre à faire partie de son ménage pendant tout le temps de notre séjour à Montpellier ; aussi lui ai-je voué un culte éternel et un souvenir ineffaçable.

Cependant notre position précaire n'était pas sans inquiétude ; le temps, en s'écoulant, ne l'améliorait point, puisqu'il était certain que notre numéro était proscrit ; en effet, l'arrivée du 14e Chasseurs ne laissait plus aucun doute sur notre sort et nous apprîmes que c'était dans ce corps qu'il nous était réservé d'être incorporés ; la désertion y avait été tellement forte qu'il n'y restait plus que 150 chasseurs et 90 chevaux, qui furent envoyés dans les environs et dans la ville en attendant l'arrivée de l'inspecteur général chargé de cette opération ; nous apprîmes seulement que le colonel Desmichels, se trouvant moins ancien que son collègue, serait mis en demi-solde et que, par l'effet du hasard, n'ayant pas de concurrence à craindre, j'avais presque l'assurance d'être conservé.

Le 18, je reçus l'ordre du général Chabot de partir pour Beaucaire avec 200 chevaux et quatre compagnies d'infanterie afin d'établir un service pendant la foire ; cette circonstance me fit d'autant plus de plaisir que j'étais fort désireux de voir ce marché européen d'une aussi grande célébrité et qu'en outre, j'avais l'assurance d'y rencontrer la belle comtesse de Ser...

Le colonel Desmichels et sa femme, voulant aussi jouir de ce spectacle curieux, y vinrent partager l'établissement qui m'avait été assigné dans la ville de Tarascon, séparée de Beaucaire par le Rhône sur lequel était alors un pont de bateaux communiquant aux deux rives.

Tarascon, jadis une place très forte, était encore entourée de murailles flanquées de tours, percées de trois portes, et dominée par un antique château bâti sur un rocher dont

le Rhône baigne les pieds; c'est un carré d'une grande élévation, ayant, du côté de la ville, deux belles tours rondes et, du côté du fleuve, deux tours irrégulières; c'était jadis une habitation royale, devenue aujourd'hui une prison. Les rues de la ville sont larges et bien percées; le cours, qui borde la grand'rue, offre une belle promenade; les dehors sont riants et agréables, surtout le long du Rhône. Notre établissement y fut très convenable et on ne peut plus confortable sous le rapport culinaire, les autorités ayant à cet égard donné les ordres les plus précis, de même que pour les vivres et le vin fournis à ma troupe.

La ville de Beaucaire est dans une situation extrêmement heureuse et avantageusement placée pour le commerce, à l'embouchure du canal d'Aigues-Mortes, sur la rive droite du Rhône et vis-à-vis la ville de Tarascon.

Jusqu'à la hauteur de Beaucaire, le Rhône est navigable pour les tartanes, des navires de grande dimension et même des bricks qui y arrivent à pleines voiles de tous les ports de la Méditerranée; la facilité qu'ils ont de remonter à Beaucaire a fait choisir cette ville pour l'entrepôt général du commerce de la France avec l'Espagne, les côtes d'Afrique et d'Asie, ainsi qu'avec le Levant et l'Italie, pour être, enfin, le point central et le rendez-vous général du commerce connu sous le nom de foire de Beaucaire, où se réunissent les négociants, les industriels de presque toutes les contrées commerciales de l'Europe.

Cette foire se tient dans la ville aussi bien que sous des tentes construites dans une vaste prairie bordée d'arbres qui s'étendent le long du Rhône; il y avait plus de 200 000 personnes réunies, presque tous négociants français, grecs, espagnols, arméniens, turcs, égyptiens, arabes, italiens et autres, venant pour y vendre ou acheter les

produits de l'industrie de toutes les nations. La diversité des costumes et la variété des marchandises offraient un coup d'œil unique et du plus grand intérêt.

Chaque quartier avait son commerce spécial; il n'y avait pas de marchandise, quelque rare qu'elle soit, qui ne s'y trouvât; aussi les affaires qui s'y terminent en quelques jours sont-elles estimées à plusieurs millions; mais, ce qui ajoutait à l'extraordinaire de cette immense réunion, c'était la quantité de spectacles de tous genres, des charlatans de toutes espèces, des automates, des ménageries, des saltimbanques avec les clarinettes, les cymbales, la grosse caisse, enfin, tout ce qu'on peut imaginer de curieux et de grotesque, attirant la foule au milieu du tumulte, de la confusion et d'une poussière épouvantable et sans qu'on n'ait à réprimer que quelques rixes insignifiantes.

La foire de Beaucaire s'ouvre le 1er juillet; mais ce n'est que du 15 au 18 qu'elle est en pleine activité, époque à laquelle on fait venir de la troupe pour maintenir l'ordre jusqu'au 28, à minuit, qu'elle se termine; alors, cette affluence de population, abritée sous des tentes ou des baraques formant un camp nomade, disparaît comme par enchantement.

La ville de Beaucaire, petite, mal bâtie, les rues étroites et mal percées, n'a d'importance que pendant la foire et devient après cette époque une véritable bourgade très insignifiante.

Le bon commandeur de Cadillonce et sa nièce arrivèrent ainsi que j'avais lieu de l'espérer; mais, ayant oublié de se précautionner d'avance d'un logement et, par surcroît d'embarras, accompagnés d'une seconde voiture dans laquelle se trouvaient deux dames et deux messieurs, ils furent sur le point de s'en retourner, lorsque, fort heureusement, me trouvant à l'endroit où ils devaient débar-

quer, ces dames voulurent bien accepter un gîte à Tarascon, dans la maison qui avait été mise à ma disposition; cette circonstance, loin de contrarier madame Desmichels lui fut fort agréable et n'ajouta pas peu de charme au séjour turbulent de la foire.

Notre retour à Montpellier fut marqué par un assez fâcheux incident. La maison que nous occupions, laissée sous la surveillance de nos domestiques et de deux chasseurs de confiance, avait été visitée par des voleurs qui s'étaient introduits, en coupant les vitres d'une fenêtre, dans l'appartement du rez-de-chaussée, occupé par le colonel, en avaient enfoncé le secrétaire et soustrait mille écus en or; je redoutais à peu près le même sort en montant dans ma chambre, mais, heureusement, il n'en fut rien et, malgré les recherches les plus minutieuses de la police, on ne put rien découvrir. Peu de jours après cet événement, le colonel prit la détermination d'aller à Paris pour tenter la conservation du régiment, en proposant au ministre de la Guerre d'en faire un corps de lanciers qui se trouverait tout formé sans dépense pour l'État; il avait même l'intention de s'adresser au Roi en faisant valoir la conduite exemplaire du 31e Chasseurs, qui avait résisté à cette funeste influence de désertion, à peu près générale dans l'armée; mais ses démarches n'obtinrent aucun succès et le colonel eut en outre le déboire d'être mis provisoirement en demi-solde.

Deux jours après son départ, je reçus l'ordre du général d'aller inspecter les changements qui avaient été faits dans plusieurs de nos cantonnements, ayant été obligés d'évacuer ceux dont les ressources en fourrages étaient épuisées : cette circonstance me convenait d'autant mieux qu'elle me mettait à même d'explorer un département digne de fixer l'attention d'un voyageur.

La petite ville de Bassaux où je fus d'abord, était occupée par l'escadron de lanciers ; elle n'eut d'autre intérêt pour moi que d'y revoir mes braves compagnons d'armes et de trouver dans le maire de cet endroit une de mes anciennes connaissances de Paris, M. de Malibran, lequel me maintint pendant deux jours dans une continuelle activité de plaisir. Mais Agde, où je me rendis ensuite, me mit à même de satisfaire mes goûts d'observation; cette ville fort ancienne fait remonter sa fondation aux Phocéens de Marseille, vers l'an 163 de Rome; sa position est très avantageuse, dans une plaine riche et fertile sur la rive gauche de l'Hérault; elle est entièrement bâtie en laves basaltiques, flanquée de deux tours rondes et noires. Son port, précédé d'un beau chenal formé par l'embouchure de la rivière, est fréquenté par un grand nombre de bâtiments qui font cabotage actif et très avantageux; il peut contenir 450 navires et l'entrée est défendue par un fort. Un phare y est placé sur le sommet des vestiges d'un sémaphore romain. L'ancienne cathédrale, originairement un temple païen, fut consacrée au culte catholique vers le VII[e] siècle; elle est regardée comme un chef-d'œuvre d'architecture.

En quittant Agde, je vins dans la jolie petite ville de Massillargués avec un sentiment palpitant d'intérêt qui ne fit qu'augmenter lorsque je me vis logé dans le beau château du marquis de Nogaret de Calvisson, situé au milieu de la ville. Sa femme, demoiselle d'Espréménil, jeune et intéressante personne, remplie de grâce, de talent et possédant une belle fortune, m'avait été destinée et notre mariage à peu près arrêté pour la fin de 1806, lorsque M. de Calvisson, se présentant avec un million de fortune, vint détruire mes espérances de bonheur en obtenant sa main. Ce fut alors que je commençai ma carrière militaire en France afin de chasser de mon cœur, s'il était possible, des

sentiments qui absorbaient toutes mes pensées ; aussi combien fus-je affligé en apprenant plus tard tous les affreux malheurs dont cette union avait été frappée.

Le marquis de Calvisson devint aveugle et son intéressante épouse, qui semblait devoir être un des plus gracieux ornements de la société par son esprit et ses talents, fut elle-même atteinte d'un de ces fléaux que Dieu devrait réserver aux méchants. Les habitants de Massillargues, témoins des premiers symptômes de cette funeste maladie, m'en donnèrent des détails déchirants qui prouvaient tout l'intérêt qu'on lui portait ; deux fois, elle fut ramenée dans son manoir avec l'espérance de lui rendre la santé, mais les derniers accès devinrent si violents qu'il fallut la soustraire pour toujours aux regards du monde.

L'appartement qui me fut donné dans son château, était celui qu'elle occupait jadis ; aussi les deux jours que je passai dans ce superbe séjour furent remplis d'idées tristes et pénibles qui me firent refuser un bal que les habitants voulaient me donner.

La proximité de Massillargues avec une ville célèbre dans notre histoire m'engagea d'aller la visiter, bien qu'elle soit à peu près inconnue d'un grand nombre de touristes qui croiraient ne pas y trouver d'assez vives impressions. Cependant, comment ne pas ressentir un intérêt puissant, à l'aspect d'Aigues-Mortes, lieu où s'embarqua saint Louis pour aller en Palestine : une première fois, en 1248, à la tête d'une armée de 35 000 hommes qui y périrent presque tous, et une seconde fois, pour une nouvelle croisade de 60 000 combattants et une flotte de 1 800 vaisseaux qui partirent le 1er janvier 1270, en se dirigeant vers les côtes d'Afrique et abordèrent près l'ancienne Carthage. L'armée débarquée sur ce point attaqua d'abord les troupes de Tunis avec succès ; mais, bientôt, l'ardeur du climat et la

contagion firent de grands ravages parmi les croisés et le saint roi lui-même, frappé par le fléau, y trouva la mort le 25 août, exprimant le désir que son successeur fît fortifier la ville d'Aigues-Mortes, ce qui fut exécuté par son fils Philippe le Hardi.

Il faut, avant d'y arriver, traverser de nombreux marais dans lesquels paissent quantité de chevaux sauvages, d'une taille peu élevée, mais que l'on dit être de bonne espèce.

La ville est située à une lieue de la mer; cette distance a toujours été la même, malgré le dire de plusieurs écrivains qui prétendent que ses flots en frappaient les murs lorsque saint Louis s'embarqua pour la Terre Sainte; cette opinion est une erreur dont on est tout à fait revenu aujourd'hui.

Aigues-Mortes est dans une contrée très marécageuse, non loin des importantes salines de Peccais, à la jonction de plusieurs canaux; cette ville est entourée de remparts d'une belle conservation, construits sur le plan de ceux de Damiette, suivant les intentions de saint Louis; ils s'élèvent à la hauteur d'environ 70 mètres, percés de machicoulis, de meurtrières, couronnés de créneaux; ils sont flanqués de 15 tours propres à recevoir des combattants. Il y avait alors de larges fossés qui, aujourd'hui, sont presque entièrement comblés. Vers un des angles des remparts, est assis le château, vaste bâtiment militaire, puis la tour de Constance d'une hauteur de 180 mètres.

On voit encore la maison dans laquelle François Ier et Charles-Quint eurent leur entrevue en 1538.

La tour de Carbonnière, qui est détachée des remparts, est aussi fort belle et bien conservée.

Les constructions d'Aigues-Mortes sont faites sur une imitation du camp des croisés; les rues y sont tirées au

cordeau, avec des places séparant les différents quartiers. Il fut un temps où cette ville contenait 10 000 âmes, mais aujourd'hui, elle ne renferme guère plus de 1 800 habitants, de la classe de pêcheurs et agriculteurs, l'insalubrité du pays en éloignant les gens aisés, ce qui prive cette malheureuse cité d'industrie et de tout commerce autre que celui du sel : aussi, les rues y sont tristes, désertes comme si une contagion y avait fait son séjour, et j'en sortis avec le cœur attristé pour chercher quelques compensations dans la jolie petite ville de Lunel, jadis place forte, mais dont les fortifications furent rasées par le cardinal de Richelieu. Cette ville est située dans un territoire fertile en vin muscat d'excellente qualité, près la rive droite du Vidourle, sur le canal de Lunel, communiquant au Rhône par l'étang de Mauguio. La ville renferme aussi un quartier de cavalerie qui était occupé par un escadron du régiment dont je fis l'inspection ; mon séjour y fut de vingt-quatre heures pendant lesquelles, après mes devoirs militaires remplis, j'eus la satisfaction de passer une soirée fort agréable chez M. le maire qui voulait me prouver que, si son vin était bon, les dames de la ville pouvaient aussi être citées par leur beauté, leur agrément et leur esprit. Je trouvai, en arrivant à Montpellier, une lettre de l'inspecteur général de cavalerie, baron Doumerc, annonçant son arrivée pour le 15 septembre, prescrivant pour cette époque de dresser un état nominatif des officiers du régiment avec leurs services et la date de leur nomination dans leur grade. Ainsi plus de doute ! Nous touchions au terme de notre existence et ce beau et brillant 31e Chasseurs, qui avait acquis tant de gloire et d'illustration, allait disparaître des contrôles de l'armée. Le lendemain de la réception de cette lettre, arriva de Paris le colonel Desmichels qui avait complètement échoué dans ses démarches, sans avoir même l'espoir

d'être conservé en activité, cruelle perspective pour ce brave et digne militaire, un des officiers les plus distingués de l'armée, ayant acquis tous ses grades sur les champs de bataille pour prix de plusieurs actions d'éclat et de nombreuses blessures !

A mon frère.

« Montpellier, 28 septembre.

« Reçois, cher ami, mes félicitations bien sincères sur le nouveau titre dont vient de te gratifier ta belle épouse en me faisant oncle d'un marmot qui, j'espère, viendra à bien, si Dieu lui prête vie; mais, avec un bonheur semblable, il faut aussi savoir subir les conséquences de la paternité en tâchant de réparer la brêche que la Restauration vient de faire à ta fortune par la perte de 60 000 francs de rentes que te donnait ta recette générale; et, puisque tu te trouves dans cette Babylone où le vice coudoie la vertu, l'intrigue culbute le mérite et l'or est à côté de la boue, pourquoi ne chercherais-tu pas à te faire jour au milieu de tant d'écueils pour obtenir quelque chose? Je sais bien que ton épine dorsale n'est pas très flexible, mais enfin, si ce n'est pas toi-même, pourquoi d'autres ne pourraient-ils le faire? Notre cher oncle par exemple, qui, par le fait de la Restauration, se trouve aujourd'hui lieutenant-général, grand'croix de saint Louis et commandant les Gendarmes de la Garde du Roi, pourrait fort bien te faire obtenir une place d'officier supérieur dans ce corps où tu aurais l'avantage d'être du très petit nombre de ceux qui ont entendu siffler les balles et les boulets.

« Aujourd'hui comme toujours, modeste est le synonyme de nigaud; je t'engage donc d'éviter d'être de ces derniers en gardant un silence inutile; au reste, s'il faut

en croire les gazettes, c'est une curée générale où chacun veut avoir sa part : qui des croix, de l'argent; qui des habits de cour, de généraux, de colonels, qui des places de pairs, de préfets, d'administrateurs; enfin, ce serait ce jeu qu'on appelle *la toilette de madame*. Reste à savoir maintenant où tout cela nous mènera? Dieu seul le sait; mais je ne puis me persuader que bouleverser pour recréer puisse être un bon système; c'est, au reste, le sort que nous venons de subir il y a huit jours, car, en ce moment, il n'existe plus du 31e Chasseurs que le souvenir de sa gloire dont l'histoire de nos fastes militaires pourra seule faire revivre la mémoire.

« Le 20 septembre a été le jour néfaste qui est venu éclairer la fin de notre existence. Dès la pointe du jour, les débris du 14e Chasseurs et les 995 hommes du 31e, réunis sur un vaste terrain en dehors de la ville, ont été proclamés dissous par le général de division Doumerc, en vertu des pouvoirs dont il était revêtu à cet égard et, aussitôt après, déclarant la formation immédiate du nouveau 14e Chasseurs, il procéda sur-le-champ à sa nouvelle composition en faisant reconnaître les officiers de chaque grade, pris indistinctement dans les deux régiments par rang d'ancienneté. Conservé par la raison toute simple qu'il ne se trouvait pas de concurrent de mon grade, il me fut ordonné de prendre le commandement du régiment pendant l'absence du colonel Lemoyne, chef du corps, en congé illimité, pour cause d'une maladie grave le retenant à Paris.

« Cette première opération terminée, vint celle des sous-officiers, chasseurs et trompettes dont le nombre fut porté à 725 hommes montés, pris en presque totalité dans l'ex-31e, le surplus montant à 600, renvoyés dans le plus bref délai en congé dans leurs foyers.

« Telle est, mon ami, la transmutation qu'il nous a fallu subir au milieu de la tristesse générale. Je sais bien que cette mesure est le résultat du traité de Paris qui réduit complètement l'armée, mais ce n'était point une raison pour voir surgir, des salons et des boudoirs, des individus n'ayant jamais porté une épée, qui s'emparent des grades supérieurs au détriment d'anciens et braves militaires couverts d'honorables blessures et de faits glorieux : ainsi, dans le régiment, ont été réservées pour des personnes complètement étrangères à l'armée et dont j'ignore encore le nom, une place de chef d'escadron, deux de capitaine et trois de lieutenant, contrairement même à l'ordonnance qu'on avait fait connaître. Cette injuste et impolitique conduite, qui doit mécontenter l'armée au profit de quelques intrigants, peut avoir les plus désastreux résultats.

« En mon particulier, j'éprouve un bien vif chagrin de me voir séparé brusquement du brave colonel Desmichels avec lequel j'avais des relations si intimes et qui, je ne saurais l'oublier jamais, me sauva la vie sur le champ de bataille de Villafranca ; cette circonstance est un lien qui m'attache éternellement à lui ; au reste, sa conduite dans ce désastreux moment a été remplie de noblesse et de dignité et il faut espérer qu'il lui en sera tenu compte.

« Depuis cette époque, je travaille comme un manœuvre aux détails de l'organisation qui n'avait été qu'ébauchée par l'inspecteur général ; mais, ce qui me donne le plus de tracas, c'est le renvoi des hommes non conservés qui ne peuvent obtenir le paiement de leur solde arriérée. Ces malheureux sont obligés de retourner dans leurs foyers sans argent et créanciers de l'État pour 80 ou 100 francs dont ils ne toucheront jamais un sol ; lorsque l'on pense qu'il en est ainsi de toute l'armée, tu m'avoueras que c'est

une peu honnête banqueroute qui certainement sera profitable à quelques fripons et fera peser sur le gouvernement une bien fâcheuse impression.

« J'ignore encore si nous garderons la garnison de Montpellier; mais, dans tous les cas, je compte demander un congé aussitôt l'arrivée du colonel, car il est bien temps, après huit années de soumission à mes devoirs militaires, de jouir un peu de mon entière liberté; alors, j'irai à Paris te rejoindre près de notre bon père qui paraît avoir renoué ses relations intimes avec M. le prince de Condé et les nombreux amis dont il était séparé depuis si longtemps. Cette jouissance doit lui être bien douce, et je conçois qu'il en savoure tout le charme; mais, quant à cet excellent prince, ce Nestor de l'armée française, ce modèle de l'ancienne chevalerie, il est à craindre que son grand âge ne l'enlève bientôt à la France et à ses admirateurs.

« On nous annonce la prochaine venue d'un prince royal dans nos murs. Cette nouvelle a produit des sensations diverses, mais il est cependant bien certain qu'ici la plus grande partie de la population désire ce moment avec une vive impatience : quant aux troupes, elles attendent avec calme et ne failliront pas à leur devoir; c'est du moins ce dont je puis répondre quant au régiment qui est sous mes ordres en ce moment.

« Adieu, cher Henri, n'oublie pas de rappeler à ta femme que son beau-frère l'aime toujours; donne un baiser pour moi au nouveau-né, mille tendresses à notre bon père et garde pour toi le souvenir de ton meilleur ami. »

On concevra difficilement l'imprévoyance, le désordre et le gâchis qui présidèrent à la nouvelle organisation de l'armée, particulièrement sous le rapport financier; et, sans vouloir accuser personne, il est cependant très positif

qu'un matériel immense est devenu la proie des fripons, tandis qu'on aurait pu remplir les magasins de l'État et leur donner un écoulement profitable.

J'avance tous ces faits avec une connaissance d'autant plus parfaite que, commandant alors le 14e Chasseurs et par conséquent chargé de surveiller son administration, je puis affirmer que tout ce que je vais retracer est la plus exacte vérité et j'ai tout lieu de penser qu'il en était de même à cette époque dans tous les différents corps de l'armée. Lors de l'amalgame des 14e et 31e Chasseurs pour n'en former qu'un seul corps, le premier régiment avait 90 chevaux et le second, y compris le dépôt venu de Clermont-Ferrand, se montait à 1132 hommes parfaitement montés et équipés. Or, sur ce total de 1222 chevaux, 725 furent extraits pour former le 14e Chasseurs et, quinze jours après, je reçus l'ordre de vendre aux enchères les 497 restant, avec le surplus des équipements, harnachements et fonds de magasin, et, comme l'ordre portait une date fixe pour son exécution et par conséquent la suppression de fourrages, il en résulta que les acheteurs s'entendirent et ne se présentèrent que le jour fatal. On fut donc obligé de livrer, en présence de l'inspecteur aux revues Bacciochi et sur procès-verbal, les chevaux tout harnachés et équipés, au terme moyen de 60 francs et, chose plus singulière encore, c'est que cette livraison, qui revenait à l'État à 600 francs chaque, fut en grande partie achetée par des fournisseurs qui allaient les vendre aux régiments qui en avaient besoin, moyennant le prix accordé par le gouvernement.

Quant à l'armement, ce fut le même gaspillage; ainsi, pour le 31e Chasseurs seul, ce fut plus de 400 000 francs jetés dans les mains de certains agents dont on ne connaissait pas les chefs, mais qu'il était facile de deviner.

L'on peut juger, par cet aperçu, des sommes immenses perdues par l'État sur toute l'armée; mais ce qui passe toute expression et augmente le scandale de cette désastreuse opération, ce fut le refus de payer, du produit de ces ventes minimes, l'arriéré de solde dû aux hommes qui n'obtinrent que l'étape pour retourner dans leurs foyers.

Sans vouloir approfondir les motifs d'une aussi inqualifiable conduite à l'égard des finances de l'État et surtout envers ces malheureux soldats qu'on renvoyait sans acquitter envers eux une dette aussi sacrée, l'on peut dire que cette époque de la Restauration affligea tous les honnêtes gens par l'incurie ou le mauvais vouloir de certains personnages marquants qu'on accusait hautement du désir de s'enrichir d'une manière illicite et scandaleuse. J'eus, dans ce même temps, un procès avec la ville qui aurait pu porter une atteinte à ma bourse, sans ma prévoyance ou, pour mieux dire, l'exactitude avec laquelle je remplissais les ordres que je recevais, ce qui, dans cette circonstance, m'évita un déboire qui m'eût été fort désagréable.

Un jour, le général m'écrivit qu'étant prévenu de la prochaine arrivée d'un prince, j'eusse à faire manœuvrer la troupe pour lui rendre l'ensemble dont elle pourrait avoir besoin par l'amalgame qui venait d'avoir lieu. Déjà, depuis plusieurs jours cet ordre s'exécutait, lorsqu'un matin je reçus la visite d'un huissier porteur d'une assignation dans laquelle j'étais requis de payer une somme de 1 800 francs pour préjudice causé aux détenteurs du terrain qui leur avait été affermé par la ville.

Surpris de cette attaque imprévue, je vins aussitôt en rendre compte au général; mais celui-ci, oublieux des expressions de sa lettre, me renvoyait en m'engageant de me tirer d'affaire comme je pourrais, lorsque, lui montrant

l'ordre écrit de sa main, il me dit qu'il se chargeait d'arranger cette réclamation : mais il n'en fut pas quitte ainsi qu'il l'espérait, car il fallut qu'il donnât 1 000 francs que j'eusse été obligé de payer si je n'avais été porteur de son écrit.

Peu de jours après ce petit incident arriva S. A. R. Monseigneur le comte d'Artois. Il serait difficile de se faire une idée de l'enthousiasme de la ville et des populations réunies pour le recevoir : c'était un délire, une frénésie qu'on ne saurait exprimer; les rues par où devait passer le cortège pour arriver à la préfecture étaient tapissées de tentures, garnies de verdure et de fleurs, les balcons des maisons pavoisés de drapeaux blancs, les fenêtres obstruées par une quantité de femmes élégantes agitant leurs mouchoirs, un peuple dont l'affluence était telle que la compagnie d'élite du régiment éprouvait les plus grandes difficultés pour ouvrir un passage à la calèche découverte dans laquelle était le prince qui vainement voulut s'opposer à ce qu'on dételât ses chevaux. La garde nationale, un régiment d'artillerie à pied et l'infanterie de ligne bordaient la haie.

Le préfet et le général commandant le département, à cheval, occupaient la portière de gauche, à droite se trouvait le général de division près duquel j'étais, sur les côtés et en arrière une nombreuse garde d'honneur à cheval commandée par le marquis de Montcalm ; puis, la maison du prince dans plusieurs voitures suivies par un escadron du régiment fermant la marche. Les salves d'artillerie, le carillon des églises dont les cloches étaient en branle, les cris frénétiques de : Vive le Roi ! Vive le comte d'Artois ! accompagnèrent ainsi le cortège jusqu'à la préfecture où se trouvaient quatre escadrons du régiment en bataille sur la place. Le prince, en mettant pied à terre, fut reçu par

toutes les autorités de la ville auxquelles il témoigna, d'une voix émue et dans les termes les plus gracieux, combien il était sensible à la réception des habitants de Montpellier ; mais, ce qui surtout sembla lui inspirer le plus vif intérêt, ce fut, au moment d'entrer dans les salons de la préfecture, l'aspect d'une cinquantaine de jeunes personnes, brillantes de santé, de grâce et de beauté, vêtues de blanc, une branche de lys à la main, venant offrir à Son Altesse Royale les hommages et les vœux de la ville dont elles étaient l'expression.

Le prince, s'approchant de ce groupe ravissant, lui adressa les paroles les plus flatteuses avec ces mots aimables qui lui étaient si familiers.

Peu après, les officiers supérieurs de la garnison lui furent présentés par le général de division et eurent l'honneur de dîner avec lui ; vinrent ensuite les présentations successives, après lesquelles le prince fut au théâtre, en daignant me dire de l'accompagner : faveur que je devais au souvenir des bontés dont Son Altesse Royale avait jadis honoré mon père.

La salle, étincelante de lumières, ornée de guirlandes de fleurs et de femmes rivalisant de parure et de beauté, offrait un coup d'œil enchanteur. La nuit, les rues furent encombrées de monde où régnait l'allégresse et la joie la plus expansive au milieu d'une brillante et splendide illumination.

La suite de Son Altesse Royale se composait de messieurs les ducs de Maillé et de Fitz-James (ce dernier mon intime ami) des vicomtes de la Roche-Aymon et de Preissac, du marquis de Bernis, du comte d'Hautpoul et du chevalier de Montcalm, officiers de ses gardes du corps. Le lendemain, dès le matin, le prince fut entendre la messe à la cathédrale, visiter les hôpitaux et passer la garnison en revue. Il daigna

témoigner sa satisfaction sur la belle tenue du régiment et m'ordonna de présenter huit candidats pour la Légion d'honneur. A deux heures, il fut sur la place du Peyrou pour y poser la première pierre d'un monument devant supporter la statue de Louis XIV, que la ville se proposait de placer au milieu de cette promenade.

La cérémonie se fit au milieu des autorités civiles et militaires. Son Altesse Royale prit un tablier de maçon, une truelle d'argent avec laquelle elle mastiqua la première pierre qu'elle avait posée et la frappa de plusieurs coups d'un marteau en or ; passant ensuite les instruments de maçonnerie aux principales autorités, chacun en fit autant et moi-même imitai cet exemple.

Le procès-verbal en fut aussitôt dressé au bruit de plusieurs salves d'artillerie et chacun se retira.

Il y eut encore ce même jour un grand dîner, à la suite duquel Son Altesse Royale fit la réception de plusieurs chevaliers de Saint-Louis au nombre desquels je fus admis, ainsi que le général de division, le commandant du département, les colonels d'artillerie, d'infanterie et Desmichels, assurant ce dernier qu'aussitôt son retour il serait employé.

Cette cérémonie se fit dans toutes les règles, le prince, placé au milieu du salon, l'épée nue à la main, ayant le récipiendaire à genoux devant lui, après avoir reçu son serment de fidélité et de dévouement au Roi, lui attacha la croix à la boutonnière et, après lui avoir donné sur chaque épaule un coup du plat de son épée, prononça son admission dans l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, puis lui donna l'accolade. Lorsque vint mon tour, ayant fait peu d'attention à cette dernière formalité, je crus devoir approcher mes lèvres des joues du prince qui ne put s'empêcher de sourire ; mais, lorsque je fus relevé, M. le vicomte de la Roche-Aymon me fit aussitôt un reproche sur mon

manque de convenance et de respect. « Ma foi, mon général, lui répondis-je, je croyais que c'était un droit acquis et je m'en repens d'autant moins que je recommencerais, si c'était encore à faire.

— Vous avez raison, colonel, dit monseigneur Fournier, évêque de Montpellier qui se trouvait là ; j'eusse fait tout comme vous à votre place ; ce sont de ces heureuses occasions qui ne se rencontrent pas toujours dans la vie, et bien heureux celui qui sait en profiter ! »

Au reste, ce petit incident fâcha si peu la susceptibilité du prince que, le soir, au grand bal qui lui fut offert par la ville, S. A. R. daigna me faire l'honneur de me choisir pour l'ouvrir à sa place avec la charmante épouse de M. Maillard de Liscourt, commandant l'artillerie de la place.

Cette fête magnifique, qui dura jusqu'à six heures du matin, dans laquelle le luxe des toilettes, la quantité de jolies femmes réunies et la diversité des uniformes formaient un ensemble charmant, animé par le plaisir, répondit en tous points au motif qui en était l'objet.

Le jour suivant, il y eut encore quelques présentations le matin. Puis, après le déjeuner, le prince me fit remettre les brevets des huit légionnaires et partit sur les midi, malgré les espérances des habitants qui comptaient le garder un jour de plus, emportant l'amour et les vœux de la ville qu'il avait su charmer par ses manières si affables.

Le surlendemain du départ de Son Altesse Royale, j'eus une rencontre avec le chirurgien-major de l'infanterie, sur un propos fort inconvenant qu'il avait tenu près de moi au sujet des huit croix accordées au régiment tandis que celui auquel il appartenait n'en avait obtenu que quatre ; cette affaire fut sur le point de devenir fort grave par la participation que semblaient vouloir y prendre quelques jeunes officiers des deux corps. Mais, heureusement, les esprits

se calmèrent et l'insulte ayant été considérée comme personnelle, il fut décidé que moi seul devais en tirer satisfaction en présence de deux officiers de chaque régiment.

Lorsque nous fûmes sur le terrain, mon antagoniste ne voulut point accéder au choix des armes qui m'appartenait, prétendant qu'il ne connaissait que son épée. J'acquiesçai à ce que le sort en décidât.

Trois pailles de différentes grandeurs furent mises entre les mains d'un témoin, indiquant le sabre, l'épée et le briquet d'infanterie, en convenant que celle qui resterait dans la main serait l'arme dont nous nous servirions; ce fut le briquet; on en envoya chercher aussitôt. Pendant cet intervalle, des pourparlers eurent lieu; je voulais des excuses et une rétractation formelle sur ce que mon adversaire avait dit à l'égard du régiment.

« Je déclare, me répondit-il, avoir la plus profonde estime pour le 14e Chasseurs et loin de moi la pensée de vouloir lui manquer en aucune manière, mais, puisque vous prenez pour vous, comme insulte, quelques propos légers que vous eussiez peut-être mieux fait de ne pas relever, je ne crois pas vous devoir d'excuses et n'en ferai jamais. — Alors, lui répondis-je, nous allons décider la question autrement. »

Lorsque les armes furent apportées, nous mîmes habit bas, arrangeâmes la poignée de nos briquets avec un mouchoir et, en nous plaçant en face l'un de l'autre, un des témoins dit : « Allez! » Alors commença le combat qui fut de courte durée, non par mon adresse, car j'ignorais complètement la manière de me servir de ce petit sabre qui me faisait l'effet d'un long couteau de cuisine ; mon adversaire, paraissant n'en savoir guère davantage, s'enferra de lui-même en me portant un coup sur la cuisse qui me fit une légère entaille et reçut dans le côté une blessure telle-

ment profonde qu'il chancela et serait infailliblement tombé si ses témoins ne l'eussent soutenu.

Dès ce moment, nous nous empressâmes de donner des soins au blessé pendant qu'on était à la recherche d'une voiture, son état et le sang qu'il perdait ne lui permettant pas de marcher. Enfin, après une demi-heure d'attente et d'anxiété, il demanda à être transporté à l'hôpital où les soins les plus empressés lui furent prodigués; je fus le voir dans la soirée; il avait la fièvre, mais sa parfaite connaissance; il me tendit la main et me dit d'une voix faible : « C'est ce maudit amour-propre qui me met dans l'état où je suis, car je sentais bien mes torts; la leçon est bonne mais j'espère m'en tirer. » En effet, la nuit apporta une amélioration sensible et les médecins déclarèrent le lendemain qu'il n'y avait aucun danger et qu'une huitaine de jours suffiraient pour remettre le blessé sur pied.

Cette affaire, qui fut pendant quelques jours l'objet des conversations de la ville, m'attira une assez vive réprimande du général, bien qu'il convînt que je ne pouvais guère faire autrement, mais pour le mauvais exemple que cela donnait aux jeunes officiers. M. L..., chirurgien-major, qui avait espéré la croix et la méritait par ses loyaux services, se trouvait blessé d'en avoir été exclu par une répartition entre les régiments qu'il prétendait injuste. Mais ce n'était point une raison pour faire peser son ressentiment sur le 14e Chasseurs, et c'est ici l'occasion de faire connaître les motifs de la préférence des faveurs du prince. Après que S. A. R. eut passé dans les rangs des troupes et que le défilé eût eu lieu, l'artillerie et l'infanterie de ligne exécutèrent leurs mouvements dans un silence affecté, d'autant plus répréhensible que la garde nationale qui marchait avant, témoigna son enthousiasme par les cris répétés de : Vive le Roi! Vive le comte d'Artois! suivis de ceux

de la garde d'honneur à cheval ; ce fut alors qu'au moment où je faisais rompre par pelotons pour défiler aussi devant le prince, le duc de Fitz-James, venant à moi, m'engagea de prescrire le silence dans les rangs : « Tout ce que je puis faire, lui répondis-je, c'est de les laisser agir à leur guise. » Je savais d'avance ce qui devait avoir lieu ; en effet, au moment où je saluais le prince de mon sabre, tous les chasseurs brandirent les leurs avec une espèce de délire aux cris de : Vive le Roi ! Ces acclamations parurent si vraies que S. A. R., en rentrant à la préfecture, trouvant le régiment en bataille sur la place, lui exprima sa satisfaction sur la manifestation qu'il venait de faire, en ajoutant qu'il en informerait S. M., et ce fut ce même jour qu'il accorda huit décorations de la Légion d'honneur.

Peu après ces événements, je reçus du ministre de la Guerre une réponse favorable à la demande d'un congé que je lui avais adressée. Son Excellence, en m'accordant six mois, me prescrivait, avant d'en profiter, d'attendre la présence du colonel Lemoyne dont l'absence ne pouvait se prolonger ; en effet, il arriva huit jours après, relevant et à peine guéri d'une maladie grave ; il était porteur d'un ordre qui lui intimait d'aller tenir garnison à Castres, ce qui me détermina à quitter Montpellier le même jour que le régiment, me séparant avec regret des personnes dont j'avais été si bien accueilli, notamment la famille de Liscourt avec laquelle j'avais les rapports les plus intimes. Aussi ne puis-je laisser passer sous silence un de ces faits honorables dont la France, et particulièrement Paris, eussent dû tenir compte à M. Maillard de Liscourt et dont l'oubli impardonnable prouve combien est futile la reconnaissance des hommes et surtout des princes.

Au moment où les troupes alliées étaient sur le point d'entrer dans Paris, un matériel immense d'artillerie et de

projectiles occupait la plaine de Grenelle sous les ordres de M. Maillard de Liscourt; le général de division Gé... vint lui donner l'ordre d'y mettre le feu, mais M. Maillard de Liscourt, repoussant avec indignation l'exécution de cet horrible projet qui eût infailliblement détruit une partie de la capitale et fait périr une quantité innombrable d'habitants, résista obstinément aux injonctions et aux menaces du général, en lui disant que l'Empereur était incapable d'avoir donné un ordre semblable et aussi barbare, le sommant même de lui montrer la preuve entièrement écrite de sa main et, que, cet ordre existât-il, il briserait plutôt son épée que de l'exécuter.

Le général se retira et il fut constaté que jamais Napoléon n'avait eu une aussi horrible pensée.

Cependant, ne doit-on pas frémir à l'idée de penser que cette affreuse catastrophe pouvait avoir lieu si un officier moins énergique se fût trouvé là, en remplissant un devoir auquel il aurait cru ne pouvoir se soustraire.

L'empereur Alexandre, instruit de la noble conduite du colonel de Liscourt, lui adressa une lettre flatteuse en le décorant de son ordre de Sainte-Anne enrichi de diamants; tandis que les Parisiens, la France et le Roi laissaient dans l'oubli une action qui méritait toute la reconnaissance.

Ce fut quelque temps après cet événement remarquable que M. de Liscourt fut envoyé à Montpellier pour y commander le régiment d'artillerie qui s'y trouvait et où je le trouvai établi avec sa charmante et gracieuse épouse, ainsi qu'une jeune sœur qui joignait aux qualités les plus précieuses un talent supérieur en musique et en peinture, toutes deux filles de la belle Mme de Case que je connaissais depuis longtemps.

Mme de Liscourt s'était attiré l'affection particulière de l'impératrice Joséphine, dont elle était demoiselle de com-

pagnie au moment où cette admirable et malheureuse princesse tomba malade pour ne plus se relever; mais, avant de mourir, elle légua à son fils la douce obligation de la remplacer dans ses intentions bienveillantes pour M[lle] Amenca de Case. Le prince Eugène, scrupuleux observateur des volontés de son auguste mère, avait fidèlement rempli cette mission le jour que cette jeune personne épousa M. Maillard de Liscourt et prouva, en cette circonstance comme toujours, la loyauté de son noble caractère.

Admis dans l'intérieur de cet heureux ménage, il était peu de jours que je n'y vinsse passer d'agréables moments, aussi éprouvai-je un véritable chagrin en me séparant de cette aimable famille.

XXX

EN CONGÉ

Étant dans l'intention de passer mon semestre dans le repos sous le toit paternel et bien que j'eusse la conviction de revenir au régiment, je n'en pris pas moins la détermination d'emporter mon petit mobilier qui se composait de mes cantines de campagne, de livres, de cartes, de tableaux et autres objets achetés tant en Italie qu'en France, et d'emmener tous mes équipages, consistant en une calèche attelée de deux chevaux, deux mulets de bât et quatre chevaux de prix, le tout sous la surveillance d'un domestique et de trois chasseurs du 31ᵉ, dont deux avaient toujours été mes ordonnances et qui, alors en congé de réforme, devaient m'accompagner jusqu'à Massiac pour aller ensuite dans leurs foyers en Auvergne.

Ce fut le 22 octobre que je fis mes adieux au régiment, au doux climat de Montpellier dont j'avais joui pendant plusieurs mois, emportant de cette ville une ample provision de souvenirs et l'espérance d'en laisser quelques-uns.

Nous vînmes coucher, ce premier jour, à la petite ville de Sommières, où deux escadrons du 31ᵉ Chasseurs avaient tenu garnison pendant un mois.

Le lendemain, nous traversâmes Anduze pour aller pas-

ser la nuit à Saint-Jean-du-Gard, assez vilain endroit, fort mal bâti, où un bivouac eût été préférable au lit dans lequel je fus obligé de coucher.

Le jour suivant, voyageant à travers un pays sauvage et montagneux, nous atteignîmes, non sans fatigue, la maussade petite ville de Florac, chef-lieu de sous-préfecture, située dans un étroit vallon, entourée de montagnes qui semblent attendre l'instant de s'écrouler sur cette pauvre cité : certes, si j'étais au pouvoir et que j'eusse à me débarrasser d'un ennuyeux postulant, c'est dans la résidence de Florac que je voudrais l'envoyer; cependant, comme il n'est pas un pays quelconque sans intérêt, sans motif de curiosité pour un touriste ou sans un souvenir, celui-ci en offre un assez remarquable; c'est le chétif village de Grizac, situé non loin de Florac, dans lequel a pris naissance un pauvre pâtre qui, en 1362, fut coiffé de la tiare pontificale sous le nom d'Urbain V.

Bien convaincu de ne trouver aucun vestige de l'enfance de cet illustre pontife, je crus pouvoir me dispenser d'aller visiter cet endroit, dont les habitants ignorent peut-être les hautes destinées qu'il avait plu à la Providence d'accorder à leur compatriote.

Le 25, nous arrivâmes à Mende, chef-lieu du département de la Lozère, dans une assez jolie situation au milieu d'une vallée, baignée par la rivière du Lot. Logé chez un restaurateur renommé de cette ville, j'y fis l'heureuse rencontre de Mme de N..., fort jolie femme aux allures lestes et vives. Venue pour un procès qu'elle avait avec son mari, celui que je gagnai près d'elle me prouva que, si elle plaidait en séparation de corps, il y aurait injustice à ne pas lui donner gain de cause.

Le lendemain, malgré tous les charmes de ma belle voisine et l'attrait d'une foire qu'on disait devoir être su-

perbe, je me remis en route de très grand matin afin d'aller au Malzieux, demander à déjeuner au général Brun de Villeret. Accueilli avec le plus grand empressement par cette bonne et excellente famille, je la quittai pour rejoindre mes équipages dans une abominable auberge de Saint-Chely, me repentant, mais un peu tard, d'avoir refusé la bienveillante hospitalité que les bons habitants de Malzieux voulaient me faire accepter.

Il fallait tout le plaisir que je devais éprouver au milieu de quelques parents pour me déterminer à séjourner dans une aussi laide et insignifiante ville que Saint-Flour; j'ai un profond respect pour son antiquité, son plateau basaltique aussi bien que tous les récits qu'on peut faire sur son origine aux temps les plus reculés ; mais je maintiens qu'il n'existe pas en France un séjour plus morose et plus ennuyeux et, n'eût été la satisfaction de me retrouver avec de bons parents qui me reçurent avec affection, je me serais empressé de quitter cette Sibérie française pour arriver plus tôt dans ce délicieux vallon de Massiac où tant d'intérêts m'appelaient.

Ce fut le 27 octobre que j'éprouvai la satisfaction de me retrouver sous le toit paternel dont j'avais été éloigné si longtemps au milieu des chances les plus aventureuses; aussi quelles actions de grâces ne devais-je pas adresser à la Providence en pensant au nombre infini de mes camarades qui avaient succombé aux dangers que j'avais partagés avec eux! Et il avait fallu que mon étoile eût mis autant de persévérance à me protéger pour me trouver ainsi dispos et bien portant, après avoir fait cinq mille sept cent quatre-vingt-trois lieues, presque toujours au milieu des hasards de la guerre, assistant aux combats les plus sanglants que jamais l'histoire puisse retracer, et en avoir été quitte, pendant cette période de huit années et

demie, pour quatre blessures qui m'ont laissé la faculté de mes membres, bien que j'aie eu sept chevaux tués sous moi et plusieurs autres blessés.

Lorsque j'arrivai au château de Massiac, mon père, toujours à Paris depuis la Restauration, y était retenu par le désir de faire sa cour à la Famille royale et plus particulièrement près de monseigneur le prince de Condé qui l'honorait d'une ancienne et durable amitié ; je m'établis donc seul dans le gîte paternel afin de me reposer de mes fatigues et me livrer aux douceurs du *farniente* des Italiens. Cependant, vers la fin de décembre, je fus à Clermont que je trouvai dans l'enivrement des fêtes et des plaisirs : les repas, les soirées se succédaient avec une rapidité délirante; chacun s'empressait de jouir du présent sans prévoir que l'horizon s'obscurcissait et qu'une nouvelle tempête était prête à fondre sur la France. Le gouvernement, dans sa maladresse, sourd à tous les avis qu'on lui donnait, persévérait à ne voir ni entendre ce que tout le monde prévoyait, en restant dans une apathie impardonnable tandis que, publiquement, des émissaires parcouraient les départements pour travailler les esprits et que des correspondances continuelles avaient lieu avec l'île d'Elbe.

Mais telle était la confiante ineptie des ministres, que le marquis de Bouthilier, préfet de Strasbourg, fut traité de visionnaire pour avoir donné les renseignements les plus exacts et les plus positifs sur une conspiration dont les effets ne devaient guère tarder à se faire sentir, et il ne dut qu'à une faveur spéciale de n'être pas destitué pour cet avis insolite.

Fatale imprévoyance que notre malheureuse patrie allait payer d'une nouvelle invasion et d'un milliard !

Combien j'étais loin, en arrivant à Clermont, de pouvoir

supposer que cette ville devait être le terme de ma vie nomade, garçonnière et indépendante dont je savourais le charme tous les jours davantage! Il ne fallut rien moins que les attraits d'une jolie veuve, joignant aux grâces de sa personne une belle fortune et surtout une confiance bien absolue dans mes promesses, pour lui faire accueillir mes hommages et résister aux conseils de ses amis peu rassurés par mes antécédents : mais, enfin, un nouveau reflet de mon heureuse étoile prévalut, et madame S... consentit à me confier le sort de sa vie dès l'instant que son deuil serait fini.

Cependant un événement extraordinaire, surnaturel, devait retarder l'exécution de ce projet pour me lancer de nouveau au milieu d'une bourrasque politique et guerrière dont les écueils n'étaient pas sans dangers.

Chargé par mon père de différentes affaires, j'étais retourné à Massiac pour en suivre le cours, lorsque les journaux et plusieurs lettres particulières, m'apprenant la nouvelle surprenante du débarquement de Napoléon et sa marche sur Grenoble, me déterminèrent aussitôt à partir pour Paris que je trouvai dans la plus grande agitation, sur la confirmation d'un fait aussi surprenant qui pouvait replonger la France dans le plus affreux désastre.

Déjà les passions s'agitaient, les opinions semblaient se partager, et chacun, suivant son ambition ou sa conscience, prenait fait et cause dans le nouvel embarras où la France allait se trouver par la présence de Napoléon.

Je l'avais servi avec entraînement, zèle et dévouement jusqu'au dernier moment; mon admiration pour lui était le souvenir d'un culte religieux, mais son abdication avait fixé sa destinée : l'abandonner avant cette époque eût été une lâcheté et revenir à lui, après avoir prêté serment de fidélité au Roi, était, dans ma conviction, manquer à tous

les devoirs prescrits par l'honneur ; au reste, son retour ne pouvait être considérée que comme un désastre pour la France, car il était peu présumable que les puissances étrangères consentissent tranquillement à voir régner de nouveau un homme qui avait ébranlé tous les trônes de l'Europe. Aussi tout devait porter à croire qu'avant peu notre malheureuse patrie serait exposée à voir revenir une nouvelle invasion de troupes étrangères.

Dès le lendemain de mon arrivée, je fus présenter mes hommages et offrir mes services à monseigneur le comte d'Artois en lui renouvelant le serment de fidélité que j'avais fait en recevant de ses mains, à Montpellier, la croix de Saint-Louis. S. A. R., satisfaite de cette démarche, daigna m'en témoigner toute sa gratitude en me nommant un de ses officiers d'ordonnance et, dès ce moment, j'eus l'honneur de faire partie de sa maison militaire.

Cependant les nouvelles les plus alarmantes se succédaient. Napoléon, après avoir été accueilli avec un véritable enthousiasme à Grenoble, avait continué sa marche sur Lyon où déjà plusieurs régiments s'étaient joints à lui et tout faisait présumer qu'il allait se diriger sur Paris.

Le Roi ordonna la formation d'un corps d'armée à Villejuif sous les ordres du duc de Berry et un autre en avant de Saint-Denis, tandis qu'une ordonnance rappelait sous les drapeaux tous les officiers à demi-solde pour être formés en corps d'élite dans tous les chefs-lieux de division, et la garde nationale fut mise en activité immédiate.

Le 16, faisant partie de la suite de S. A. R. Monsieur, lorsqu'il accompagna le Roi à la Chambre des députés, je fus témoin de cette célèbre séance royale qui occupera une place dans l'histoire.

Jamais spectacle ne fut plus imposant et plus pathétique, le Roi y parla avec l'accent du cœur ; son discours fut assez

long et touchant; il le termina en disant : « Je confie mon diadème à l'amour de la nation, je ne crains rien pour moi, ajouta-t-il, mais je crains pour la France : comment puis-je mieux terminer ma carrière qu'en mourant pour la défense de l'État? »

Son discours excita l'émotion la plus vive; cependant on pouvait distinguer qu'une partie de la Chambre attendait l'issue de ce grand drame pour se décider.

En rentrant au château, les ordres, les contre-ordres étaient donnés d'un côté, révoqués de l'autre; des projets de toute espèce et aussi irréfléchis qu'impraticables étaient approuvés et rejetés, repris et abandonnés; il n'existait ni harmonie dans les volontés, ni ensemble dans les moyens d'exécution : c'était une véritable confusion; les vieux serviteurs ne savaient où donner de la tête, ils se voyaient déjà sur le point de retourner dans l'exil et forcés d'abandonner un bien-être dont ils avaient savouré toutes les douceurs, car l'on savait, ce même jour, Napoléon à Auxerre sans que rien s'opposât à sa marche. La journée du 19 devait décider du sort de la capitale; la défection des troupes échelonnées sur la route de Bonaparte était connue; cependant la garde nationale, chargée de la surveillance des Tuileries, inspirait de la confiance par son zèle et l'assurance qu'elle donnait de son dévouement et de sa fidélité.

A quatre heures, le Roi, accompagné de son frère, fut au Champ de Mars passer en revue sa maison militaire.

Les Gardes du corps, les Gendarmes de la Garde et les Mousquetaires, dans une tenue admirable, offraient un coup d'œil magnifique; l'enthousiasme de cette brillante jeunesse, brûlant du désir de donner des preuves de sa fidélité, semblait ne laisser aucun doute sur le succès qu'ils eussent obtenu si, profitant de cette exaltation extraordi-

naire, on les eût sur-le-champ opposés à la marche de Napoléon.

Un prince du sang à la tête de cette vaillante troupe d'élite eût infailliblement empêché les défections et le mal eût été coupé dans sa racine; mais le peu d'énergie que l'on montra dans une circonstance aussi grave devait nécessairement avoir les résultats les plus désastreux.

En rentrant de la revue, nous n'eûmes aucun doute sur la détermination du Roi d'abandonner Paris, malgré les assurances que certaines personnes voulaient donner du contraire; nombre de voitures réunies dans le bâtiment des écuries du château se chargeaient et tout me fit prévoir un départ précipité. Je fus aussitôt en prévenir mon père, lui annonçant que, probablement, nous partirions dans la nuit, mais qu'il m'était impossible de préciser la direction qu'on devait suivre, rien n'ayant transpiré à cet égard.

Je retournai peu après au château et, au moment où j'entrais dans la salle de service, le duc de Maillé me prévint que Monsieur avait donné l'ordre qu'on m'introduisît auprès de lui et me fit entrer.

S. A. R. paraissait extrêmement abattue et souffrante d'un accès de goutte qui lui avait pris subitement; après m'avoir dit qu'elle comptait sur mon zèle et mon dévouement, elle me donna l'ordre de me rendre le plus tôt possible à Lyon, avec des dépêches pour le comte de Chabrol, préfet du département et le comte Joseph de Fargues, maire de cette ville; sur la demande que je lui fis de savoir s'il m'était permis de le rejoindre aussitôt ma mission remplie : « Non, me répondit le prince, vous nous servirez mieux où je vous envoie; les lettres que vous portez vous instruiront de ce que le Roi attend de vous », et, après un signe bienveillant de sa main, je me retirai.

Mon père, que je vins retrouver dans le plus grand étonnement de ce qui m'arrivait, fut cependant satisfait de m'avoir près de lui pour revenir en Auvergne, ne voulant pas rester plus longtemps à Paris.

Curieux de connaître l'effet que devait produire le départ subit du Roi, je fus, le 20, de grand matin, sur le Carrousel. Il y avait une foule immense, témoignant sa surprise avec calme, mais dans une stupéfaction difficile à rendre; toutes les grilles du palais étaient fermées, la garde nationale faisait le service dans l'intérieur des cours.

Le silence et l'abandon des Tuileries, la veille encore si animées, avaient quelque chose de sinistre qui affectait l'âme et je rentrai le cœur navré d'un désastre si prompt et si grand.

A neuf heures du soir, une voiture, dans laquelle était Napoléon, escortée par une douzaine de cuirassiers, entra aux Tuileries par le guichet du pont Royal et s'arrêta à la même place d'où celle du roi était partie vingt-quatre heures avant. Il entra par le pavillon de Flore au milieu d'une foule de généraux, d'officiers de tout grade, de femmes de la cour impériale et de plusieurs anciens serviteurs de la maison qui le suivirent dans l'intérieur. Le peuple, absent pendant cette entrée, ne se doutait guère du réveil qui lui était réservé.

Le lendemain, chargé par mon père du soin d'acheter une chaise de poste afin de partir le soir, je me mis en course de grand matin et, en traversant le Carrousel, je vis le bataillon de la Vieille Garde impériale de l'île d'Elbe, arrivé à la pointe du jour, paraissant exténué de fatigue. Ces braves et fidèles compagnons d'exil de Napoléon venaient partager son étonnant succès; ils étaient en dehors des cours du palais, leurs fusils placés en faisceaux,

laissant la garde nationale dans les postes qu'elle occupait encore.

Ces vieux soldats de l'Empire, couchés tranquillement par terre afin de prendre un peu de repos, attendaient les ordres de celui à qui ils s'étaient dévoués corps et âme; les brocs de vin, des vivres de toute espèce abondaient autour d'eux et le peuple semblait les entourer avec autant de respect que d'admiration; mais, ce qu'il y avait de vraiment extraordinaire dans ce drame mémorable, c'était la présence de Napoléon aux Tuileries, comme aux époques où il revenait de ses glorieuses campagnes, signalée par le drapeau aux trois couleurs arboré sur le pavillon de l'Horloge : les cours encombrées de voitures attestaient l'empressement des courtisans toujours prêts à se courber devant l'idole du jour; triste et pénible réflexion dont les grands ne profitent jamais.

Nous quittâmes Paris vers les dix heures du soir; dès ce moment, je fis le sacrifice de mes sympathies pour ne m'occuper que des devoirs imposés à ma conscience.

XXXI

LES CHASSEURS D'HENRI IV

En me dévouant à la maison de Bourbon, ce n'était point un entraînement irréfléchi qui me faisait agir ainsi, mais la conviction de ne pouvoir faillir à mes devoirs aussi bien qu'à mes serments; et il fallait que ce sentiment fût profondément gravé dans mon esprit pour abandonner mes affections les plus chères et me voir séparé d'opinion de mes frères d'armes et de mes meilleurs amis, dont j'étais loin de blâmer la conduite, mais que je croyais ne pas devoir imiter.

Vingt-quatre heures après notre arrivée à Massiac, je quittai mon père pour me rendre à Lyon où je devais entreprendre un genre d'existence environné d'intrigues, d'incidents et de périls tout à fait en dehors de mes habitudes et de mon caractère, aussi pénibles que dangereux, lorsqu'il s'agit de fomenter la guerre civile dans son pays; mais, telle étant la position qui m'avait été imposée sans que j'eusse rien fait pour cela, je me résignai à en subir les conséquences avec courage et dévouement et m'abandonnai à ma nouvelle destinée.

Une heure après mon arrivée à Lyon, je remis les dépêches dont m'avait chargé monseigneur le comte d'Ar-

tois, dans lesquelles se trouvait une lettre du duc de Feltre me concernant, que me remit le comte de Chabrol, conçue en ces termes :

« Monsieur le comte d'Espinchal,

« Le Roi, plein de confiance dans votre dévouement à sa personne, a pensé que l'heureuse influence que vous pouvez exercer dans l'Auvergne et le département du Rhône pourrait être fort utile dans les circonstances actuelles.

« Sa Majesté désire en conséquence que vous vous rendiez de suite dans ces départements et partout où vous jugerez convenable de paraître pour aider à rallier à son service, si cela était nécessaire, et par tous les moyens qui vous sembleront bons, les Français de toutes les classes.

« Les autorités civiles et militaires sont informées de l'honorable mission qui vous est confiée ; je ne doute pas qu'elles ne s'empressent de vous seconder autant que cela sera en leur pouvoir. Je vous prie de me tenir au courant de vos opérations afin que je puisse en rendre compte au Roi.

« Paris, 18 mars 1815.

« *Signé :* Duc de Feltre. »

Ainsi me voilà donc, sans avoir été consulté ni pressenti, bien et dûment constitué chef du parti royaliste qui devait agir dans ces contrées en opposition au nouveau pouvoir rétabli de Napoléon, ayant à lutter contre une partie de cette même population dont l'exaltation avait salué son retour et contre la sympathie des troupes qui ne lui avait pas fait défaut.

Ne pouvant ni ne voulant dénier cette marque de confiance, quelque danger qu'elle dût offrir, je m'abandonnai résolument au nouveau rôle qu'on me faisait jouer, me

promettant toutefois d'agir avec prudence et de saisir les chances les plus favorables afin de ne point compromettre l'existence de ceux qui s'attacheraient à cette périlleuse entreprise.

Maintenant, tous les faits que je vais retracer ont été consignés dans les journaux de l'époque et dans un ouvrage intitulé *les Chasseurs d'Henri IV*, imprimé en 1815, de même que dans un rapport adressé au ministre de la Guerre sur sa demande et qui a été déposé aux archives de ce ministère.

A mon père.

Lyon, 8 juin 1895.

« N'était l'assurance qu'une main sûre vous remettra ma lettre, j'eusse préféré ne pas vous écrire, mon père, dans la crainte de compromettre votre tranquillité; mais en la confiant à l'amitié de Charles Fitz-James, j'ai voulu lui assurer près de vous un accueil certain, surtout en apprenant qu'il va rejoindre le duc d'Angoulême, après avoir fait une profession de foi énergique en présence du régiment auquel il appartient, en brisant son épée à la tête de sa compagnie. Veuillez donc lui accorder une part de cette douce et bienveillante hospitalité dont vous êtes si prodigue envers les nombreux visiteurs que vous recevez à Massiac, et aider mon ami de vos prudents conseils auxquels je voudrais aussi avoir recours au milieu des écueils dont je suis environné depuis notre séparation. Malheureusement je ne sens que trop l'impossibilité d'en profiter en ce moment où ils me seraient si nécessaires, surtout en pensant, non sans inquiétude, aux nouveaux devoirs qui me sont imposés. Cette tâche m'est d'autant plus pénible qu'on est assez désillusionné en voyant de près ces faux prestiges de gloire jetés à la tête d'un pauvre nigaud pour en faire

un conspirateur au petit pied; en l'enfonçant dans le bourbier d'une guerre civile, en butte aux terribles effets qu'elle peut entraîner, n'offrant souvent d'autre résultat que déception et déboire, bien heureux encore si l'on échappe aux chances d'un conseil de guerre ou aux investigations d'une cour d'assises. Telle est pourtant la nouvelle situation dans laquelle je me trouve placé, préférant cent fois affronter un carré hongrois ou la mitraille d'une batterie au cruel déplaisir d'avoir à combattre ses concitoyens; mais enfin, puisque ma destinée le veut ainsi, je m'y soumets avec résignation, au risque d'en supporter toutes les conséquences.

« Cependant, s'il faut en croire les stimulants employés pour échauffer les royalistes de cette ville, un corps d'armée fidèle serait dans le Midi, sous les ordres du duc d'Angoulême; la Vendée aurait pris les armes, animée par la présence du duc de Bourbon, de Charette et de La Rochejaquelein; Bordeaux imiterait cet exemple à l'aspect de la duchesse d'Angoulême, et les départements de la Haute-Loire et de la Lozère, instigués par le comte de Macheco et le marquis de Bernis qui ont une mission semblable à la mienne, seraient aussi tout prêts à agir.

« La population de Lyon, redoutant les suites d'une nouvelle invasion si préjudiciable à ses intérêts, semble embrasser chaudement le parti des Bourbons, et c'est à l'appui de motifs aussi puissants soutenus de l'influence des comtes de Chabrol et de Fargues que nous avons l'espérance de former promptement un corps, sous la dénomination de Chasseurs d'Henri IV, dont j'ai reçu le commandement. Déjà, grand nombre de gardes nationaux et de particuliers des environs se sont inscrits; des dépôts d'armes et de munitions sont en sûreté, tandis qu'une imprimerie active fait paraître journellement des proclamations malgré la

surveillance des nouvelles autorités et, si cet élan se soutient, nous avons d'autant plus lieu d'espérer être avant peu maîtres de la ville que le corps d'armée du maréchal Suchet, dirigé sur les Alpes, n'a laissé ici pour garnison que 500 hommes d'infanterie, trois escadrons de dragons et 120 gendarmes qu'on désarmerait facilement, surtout si, comme on le présume, le dépôt d'artillerie s'est laissé séduire. Mais, pour obtenir un semblable résultat, il faut de la détermination, de l'énergie et une prompte exécution; autrement les lenteurs, les indécisions et les indiscrétions pourraient entraîner avec elles les plus grands désastres. Ce sont là nos plus véritables dangers et que toutes les puissances humaines ne peuvent faire éviter, mais auxquels il faut se soumettre et en subir toutes les conséquences; au reste, dans peu de jours, ce sera une affaire décidée et les journaux vous informeront du résultat qui, dans tout état de cause, ne peut avoir qu'un grand retentissement; mais soyez bien rassuré sur mon compte, j'ai pris toutes les mesures de prudence nécessaires dans une circonstance aussi importante et, jusqu'à ce jour, aucun soupçon n'est venu contrarier le plan que je dirige, me confiant, pour sa réussite, dans mon étoile protectrice et m'abandonnant à la garde de Dieu qui me protégera, je l'espère, dans cette circonstance, comme il l'a fait dans tant d'autres.

« Vous devez sentir, mon père, combien il est important de garder le plus absolu silence sur tout ce que je vous mande, vous priant même de vous abstenir de m'écrire et vous engageant à attendre avec patience et résignation que je puisse vous donner de mes nouvelles sans danger de nous compromettre l'un ou l'autre.

« Le comte de Chabrol avec lequel je suis dans les rapports les plus intimes me charge de vous dire qu'il vous

conserve toujours le souvenir le plus affectueux ; son mérite personnel, ses éminentes qualités et la douceur de son administration lorsqu'il était préfet ici, lui ont acquis une influence dont on ressent les effets en ce moment et, si nous réussissons dans notre entreprise il faudra bien certainement lui en attribuer la plus grande part, aussi bien qu'à Joseph de Fargues qui a su mériter toutes les sympathies de la population par la loyauté de son caractère et la manière dont il remplit ses fonctions de maire. Au reste, la décision bien arrêtée de ces dignes magistrats est d'éviter autant que possible toute collision sanglante et surtout aucune entente avec l'étranger, ayant vu à cet égard une réponse faite au feld-maréchal comte de Bellegarde, dans laquelle on lui mandait que les Lyonnais n'auraient plus qu'une seule et unique volonté le jour où les étrangers se présenteraient devant leurs murs, et qu'ils le priaient de cesser toute correspondance qui tendrait à ce but.

« Cette lettre, dont je voudrais pouvoir vous retracer toutes les expressions, était remplie des sentiments les plus nobles et exprimait de la manière la plus chaleureuse que c'était rendre un bien mauvais service aux Bourbons que de vouloir les imposer par les baïonnettes étrangères.

« Adieu, mon père, je vous quitte avec regret mais en vous disant confiance, espérance et à la garde de Dieu... »

L'exécution d'un projet aussi hardi que celui de s'emparer d'une ville telle que Lyon, eût été une démence si les événements n'eussent contribué à en faire espérer le succès : mais il était évident qu'à cette époque toutes les villes de commerce, et particulièrement celle de Lyon, ne voyaient pas sans effroi la tempête qui menaçait de fondre sur la France par l'approche d'une nouvelle invasion qui pou-

vait devenir plus onéreuse que la première. Aussi ces considérations augmentant le nombre de partisans de la maison de Bourbon; les royalistes trouvaient un appui efficace parmi les classes aisées et principalement dans le commerce qui redoutait une guerre pouvant entraîner sa ruine. Ce fut donc avec ces moyens, appuyés de plusieurs proclamations au nom du Roi qui garantissait Lyon de l'occupation des armées étrangères s'il se déclarait pour lui, qu'on parvint à former un parti considérable avec lequel je reçus l'ordre de me tenir prêt dans le plus bref délai possible afin de profiter des bonnes dispositions des habitants et du dénûment de troupes où la ville se trouvait alors.

Vers la fin de mai, 1100 hommes se trouvaient enrôlés dans les Chasseurs d'Henri IV, ayant pour chefs quelques officiers à demi-solde, plusieurs jeunes hommes de la Maison du Roi et des propriétaires recommandables par leur dévouement et leur fortune, tous animés d'un zèle infatigable et qui avaient puissamment contribué à la création de ce début considérable, tous prêts à agir lorsque le moment serait jugé opportun.

Grâce aux soins de MM. de Chabrol et de Fargues, 900 fusils et 12000 cartouches étaient dans différents lieux et un marché passé à Saint-Étienne devait en fournir un plus grand nombre, sans compter les armes des particuliers.

Cependant, tous ces préparatifs, bien que faits dans le plus profond secret et avec toute la prudence imaginable, n'avaient pu échapper aux investigations de la police, qui cherchait à découvrir un complot dont elle ignorait le chef et les ramifications. Il était donc urgent de prévenir les moyens de répression qu'elle pouvait employer d'un moment à l'autre, en agissant avec promptitude. Le plan qui fut arrêté consistait à s'emparer de l'église des Chartreux

dans laquelle se trouvait un magasin de poudre et d'armes, de se rendre maître des hauteurs de Saint-Just, tandis qu'un détachement devait enlever quatre pièces de canon qui se trouvaient à l'arsenal pour les placer en face de l'hôtel de ville ; une cinquantaine de canonniers et un nombre considérable de gardes nationaux n'attendaient, pour agir, que le succès de ce premier mouvement fixé à la nuit du 11 juin.

Toutes ces mesures, sagement combinées, ainsi que l'arrestation immédiate des autorités, semblaient nous assurer un succès dont nous hâtions l'exécution de tous nos désirs, lorsqu'une circonstance imprévue vint en paralyser l'effet.

Un débitant de poudre, chez lequel on avait fait un achat considérable, vint en faire la déclaration à la police dont les agents furent aussitôt en course et, dans la journée du 10, la maison de M. Tregue, rue de Clermont, où se trouvaient réunis plusieurs officiers, fut cernée ; quatre tombèrent entre leurs mains parmi lesquels se trouvait le garde du corps Chevalerin, porteur du contrôle nominatif de son peloton. Cet incident fut d'autant plus fatal que, dans la soirée, 14 chasseurs d'Henri IV furent arrêtés et le complot découvert.

Prévenu à l'instant de cet événement qui rendait impossible l'exécution de notre projet et convaincu que les autorités impériales allaient prendre des mesures sévères et efficaces, je pris sur-le-champ la détermination de faire sortir partiellement de la ville le plus de monde possible, désignant pour lieu de réunion le point de Pierre-Bénite, distant d'une lieue, sur lequel des armes avaient été transportées et d'où nous devions gagner les montagnes de Chevrière pour agir selon les circonstances. Cette opération demandait plusieurs jours. Afin de détourner l'attention de la police et confiant dans l'ignorance où l'on était du

rôle que je jouais dans cette affaire, j'en dirigeais l'exécution lorsque, la nuit du 16, 443 chasseurs royaux se laissèrent surprendre près d'Oullins, faute de surveillance, par 300 hommes d'infanterie, 150 dragons et quelques gendarmes qui firent 57 prisonniers, dont plusieurs blessés, et, sans la bravoure et le dévouement du lieutenant Duvernay, tout ce détachement eût bien certainement succombé.

Une heure après avoir appris cette fatale nouvelle, le comte de Fargues me fit donner l'avis par le baron D'Aubier que ma sûreté était compromise, M. Teste, commissaire général de la police, ayant connaissance que j'étais le chef du rassemblement royaliste ; il devenait donc urgent que je quittasse Lyon sur-le-champ, pouvant être arrêté d'un moment à l'autre ; cependant, ne voulant pas donner à ma sortie de la ville un air de fuite qui eût pu décourager nos partisans, je fis une proclamation énergique annonçant que, loin de renoncer à la cause que nous avions embrassée, nous étions résolus à tout entreprendre pour arriver à notre but et que l'échec que nous venions d'éprouver, non seulement ne nous intimidait point, mais ne faisait qu'augmenter notre courage et la ferme détermination où nous étions de persévérer dans notre légitime entreprise.

Cette proclamation, comme celles qui avaient paru antérieurement, devait aux soins des nombreux émissaires, que nous avions, d'être placardée et répandue partout pendant la nuit, et deux heures après, grâce à l'assistance de MM. Levrat, les dignes propriétaires de l'hôtel du Parc où je logeais et d'un respectable négociant qui vint me faire ses offres de service, je me déterminai à partir, en gagnant à pied les barrières de la ville, accompagné du brave Lignerolle, garde du corps.

Lorsque nous arrivâmes à la sortie de la ville, les portes en étaient fermées, gardées par un factionnaire ; je fis

sortir le sergent qui commandait le poste et lui demandant s'il y avait quelque chose de nouveau, je lui recommandai la plus grande surveillance sur les personnes qui pourraient lui paraître suspectes.

Celui-ci, me voyant revêtu d'un uniforme de hussard avec mes décorations, ne doutant pas que je ne fusse un officier supérieur de ronde, me répondit qu'il mettrait la plus grande rigidité dans sa consigne et m'apprit qu'il avait arrêté un cabriolet attelé de deux chevaux et qu'ayant appris du conducteur qu'il venait de ramener son maître en ville et s'en retournait à la campagne, il l'avait laissé passer après s'être assuré qu'il n'y avait personne dedans.

Je lui fis ouvrir la porte des piétons, en lui recommandant d'attendre mon retour et d'accourir avec son poste dans le cas où il entendrait tirer un coup de pistolet, allant avec mon compagnon dans une maison suspecte, située à cinq cents pas, où peut-être nous ferions une bonne prise.

Le sergent, dans son zèle, voulait m'accompagner ou me faire suivre par quatre hommes et un caporal; mais, sur mon ordre, il m'assura qu'il resterait aux aguets jusqu'à notre retour ou qu'il arriverait rapidement à notre signal.

Une fois dehors, nous gagnâmes en effet la maison que j'avais indiquée, nous y trouvâmes le cabriolet que M. Guise, honorable négociant, avait mis à ma disposition avec une somme de 6000 francs en or, et nous partîmes au galop.

Le lendemain nous atteignîmes dans les montagnes du Forez le village de Chevrière où je trouvai réunis 600 hommes d'infanterie et 35 chevaux commandés par MM. Guyot, de Besse et de Fenouil, ayant laissé à Lyon MM. Boisset de Rastilly et Devoud, chargés de diriger l'éva-

cuation des hommes et d'envoyer les fonds nécessaires au paiement de la troupe.

Mon premier soin fut de me convaincre des bonnes dispositions et de l'assistance que nous pouvions attendre des habitants de cette contrée; une fois bien rassuré à cet égard, je me déterminai à agir d'après les instructions du commissaire extraordinaire du Roi qui consistaient à soulever les populations en faveur de la cause royale et à entraver par tous les moyens possibles la marche du gouvernement usurpateur.

Le bourg de Chevrière, situé au milieu des montagnes, entouré d'un bois et de ravins profonds, était d'un accès tellement difficile que rarement on pouvait y opérer la conscription et qu'il servait sous l'Empire de refuge aux nombreux réfractaires qui venaient s'y cacher; les garnisaires n'en approchaient qu'avec effroi, bon nombre y ayant trouvé la mort, ce qui avait nécessité de terribles répressions de la part du gouvernement impérial; aussi la population, qui en avait conservé un palpitant souvenir, portait à la famille de Bourbon un amour non moins fort que celui des Vendéens. Le maire de cet endroit, riche cultivateur, professait si hautement les mêmes sympathies et son influence était tellement grande que les habitants de plusieurs communes des environs le qualifiaient du titre de *roi de Chevrière*.

Ce fut sur ces renseignements que je vins y établir le point central des opérations que nous devions entreprendre, bien certain d'y trouver aide et assistance; en effet, accueillis par les démonstrations les plus affectueuses et énergiques de ces braves montagnards, nous appréciâmes sur-le-champ tous les avantages que nous pouvions retirer d'une aussi heureuse position : cependant, avant de mettre à exécution les instructions qui

m'avaient été données, je voulus tâcher d'arracher aux fers les malheureux prisonniers d'Oulins, ou, tout au moins, d'inspirer une incertitude qui pût empêcher qu'ils fussent livrés aux tribunaux. A cet effet, j'adressai à M. Teste, lieutenant général de police à Lyon, revêtu de pouvoirs discrétionnaires, une lettre conçue en ces termes :

« Monsieur,

« Des royalistes viennent d'être surpris et arrêtés par suite des dispositions que vous aviez prises à l'aide d'une force majeure; je dois vous informer qu'en vertu des ordres de Louis XVIII, ayant l'honneur de commander un parti considérable de ces mêmes royalistes, il est de mon devoir de ne souffrir aucun acte arbitraire; en conséquence, je réclame, au nom du Roi, la mise en liberté des quatre officiers arrêtés dans la journée du 10 et des 57 chasseurs d'Henri IV détenus dans les prisons de Lyon, et, dans le cas où cela vous serait impossible, je vous préviens que votre tête répond de tout ce qui pourrait arriver de funeste en cette circonstance; vous informant en même temps que, dans ce que je fais et ferai pour le service du Roi, mon but sera de déjouer ce qui serait contraire à ses volontés; je vous engage donc à réfléchir et à trembler sur la responsabilité qui pèse sur vous.

« Colonel, comte d'Espinchal. »

Cette lettre qui, dans toute autre circonstance, eût été une véritable rodomontade, avait, en ce moment, une certaine portée qui ne pouvait échapper à la pénétration de M. Teste. Il savait que la lutte européenne ne pouvait guère tarder de se décider; il ne voulut donc pas assumer sur sa tête un méfait dont il devenait responsable et qui

pouvait avoir pour lui les plus terribles conséquences, le Roi reprenant son autorité et, dans le cas contraire, gardant toujours ces malheureux prisonniers entre ses mains, il était certain de les frapper au nom de la loi; il les garda donc; mais les poursuites judiciaires commencées furent suspendues et, aux mauvais traitements, succédèrent des procédés non seulement plus humains, mais même attentifs; la nourriture fut meilleure, les prisonniers eurent des lits au lieu de l'infect cachot où ils étaient enfermés, et ils eurent même la permission de voir leurs parents et amis.

Dans la journée du 16, nous fûmes rejoints par 153 chasseurs d'Henri IV commandés par M. Darrot qui m'annonça la prochaine venue d'un nouveau détachement; cette même nuit, arrivèrent 12 cavaliers bien armés et au nombre desquels se trouvait un ancien sous-officier du 31e Chasseurs ayant la croix de la Légion d'honneur; ce brave homme, marié à Lyon depuis trois mois, tenait un magasin de parapluies et ne pensait guère à décrocher son sabre, lorsqu'un jour, passant sur la place de l'Hôtel-de-Ville, il vit un groupe de personnes dissertant sur une proclamation fulminante du préfet dans laquelle mon nom était cité comme chef d'une bande d'insurgés qui couraient le pays, pillant, saccageant et dévastant tout sur leur passage, mais que des dispositions avaient été prises et qu'avant peu, tous ces vagabonds seraient bientôt saisis et livrés à la rigueur des lois. « Ces vagabonds, dit un des lecteurs de l'affiche, sont tout simplement des royalistes qui ne veulent ni de l'Empereur ni des étrangers, qui reçoivent un franc par jour, respectent les propriétés et paient tout ce qu'ils achètent et peu s'en est fallu qu'ils ne fussent maîtres de Lyon; au reste, leur chef est un brave militaire qui a fait toutes les guerres de l'Empire et ne souffrirait pas que sa troupe se conduisît mal. »

Cette conversation, dont le chasseur n'avait pas perdu un mot, le frappa tellement qu'il accosta le parleur lorsqu'il le vit seul et bien renseigné puisque c'était un des nôtres ; il prit aussitôt son parti, acheta un cheval et dit adieu à sa femme en lui annonçant qu'il allait retrouver son ancien chef à qui il devait la croix dont il avait été décoré à Montpellier.

Les prières, les larmes et les supplications de son épouse ne purent rien obtenir; et c'est alors que ce brave et digne garçon, nommé Charles Courcelet, vint me trouver et que je lui donnai le commandement d'un peloton en qualité de sous-lieutenant. Les dispositions favorables des campagnes qui n'attendaient que notre présence pour se rallier à nous, avaient un motif d'autant plus puissant qu'il s'agissait du rappel sous les drapeaux de tous les hommes en congé et disponibles, ainsi que de faire partir l'entière conscription de l'année courante; joint à cela l'annonce d'un impôt extraordinaire pour faire face à cette nouvelle guerre et, enfin, la nécessité de prévenir les attaques que je savais se préparer contre nous, sur lesquelles on m'avait donné les renseignements les plus positifs.

Toutes ces considérations me décidèrent donc de prendre l'initiative d'une manière ostensible, en nous jetant dans une entreprise dont ma tête et celle de mes braves compagnons devenaient l'enjeu; au reste, ma détermination irrévocable avait été prise le jour où l'on m'avait remis la lettre du duc de Feltre et, sans vouloir m'arrêter un instant sur les conséquences de l'avenir, je ne pensai qu'à m'occuper du présent en agissant avec énergie, prudence et sollicitude pour les braves qui m'avaient confié leurs destinées.

Ce fut à l'entrée de la nuit du 18 juin que commencèrent

nos opérations en renouvelant un genre de guerre qui m'avait été si familier en Espagne et dont je m'étais si heureusement tiré. Je me mis en marche à la tête de 300 fantassins et 20 chevaux, avec l'intention de surprendre la ville de Chazelles, placée sur la grande route de Lyon à Montbrison, dans le but d'intercepter les communications entre ces deux villes et de m'emparer de cette dernière à l'aide des intelligences que j'y entretenais.

De son côté, le chef de bataillon Darrot, avec 300 hommes et 15 chevaux, devait se diriger, deux heures après, sur le bourg de Duerne, où se trouvaient trois compagnies d'infanterie de ligne et une brigade de gendarmerie qu'il avait l'ordre de débusquer; cette marche, combinée avec ma colonne, devait nous réunir à six heures du matin sur un même point et, dans le cas d'un obstacle imprévu, le commandant devait se replier sur Chevrière où la troupe de surplus avait l'injonction de rester sous les armes, crainte de surprise.

L'exécution de ce plan se fit avec le plus grand ordre et un ensemble parfait. Nous arrivâmes à minuit aux portes de Chazelles, qui furent ouvertes sur la demande de deux hommes à cheval dont on ne pouvait voir les armes; ils se jetèrent aussitôt sur le concierge avec menace de le tuer au moindre mouvement, ce qui procura à la troupe l'entrée immédiate de la ville. Vingt hommes furent envoyés de suite aux alentours de l'église afin d'empêcher de monter au clocher pour y sonner le tocsin. Huit cavaliers, sous les ordres du lieutenant Du Fenouil, furent dirigés une demi-lieue en avant sur la route de Saint-Symphorien, tandis que huit autres cavaliers, commandés par Gaspard de Besse, s'établissaient sur celle de Montbrison. Pendant ces différents mouvements, le capitaine Lachèze marchait sur la caserne de gendarmerie occupée par

14 gendarmes ; ceux-ci, surpris par une attaque aussi imprévue, se mirent pourtant en défense et commencèrent par les fenêtres un feu assez vif qui nous tua un homme, en blessa trois et atteignit mon cheval dont l'encolure fut percée d'une balle. Cependant, la porte de la caserne ayant été enfoncée, elle fut bientôt envahie malgré un combat de quelques instants dans lequel deux gendarmes furent grièvement blessés et un troisième tué d'un coup de pistolet par le capitaine Lachèze, ce qui décida fort heureusement les autres à mettre bas les armes, car ils eussent infailliblement été tous tués, tant nos hommes les combattaient avec fureur. A deux heures du matin, nous étions complètement maîtres de Chazelles, les gendarmes désarmés et leurs chevaux saisis. Les gendarmes furent enfermés dans les prisons de la ville où l'on trouva 75 réfractaires qui se joignirent à nous. Les habitants, comme on doit le penser, réveillés par le tumulte et les coups de fusil dont ils ne pouvaient expliquer la cause, n'osaient pas sortir de leurs maisons ; cependant, pour calmer leur effroi, je m'empressai de faire réunir le conseil municipal auquel j'intimai l'ordre, au nom du Roi, d'arborer le drapeau blanc et de faire afficher dans la ville les proclamations dont j'étais muni, de fournir sur-le-champ 100 fusils, 100 paires de souliers et que des vivres fussent à l'instant portés sur la place ; puis, me faisant présenter le registre des délibérations du conseil municipal, j'écrivis tous les faits relatés ci-dessus, y apposai ma signature et en fis faire autant par les membres du conseil, pour valoir ce que de droit et prouver que, dans cet événement, je n'agissais qu'en vertu d'ordres suprêmes.

Tandis que j'opérais ainsi, un officier et 10 hommes s'étaient transportés dans la maison du receveur des contributions à l'effet de se saisir de la caisse, dans laquelle

on trouva 7 427 francs, dont procès-verbal fut dressé et signé par le maire, le receveur et moi. Pendant ce même temps le courrier de Lyon, qui cheminait avec la confiance la plus absolue, fut tout à coup saisi par le poste en observation sur la route et conduit en ma présence. Là, furent ouverts les paquets, les dépêches administratives saisies et les lettres particulières remises au courrier auxquelles j'en adjoignis une pour M. Tribert, préfet de la Loire, et je lui donnai l'ordre de continuer sa marche sur Montbrison. Pendant que j'écrivais, mes hommes mangeaient et buvaient gaiement, peu soucieux de tout ce qui se passait, et entourés d'un assez grand nombre d'habitants inoffensifs qui, surmontant leur frayeur par la curiosité, ne pouvaient rien concevoir à un événement aussi extraordinaire et surtout à l'ordre avec lequel tout cela se passait. Ma lettre au préfet était ainsi conçue :

« Monsieur,

« Il n'est pas douteux qu'au moment où vous recevrez cette missive vous ne soyez informé qu'un parti royaliste parcourt le département que vous administrez indûment. Je dois donc vous prévenir que c'est au nom du Roi et pour faire reconnaître son autorité légitime, que je fais arborer le drapeau blanc. Tout le Midi a pris les armes dans cette intention, particulièrement Nîmes, Montpellier où une forte réaction s'est opérée ; les départements du Cantal, de la Haute-Loire et de l'Ardèche, avec lesquels nous sommes en rapport, agissent dans le même sens ; je vous engage à rentrer dans votre devoir en reconnaissant les droits de notre bien-aimé souverain, si vous ne voulez y être contraint par les troupes que j'ai l'honneur de commander, vous prévenant en même temps que je me suis

emparé, dans les dépêches du courrier, de tous les papiers administratifs d'un gouvernement que je ne reconnais pas comme légal.

« Le colonel, comte HIPPOLYTE D'ESPINCHAL. »

Cette époque n'est certainement pas l'épisode de ma vie le moins curieux, car on y verra succéder aux scènes les plus dramatiques des événements bizarres, la joie à côté de la douleur, le plaisir se heurtant avec la mort et enfin toutes les péripéties les plus inattendues ; aussi, malgré les déceptions nombreuses qui sont venues me frapper, en ai-je conservé un souvenir qui n'est pas sans charme.

Cette première opération qui nous plaçait tous en état de guerre civile, était un fait trop important pour n'en pas apprécier toutes les conséquences ; aussi, bien convaincu qu'avant peu nous aurions à tenir tête aux forces qu'on enverrait pour nous combattre, je pensai qu'il était urgent de soulever promptement le pays dont les bonnes dispositions nous étaient acquises.

Dès la pointe du jour, je fis partir pour Chevrière une voiture escortée par 20 hommes et 4 cavaliers, transportant les trois blessés, l'argent du receveur et le surplus des armes, après en avoir distribué aux 75 réfractaires qui demandaient à rester parmi nous ; quant aux souliers, ils furent livrés sur place. Peu après, je fis remettre 500 francs à la malheureuse femme du gendarme qui avait été tué, et nous quittâmes Chazelles, en assurant au maire notre retour le jour où le drapeau blanc serait abattu : donnant en outre l'ordre au capitaine Lachèze d'y rester jusqu'à midi pour ensuite venir nous rejoindre à Grézieux.

En approchant de Duerne, une fusillade assez vive se fit entendre, ce qui m'inquiéta d'autant plus qu'en dirigeant

le commandant Darrot sur ce point et lui enjoignant de débusquer la troupe qui s'y trouvait, je comptais y être en même temps et, par ce moyen, la placer entre deux feux; mais les incidents de Chazelles nous ayant occupés plus longtemps que je ne croyais, ce retard pouvait avoir des résultats fort graves par son infériorité, ce qui me détermina sur-le-champ à partir au grand trot avec le peloton de cavalerie, ordonnant à l'infanterie de marcher au pas de course en nous dirigeant sur le lieu du combat. Un autre inconvénient non moins fâcheux se présentait : c'était le pays accidenté par des montagnes au milieu desquelles se trouvait la grande route que nous étions obligés de suivre dans ses sinuosités pour arriver au plateau du village, ce qui retardait notre arrivée et augmentait notre anxiété. Cependant, lorsque nous débouchâmes de manière à être aperçus, l'ennemi incertain ralentit son attaque et prit position en avant de Duerne, nous faisant face et paraissant irrésolu, surtout en entendant sonner le tocsin et voyant accourir les paysans avec des intentions d'autant plus hostiles que cette troupe n'était là que pour faire marcher les conscrits et ramasser les réfractaires.

Dans cet intervalle, notre infanterie arrive; le commandant Darrot entre dans Duerne, en repoussant une quinzaine de gendarmes qui, vainement, cherchent à s'y opposer; alors les trois compagnies d'infanterie de ligne, en partie composées de jeunes soldats, se débandent dans la direction de Lyon, laissant entre nos mains 20 des leurs, dont sept blessés, et trois gendarmes qui furent aussitôt désarmés.

Ainsi se termina ce petit combat, dans lequel nous eûmes à regretter la perte de trois de nos hommes, mais qui eut pour avantage de nous prouver les sympathies du pays, fatigué par la présence des garnisaires.

Après un repos de deux heures, nous partîmes pour

Grézieux où nous trouvâmes le capitaine Lachèze avec sa troupe. Le soir, à sept heures, le bivouac fut établi près le village de Saint-Martin, dont les habitants s'empressèrent de nous fournir des vivres qui leur furent exactement payés.

Le lendemain, dimanche, nous arrivâmes inopinément, dès cinq heures du matin, à la petite ville de Saint-Symphorien-le-Château, il en fut de cet endroit comme de Chazelles : cinq gendarmes furent mis à pied et désarmés sans la moindre résistance, le drapeau blanc arboré et les contributions saisies.

Le maire, M. Molière, très dévoué à la cause royale, avec lequel j'étais en correspondance, avait réuni 80 hommes bien armés et équipés que je dirigeai sur Chevrière où je savais qu'on voulait envoyer une brigade de gendarmerie avec une compagnie d'infanterie.

Toute cette journée se passa tranquillement au milieu d'une population dont les sympathies nous étaient on ne peut plus favorables et j'y profitai d'une fabrique considérable de souliers pour en acheter 400 paires que je fis partir avec le détachement.

Le soir, nous fûmes bivouaquer en dehors de la ville, près le château de M. de Savaron qui s'empressa d'envoyer des vivres et du vin à la troupe et m'engagea à venir souper au milieu de sa famille réunie.

Ce brave et digne homme, un des plus riches propriétaires du pays, très affectionné à la maison de Bourbon, me fit l'offre d'un crédit considérable pour soutenir la cause que je défendais, regrettant, disait-il, que son âge ne lui permît pas de se joindre à nous.

Profondément touché d'un dévouement si désintéressé, je le remerciai en lui faisant connaître que deux maisons de banque de Lyon s'étaient chargées de fournir tous les fonds nécessaires à notre entreprise, et que cette affaire,

tout à fait en dehors de mes attributions, avait été traitée avec le commissaire du Roi résidant en cette ville. A minuit, je me séparai de cette famille hospitalière pour aller rejoindre mes fidèles compagnons.

Le 22 juin, nous arrivâmes sans obstacle au village de Saint-Andéol où nous restâmes tranquilles une partie de la journée; mais, sur les quatre heures, le lieutenant Levrat, envoyé en reconnaissance sur Saint-Martin, Mornant et Rivière, ayant eu connaissance par les habitants qu'une colonne composée de gendarmes, d'un escadron de dragons et d'à peu près 600 fantassins se dirigeait sur nous, je me déterminai aussitôt à profiter de la position avantageuse que nous occupions pour soutenir un combat dont les chances nous étaient d'autant plus favorables que nous nous trouvions dans un pays coupé de bois, de ravins profonds et de montagnes, joint à l'assistance des habitants et ayant en outre plusieurs heures devant nous pour faire nos préparatifs de réception.

Notre force se montait à 668 fantassins et 42 cavaliers, montrant les meilleures dispositions et enhardis par les succès que nous avions obtenus.

D'autre part, je m'étais toujours attendu à la circonstance qui se présentait et je sentais trop bien toute l'importance de ce combat, dont le succès devait produire un trop heureux effet moral dans le pays pour ne pas désirer d'en venir aux mains d'une manière un peu sérieuse, surtout avec les conditions favorables dans lesquelles nous nous trouvions; aussi attendîmes-nous de pied ferme, en arrière d'un ravin large et profond, couvert d'un épais bouquet de bois, tandis que deux embuscades, fort heureusement placées, devaient assaillir inopinément l'ennemi à son passage; mais, sur les sept heures du soir, le détachement du 20e de ligne délivré à Chazelles, sur

lequel je croyais pouvoir compter, eut la lâcheté de déserter en entier, se dirigeant au-devant des troupes qui marchaient sur nous dans une trompeuse sécurité; cette défection inattendue détruisait presque l'exécution du plan que j'avais formé ; cependant, persistant à le maintenir, nous fûmes bientôt contraints d'y renoncer en recevant l'avis que les troupes, prévenues de l'embuscade qui leur était tendue, venaient d'abandonner tout à coup la direction qu'elles suivaient pour nous tourner et nous envelopper.

Ce danger devenant trop évident pour ne pas chercher à l'éviter, nous nous repliâmes alors au pied des hauteurs du pic de Cassini, sans aucune crainte d'être suivis dans cet endroit impraticable : trois heures après, tout mon monde, subdivisé en petits pelotons, ayant des guides sûrs pour les conduire par des traverses, se mit en marche sur Chevrière où nous nous trouvâmes tous réunis le lendemain à sept heures du matin. Peu après, nous apprîmes par des émissaires que les troupes étaient précipitamment retournées à Lyon sur un ordre arrivé dans la nuit.

Le village de Chevrière est dans un site sauvage, agreste et pittoresque, placé au milieu des rochers et de bois épais dont les abords étaient d'un impossible accès, ayant en outre l'avantage de dominer la plaine de tous côtés; il n'y avait pas plus d'une centaine de maisons grandes ou petites, ce qui eût été loin de pouvoir nous abriter, si l'on n'avait pas transformé les granges en habitations, mais le pays ressentait trop bien tous les avantages de notre présence pour ne pas se prêter à la circonstance; aussi *le roi-maire*, de concert avec ses administrés, m'en avait-il abandonné toute la possession, notre invasion étant pour eux l'objet d'un lucre trop considérable pour ne pas en profiter, chaque propriétaire recevant une rétribution quoti-

dienne en raison du local qu'il abandonnait; d'un autre côté, les légumes, le vin, les provisions de tout genre arrivaient en abondance des environs et se payaient assez cher et au comptant.

La farine avait entièrement disparu, mais j'en avais fait venir une assez grande quantité mise en magasin et, quant à la viande, il n'était pas un habitant qui ne livrât ses bœufs, vaches ou moutons au couteau du boucher par le bénéfice qu'il y trouvait; du reste, l'ordre le plus parfait régnait dans cette colonie militaire où chaque homme recevait régulièrement un franc par jour ; quant aux officiers, chacun puisait son traitement dans sa propre bourse, laissant plus tard au Roi le soin de témoigner sa gratitude, et plusieurs même n'agissant que par pur dévouement.

Mon quartier consistait dans une petite maison à un étage, attenante à celle du maire, dans laquelle une grosse fille bien réjouie, qui avait été cuisinière dans une maison bourgeoise des environs, me faisait de copieux et modestes repas, toujours à la disposition des officiers qui voulaient bien les partager avec moi.

Mon premier soin, lors de notre arrivée à Chevrière, avait été de l'entourer de tous les moyens possibles de défense contre toute surprise, en établissant des barrières, des palissades, des sauts-de-loup et des postes de surveillance; j'avais en outre des émissaires bien payés courant le pays et une correspondance très active avec Lyon; du reste, cet établissement ne pouvait avoir d'autre durée que la crise du moment et, sans me faire aucune illusion à cet égard, je savais qu'avec la conservation de l'Empire, c'était pour moi l'exil de la patrie ou quelques balles dans la tête; mais l'état d'exaltation continuelle dans laquelle j'étais, cette vie nomade, ces dangers incessants, cette responsabilité d'hommes qui semblaient m'avoir fait aban-

don de leur existence en me la confiant, tous ces motifs enfin m'absorbaient tellement qu'à peine avais-je le temps d'envisager un avenir incertain lorsque le présent occupait toutes mes pensées. Nous eûmes, le 24, sur les deux heures du matin, une alerte assez vive dans laquelle les Chasseurs d'Henri IV prouvèrent que je pouvais compter sur eux. Un vent assez violent, joint à une obscurité profonde, n'ayant permis de voir ni d'entendre la marche d'une troupe, le poste de nuit, placé à un kilomètre en avant de Chevrière, n'en fut averti qu'à quelque cent pas de distance et fit aussitôt une décharge en se repliant sur le village. Dès l'instant, l'alarme est donnée, nos petits cornets en cuivre se font entendre, chacun court aux armes, et bientôt, tous les postes de défense sont occupés sans que rien annonce une attaque, le silence ayant succédé à cette première surprise. Cependant, le lieutenant Durand, brave et ancien militaire, qui se trouvait commander la grand'garde, m'assurant l'exactitude des faits, je me portai en avant suivi de sa troupe et me détachant avec quatre hommes, « Qui vive? criai-je d'une voix forte. — Chasseurs d'Henri IV, répondit-on aussitôt. — Avancez à l'ordre, répartis-je, et sans armes, ou l'on fait feu. » Alors s'approcha le capitaine Du Mesnil-Simon, brigadier des Gardes du corps, arrivant de Lyon à la tête de 250 hommes, ayant près de lui le lieutenant Rastilly, aussi garde du corps, portant un drapeau blanc (que j'ai toujours conservé), brodé en or par plusieurs dames de Bellecour, sur lequel est écrit, d'un côté, *Dieu et le Roi* et, de l'autre, *Honneur et Fidélité,* surmonté d'une fleur de lys à trois faces.

Le capitaine m'apprit que son monde avait quitté Lyon par petites bandes pour se réunir une lieue plus loin dans une maison isolée où se trouvaient les armes et que, s'étant

mis en marche à neuf heures du soir, il n'avait pu arriver plus tôt. Ce renfort, que je n'attendais pas si tôt, entra dans Chevrière ; tous les postes se retirèrent et bientôt succéda le calme à l'alarme imprévue qui nous avait mis tous en émoi.

Le capitaine me remit une somme de 22 000 francs que m'envoyait le chef de bataillon Boisset en me mandant qu'il ferait passer très incessamment de nouveaux fonds et d'être sans inquiétude à cet égard ; il annonçait en même temps que la ville donnait les plus vives alarmes aux autorités, malgré sa garde nationale prête à lui échapper, et que le peu de troupe qui s'y trouvait pouvait à peine suffire pour la contenir, de même que, loin d'être en mesure de nous attaquer, on y pensait d'autant moins qu'on ne pouvait ignorer les sympathies de la plus grande partie des habitants en notre faveur et qu'en outre, on nous croyait beaucoup plus forts que nous n'étions par l'énergie de nos démonstrations. Le commandant m'avisait aussi qu'il était question du prochain renvoi en Auvergne d'un bataillon de volontaires, levé à Riom, lequel, indiscipliné, sans ordre et mal vêtu, avait commis tant d'excès dans la ville qu'on avait sollicité à Paris l'autorisation de le faire partir. J'envoyai sur-le-champ un exprès porteur d'une missive au commandant Boisset, avec l'injonction de m'informer au juste du départ de ce bataillon et de la route exacte qu'il devait suivre. Deux jours après, cet exprès m'apporta la réponse suivante : « Le bataillon part demain pour Clermont afin d'y être incorporé dans les différents dépôts qui s'y trouvent. »

Prenant aussitôt la détermination d'aller au-devant de cette troupe avec l'intention de la désarmer, je fis, dans la journée, les dispositions nécessaires, de manière à quitter Chevrière pendant la nuit, y laissant des provisions de

farine, quatre barils de poudre, quelques effets d'équipement, huit malades, le tout sous la surveillance de 120 hommes et trois officiers, aussi bien que sur le dévouement des habitants.

La troupe avec laquelle je devais agir se composait de 757 fantassins, munis chacun de 24 cartouches, 52 cavaliers, tous dans les meilleures dispositions et montrant une confiance qui assurait le succès de l'entreprise.

Nous nous mîmes en marche à onze heures du soir, par un temps magnifique, ayant donné l'ordre exprès de garder le plus profond silence.

25 hommes, avec deux guides sûrs et intelligents, formaient l'avant-garde, suivis de 15 cavaliers; venait ensuite la colonne, en tête de laquelle je marchais, et, 200 pas en arrière, le peloton de cavalerie à l'arrière-garde. Nous nous dirigeâmes sur le château du Fenouil que nous atteignîmes à la pointe du jour. Cette charmante habitation située sur la route de Lyon à Feurs offrait tous les avantages d'une excellente position pour l'exécution du plan que je méditais, le bataillon n'ayant pas d'autre route à suivre pour se rendre à Clermont.

Le château du Fenouil, placé sur une hauteur, domine la route royale très sinueuse et d'une montée assez rapide à partir du village de Sainte-Foix; sur sa droite, se trouvent des bois de haute futaie, entremêlés de beaux et grands arbres, au milieu desquels existent de nombreux ravins coupés par une coursière à l'usage des piétons. Cet endroit fut choisi pour y embusquer 200 hommes. La gauche, bien que découverte, offrait divers mouvements de terrain qui permirent facilement de masquer 300 hommes, lesquels pouvaient attendre avec avantage la présence de l'ennemi; et, sur le centre, au bout d'une avenue, se trouvait la maison de poste, vaste bâtiment environné des

maisons du village, situé à un kilomètre en avant du château, d'où l'on pouvait parfaitement découvrir la marche et les mouvements des troupes suivant la grande route. Ce point fut occupé par le reste de notre infanterie et 50 cavaliers. Toutes ces dispositions prises, nous attendîmes une partie de la journée sans voir arriver personne; déjà, je craignais que nous n'en fussions pour nos préparatifs, lorsque, sur les quatre heures après-midi, les postes avancés signalèrent une colonne d'à peu près 300 hommes débouchant du bourg de Sainte-Foix et suivant la grande route sans défiance et sans ordre.

Cette troupe, enveloppée inopinément et surprise à l'improviste, jeta ses fusils en fuyant dans différentes directions; une centaine d'hommes seulement tombèrent entre nos mains.

Mais ce n'était encore que le prélude d'une affaire qui devait être plus sérieuse, trois quarts d'heure après, lorsque nous aperçûmes une colonne de 5 ou 600 hommes marchant en bon ordre dans la direction du château sur le haut duquel flottait notre drapeau blanc. Cette manœuvre hostile indiquait l'intention de s'y établir et Dieu sait tout ce qui serait arrivé, puisqu'il était habité par la belle comtesse du Fenouil, ses deux charmantes filles et deux jeunes dames de leurs amies, lesquelles, loin de témoigner la moindre crainte et confiantes dans leurs défenseurs, restaient aux fenêtres en agitant leurs mouchoirs; cependant, nos tirailleurs, qui pouvaient seuls être aperçus, feignant une retraite craintive, se replièrent en échangeant quelques coups de fusil, ce qui enhardit tellement nos adversaires qu'ils se portèrent en avant au pas de course, en poussant des cris féroces au milieu de leurs décharges continuelles; mais, au son de quatre cornets placés près de moi, les trois détachements embusqués faisant un feu bien nourri

et la cavalerie chargeant avec intrépidité, cette troupe, composée d'un ramassis de mauvais sujets qui comptaient saccager le château, saisie de crainte et d'effroi, se débanda en faisant quelques décharges et mit bientôt bas les armes non loin de la maison de poste, après avoir eu sept hommes tués et une quinzaine de blessés. De notre côté, nous eûmes quatre blessés, dont le jeune du Fenouil atteint d'une balle dans le bras.

Tous les fusils, les sabres et les gibernes furent portés au château, des vivres distribués aux prisonniers qui partirent le même soir pour l'Auvergne sous la conduite de leurs chefs, munis de leurs sabres et d'un sauf-conduit auquel j'adjoignis une petite lettre adressée au sous-préfet de Riom, l'organisateur de cette troupe, en lui mandant que je lui renvoyais le cadeau qu'il avait fait à la ville de Lyon.

Plusieurs de ces mauvais sujets voulaient entrer dans les Chasseurs d'Henri IV, mais, repoussés avec dédain, nous apprîmes quelques jours après que les habitants des montagnes, depuis Roanne jusqu'à Thiers, exaspérés des excès commis par cette ignoble troupe, en avaient tué un grand nombre et que le reste de ces misérables bandits, avait été licencié par le mépris et le dégoût qu'ils inspiraient.

Cet événement, joint aux nouvelles peu rassurantes des armées et l'approche d'un corps autrichien marchant sur Lyon, fut le signal d'un soulèvement presque général dans le pays.

La ville de Saint-Galmier arbora le drapeau blanc; Feurs, sous l'influence des familles de Saint-Didier, de Roubé et Poncin, fit de même, ainsi que Pénissière, Cotance, Pouilly, Sainte-Agathe, Epercieux et Violay, où notre présence fut accueillie avec un véritable enthousiasme. Bon nombre de

jeunes hommes s'enrôlèrent dans les Chasseurs d'Henri IV et, dès ce moment, nous pouvions considérer notre position comme maîtresse de tout le pays, malgré les efforts des autorités impériales; cette heureuse situation offrait trop d'avantages pour n'en pas profiter; aussi me décidai-je à passer la Loire afin de m'emparer de Montbrison dont les habitants n'attendaient que notre présence pour se débarrasser d'un corps de partisans commandés par M. de Damas. Déjà, mes dispositions étaient prises; 300 hommes placés à Bouron, sur la rive droite de la Loire, s'occupaient à réunir le plus de barques possible afin d'effectuer le passage de la rivière dans la nuit, et de nombreux détachements nous avaient rejoints pour participer à cette expédition, lorsqu'un exprès, arrivant de Lyon, m'apporta une lettre du comte de Chabrol qui me prescrivait d'arriver le plus promptement pour aider à la réaction que nombre d'habitants projetaient de faire en faveur de la cause royale. Notre marche se fit dans une incroyable rapidité; en douze heures, nous arrivâmes aux portes de la ville où notre entrée se fit aux acclamations d'une immense population venue au-devant de nous avec la musique de la garde nationale, qui marcha en tête de la colonne jusqu'à la place de l'Hôtel-de-Ville. Là, entouré, pressé, ayant à peine la faculté de mettre pied à terre au milieu de cette allégresse populaire, un souvenir affreux, terrible, vint s'offrir à mon esprit en me rappelant que ces marches, sur lesquelles je montais presque en triomphe, étaient les mêmes que mon infortuné frère avait descendues pour aller payer de sa mort son dévouement aux Bourbons.

Lorsque j'entrai dans la grande salle où se trouvait le conseil municipal, présidé par le comte Joseph de Fargues, celui-ci, m'embrassant avec toute l'effusion de notre

ancienne amitié, me voyant des larmes dans les yeux, était loin de penser qu'elles étaient l'expression du deuil de mon âme.

Cependant, reprenant l'attitude qui convenait à ma position, je remerciai le conseil municipal de la flatteuse et honorable réception qu'il voulait bien me faire, aussi bien que de leur décision en faisant partager aux Chasseurs d'Henri IV le service de la place avec la garde nationale, de même que des logements qu'on leur avait préparés.

Le même jour, l'hôtel du Parc, où je logeais, voyait flotter sur mon balcon un drapeau blanc ; le surlendemain, arrivèrent le prince Jules de Polignac et le duc de Rivière pour constater le retour de la ville sous l'autorité royale. Ces messieurs, ainsi que M. le comte de Chabrol, celui-ci revêtu des plus grands pouvoirs, voulurent bien me complimenter sur ma conduite, en m'assurant que le Roi récompenserait dignement mes braves compagnons, et je fus autorisé sur-le-champ à faire habiller et équiper ma troupe, dont le nombre se montait à 1 560 hommes.

Peu de jours après ces événements, arrivèrent aussi, à Lyon, le général autrichien comte de Bubna avec les officiers de son état-major, dont les troupes ne purent entrer en ville et prirent quartiers dans les environs en vertu des promesses faites par le Roi ; aussi cette réaction eut-elle lieu avec le plus grand calme, grâce aux soins et à l'énergie de MM. de Chabrol et de Fargues.

Pendant les premiers temps, je fus l'objet de la curiosité publique, mais il y avait encore une espèce d'engouement qui s'attache assez volontiers à tout ce qui est en dehors des habitudes de la vie ; ainsi, un matin, cinq femmes bien parées, non de leurs attraits, car la plus jeune pouvait avoir au moins 40 ans, vinrent, au nom des marchandes de fruits et de légumes, m'offrir une énorme corbeille de fleurs,

que je soldai au comptant par deux baisers sur la joue de chacune d'elles, en les priant d'être auprès de leurs compagnes les interprètes de ma reconnaissance. Une autre fois, je reçus la visite d'un artiste qui devait plus tard acquérir une grande célébrité. Le jeune Polasquier, dès son début statuaire remarquable, vint un jour réclamer, comme faisant partie des Chasseurs d'Henri IV, de lui laisser faire mon buste qu'il plaça dans une des salles de l'Hôtel de Ville; on le voyait encore en 1830, en costume de hussard, et il est probablement aujourd'hui dans les rebuts du musée de la ville.

Un banquet fut donné par les officiers de la garde nationale à ceux des Chasseurs d'Henri IV; les couplets n'y firent pas défaut et un bal magnifique eut lieu par le cercle de Bellecour.

Cependant, au milieu de toutes ces ovations flatteuses, je m'occupais activement de l'organisation régulière du corps, lorsque je reçus l'ordre de me rendre à Paris pour faire au ministre de la Guerre un rapport circonstancié sur la courte campagne que nous venions de faire; la réception fut remplie de bienveillance; il me dit de lui présenter six candidats pour la Légion d'honneur; mais Son Excellence, tout en me comblant d'éloges, me fit entrevoir que la création des Chasseurs d'Henri IV n'ayant été que l'effet des circonstances, il était à craindre que les Chambres ne voulussent pas conserver un corps exceptionnel, mais que, dans tous les cas et bien positivement, tous les officiers jouiraient de leurs grades, en attendant qu'on pût les placer dans la nouvelle organisation qui allait avoir lieu et que les mêmes avantages me seraient réservés. Il voulut bien aussi autoriser qu'une députation du corps eût l'honneur d'être présentée au Roi; en conséquence, j'écrivis à Lyon pour que plusieurs officiers, sous-

officiers et chasseurs se rendissent à Paris dans le plus bref délai possible. Pendant cet intervalle de temps, S. A. R. Monsieur daigna m'accorder une audience particulière dans laquelle je fus honoré d'un accueil plein de bonté et de bienveillance; le prince voulut bien m'assurer de sa haute protection pour me faire obtenir un régiment de cavalerie légère.

Mais déjà, les intrigues recommençaient comme par le passé; chacun sortait de la prudente réserve dans laquelle il était resté pendant l'orage et les faveurs se prodiguaient avec le scandale le plus désespérant pour ceux qui croyaient y avoir droit.

Ce fut par l'entremise obligeante de M. le duc de Duras, premier gentilhomme de la chambre en service. que nous eûmes l'honneur d'être présentés au Roi et à la Famille royale le 26 août. Les journaux en parlèrent et citèrent les paroles affectueuses qui nous furent adressées ; mais, ce que je dois relater, ce fut l'accueil qui fut fait au brave et digne maire de Chevrière, que j'avais cru devoir nous adjoindre dans cette circonstance, en reconnaissance de l'appui que nous en avions reçu pendant une époque si critique. S. M., après lui avoir dit les choses les plus flatteuses sur son admirable conduite, le décora de la Légion d'honneur et lui assura une pension de 1 000 francs sur sa cassette particulière.

Ce beau vieillard, si énergique au moment du danger, ne trouva plus de force ni courage pour exprimer sa reconnaissance, mais il la témoigna d'une manière plus expressive par les larmes qui roulaient dans ses yeux et, en sortant de l'audience, je crus un moment que ce brave homme deviendrait fou de joie et de bonheur.

Huit jours après cette présentation, je reçus du ministre de la Guerre l'ordre de dissolution des Chasseurs

d'Henri IV, en me prévenant que les officiers recevraient très prochainement la destination de leur grade et que je jouirais, jusqu'à nouvel ordre, du traitement de colonel en activité.

Cependant, voyant le temps s'écouler sans la réalisation des promesses qui m'avaient été faites, j'en parlai au prince Léon de Rohan qui voulut bien en entretenir le Roi et obtint de Sa Majesté l'autorisation d'en faire écrire au ministre de la Guerre par le comte de Vitrolles pour qu'il fût fait droit à ma demande : mais je n'avais ni les allures ni la ténacité d'un courtisan, les courbettes répugnaient trop à mon caractère et, tout en attendant avec confiance un résultat que je pensais devoir être certain, je finis par m'apercevoir que je devenais dupe de toutes les belles promesses qu'on m'avait prodiguées. J'en témoignai si hautement mon juste mécontentement qu'un jour monseigneur le duc d'Angoulême me fit venir près de lui en m'assurant qu'il me ferait rendre justice ; mais l'oublia-t-il ou n'en tint-on pas compte, il est de fait que les grades et les faveurs s'accordèrent de la manière la plus scandaleuse et la plus inique sans qu'il fût jamais question de moi ; il est vrai qu'une commission d'enquête, prise dans les voyageurs de Gand, fut chargée de prononcer sur le sort des officiers supérieurs, mais Dieu sait comme elle s'en acquitta... et l'on peut dire avec assurance que les préludes de la seconde Restauration dépassèrent en turpitudes ce qui avait entraîné la catastrophe de la première : tout se trafiquait avec la publicité la plus révoltante, les emplois, les décorations, les faveurs étaient soumis à un courtage dont l'argent était le principal mobile et jamais, à aucune époque, les intrigants n'ont eu plus de succès. Ce retour, annoncé comme celui de la concorde, de la paix et de l'oubli, vit dresser des échafauds ; des cours prévo-

tales furent instituées pour condamner et faire exécuter dans le plus bref délai; Paris, Lyon, Bordeaux et tant d'autres villes virent couler le sang de plusieurs généraux dont le crime avait été racheté d'avance par tant d'illustration et, à cette terreur qui effrayait la société, se joignit la vénalité des places qui y portait la démoralisation.

Je puis à cet égard, au milieu de cent exemples, citer un fait dont j'atteste la vérité sur l'honneur, avec d'autant plus de raison que c'est à moi-même qu'il est arrivé.

Un jour, une femme d'une trentaine d'années, belle encore, fort élégamment vêtue, ayant dans les manières de la grâce et de la tenue, se présente chez moi et, sans préambule, ne me laisse point ignorer qu'elle est instruite de mes démarches pour obtenir le commandement d'un régiment de cavalerie légère. « Je connais, me dit-elle, toutes les notes qui vous concernent au ministère de la Guerre; bien qu'elles soient très honorables et que votre conduite ait été très remarquable dans ces dernières circonstances, vous êtes désigné comme conservant les plus intimes liaisons avec les bonapartistes de l'ancienne armée, ce qui, jusqu'à présent, a été un obstacle à votre nomination: cependant, je puis vous offrir un moyen certain de l'obtenir et, bien qu'il puisse vous paraître extraordinaire, je crois pouvoir vous affirmer qu'en ce moment, c'est le seul pour arriver à la réalisation de vos désirs. Il s'agit de déposer 15 000 francs entre les mains d'un agent d'affaires à votre choix, auquel j'en remettrai six. Une convention écrite sera établie entre nous, par laquelle si, dans un mois, vous avez un régiment, les 15 000 francs m'appartiendront et, dans le cas contraire, les 6 000 francs vous seront acquis. »

Je tâchai vainement d'obtenir de cette dame les preuves que je désirais avoir sur la haute protection dont elle

pouvait si largement disposer, mais elle se retira en m'accordant huit jours pour me décider. Je restai pétrifié de ce que je venais d'entendre; jamais je n'eusse voulu croire à la possibilité d'une semblable infamie et d'une telle démoralisation sociale sans la preuve que je venais d'en acquérir et, bien que je rejetasse avec indignation un pareil moyen d'obtenir ce que j'avais la prétention d'avoir justement mérité, je n'en fis pas moins des démarches pour savoir jusqu'à quel point pouvait être vrai ce qui m'était arrivé. En effet, je ne tardai point à apprendre que cette dame était la maîtresse d'un des chefs de division les plus influents au ministère de la Guerre, qui soutenait ainsi le luxe de son Aspasie par ce commerce lucratif : aussi, mon étonnement cessa-t-il en voyant nommer une fournée de 43 colonels et d'un plus grand nombre d'officiers de tout grade portant l'épée pour la première fois; on citait parmi eux, à la vérité, des hommes de qualité, riches et dont la vie jusqu'à ce jour avait été celle du monde et des plaisirs, mais on y voyait aussi un entrepreneur des éclairages de Paris, des ex-employés des vivres, un commis voyageur et tant d'autres intrigants payant leurs épaulettes en argent comptant. Qu'on ne croie pas que tout ceci est calomnie, car tous ces faits peuvent se constater, l'Almanach royal de l'époque à la main. Qui ne se rappelle l'exemple d'un entreposeur de tabac nommé commandant d'une frégate (*la Méduse*) qu'il a fait périr avec une partie de son équipage par suite de son inexpérience, son ineptie et son manque de courage? N'a-t-on pas aussi le souvenir de cet évadé des bagnes, devenu colonel d'un régiment d'infanterie sous le nom de comte de Sainte-Hélène?

Je fis un jour, aux Tuileries, dans la Salle des Maréchaux, la rencontre d'un certain personnage, portant un habit

tout brodé, orné de la croix d'officier de la Légion d'honneur, appartenant à la maison de Monsieur ; je crus devoir le signaler au duc de Fitz-James comme ayant occupé fort longtemps l'honorable fonction de croupier à la roulette du Palais-Royal. Ce fait ayant été constaté, cet individu fut renvoyé avec une place lucrative dans les finances et quitta la croix dont il s'était indûment paré.

Enfin, l'on n'en finirait point si l'on voulait citer le nombre des gens sortis de bas lieux, sans mérite aucun, arrivés tout à coup aux honneurs et aux dignités ; aussi, cette fièvre du mal, de la corruption et de l'intrigue qui dura près de dix-huit mois, sera-t-elle considérée avec justice comme une des époques les plus désastreuses de la Restauration ; j'en reçus en mon particulier un si furieux échec à toutes mes illusions que je pensai dès lors à rentrer dans la vie privée, bien certain d'y trouver un refuge consolateur à mon ambition déçue. Cependant, je voulus, avant de prendre cette détermination, terminer et régulariser mes comptes avec l'administration de la Guerre relativement aux Chasseurs d'Henri IV : cette opération, qui exigeait un travail bien plus compliqué que celui d'un corps régulièrement constitué, eût offert à chaque instant des difficultés insurmontables et fort épineuses pour moi, si je n'avais été porteur d'ordres spéciaux précis et authentiques signés du duc de Feltre.

L'article recette avait été surtout le sujet des récriminations du ministre des Finances sur la manière assez brusque dont je m'étais emparé de quatorze caisses de percepteurs ; mais, fort heureusement, en commettant ce délit prescrit dans mes instructions, j'avais toujours eu le soin d'exiger la présence du maire ou de l'adjoint de la commune, afin de constater par un procès-verbal les sommes dont je m'emparais, et toutes ces pièces que

j'avais signées, l'étant aussi par l'officier municipal et le comptable lui-même, avaient donné une force légale à ma responsabilité; aussi cette affaire fut-elle promptement terminée et ma tranquillité tout à fait rassurée à cet égard. Il en fut de même pour les chevaux et les armes des gendarmes qui furent indemnisés par le gouvernement sur mon certificat, attesté du conseil municipal de la commune où la saisie avait été faite. Quant aux dépenses, elles furent acceptées sur pièces à l'appui, mais, plusieurs manquant, il fallut me les procurer, telles que l'achat d'une presse qui dut être remise au ministère; des poudres fournies par des débitants, du drap, des souliers, du linge achetés dans différents magasins, enfin plusieurs objets achetés par le commandant trésorier, lequel, ayant tenu un état exact, n'eut pas de peine à obtenir quittance.

Tous ces détails demandèrent le travail d'un secrétaire intelligent pendant plusieurs mois, mais enfin, cette opération terminée et légalisée, l'administration du corps se trouva avoir un boni de 13 574 francs, qui servit à rembourser les 6 000 francs avancés si loyalement par cet honorable négociant lors de ma sortie de Lyon, à augmenter l'indemnité de la pauvre femme du gendarme tué à Chazelles et à payer plusieurs petites sommes restées en arrière qu'on avait oubliées. Le ministère de la Guerre réclama la restitution des armes et des fourniments, aussi bien que de celles déposées au château du Fenouil lors du désarmement du bataillon qui retournait en Auvergne; quant aux sommes fournies par les soins de MM. de Chabrol et de Fargues pour le paiement de la troupe, le conseil d'administration ayant donné des reçus en règle, ils eurent à en justifier, tandis que, de son côté, l'officier comptable du corps en présentait l'emploi sur pièces à l'appui.

Ainsi se termina l'opération définitive du règlement de comptes de l'administration des Chasseurs d'Henri IV, dont l'existence fut aussi courte qu'honorable et dont j'ai gardé le drapeau pour toute récompense. Tous les officiers qui voulurent continuer de servir furent employés selon leur grade; six croix de la Légion d'honneur données; 12 sous-officiers entrèrent dans la gendarmerie et plusieurs autres, ainsi que nombre de soldats, dans la Garde royale et le reste des hommes ne voulant pas servir, renvoyés en congé définitif, quelle que fût leur position dans la conscription.

Paris, 18 août.

« Je vous avoue, mon père, que je n'ai pas une assez robuste confiance dans toutes les belles promesses qui me sont faites journellement pour leur sacrifier l'avenir heureux qui m'est offert et j'eusse depuis longtemps quitté Paris, sans la nécessité où j'étais de régulariser, avec l'administration de la Guerre, mes comptes relatifs aux Chasseurs d'Henri IV.

« Maintenant que cette affaire est terminée, je vais m'empresser de quitter cette moderne Babylone, séjour d'intrigues, de mensonges, de ruine et de déceptions, pour chercher un tranquille bonheur près de l'aimable femme qui veut bien me confier sa destinée. J'ai dû, pour voir réaliser cet heureux moment, remplir l'indispensable formalité d'en obtenir l'autorisation du ministre de la Guerre, auquel j'ai demandé en même temps la faveur d'être mis en demi-solde; il faut lui rendre la justice de dire que sa réponse ne s'est pas fait attendre et, si je n'étais habitué aux mensongères paroles des hommes puissants, j'aurais lieu d'être flatté des expressions de la lettre de Son Excellence qui se réserve, dit-il, le droit de

me rappeler si le service du Roi l'exigeait; je vous avouerai que cette petite pilule dorée ne produit pas plus d'effet sur mon esprit que la réponse dont vient de vous honorer Son Altesse Royale Monsieur, en vous assurant qu'il me ferait rendre justice; j'y compte d'autant moins que je devrais savoir qu'en fait de reconnaissance, il en faut peu attendre des princes, et surtout des Bourbons, chez qui ce sentiment est tout à fait inconnu. Le bon Henri, de glorieuse mémoire, savait du moins ennoblir son ingratitude en disant à ses amis et ses compagnons d'armes qu'étant sûr de leur dévouement, il les aimait à tort et à travers, réservant ses faveurs pour des ennemis qu'il fallait acheter; mais ses petits-fils n'ont pas même une si noble pensée, l'égoïsme s'étant emparé de leur âme; au reste, puis-je me plaindre lorsqu'on voit cette héroïque Vendée, refoulée dans ses espérances, montrant, aux yeux de la France et de l'Europe, la veuve de l'intrépide et valeureux Cathelineau réduite à filer sur le seuil de son humble chaumière pour soutenir son existence dont les Bourbons devaient s'honorer, cruel désappointement qui peut-être un jour portera ses fruits!... Aussi je me résigne sur la déception qui m'atteint; livré aux charmes de l'indépendance, j'en savourerai toutes les douceurs, achetées au prix d'illusions évanouies et d'espérances déçues.

« J'espère donc arriver bientôt en Auvergne, pour y terminer ma carrière aventureuse en m'unissant à une femme douce et bonne qui rivalisera avec moi de soins et de tendresse pour le meilleur des pères. »

FIN

APPENDICES

APPENDICE V

RÉSUMÉ DE MES CAMPAGNES

Les distances parcourues par moi pendant les guerres, depuis 1807 jusqu'en 1815 ont été de 6 405 lieues.

Dans le cours de cette guerre, j'ai reçu, ainsi qu'on a pu le voir, cinq blessures et eu sept chevaux tués sous moi et trois blessés, savoir :

Chevaux tués sous moi.

1° Le 16 juillet 1809, à Wagram, mon cheval percé de plusieurs coups de baïonnette en entrant dans un carré hongrois.
(Le soir même, nommé officier de la Légion d'honneur et cité à l'ordre de l'armée.)
2° Le 19 août 1812, à Almadralegos en Espagne.
3° Le 20 août, à la Salza.
4° Le 3 octobre 1812, à Chinchilla, par un boulet.
5° Le 21 juin 1813, à la bataille de Vittoria.
6° Le 4 février 1814, à Villa-Franca en Italie.
7° Le 10 mars 1814, à Mozenbano, par un éclat d'obus.

Chevaux blessés sous moi.

1° Le 7 mars 1807, à Zernin en Poméranie.
2° Le 23 avril 1809, à la bataille de Ratisbonne, de plusieurs coups de sabre.
3° Le 15 novembre 1813, dans les retranchements de Caldiero, en Italie, deux coups de baïonnette.

Pendant cette guerre, j'ai eu 47 chevaux et 7 mulets ; 35 ont été achetés et revendus, y compris les 7 tués qui m'ont été remboursés par l'État à la modique somme de 400 francs chaque.

5 m'ont été donnés, savoir :

2 par l'impératrice Joséphine, 1 par le colonel Dery.

1 par le général Montbrun;

1 par le général Pajol.

8 chevaux ont été pris à l'ennemi et 6 mulets enlevés aux guérillas espagnols.

APPENDICE VI

ARMÉE D'ITALIE EN 1813 ET 1814

Maison militaire du Prince Eugène, vice-roi d'Italie, Général en chef des troupes françaises et italiennes 1813 et 1814

Le comte d'Anthouard, général de division, premier aide de camp.
Le comte Gifflinga, général de brigade, premier aide de camp.
Le baron Triaire, général de brigade, premier aide de camp.

Le baron DE VAUDONCOURT, général de brigade, historiographe.
Le baron MEJAN, chef d'escadron, aide de camp.
Le comte DE TASCHER, chef d'escadron, aide de camp.
Le baron BATAILLE, colonel, aide de camp.
Le comte CORNARO, capitaine, officier d'ordonnance.
Le baron DE TASCHER, lieutenant, officier d'ordonnance.
Le baron DE SÉGUR, lieutenant, officier d'ordonnance.
Le comte MEJAN, conseiller d'État, intendant général.
Le chevalier DE SOULANGE, secrétaire intime.
D'ESPINCHAL (Hippolyte), chef d'escadron, attaché au prince dès le début de la campagne, pour remplir différentes missions en attendant l'arrivée du 31e régiment de chasseurs venant d'Espagne.

ARMÉE D'ITALIE

Le comte VIGNOLLES, général de division, chef d'état-major.
Le comte GRENIER, général de division, commandant la 1re lieutenance.
Le comte VERDIER, général de division, commandant la 2e lieutenance.
Le comte PINO, général de division, commandant la 3e lieutenance.
Le baron QUESNEL, général de division d'infanterie.
Le baron MARCOGNET, général de division d'infanterie.
Le baron SERVAS, général de division d'infanterie.
Le baron FRESSINET, général de division d'infanterie.
PALOMBINI, général de division d'infanterie.
Le baron DE MARNEZIA, général de division d'infanterie.
Le baron DE MAUCUNE, général de division d'infanterie.
Le baron DE SAINT-LAURENT, général de division d'artillerie.
LECHI, général de brigade de la garde royale.
COMPI, général de brigade d'infanterie.
PIAT, général de brigade d'infanterie.
FORESTIER, général de brigade d'infanterie.
MONFALCON, général de brigade d'infanterie.
DE CONCHY, général de brigade d'infanterie.
Le baron PÉGOT, général de brigade d'infanterie.
Le baron DARNAULD, général de brigade d'infanterie.
BERTOLETTI, général de brigade d'infanterie.

Ruggieri, général de brigade d'infanterie.
Dupeyron, général de brigade d'infanterie.
Schmitz, général de brigade d'infanterie.
Jeanin, général de brigade d'infanterie.
Roque, général de brigade d'infanterie.
Grosbon, général de brigade d'infanterie.

L'infanterie de l'armée d'Italie, lorsqu'elle prit position sur le Mincio, formait un total de 47 000 hommes et 150 bouches à feu, nonobstant les garnisons et l'artillerie des places fortes.

Les troupes italiennes comprises dans cet effectif se composaient des Vélites, Grenadiers et Chasseurs de la garde royale et, en infanterie de ligne, des numéros 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, et 1er Dalmate.

L'infanterie française se composait de 21 régiments de ligne, 6 d'infanterie légère et les nos 1 et 2 étrangers : Total général : 41 régiments d'infanterie point au complet, plusieurs n'ayant qu'un bataillon ou deux, mais qui devaient se compléter par la conscription.

NUMÉROS DES RÉGIMENTS FRANÇAIS ET LEURS COLONELS

Nos 1. Le baron de Saint-Martin,* O.
6. Le chevalier Barré*.
7. Bougault,* O.
9. Broussier*.
10. Réal*.
14. Le baron Estève,* O.
20. Esnard,* O.
35. Figié.
42. Rubillon*.
52. Le baron Grenier,* O.
53. Grosbon,* O.
62. Regnault.
67. Le baron Petit,* O
84. De Wautier,* O

Nos 92. Tissot,* O.
101. Robillard,* O.
102. Maréchal*.
106.
131. Maury*.
132. Tridoulat,* O.
137. Gaillard*.

INFANTERIE LÉGÈRE

Nos 1. Pillet*.
3. Pochet*.
14. Stieler*.
25. Cresté*.
35. Duché*, O.
36. Baume*.
1er Étranger. Drummont de Melfort.
2e Étranger. Meyer*.

Parmi ces 29 colonels, 11 sont officiers, 14 légionnaires et 4 non décorés.

CAVALERIE DE L'ARMÉE D'ITALIE

Le baron Mermet, général de division, commandant en chef.
Gisbert*, capitaine, aide de camp.
Mermet, lieutenant, aide de camp.
Castelli, lieutenant, ordonnance.
Edouard de Melfort, lieutenant, 1er Hussards.
Desrivaux,* O., colonel d'état-major.
Le baron Bonnemain*, commandant général de brigade.
Serville, capitaine aide de camp.
Olivier*, lieutenant aide de camp.
Perreymont,* O., général de brigade.
Chateauneuf, lieutenant aide de camp.
Gentil Saint-Alphonse,* O., général de brigade.

COMPOSITION DES CORPS

Gardes d'honneur	100	chevaux.
Dragons-Napoléon italiens	300	—

3e Chasseurs italien, — Dubois major	500	chevaux.
Dragons de la Reine, — Narboni,* O., colonel.	600	—
Dragons de la garde royale	300	—
4e Chasseurs italien, — Herculei, colonel* . .	600	—
19e Chasseurs français, — Grouchy *, colonel .	800	—
1er Hussards français, — Clary, * O., colonel .	1 000	—
31e Chasseurs, — Desmichels*, O., colonel. . .	1 187	—
Gendarmerie.	150	—
Batterie légère, — Delort*, chef d'escadron .	237	—
Batterie italienne, — Mussita*, chef d'escadron.	290	—
Total	6064	chevaux.

Hussards croates, — d'Espinchal (Hippolyte), commandant provisoire.

Ce corps, fort de 1 200 chevaux dont 500 à l'avant-garde, qui se battirent avec le plus grand courage, désertèrent dans la nuit du 4 octobre, avant le passage de l'Isonzo, abandonnant en partie leurs chevaux pour retourner dans leur pays dont notre retraite les éloignait.

Plus tard, le commandant d'Espinchal fut envoyé à Brescia pour dissoudre le reste du régiment dont les chevaux furent donnés en partie au 31e chasseurs.

APPENDICE VII

31e RÉGIMENT DE CHASSEURS

Ce régiment, le dernier de son arme, fut formé en Portugal de douze compagnies prises dans les différents corps de la cavalerie légère de l'armée, dont le commandement fut donné au chef d'escadron Desmichels, des Chasseurs de la Garde impériale, ayant fait les campagnes d'Égypte dans les guides de Napoléon.

Les chasseurs, à la création de ce régiment, devant avoir au moins deux ans de service, il en résulta que ce fut un corps d'élite dès le principe, qui s'attira dans l'armée la plus brillante réputation, notamment en Italie, ce qui fut constaté par la quantité de légionnaires existant dans les rangs des chasseurs et le nombre de fois que ce régiment fut cité dans les bulletins de l'armée

La campagne d'Italie a été une des époques les plus glorieuses du 31[e] Chasseurs ; jamais ce régiment n'allait au feu sans qu'on eût à citer quelques actions d'éclat. Le 15 novembre, toute l'armée vit le 31[e] Chasseurs gravir le mamelon rapide de Caldiero pour remplacer deux régiments d'infanterie qui venaient d'être repoussés : il se précipita comme un torrent au milieu des redoutes, s'empara de l'artillerie et fit mettre bas les armes à 24 bataillons hongrois qui défendaient cette terrible position : ce brillant fait d'armes lui attira l'admiration de l'armée et lui valut deux Couronnes de fer et 10 croix de la Légion d'honneur.

Le 8 février, le gain de la bataille du Mincio fut en partie dû au 31[e] Chasseurs enfonçant un carré hongrois, culbutant une ligne de trois régiments de cavalerie et s'emparant de 12 canons : l'ordre du jour et les journaux de l'époque citèrent ce fait, qui fut récompensé par la demande à l'Empereur de 12 nouvelles croix et de plusieurs avancements.

L'on comptait alors, parmi les sous-officiers et chasseurs seulement, 32 croix de légionnaire.

Uniforme.

L'uniforme du 31[e] Chasseurs, de la plus grande élégance, consistait dans une veste verte à la polonaise ; collet, parements et passepoils chamois, pantalon rouge à

bande chamois. — Pour les officiers supérieurs, giberne or et argent aussi bien que le baudrier et ceinturon, ceinture en réseau or et argent avec deux glands d'or en grosse torsade, le schako polonais, brodé en argent, surmonté d'une aigrette blanche. Les officiers et les chasseurs, la ceinture rouge pour la compagnie d'élite; verte et chamois pour les lanciers, et chamois pour les compagnies du centre qui avaient, au lieu de pattes sur les épaules, des nids d'hirondelle vert et chamois.

Pour armes, le sabre demi-courbe, la carabine et deux pistolets; l'escadron de lanciers, la lance.

État-Major

Le baron Desmichels,* O., Couronne de fer, colonel, fait général.

D'Espinchal (Hippolyte),* O. Couronne de fer,***, major, lieutenant-colonel.

Jouanet,* O. chef d'escadron.

Gérard dit Vieux*, chef d'escadron.

Duhoux*, capitaine, adjudant-major.

Autrie*, capitaine, adjudant-major.

Foix, lieutenant, officier-payeur.

Plok*, adjudant sous-officier.

Dubois*, adjudant, tué.

Trion*, chirurgien-major.

Capitaines.	*Capitaines.*
Trogné*, compagnie d'élite, tué.	Sapay*, tué.
Caquerai*, lanciers.	Ricoumont*.
Martin*.	Simonin*, blessé.
Laminette*, estropié.	Couget,* O.
Charbonnier,* O., mort.	Laurent*, la jambe emportée.

Lieutenants.	*Lieutenants.*
Forget*, tué.	Dornau*.
Caillard*, tué.	Audibert*.

Charmoulue.
Albran*.
Amat*, six coups de sabre.

Bonnemain.
Varoquet*.
Vedy, la cuisse emportée.

Sous-lieutenants.

Scheiner*, tué.
Tailleyer, tué.
Falth*.
Brion.
Boulanger*, tué.
Tromler.
Autric*.

Sous-lieutenants.

Dubourdieu.
Prague.
Meyer*, tué.
Rigoudet.
Signoret*.
Frailly*.
Poullain, tué.

Lors de la défection du roi de Naples Murat, plusieurs officiers français vinrent dans nos rangs et furent placés à la suite avec leurs grades ; de ce nombre fut le colonel Chevalier, des hussards de la garde, qui, à la bataille du Mincio, eut la tête emportée par un boulet, et le major Duverger, tué d'un coup de pistolet, tous deux attachés au 31e Chasseurs.

Dépôt à Clermont-Ferrand.

Ring*, major, mis en retraite.
Laval*, quartier-maître trésorier.
Baumont*, capitaine.
Laurent*, capitaine.
Pétriconi, capitaine.
Barrat*, lieutenant.
Bernard, lieutenant.
Labassé, lieutenant.
Gougeon de la Thibaudière, capitaine.

Malbois, lieutenant.
Laprade, sous-lieutenant.
Dubourg, sous-lieutenant.
Guittel*, sous-lieutenant.
Dias, sous-lieutenant.
Peligry, sous-lieutenant.
Wesck*, sous-lieutenant.
Souplet, sous-lieutenant.
Chaumouront, sous-lieutenant.

FIN DU TOME SECOND

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE PERSONNES

CITÉS DANS LES DEUX VOLUMES

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND

APPENDICE

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 39790.


BIBLIOTHECA
VNIV. IAGELL.
CRACOVIENSIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, Chaussée d'Antin, Paris.

OUVRAGES DE M. FRÉDÉRIC MASSON

ÉTUDES NAPOLÉONIENNES

Napoléon Inconnu. — Papiers inédits (1786-1793), publiés en collaboration avec Guido Biagi, accompagnés de notes sur la jeunesse de Napoléon (1769-1793). . . . . 2 vol. in-8°

Napoléon et les Femmes. — L'Amour. . . . . 1 vol. in-8°
Joséphine de Beauharnais (1763-1796). . . . . 1 vol. in-8°
Joséphine Impératrice et Reine (1804-1809). . . . 1 vol. in-8°
Joséphine répudiée (1809-1814). . . . . 1 vol. in-8°

En préparation :

L'Impératrice Marie-Louise.

Napoléon et sa Famille.
Tome I. (1769-1802). . . . . 1 vol. in-8°
Tome II. (1802-1805) . . . . 1 vol. in-8°
Tome III. (1805-1807). . . . . 1 vol. in-8°
Tome IV. (1807-1809). . . . . 1 vol. in-8°

En préparation :

Tome V (1809-1811).
L'ouvrage complet formera sept volumes.

Napoléon chez lui. — La Journée de l'Empereur aux Tuileries. . . . . 1 vol. in-8°

La série comprendra six volumes.

Cavaliers de Napoléon. . . . . 1 vol. in-12

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — [illegible]